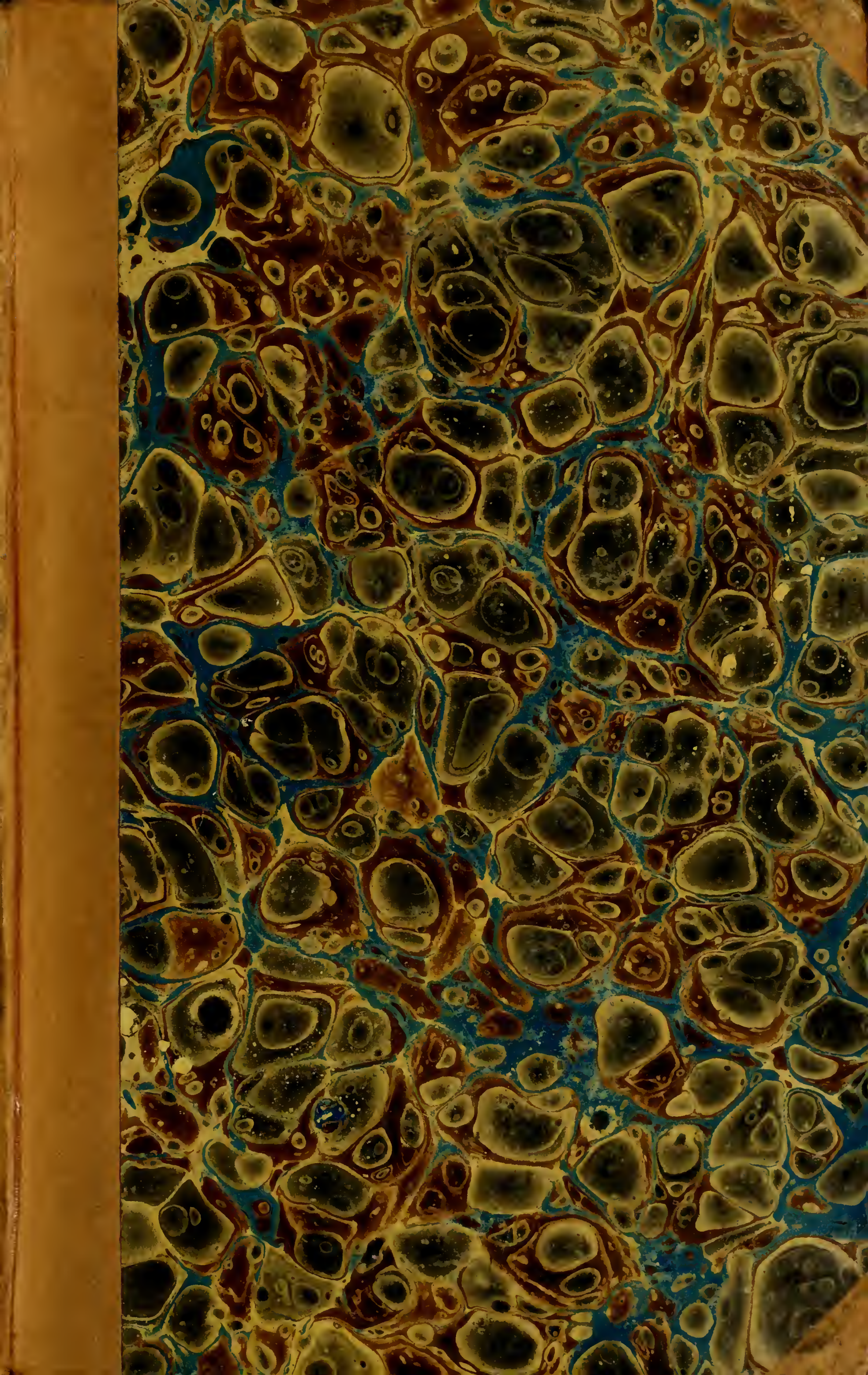
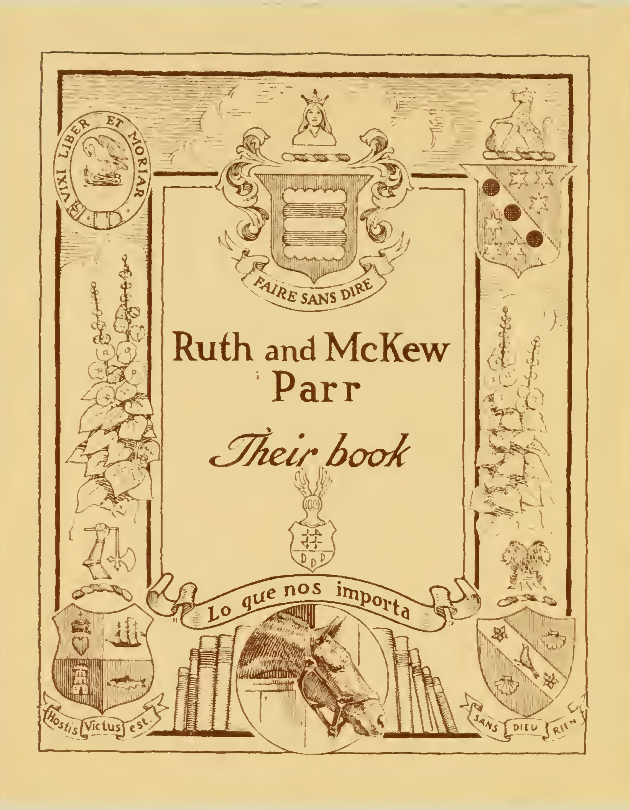
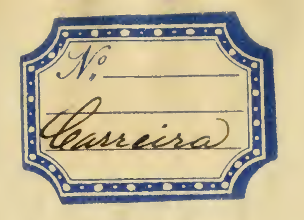



VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN



Nº
Carreira

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇOIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES,

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME XXVI.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1825.

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

NOTICE

SUR

LES DERNIERS VOYAGES

ET

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES DANS LE ROYAUME DE BORNOU.

Traduite de l'anglois par M. DE LARENAUDIÈRE.

Le lecteur se rappellera sans doute que, dans les *Nouvelles Annales des Voyages* (1), nous avons mis sous ses yeux le détail des voyages faits dans le royaume de Bornou jusqu'au mois de mai 1823. Nous sommes à même aujourd'hui

(1) T. XXI, p. 135.

de continuer la description des excursions entreprises dans ce pays jusqu'à l'année 1824.

Le 21 mai 1823, le docteur Oudney, accompagné du lieutenant Clapperton et d'un esclave qui servoit de guide, partit pour le Soudan proprement dit. Dirigeant sa course vers l'ouest-quart-nord, il parvint, en quatre jours, aux ruines du Vieux-Birnie : cette ci-devant capitale du Bornou est à quatre milles au sud de l'Yéou ; la richesse, le pouvoir et la magnificence de ses sultans sont encore les sujets des conversations, de l'étonnement et du regret des habitans du pays. Le palais de ces princes, qui avoit probablement couvert une grande étendue de terrain, paroît avoir été construit en briques rouges très-solides ; les murs de la ville, également en briques, avec un mélange d'argile, formoient un carré long dont la circonférence étoit de 8 à 10 milles; ils avoient 30 pieds de hauteur et 10 à 12 pieds d'épaisseur; ils ne présentent plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines, repaire des éléphans, des lions et d'autres animaux. Le Vieux-Birnie est situé par 13° 4′ de latitude nord et 1° 30′ de longitude à l'ouest de Kouka, qui est à la distance de 75 à 80 milles. A 4 milles au-delà de Kouka; et, près de la sinuosité de la rivière, on voit les ruines de Gambarrou; elles sont dans le même état que celles de Birnie. Le grand nombre de villes et de villages détruits

que le voyageur rencontroit, indiquoient que cette partie du Bornou avoit été jadis extrêmement peuplée.

Lorsque les voyageurs furent arrivés dans cette contrée, le cheik vint les inviter à vouloir bien le suivre dans une expédition qu'il préparoit contre les Mounga, petite tribu voisine. Son armée étoit composée de 6,000 hommes de cavalerie, la plupart Arabes de Schoua, et de 2,000 fantassins. A 10 milles de là, vers l'ouest, ils traversèrent le Yéou à Koubchara; ils rencontrèrent ensuite Biskour, ville dans laquelle l'avant-garde des troupes de Bornou revint le lendemain, emmenant un grand nombre d'esclaves, de bœufs et de moutons. Les captifs durent la liberté à l'humanité du cheik; car, bien qu'il ait des esclaves pour domestiques, cependant il n'en fait point le commerce. Bientôt après, les principaux personnages de la tribu vaincue vinrent se prosterner à ses pieds, répandre des cendres sur leur tête, et jurer sur le Koran qu'ils ne prendroient plus les armes contre lui.

Les voyageurs entrèrent bientôt à Sourgoun, qui est à 8 milles plus loin, puis à Balley, éloigné de 5 milles de Sourgoun. Ces deux villes sont considérables: la dernière est près de l'Yéou. De Balley à Kano, capitale du Houssa, cité très-peuplée et commerçante, on compte huit jours de

marche, ce qui fait à peu près 120 milles. De Balley, les voyageurs retournèrent à Kouka.

Le 14 décembre suivant, ils se mirent de nouveau en route, avec l'intention d'atteindre Nyffé, si c'étoit possible. En douze petites journées, ils parvinrent à la frontière occidentale du Bornou. En passant sur le territoire de Bender, le froid fut si vif pendant la nuit du 26 décembre et la matinée du 27, que l'eau contenue dans des baquets et des outres étoit entièrement gelée. Ce changement subit produisit un tel effet sur le docteur Oudney, que, depuis ce moment, sa foiblesse augmenta de jour en jour. Il continua cependant son voyage. Le 2 janvier, il étoit à Kattagoum, très-grande ville; on s'y arrêta jusqu'au 10. Le même jour, après 10 milles de marche, les voyageurs arrivèrent à une ville située sur les bords de l'Yeou, dont la largeur étoit très-considérable; dans la seconde journée, ils parcoururent 5 milles jusqu'à Mourmour.

« Le 12 janvier, on venoit de charger les chameaux : le docteur Oudney sortit de sa tente. Alors, dit M. Clapperton, je vis qu'il avoit la mort sur les lèvres, et que probablement il n'avoit pas une heure à vivre. Je le fis rentrer dans sa tente, et je m'assis à ses côtés; il expira quelques minutes après. Il me recommanda de transmettre ses papiers à lord Bathurst, et de dire qu'il dési-

roit que M. Barrow fût chargé de leur arrangement, si le ministre approuvoit ces dispositions. Je fis immédiatement instruire le gouverneur de ce triste événement, en le priant de vouloir bien déterminer l'endroit où je pourrois enterrer les restes de mon ami, et de m'envoyer du monde pour laver le corps et pour creuser la fosse : ma demande fut accordée aussitôt. Comme dans notre voyage nous n'avions pas caché que nous étions Anglois, je pensai qu'il étoit de mon devoir de lire les prières des morts, d'abord dans la tente, et ensuite sur la fosse, suivant le rite de l'église anglicane. Loin de montrer la moindre opposition, les habitans du pays s'efforcèrent, au contraire, de me témoigner le respect que cette conduite leur inspiroit. Je fis tuer deux moutons qui furent distribués aux pauvres : un mur en terre fut élevé autour de la fosse. Le lendemain, je me trouvai indisposé pour avoir été trop long-temps exposé au soleil; d'ailleurs, j'étois accablé de la perte de mon ami, de mon fidèle compagnon de voyage, homme dont je ne saurois assez louer l'excellent caractère et les qualités aimables. Je quittai Mourmour, le cœur navré de tristesse, et j'arrivai à Kano 120, à midi.

La cause immédiate de la mort du docteur Oudney fut sans doute l'intensité du froid qu'il éprouva; il est difficile de concilier cette température rigoureuse avec la latitude peu élevée de

cette partie de l'Afrique, dont la surface est unie. Quelques monticules isolés et composés de grès en interrompent seuls l'uniformité; on n'aperçoit de montagnes dans aucune direction. Nous savons avec quelle rapidité la terre perd sa chaleur lorsque le ciel est d'un bleu intense : à moins d'attribuer le fait qui nous occupe à cette cause, ou à l'évaporation excessive qui a lieu sur un terrain chargé de carbonate de soude, il nous est impossible d'en donner l'explication ni la solution : cependant il est hors de doute.

Le sultan de Kano se trouvant à peu de distance avec son armée, M. Clapperton alla le trouver d'après son invitation, et lui remit la lettre du cheik, ainsi qu'un petit présent, ce qui fut très-agréable à ce prince; il promit au voyageur de le protéger et de le faire arriver en sûreté chez Bello, sultan de tous les Fellatas. Ce dernier réside à Sakatou, éloigné de quinze journées de Kano, situé sur l'Yéou, qui prend alors le nom de Quolla ou Quorra.

Ces nouvelles sont les dernières que l'on ait reçues de M. Clapperton; mais le major Denham a écrit de Kouka, le 23 mai 1824, que, peu de jours auparavant, des marchands du Bornou, arrivés de l'ouest, rapportèrent qu'ils l'avoient vu à Sakatou, où il avoit remis tous ses effets et ses papiers entre les mains de Hat-Salah, chef de Kano, en lui recommandant de faire passer le

tout au cheik du Bornou, dans le cas où quelque accident lui arriveroit. Son dessein étoit sans doute de pousser jusqu'à Timbouctou, parce qu'il avoit probablement appris par le major Denham que Belzoni, qui partoit du Benin, étoit aussi en route pour cette ville.

Ce Bello, que M. Clapperton avoit l'intention de visiter, est un chef fameux : depuis quelques années, il avoit conquis tout le Soudan, depuis D'Jennie jusqu'au lac Tsad : c'est lui qui avoit réduit le Vieux-Birnie au point où le docteur Oudney l'avoit vu. Le capitaine Lyon cite au nombre de ses vertus le respect pour la religion et pour ses ministres. Le major Denham rapporte la même chose du cheik du Bornou : sa réputation d'homme vertueux et religieux lui facilita la conquête de ce pays pour le sultan, son maître; il l'entreprit seulement avec 400 hommes de Kanem mal armés, et finit par un traité de paix avec Bello, qui l'appelle le Cheik du Koran : celui-ci a déclaré qu'à la mort de ce cheik du Bornou il s'emparera de nouveau du pays. Ce dernier offre un exemple extraordinaire, sinon unique, dans l'histoire du monde, d'un homme né dans la classe inférieure qui s'élève à la puissance souveraine sans répandre de sang, sans se défaire, par le cordon ou par une coupe empoisonnée, de ceux qui se trouvoient sur son chemin. Son bon cœur et sa générosité

paroissent dans tout leur jour dans la lettre qu'il remit à MM. Oudney et Clapperton pour Bello.

« Des hommes distingués, qui sont Anglois et chrétiens, entre lesquels et les Musulmans il existoit autrefois amitié et fraternité, ce qui est connu de tout le monde et n'est nullement un secret, ont l'intention de visiter votre pays. L'attachement qui existe entre ces gens et les vrais croyans a continué pendant des siècles entiers, et se transmet de génération en génération, semblable à la fortune du père qui descend au fils. Au moyen de cette amitié, il existe une liaison d'attachement entre eux et les Musulmans ; mais cet amour se remarque particulièrement dans la facilité et la protection que les Musulmans éprouvent lorsqu'ils visitent leurs pays, qui sont riches et très-étendus, et dans lesquels ils voyagent sans la moindre contrainte de leur part. Il arrive aujourd'hui que ces chrétiens nous rendent visite, grâce à la protection et à l'affection de notre maître Youssouf, pacha de Tripoli ; ils ont le projet de parcourir le pays qui, par la bonté de Dieu, est le nôtre, de voir ce qui est merveilleux dans cette contrée, les rivières, les lacs et les peuples, qui diffèrent tous essentiellement de ce qu'on rencontre dans le leur. Nous leur avons facilité la vue de tout le pays de Bornou en toute liberté, et même de la manière qu'ils le dési-

roient; ils nous demandent passage vers le vôtre, afin d'y observer les merveilles qui s'y trouvent, et que l'on ne voit pas ici. Nous leur avons accordé cette permission, et leur avons donné des lettres de recommandation pour qu'elles vous montrent jusqu'à quel point nous estimons ces hommes.

« Nous vous rappelons ici (mais la chose est inutile, puisque votre haute science vous l'apprend assez) qu'il est écrit, et que notre prophète lui-même, notre interprète et notre avocat (gloire à Dieu et à ses anges!), ordonne que ceux qui viennent à nous en paix ne soient ni inquiétés ni injuriés. Nous les confions à votre soin et à votre protection. Vous savez qu'il est des croyans qui tuent et foulent aux pieds ceux qui ne sont point protégés et qui manifestent de la foiblesse; vous savez aussi que justice n'est pas toujours rendue aux bons par les méchans; mais nous avons confiance en vous, et nous vous prions de soutenir et de protéger ces Anglois et chrétiens; ne permettez pas qu'ils soient insultés ni inquiétés; ne souffrez pas qu'ils éprouvent aucune injure, ni même qu'ils soient regardés avec dédain, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu qu'ils retournent dans leur pays natal.

« Ces gens ont le cœur pur, et leur langage est conforme à la vérité; c'est ainsi que nous les avons trouvés : soyez leur protecteur, et faites

qu'ils se réjouissent de notre recommandation. Que Dieu vous récompense de même, et vous accorde ce que vous espérez ou désirez, et que, par sa toute bonté, nous puissions nous rencontrer ensemble dans le chemin du séjour céleste! Que la santé, le bonheur, la vertu et la foi soient avec vous et avec ceux qui vous appartiennent!

« Signé, etc. GLAMEN-BEN-KANNERY,
« Cheik du Koran. »

Lorsque des hommes semblables gouvernent les peuples de l'Afrique centrale, nous ne devons plus considérer ses habitans comme barbares, ou bien il faut renoncer à reconnoître la vérité de cet adage si connu :

« *Qualis rex, talis grex.* »

Nous garantissons d'avance que nous n'entendrons plus parler d'Anglois qui veulent se faire Mahométans, car cette mesure ne tend qu'à les faire considérer comme des imposteurs.

Parlons maintenant d'une autre victime du zèle pour les découvertes en Afrique. Le lieutenant Ernest Stuart Toole partit de Malte pour rejoindre les voyageurs qui parcouroient le Bornou : il atteignit Kouka vers la fin de décembre, après avoir traversé en cent huit jours le désert de Tripoli seul, c'est-à-dire sans être accompagné d'un Européen. Les Arabes qui étoient avec lui et les tri-

bus errantes du désert lui causèrent beaucoup de retards et lui firent éprouver mille vexations.

Réuni à ce nouveau compagnon, le major Denham projeta de visiter une seconde fois le Schary pour examiner une plus grande partie du cours de cette rivière, que MM. Oudney et Clapperton n'en avoient vu précédemment. Le 23 janvier, il quitta donc Kouka avec M. Toole, et il arriva, le 30, à Schowey, petite ville située par 12° 47′ de latitude sur le Schary, qui, dans cet endroit, avoit plus de 1,800 pieds de largeur; elle parcouroit 5 milles à l'heure, et couloit au nord-est.

Le kaïd, ou gouverneur de la ville, proposa aux voyageurs de s'embarquer sur la rivière, et de suivre son cours jusqu'au lac de Tsad; ils acceptèrent cette offre, et le kaïd les accompagna avec douze canots, dont chacun étoit monté de dix à onze hommes. On partit le 2 février 1824 : quand on eut parcouru près de 35 milles, on s'arrêta près de l'île de Djaggabah. Les voyageurs décrivent la rivière comme offrant un aspect très-intéressant, et une suite non interrompue de points de vue très-variés : tantôt elle est bordée de collines, tantôt de plaines, dont quelques-unes avoient deux ou trois milles de longueur : les bords étoient bien plantés, et on y remarquoit un grand nombre de crocodiles.

Le Schary se décharge dans un grand lac par

deux embouchures que forme l'île de Djaggabah; le lendemain matin, les voyageurs entrèrent, en peu de temps, par la bouche occidentale, « dans cette mer d'eau douce, » que le major Denham nomme lac de Waterloo. Ils n'avoient encore parcouru que deux milles sur ce lac, quand une forte houle du nord-est remplit les canots d'une si grande quantité d'eau et en même temps rendit le mouvement des avirons si difficile, que l'on fut obligé de rebrousser chemin. On fit comprendre aux voyageurs qu'il falloit trois jours pour arriver de l'embouchure du Schary à la plus proche des îles de Beddoumy; ainsi, elles en sont éloignées à peu près de 90 milles dans la direction du nord-est : pendant deux jours, on perd dans ce trajet les côtes de vue.

Les habitans de ces îles sont toujours en guerre avec les peuples qui vivent sur les rives de ce lac : on dit qu'ils rassemblent souvent de soixante à cent canots. Ils ne font point d'esclaves; ils exigent de fortes rançons pour les prisonniers : ceux qui ne peuvent se racheter restent dans les îles, y prennent des femmes, en un mot s'y établissent pour toujours. Les îles réunies peuvent rassembler mille canots, chacun de quinze à vingt hommes. Voilà ce que l'on raconta aux voyageurs.

Ces insulaires, à l'exception de leur goût pour

le pillage, sont d'un caractère doux et humain: on n'a point d'exemple qu'ils aient égorgé leurs prisonniers. Ils disent d'eux-mêmes « qu'ils ont le bras vigoureux et l'esprit subtil; qu'ils ne possèdent qu'un petit pays, et qu'étant pauvres en bestiaux, ils sont forcés d'en prendre à ceux qui sont plus riches. »

Lorsque les voyageurs remontèrent le Schary, ils furent étonnés du nombre considérable d'oiseaux aquatiques qu'ils rencontrèrent; le poisson étoit également très-abondant; les hippopotames vinrent si près des embarcations, qu'on put les frapper avec les pagaies. En quittant Schowey, ils continuèrent à naviguer contre le cours de la rivière jusqu'à Daghié, où elle devient guéable, et cependant on a de l'eau jusqu'aux épaules: l'infanterie traversa le Schary, chaque soldat tenant sur sa tête son bouclier, sur lequel il avoit placé un sac de blé et ses armes: les cavaliers étoient passés dans des canots qui conduisoient des chevaux à la remorque. En deux jours, les voyageurs retournèrent à Schowey, parce qu'il y auroit eu du danger à remonter plus haut le Schary, à cause d'une tribu ennemie qui demeure sur ses bords.

Les voyageurs prirent donc la résolution d'aller par terre dans le sud, parallèlement à la rivière, jusqu'au Loggoun: cette route est très-peu

fréquentée, en partie couverte de marais et d'eaux stagnantes. Toutes sortes d'insectes incommodes, entre autres les moustiques, y fourmillent; on y voit aussi beaucoup de gros crapauds noirs d'une figure hideuse.

Les habitans de ces tristes lieux ont l'habitude de se tenir pendant plusieurs heures du jour dans leurs cabanes, composées de cinq à six cellules renfermées les unes dans les autres, et tellement construites, qu'elles les garantissent presque entièrement de l'attaque des insectes.

A Kissey, lieu situé au milieu de ces marais, M. Toole se trouva si mal, qu'on s'arrêta. Comme il étoit impossible de rester long-temps dans cet endroit, les voyageurs le quittèrent; mais, avant qu'ils eussent parcouru deux milles, les souffrances de M. Toole devinrent si aiguës, qu'il s'évanouit deux fois : il étoit si foible, qu'il fallut l'aider à monter et à descendre de cheval. On étoit obligé d'entretenir constamment, à l'entrée de la tente, du feu que l'on alimentoit avec des herbes sèches et des roseaux, seul moyen de se procurer un soulagement momentané contre des millions d'insectes dont on étoit assailli de toutes parts : on ne s'en préservoit qu'au moyen d'une fumée suffocante. Les chevaux refusèrent toute espèce de nourriture ; et, quoique ces animaux

aient naturellement la flamme et la fumée en aversion, ils entroient pour ainsi dire dans le feu, afin de se garantir des piqûres des moustiques.

Malgré la situation désespérée des voyageurs, les Arabes de Schoua, qui gardoient la frontière du Loggoun, refusèrent de les laisser passer avant qu'ils en eussent obtenu la permission du sultan. Cette permission arriva le 16 février, mais trop tard, pour M. Toole : cet infortuné avoit perdu la connoissance ; on fut obligé de le lier sur un chameau. Ce fut dans cet état qu'ils arrivèrent à Kournouk, ville capitale ; ils se logèrent dans une cabane très-propre qu'on leur indiqua. Le lendemain, le major Denham fut appelé près du sultan : ce prince, de même que le sultan du Bornou, étoit presque renfermé dans une sorte de loge ou de guérite dont le devant étoit en treillis de roseaux : ce treillis fut enlevé. « Alors, dit M. Denham, je découvris sur un tapis un être vivant entièrement enveloppé de robes de soie et la tête tellement couverte de châles, qu'on ne lui voyoit que les yeux : toute la cour se prosterna, et les courtisans répandirent du sable sur leur tête, pendant que huit tambourins et autant de cors faisoient entendre la musique la plus discordante et la plus bruyante que l'on puisse imaginer. En recevant mon présent, le sultan me dit d'une voix très-basse que j'étois le bienvenu ;

car parler haut est considéré, dans le Loggoun, comme un manque d'éducation. »

M. Denham ayant demandé au sultan la permission de naviguer sur le Schary, celui-ci s'enquit à son tour si le major avoit l'intention d'acheter des Sirïahs ou de belles esclaves. « Dans ce cas, ajouta-t-il d'un air très-gracieux, tu n'as pas besoin d'aller plus loin; j'en ai quelques centaines, et je te les laisserai à bon marché. » Quand il sut que le voyageur blanc n'étoit pas venu pour faire des achats, il donna ordre de fermer le treillis, et l'audience fut terminée.

Kournouk, capitale du Loggoun, est située sur le Schary par 11° 7′ de latitude; elle contient à peu près 15,000 habitans; ils parlent un langage moitié arabe et moitié baghermie; ils font un commerce considérable avec les Arabes de Shoua : ceux-ci leur vendent des bestiaux, du lait, de la graisse, en échange de toiles de coton rayées en bleu : ces tissus sont assez bien fabriqués; la couleur en est vive. Ce peuple est d'une race plus belle que celui du Bornou; il montre bien plus d'intelligence : les femmes surtout sont les plus jolies négresses que M. Denham ait vues. Ce voyageur reçut la visite des épouses des principaux du pays; elles examinèrent tous ses effets; elles lui demandèrent tout ce qu'elles virent, et lui volèrent tout ce qu'elles purent cacher : lors-

qu'on les prenoit sur le fait, elles rioient aux éclats, frappoient des mains et s'écrioient : « Ah! qu'il est fin! qu'il est adroit! il nous a surprises! » Ces dames ne paroissent pas se piquer d'une grande modestie. Suivant M. Denham, si les femmes du Loggoun sont les plus belles de ces contrées, elles sont en même temps les plus débauchées : cependant les habitans de ce pays se prétendent Mahométans.

Le lendemain, ce voyageur découvrit que, dans le Loggoun, le sultan et son fils étoient chacun à la tête d'un parti, et qu'ils se craignoient et se détestoient mutuellement. « Malgré les liens du sang qui les unissent, dit-il, j'ai des preuves certaines de leur aversion réciproque et de la manière dont ils sont disposés à se traiter. Tous deux me firent demander en secret un poison qui pût opérer sans le moindre délai. Le fils, à l'appui de sa requête, m'envoya trois belles esclaves. »

Le prince accorda, sans difficulté, à M. Denham, la permission de naviguer sur le Schary, qui avoit à peu près 1,200 pieds de largeur : la santé de M. Toole paroissoit un peu meilleure : les deux voyageurs s'embarquèrent pour remonter la rivière. Les canots du Loggoun sont bien construits ; ils ont près de cinquante pieds de long, et pouvant porter de vingt à vingt-cinq personnes ; ils sont en bois rouge, d'un grain très-serré : l'arbre qui le fournit est très-commun sur

les bords du Schary ; les bordages avoient de deux à trois pieds de largeur.

Les voyageurs avoient à peine parcouru quelques milles, lorsqu'ils aperçurent un autre canot qui les chassa très-vivement : comme il gagnoit sur celui qu ils montoient, les sept hommes qui condusoient celui-ci se dirigèrent vers le rivage ; ils trembloient de peur.

M. Denham ne tarda pas à s'apercevoir que c'étoient des habitans du Baghermie qui s'avançoient vers le Loggoun ; le sultan avoit envoyé dire que les hommes du cheik du Bornou devoient sortir de Kournouk. Ce fut en vain que M. Denham allégua la maladie de son ami et de son domestique. « Partez, dit le sultan, partez, pendant que vous le pouvez ; je ne puis vous protéger. » Voyant qu'il n'y avoit point d'alternative, M. Denham obéit ; le pauvre M. Toole, incapable de s'aider lui-même, fut attaché de nouveau sur un chameau, et ils quittèrent ainsi les murs de Kournouk, dont les trois portes furent fermées sur eux l'une après l'autre par une foule immense d'habitans qui manifestèrent hautement leur satisfaction.

Ce ne fut que le quatrième jour que les voyageurs atteignirent Angola dans le Bornou ; ils avoient eu à peine le temps de prendre un peu de repos et la nourriture suffisante. Pendant la plus grande partie du chemin, M. Toole, attaché sur son

chameau, et exposé aux rayons ardens du soleil, eut le délire. Quand on lui dit qu'on étoit à Angola : « Dieu soit loué ! s'écria-t-il, je ne mourrai pas. » Cependant tout espoir de le conserver s'évanouit : deux jours après, il fut pris d'un frisson violent ; ses extrémités devinrent froides comme la glace : au bout de quelques heures, il expira sans effort. « L'après midi, j'accompagnai ses restes à leur dernière demeure, dit M. Denham ; six esclaves du sultan d'Angola le descendirent dans la tombe, elle étoit ombragée par une touffe de mimosa alors en fleurs. Je récitai à voix basse une prière sur le corps de mon ami : c'étoit le seul service funèbre que ma position me permettoit. »

M. Toole n'avoit pas vingt-deux ans, et promettoit de devenir un habile officier. Son caractère aimable et doux fut apprécié par le cheik, qui lui témoignoit beaucoup d'affection ; ils avoient l'habitude de se promener dans son jardin pendant des heures entières. M. Toole étoit résigné à son sort. M. Denham lui ayant parlé, la veille de sa mort, de retourner à Kouka, il sourit, fit un signe de tête, et lui dit : « Non, non, tout est fini. » Quelques instans après, il adressa sa dernière recommandation à son ami : ce fut de prier lord Bathurst de vouloir bien faire nommer son plus jeune frère à la place d'enseigne au 80e régiment, qui devenoit vacante par

sa mort. Cette demande fut accordée aussitôt qu'e le fut connue en Angleterre.

M. Denham, accueilli de la manière la plus amicale par le cheik, qu'il rencontra avec son armée à Angornon, marchant contre les Baghermiens, fut prié de l'accompagner jusqu'à Kouka. Il paroît que les deux armées, après s'être observées pendant plusieurs semaines sur les bords du Schary, en étoient venues aux mains; deux vieux canons, montés par un charpentier anglois qui étoit venu avec M. Denham et ses compagnons, rendirent un grand service plutôt par l'alarme qu'ils causèrent à l'ennemi que par la perte qu'ils lui firent éprouver, car ils ne furent tirés qu'une seule fois; du reste, l'effroi fut partagé par ceux qui s'en servoient, et qui les avoient chargés de cartouches à balles. L'armée du Baghermie fut mise en déroute; des neuf fils du sultan, sept furent tués, un seul fut fait prisonnier, un butin considérable tomba entre les mains des soldats du cheik; on y remarquoit 500 chevaux, et à peu près 50 femmes et d'autres esclaves des chefs.

Le major Denham marcha ensuite avec l'armée du cheik contre Fittre, en faisant le tour de l'extrémité septentrionale du lac; l'on avança lentement à cause des Rhadamans, mais surtout d'après les mouvemens hostiles des habitans du Ouadey; cette dernière particularité

ne fut connue que plus tard. M. Denham auroit bien voulu aller à Kanem, situé sur la rive septentrionale du lac et suivre ensuite sa rive orientale. Le cheik refusa absolument d'y consentir, sous prétexte de crainte pour ses jours; cependant il lui permit à la fin d'aller vers le nord pour passer le Schary, au-dessous de Schowey, et lui donna une escorte de vingt cavaliers, et de quelques-uns de ses meilleurs Arabes, armés de fusils. M. Denham prit deux maharies, qui sont les dromadaires les plus légers à la course; il devoit se rapprocher le plus possible des bords du Tsad, tandis que la troupe armée se tiendroit à quelque distance de lui, vers l'intérieur du pays, en suivant une route à peu près parallèle à la sienne. M. Denham convint avec le cheik de faire le tour du lac, et de revenir à Kouka par Lari, situé à l'extrémité septentrionale. « Le cheik, dit-il, sourit en voyant mon obstination à vouloir visiter des lieux auxquels il ne prenoit nul intérêt, et finit à son ordinaire en s'écriant : C'est réellement merveilleux, il seroit beaucoup plus facile de revenir par la même route; mais tu le veux ainsi, et il faut bien que cela se fasse. » Il est difficile de montrer plus de bonté que ce chef dans ses relations avec nos voyageurs. Deux des chevaux de M. Toole étoient tombés de fatigue dans les déserts; ils furent immédiatement remplacés par le cheik : M. Denham raconte qu'ayant

acheté et payé un cheval après avoir perdu plusieurs de ceux dont le cheik lui avoit fait présent, celui-ci lui fit dire : « Si tu avois de moi la même » opinion que j'ai de toi, je serois la première » personne à qui tu ferois part de tes besoins. »

La lettre dans laquelle M. Denham annonce son expédition projetée autour de Tsad, est la dernière qu'on ait reçue de lui ; elle est datée du 18 juin 1824. Il devoit être accompagné de M. Tyrwhitt, jeune homme venu de Tripoli à Kouka, le 20 du mois précédent, avec des présens qui consistoient en épées, pistolets, montres, etc. pour le cheik ; la satisfaction de ce prince, en recevant tous ces objets, alla jusqu'au ravissement. Le poignard et une montre à secondes parurent lui plaire plus que tout le reste. Quand on lui dit que les fusées étoient également arrivées, il s'écria : « Quoi ? sitôt, et toutes ces richesses aussi ! il n'y a point d'amis semblables ! Je vois que les Anglois professent la vérité. O si le prophète eût vécu un peu plus long-temps, ils seroient tous musulmans ! » Les détails du voyage de nos compatriotes ne nous sont pas encore parvenus ; nous ne pouvons donc donner que des observations éparses sur le Bornou, que nous puisons dans leur correspondance.

Le climat de ce pays ne paroît pas plus mauvais que celui des autres contrées équinoxiales, quoique de février en mai le thermomètre se

tienne, soit à 104°, et 108° (31°, 98 à 33°, 76), à deux heures après midi, et à 84° et 86° (23°, 9; 23°, 98), un peu avant le lever du soleil. De juin en octobre, la pluie est presque continuelle; l'hiver commence ensuite; alors l'air est doux, le ciel serein et clair, le vent souffle du nord-ouest. Les mois de décembre et de janvier sont froids, le thermomètre, au milieu du jour, est à 70° (16°, 87), et le matin à 60° (12°, 43), ou plus bas. En mai et juin, les habitans sèment le grand et le petit mil (*holcus*); l'orge, plusieurs sortes de haricots, le coton, le chanvre et l'indigo; le mil forme leur nourriture principale, ils commencent par le faire bien sécher au soleil.

M. Denham donne le nom de trente-six villes plus ou moins considérables du Bornou, il estime la population de cet état à deux millions d'habitans. Il les dépeint comme ayant des figures larges et insignifiantes; le nez aplati, la bouche grande, les dents belles, le front élevé; ils sont généralement doux, timides, obligeans et civils.

Leur caractère flegmatique, leur tempérance et la régularité de leurs habitudes les rendent faciles à gouverner. Rarement on entend parler de meurtres; le vol est puni par la perte d'une main, ou par un supplice d'un genre particulier: le délinquant est enterré jusqu'au col; c'est la peine la plus redoutée, car le malheureux que l'on

y condamne est à peu près dévoré vivant par les mouches.

La nourriture de ces peuples est très-simple : de la pâte, assaisonnée de graisse et de miel, est un mets délicat pour le sultan ; leur unique boisson est l'eau , à laquelle ils ajoutent un peu d'orge pour en ôter le goût saumâtre.

Les femmes relèvent leurs cheveux sur le sommet de leur tête, et les enduisent d'indigo et de cire. Ce dernier ingrédient ne sauroit leur manquer, car les abeilles sont si nombreuses qu'elles arrêtent souvent le voyageur dans son chemin. Les femmes du Bornou sont vraisemblablement les plus humbles et les plus soumises de leur sexe, car elles n'approchent de leur mari que le visage couvert et en marchant à genoux.

Le Bornou produit peu de plantes potagères, excepté les oignons : on y connoît guère d'autres fruits que les citrons et les figues qui même ne sont pas communes : on trouve des mangues sur les bords de l'Yéou et dans les vallées des montagnes méridionales.

Les derniers dattiers, dont le fruit n'est pas très-bon, sont à quatre journées au nord de Kouka ; le lac et les rivières abondent en poisson ; la volaille est si commune qu'on achète quarante poulets pour une piastre. Les animaux domestiques sont : le chien, le cochon, le mouton, le bœuf, le chameau, le cheval, le buffle

et l'âne : ce dernier et le buffle servent de bêtes de somme. Les animaux sauvages ne paroissent pas différer de ceux des autres parties de l'Afrique, près du Grand-Lac. Les éléphans vont par troupe ; on en voit quelquefois 80 à 100 réunis.

Si la Providence permet que M. Denham parcoure sans accident les bords du Tsad, et que M. Claperton revienne heureusement du Soudan, nos cartes de l'Afrique septentrionale n'offriront plus de sujet d'incertitude pour les géographes du 19me siècle. Les renseignemens qui ont déjà été obtenus par le major Denham, ne sont pas sans importance pour la détermination d'une question qui a long-temps excité beaucoup d'intérêt. Dans son excursion vers Mandara et les montagnes méridionales, ce voyageur observe que le pays s'élève graduellement vers le sud, et qu'à Mandara, où sa surface offre beaucoup d'inégalités, la nature du sol change ; sa superficie est ordinairement recouverte d'un sable micacé, et le terrain est généralement granitique. Des groupes de montagnes s'étendent dans toutes les directions et offrent les formes les plus pittoresques. La hauteur des plus rapprochées est de 1,500 pieds ; mais les pics que l'on aperçoit dans le lointain paroissent avoir au moins mille pieds de plus. Ils sont composés de masses énormes de granit, et présentent des flancs très-

raboteux. Dans les intervalles qui les séparent croissent des arbres gigantesques : des cabanes sont éparses sur leurs pentes jusqu'à leur sommet. M. Denham aperçut le tamarin dans les vallées, l'énorme figuier sauvage et le manguier tout en fleurs. Le feuillage de ces arbres étoit d'une verdure brillante, et les fleurs d'un grand nombre de plantes grimpantes, entrelacées autour de leurs troncs, laissoient souvent à douter à quelle tige appartenoient ces fleurs qui exhaloient des parfums si doux. Les habitans de Mandara ne purent donner à M. Denham des renseignemens positifs sur l'étendue de ces groupes de montagnes.

Les peuples de Mandara diffèrent beaucoup de ceux du Bornou, et l'emportent sur eux à beaucoup d'égards; ils sont intelligens et vifs; leur front est élevé ; leur nez d'une proportion agréable ; leurs yeux sont grands, leurs cheveux frisés, leurs traits en général moins aplatis que ceux des habitans du Bornou. La beauté des femmes est passée en proverbe en Afrique, avantage qu'elles doivent particulièrement à certain don de la nature qu'elles partagent plus que toutes autres avec les femmes hottentotes : ce genre de beauté leur donne un très-grand prix aux yeux des marchands turcs et maures, et le major n'est pas éloigné d'être du même avis. Elles sont amenées à Kouka pour y être vendues, et leur

prix se règle sur le plus ou le moins de cette espèce d'attrait. « J'ai connu un homme, dit M. Denham, qui, sans faire la moindre attention aux agrémens de la figure, fit ranger toutes les femmes à vendre sur une même ligne : et alors passant derrière elles, il choisissoit celles dont les protubérances postérieures étoient le plus saillantes ; c'étoit pour lui le thermomètre de leur beauté.

Remarquons cependant que ce goût de quelques Africains est moins extraordinaire que le soin bizarre que la plupart des femmes mettent à l'entretenir ; toutefois, pour l'honneur de l'Afrique, il faut reconnoître que ce goût n'est pas général : en Abyssinie, il existe seulement chez les membres de la famille régnante, qui le considèrent comme une marque de distinction. M. W. Bankes rapporte qu'à l'époque de son premier voyage à Jérusalem, il y vit une princesse abyssinienne qui y étoit venue en pélerinage ; elle étoit si parfaitement conformée, sous le rapport de ces protubérances, qu'elle en tiroit vanité. J'ai ouï dire à milady Stanhope qu'elle ne voulut ajouter foi à cette particularité qu'après qu'elle eut vu la princesse au bain.

Aux environs de Sennar et de Méroë, cette disposition est très-commune parmi les femmes. Un voyageur a dessiné la figure d'une Africaine sculptée sur les bas-reliefs d'un ancien temple, ses

formes sont toutes différentes de celle des figures égyptiennes qui l'entourent; elle se fait remarquer par l'espèce de beauté dont nous venons de parler. Son diadême et l'hommage qu'elle semble recevoir, indiquent suffisamment qu'elle représente une des reines de ce pays, une des Candaces dont Pline fait mention : mot qui, suivant M. Bankes, signifie simplement une reine en éthiopien. Elle a également aux doigts de grands ongles comme les ergots d'un oiseau, et ses protubérances confirment la remarque de Juvénal :

« *In Meroë crasso majorem infante mamillam.* »

Feu Bowdich nous avoit appris qu'il y a quelques femmes semblables chez les Achantins, et qu'elles y sont admirées et courtisées; mais nous croyons qu'elles se trouvent plus généralement parmi les Hottentots; on ne remarque jamais ces protubérances chez les femmes caffres qui habitent le même pays que les Hottentotes, quoique Paw soutienne qu'on doit attribuer cette difformité au climat et à la qualité des eaux : on ne connoît pas plus la cause qui les produit que celle des goîtres.

Dans son voyage au sud, M. Denham reçut la visite d'un homme qui se prétendoit le fils d'Hornemann et d'une esclave du Soudan; il portoit le nom que ce voyageur avoit pris, et se faisoit

appeler Moussa ben Jussuff; il étoit très-intelligent, mais M. Denham pensoit qu'il avoit dix ans de plus que le fils d'Hornemann n'auroit dû avoir. Toutefois, il seroit rigoureusement possible que cet Africain eût raison : on sait que, dans les climats chauds, l'apparence d'une vieillesse prématurée n'est pas rare. Cet homme étoit allé, à 20 journées au sud de Mandarà, dans le pays d'Adamouah, grande plaine située au centre d'une haute chaîne de montagnes, dont quelques-unes avoient leurs sommets couverts d'une neige éternelle. Ce pays est habité par les Fellatas, qui mangent la chair des animaux domestiques et sauvages. Tous, à l'exception du sultan et de ses fils, vont nus; les hommes n'ont qu'un morceau de peau autour des reins, et les femmes sont dans l'état de pure nature. Cet Africain décrivit avec beaucoup d'exactitude le cours d'une grande rivière qui coule entre deux chaînes de montagnes, qu'elle traverse avant de parvenir au pays d'Adamouah. Il assura positivement qu'elle venoit de l'ouest, et que c'étoit la même que la Quorra à Nyffé et à Raka. Il ajouta qu'elle se divise en plusieurs bras, passe dans le Loggoun, et ensuite entre dans le Tsad, où elle prend le nom de Schary; le bras principal va au sud de Baghermi, où l'Africain croit l'avoir entendu nommer Bahr-el-Dago; du reste, il étoit certain,

l'ayant vu de ses propres yeux, que cette rivière, au sud de Darfour, se joignoit au Nil.

Une koffila, ou caravane du Soudan, amena à Kouka Abdoul-Gassam-ben-Maliki, jeune Fighi de Timbouctou, fils d'un chef Fellata de D'Jennie. Il étoit en route pour la Mecque, et, suivant l'usage, avoit quitté Timbouctou avec une seule chemise sur le dos, dont il avoit échangé les lambeaux en route pour une peau de mouton. Ne subsistant que d'aumônes pendant les cinq mois qu'il avoit employés pour gagner Kouka, il étoit très-fatigué et presque épuisé de son régime austère. C'étoit un jeune homme de seize ans, de couleur cuivrée, bien fait et très-intelligent; ses traits étoient expressifs et réguliers. On le considéroit comme une sorte de prodige; il savoit le Coran par cœur. Je lui demandai souvent, dit M. Denham, ce que l'on nous feroit si nous allions jusqu'à Timbouctou; il répondit constamment qu'on nous traiteroit comme il avoit été traité. Il m'apprit que la communication entre D'Jennie et Timbouctou avoit lieu par le Quolla, grande rivière qui passoit à Kabra, éloigné de 5 heures de marche de Timbouctou: on lui avoit assuré que le Quolla se partageoit en plusieurs bras, dont l'un, après avoir arrosé Nyffé, se dirigeoit au sud, puis à l'est, entre de hautes montagnes.

Abdoul-Gassam ajouta qu'il avoit peine à concevoir comment des hommes aussi bons que les

Anglois ne fussent pas Musulmans. Il connoissoit de nom les chrétiens, mais il n'en avoit jamais vu. Quand M. Denham lui demanda en quel lieu il en avoit entendu parler, il lui fit un récit qui s'accorde si parfaitement avec ce que l'on sait des côtes d'Afrique, que sa véracité ne peut être mise en doute. Du reste, il faut remarquer qu'Abdoul-Gassam n'avoit jamais été questionné pendant ses voyages; on ne faisoit pas attention à lui; on l'avoit comme passé de la main à la main d'une koffila à une autre.

« Plusieurs années avant ma naissance, dit cet Africain, des chrétiens blancs vinrent de Sego à D'Jennie dans un grand bateau double des nôtres; les habitans allèrent à leur rencontre dans leurs canots; ils n'avoient pas l'intention de leur faire du mal; mais les chrétiens effrayés firent une décharge de leurs armes, et tuèrent plusieurs des hommes qui se trouvoient dans les canots. Ils continuèrent leur route vers Timbouctou : le sultan leur donna un de ses officiers, avec lequel ils entrèrent en pourparler. Ils se plaignirent qu'on vouloit les voler. Le sultan leur témoigna de la bienveillance, et leur fit donner des vivres. Cependant ils partirent brusquement pendant la nuit. Comme l'intention du sultan étoit de leur accorder des guides pour les conduire, il se fâcha d'un départ aussi subit. Toutefois son humanité l'emporta; il dépêcha des

canots après eux pour les avertir du danger qui les attendoit au milieu des rochers qui se montrent à fleur d'eau dans toute cette partie de la rivière. Les blancs ne voulurent même pas permettre aux gens du sultan de les aborder; ils négligèrent cet avis, et périrent tous. »

Abdoul-Gassam affirma qu'il avoit vu souvent son père avec un des hommes qui se trouvoient dans les canots expédiés vers les blancs, et qui apportèrent à Timbouctou la nouvelle de leur naufrage sur les rochers. L'apparition de ces blancs occasionna une grande sensation parmi le peuple. Abdoul-Gassam avoit fréquemment entendu parler, pendant des journées entières, dans la maison de son père, des chrétiens et de leur grand bateau qui avoit des canons fixés dans les côtés, chose qu'on n'avoit jamais vue à Timbouctou, et qui répandit une alarme générale.

Tel fut le récit d'Abdoul-Gassam : ce pauvre jeune homme quitta bientôt Kouka avec un vieux Fighi; ils se dirigèrent vers Ouaday, ayant pour toutes provisions un sac de cuir, contenant de l'orge et une bouteille d'eau. M. Denham lui donna une piastre pour payer sa traversée de la mer Rouge, mais il apprit ensuite qu'il s'étoit noyé en passant un bras du Tsad.

Maintenant on ne peut plus douter que les eaux qui viennent des montagnes occidentales de l'Afrique, que nous nommerons les montagnes de Kong,

ne coulent vers l'est et ne se jettent dans le grand lac du Bornou ; nous pensons, d'après le témoignage des Africains auxquels M. Denham a parlé, et d'après beaucoup d'autres autorités, que le Schary a sa source dans ces mêmes montagnes, ou bien qu'il forme, dans la première partie de son cours, le bras principal de la rivière que l'on appelle le Niger.

En examinant les divers itinéraires des voyageurs, nous avons été long-temps embarrassés pour concilier les opinions suivant lesquelles le Joliba ou Dialiba et le Quolla ou Quorra étoient la même rivière. Mais nous avons maintenant la certitude que cette idée est inexacte ; nous savons, ainsi que nous l'avons déjà dit, que ce sont ou deux rivières différentes provenant de sources voisines, ou bien deux bras qui s'écartent à quelque distance l'un de l'autre, après que la rivière est arrivée dans la grande plaine de l'Afrique septentrionale. Les cartes nous montrent le Dialiba, après sa sortie du lac Debbi, divisé par l'île Sinbala ou Dginbala, en deux courans, qui se réunissent un peu avant d'atteindre le méridien de Timbouctou. Nous ignorons si cette représentation est conforme à la vérité. M. Dupuis apprit d'un cheik mahométan, qui avait fait de grands voyages comme marchand, que le Dialiba étoit une rivière absolument différente du Quorra, et que toutes deux sortoient d'un grand lac ou mer intérieure, qu'il appeloit

quelquefois Bahr Ghimbala, et souvent Bahr Deby ou Zeby; il ne faisoit nulle mention de leur réunion. Cependant, maintenant, nous savons qu'à l'est du méridien de Timbouctou, les deux rivières coulent vers Nyffé; elles nous semblent sortir de la rive orientale d'un grand lac, nommé dans quelques cartes Bahr-el-Soudan.

Plusieurs autorités admettent ces deux rivières. Dans un des itinéraires que M. Dupuis a tracés d'après les renseignemens donnés par des mahométans à Comassie, et qu'il a imprimés en caractères arabes, le voyageur qui part de cette ville rencontre d'abord la Ghoulbi; et, continuant à marcher au nord pendant six jours, il trouve une mer ou rivière (car le mot Bahr signifie les deux), bien plus grande que toutes celles que l'on voit ailleurs; elle est appelée Kourra (Quorra); à une journée de marche plus loin, on arrive à Youri, grande ville. Or, nous savons que Youri est située sur le Yéou, auquel elle donne son nom. Ceci s'accorde assez bien avec le récit d'Abou-Bouker-de-Cachena, qui devoit accompagner Belzoni à Timbouctou : il étoit venu de sa ville natale avec des marchands de Coula jusqu'au golfe de Benin. Il traversa d'abord le Quorra (le Yéou), qui couloit vers le soleil levant; cinq jours après, en marchant au sud, il parvint sur les bords du Goulbi, grande rivière qui se dirige dans le même sens; il croyoit qu'elle

passoit par Nyffé, et joignoit la première quelque part vers le Bornou.

L'Africain qui se donnoit pour le fils de Hornemann, dit à M. Denham que le Quorra de Nyffé alloit au sud, entre deux chênes de montagnes, passoit à Loggoun, où on l'appeloit Schary, et tomboit dans le lac de Tsad, ce qui a été vérifié, excepté les premières parties de ce récit. Le jeune Fighi affirme qu'à Kabra le nom de la rivière étoit Quolla, et qu'un de ces bras qui passoit à Nyffé couroit au sud entre des montagnes. Enfin, nous observons dans la route d'un Maure de D'Jennie, qui avoit voyagé en Egypte, qu'après avoir quitté Youri et Bousa sur le Quolla, cette rivière forme un embranchement, qui se dirige vers le sud ; on lit successivement dans cet itinéraire les noms de Nofée (Nyffé), Atagara, la rivière Schary et le lac Chadi (Tsad).

Nos voyageurs nous ont appris qu'à Youri, dans le Haoussa, le Quorra change d'abord son nom en celui de Yéou, et que, près de ses rives, sont situées les cités ou villes de Sockattou, Kano, Mourmour, Katagoum, le vieux Birnie, Lari et plusieurs autres : pas un de ces noms ne se trouve dans la route méridionale, suivie par le voyageur de D'Jennie.

Nous savons aussi que le bras, appelé le Yéou, entre dans le Tsad par son extrémité septentrionale, comme le Schary par son extrémité mé-

ridionale. M. Burckhardt connoissoit le Yéou qu'Hornemann appeloit Tsad, mais il doute beaucoup de son identité avec le Dialiba, qu'il supposoit prendre une direction plus méridionale. M. Dupuis pensoit que, jusqu'à Youri, le nom de la rivière est Quorra, et que celui de Dialiba ne se rencontre jamais dans cette ligne. En résumant ces diverses opinions, nous pensons donc que la partie septentrionale de l'Afrique est traversée de l'ouest à l'est, par deux rivières ou deux bras de la même rivière; que le bras supérieur est distingué sous les noms de Quolla et Yéou, et l'inférieur par ceux de Ghoulbi et Schary; enfin, que le nom de Dialiba (qui ne veut dire autre chose que grande rivière), ne s'applique qu'à la partie supérieure de son cours.

M. Denham qui ne pouvoit croire que le Yéou pût être le Niger, à cause de son peu de largeur, est tellement convaincu aujourd'hui que c'est un des bras de cette rivière, qu'il a envoyé une bouteille de ses eaux à son ami le consul de Tripoli, comme un échantillon de l'eau du véritable Niger; il ajoute: « J'ai maintenant ici un nègre de mes amis, qui a vu la rivière dans presque toute l'étendue de son cours. »

Ayant ainsi conduit les eaux de l'Afrique occidentale dans le grand lac du Bornou, vers lequel elles affluent toutes par suite de l'inclinaison générale du terrain de l'ouest à l'est, il se présent e

une question beaucoup plus difficile à résoudre, celle de savoir ce que ces eaux deviennent, ou, en d'autres termes, si cette inclinaison orientale continue au-delà du Tsad; car depuis ce point, il ne nous est parvenu aucun renseignement, sinon que le Bahr-el-Abiad (dont on ignore la source) coule assez lentement vers l'ouest en allant se joindre au Nil, ce qui est une forte présomption en faveur de la continuation de la pente orientale et générale de tout le pays. On sait positivement que les eaux ne s'arrêtent pas dans le Tsad, la supposition contraire est physiquement impossible. Nous convenons qu'à raison de la grande étendue du lac, toute l'eau que les deux rivières dont nous venons de parler y versent, ainsi que celle des autres courans qui se forment dans la saison pluvieuse, peuvent s'évaporer, mais nous avons aussi des objections à élever contre cette opinion; car, après une succession constante d'évaporations pendant plusieurs milliers de siècles, et un versement non moins continuel, l'eau de ce lac devroit être aujourd'hui très salée, comme celle de plusieurs lacs situés entre Mourzouk et le Bornou; on sait que les bords de ces derniers, couverts de molécules salines, offrent l'aspect de la neige, et que leurs eaux ne sont pas moins amères que celles de la mer Morte; mais il est aujourd'hui reconnu que l'eau du Tsad est parfaitement donce, c'est-à-dire qu'elle est en tout

semblable à celle des rivières qui s'y jettent : ce lac doit donc avoir une issue.

Plusieurs Arabes de Schoua apprirent à M. Denham qu'une rivière va de Ouady au sud-est, jusqu'à ce qu'elle se joigne au Bahr-el-Abiad; cette rivière est probablement le Misselad qui, suivant l'opinion de Brown, couloit au nord-ouest; car les Arabes, ainsi que d'autres peuples plus intelligens encore, déterminent la direction du courant d'une rivière, d'après le lieu d'où ils l'observent. Cependant on n'a jamais entendu parler d'une rivière coulant dans cette direction; si elle existoit, les routes des caravanes qui conduisent dans le Fezzan, devroient la couper.

Les mêmes Arabes assurèrent à M. Denham que le Bahr-el-Abiad sort du Tsad; ils lui dirent aussi que, dans la première partie de son cours, cette rivière est obstruée de barres dangereuses et de tourbillons qui poussent les eaux contre les rochers et dans des cavernes souterraines, d'où elles passent entre deux monticules à quelques milles de distance, pour prendre ensuite la direction de l'est. Voilà ce qui est généralement admis parmi les peuples du Bornou et leurs voisins.

En rapprochant ces divers renseignemens de ceux qu'a obtenus Burkhard; savoir, que la rivière à l'orient du lac du Bornou, qui passe au sud du Darfour, se nomme le Schary (1), nous pensons

qu'il est à peu près hors de doute que le Diaba, le Quolla, le Schary, le Yéou, ou, comme nous nous plaisons à le nommer, le Niger d'Afrique, réunissent leurs eaux dans le grand lac du Bornou, et finissent par se joindre au Bahr-el-Abiad, le Nil de l'Egypte, ou du moins sa branche principale, sans laquelle cette dernière rivière seroit probablement à sec pendant six mois de l'année. M. Linant vit l'Azrek, au-dessus de son confluent avec l'Abiad; l'eau n'alloit qu'à la cheville. Il crut aussi que cette dernière rivière venoit de l'ouest et sortoit d'un très-grand

(1) Entre Katakou et le Bahr-el-Ghazal (tous les deux à l'est du lac du Bornou) roule une rivière nommée *Schary*. Il y a quinze jours de marche dans la direction de Kebly (la Mecque), depuis les limites du Bornou jusqu'au Bahr-Schary.

Cet homme (natif de Bornou) connoissoit le Schary; il l'appeloit la *rivière du Baghermy*. (*Voyage de Burckhardt en Nubie*, app. nos 1 et 2.)

Le capitaine Lyon entendit parler clairement du lac Tsad; on lui rapporta qu'au-delà de ce lac, le Baghermie est traversé par une grande rivière appelée *Gambarrou* et *Kamadakou*.

Dupuis dit que le Schary est une grande rivière coulant vers l'ouest, et se joignant au Nil à Senna.

Dans un des itinéraires de M. Hutchinson, écrit en arabe par un Maure de Houssa, et dans lequel le cours du Quolla est décrit, on trouve successivement le Schad ou Schada, Schar ou Schari, Four, Ouadan, Vinnaar.

lac. M. Rey, autre François, paroît avoir parcouru cette rivière jusqu'à 180 milles à l'ouest ; le récit de son voyage n'a pas encore été publié.

Il ne nous manque que la détermination de deux points; pour donner le plus grand degré de probabilité à notre conclusion, c'est de connoître la hauteur au-dessus du niveau de la mer, 1° du Tsad ; 2° de celle du point de jonction du Bahr-el-Abiad avec le Nil d'Abyssinie.

On trouve bien, à la vérité, dans une lettre du docteur Oudney, que la hauteur du Tsad étoit de 1200 pieds, mais rien n'établit l'exactitude rigoureuse de cette évaluation. Quant au dernier point, il semble avoir échappé, jusqu'à ce jour, à l'attention des voyageurs ; il faut pourtant en excepter Bruce, qui a déterminé avec hardiesse la hauteur des plaines de Sennaar, quoique certainement il eût mieux valu, pour sa réputation, qu'il n'en eût pas parlé.

Rien, dans ce qui a été récemment publié sur les cataractes du Nil, n'établit qu'une élévation de 1200 pieds soit insuffisante pour faire arriver les eaux du Tsad jusqu'à la Méditerranée ; si l'on suppose que de l'extrémité orientale du lac au confluent de l'Abiad et de l'Azrek, la distance soit de 1100 milles, et que de ce confluent à l'embouchure du Nil il y ait une égale distance, on obtient 2200 milles pour résultat, ce qui fait à peu près 7 pouces de chute par mille, quantité

plus que suffisante pour produire le courant peu rapide de l'Abiad, que Bruce nommoit la rivière morte. On sait que l'Amazone est loin de ressembler à une rivière morte, et cependant, suivant la Condamine, elle a un peu moins de 7 pouces de chute par mille ; le major Rennel a déterminé, d'après des expériences rigoureuses, que la pente du Gange (dont le cours est de 1300 milles du pied des montagnes à la mer) est de 9 pouces par mille, en ligne droite ; mais que la pente de son chenal, prise le long de ses sinuosités, n'est pas de plus de 4 pouces par mille ; cependant ce fleuve, dans la saison sèche, a une vitesse de 3 milles par heure.

Ces faits sont suffisans pour ébranler les plus incrédules, qui peuvent bien s'occuper à disputer encore sur le plus ou le moins de probabilité, mais qui n'ont plus de motifs pour nier aujourd'hui la possibilité de l'identité entre le Niger et le Nil.

LETTRES

ÉCRITES DE LA COLOMBIA

Pendant un voyage de Caracas à Bogota et de cette ville à Santa-Martha, en 1823.

Extrait de l'original anglois (1).

C'est aujourd'hui l'Amérique du Sud qui fixe principalement l'attention des Européens. Dans le seizième siècle, ils s'embarquèrent pour conquérir cette contrée ; actuellement ils y vont pour s'enrichir. Mais la chance de la fortune n'est guère plus favorable pour ceux-ci que pour ceux qui ne traversent l'Océan qu'avec l'intention de guerroyer dans le Nouveau-Monde. Jadis on en revenoit tout cousu d'or qui ne coûtoit que quelques coups de fusil; maintenant les trésors que l'on en rapporte sont un peu plus pénibles à acquérir; bien des aventuriers retournent en Europe à peu près aussi cossus que lorsqu'ils partirent pour

(1) Imprimé à Londres en 1824; un vol. in-8°, avec une carte.

l'Amérique ; mais au moins ils ont la satisfaction de raconter ce qu'ils ont vu, et ceux qui veulent faire durer leur plaisir composent la relation de leur course et la livrent à l'impression. La curiosité est tellement excitée, que l'on est sûr d'être lu avec empressement. Déjà les Anglois ont une demi-douzaine de relations de la Colombia : quelques-unes n'ont peut-être coûté que la peine d'en prendre les matériaux dans le voyage de Depons et dans les excellens ouvrages de M. de Humboldt; puis on ajoute à ces renseignemens quelques détails tirés des journaux. Il faut que cette manière de travailler soit plus commune qu'on ne le suppose, puisque l'auteur dont nous analysons le récit annonce qu'il ne le publie que pour donner à ses compatriotes une idée exacte de l'état actuel de la république de Colombia ; il ajoute que le besoin d'une notice de ce genre est généralement senti, et que ce motif excusera la publication de son livre.

Ce voyageur est le commis d'une maison de commerce angloise : envoyé à Bogota pour obtenir la reconnoissance de l'emprunt que M. Zéa fit à Londres, il a pensé que ses observations, recueillies en traversant les quatre cents lieues de pays qui séparent Caracas de Bogota, pourroient être utiles. Son livre est intéressant, principalement à cause du désir général de connoître tout ce qui s'imprime sur des pays découverts pour ainsi dire

tout récemment pour le monde civilisé : c'est par cette même raison que nous allons donner un extrait de cette relation. L'auteur a rédigé son ouvrage en forme de lettres : sans nous astreindre à cette division, nous laisserons parler le voyageur en suivant l'itinéraire tracé sur la carte qui accompagne son ouvrage. Cette carte, utile à consulter, est une copie à petits points de celle d'Arrowsmith, qui a eu de grandes obligations à M. de Humboldt.

Parti de Falmouth le 20 février 1823, dit le voyageur, je ne mis que trente-trois jours pour me rendre à la Guayra. Cette ville a été entièrement détruite par le tremblement de terre de 1812. La population actuelle n'est en grande partie composée que de noirs ; les femmes y sont fort légèrement habillées, et les enfans jusqu'à l'âge adulte ne porte aucun vêtement ; le commerce de la Guayra, placé entre les mains des Anglois et des Américains du nord, prend chaque jour un nouvel accroissement. On a remarqué que les ravages de la fièvre jaune ont considérablement diminué depuis que M. de Humboldt a parcouru ces contrées.

Le séjour de la Guayra, étant aussi triste que l'aspect du pays qui l'entoure, ne m'offroit aucun charme; je quittai donc ce lieu avec plaisir, deux jours après mon arrivée. Je m'acheminai vers Caracas ; la route qui conduit à cette ville est très-mauvaise :

cela n'est pas étonnant, puisqu'elle traverse une montagne dont l'élévation est estimée à 3,600 p^ds^ au-dessus de la mer. On descend pour arriver à Caracas, rien de plus beau que l'aspect du pays vu des hauteurs qui entourent cette ville; mais, hélas! les traces affreuses des ravages des tremblemens de terre causent une impression pénible quand on s'approche de cette cité intéressante; la description qu'en a donnée le savant voyageur que je viens de nommer m'empêche d'en parler. D'ailleurs, je ne restai que dix jours à Caracas, parce que mes affaires m'appeloient à Bogota.

En conséquence, je m'empressai de me diriger vers cette capitale, je voyageois avec plusieurs autres étrangers; nous prîmes la route de Tocuyo. Le 23, quittant la plaine de Caracas, nous gravîmes sur les montagnes qui les séparent des vallées d'Aragua; c'est là que la rivière de la Guayra prend sa source, et à chaque pas le pays présente des objets qui excitent l'admiration. On est au milieu d'un rameau des Andes; les montagnes sont couvertes de la plus belle verdure; la végétation est d'une abondance prodigieuse: de temps en temps on aperçoit la mer.

La Victoria, où j'entrai le 24, a une église d'une architecture fort remarquable; cette ville, qui jadis comptoit 7,800 habitans, est aujourd'hui en ruines; la révolution et les tremblemens de terre l'ont détruite presque entièrement. Ce fut là que

nous sentîmes pour la première fois les inconvéniens de la chaleur. San-Mateo, qu'on rencontre plus loin, est une ferme appartenant à Bolivar. Elle donne un gros revenu; sa principale production est le sucre. Je voulus consulter mon thermomètre pour connoître le degré de la chaleur qui me paroissoit insupportable, à mon grand regret je le trouvai cassé; c'étoit une perte irréparable.

Cinq lieues au-delà, on est à Maracay, bourg régulièrement bâti en pierres; la plupart des maisons ont des jardins, ce qui est une véritable singularité dans ce pays, à cause de l'apathie de ses habitans; ceux de ce village ont la réputation d'être plus actifs que leurs compatriotes.

Dans la soirée, le général Paës, à la tête de ses lanciers, passa dans le bourg; il alloit au siége de Puerto Cabello, tombée au pouvoir des Espagnols.

Le 25, j'arrivai sur les bords du beau lac de Valentia, au moment où la lune se couchoit derrière les montagnes qui le ferment à l'ouest; de l'autre côté, le soleil commençoit à verser des torrens de lumière dont l'éclat se réfléchissoit, sous mille couleurs brillantes et variées, dans les eaux paisibles de ce bassin. Le lac de Genève, auquel quelques voyageurs ont comparé le lac de Valentia, n'offre sans doute rien de plus délicieux. Ce dernier a 42 milles de large sur 12 de long.

Plus de vingt rivières y portent leurs eaux sans que les siennes éprouvent une crue périodique. L'évaporation suffiroit-elle pour en maintenir l'équilibre? Cabrera est un fort bâti sur une éminence baignée par le lac; elle avoit été détachée du continent, on l'y a depuis réunie. L'officier qui réside à Cabrera est chargé d'examiner les passe-ports des voyageurs.

Après avoir traversé un pont en pierres construit par l'espagnol Moralès, j'entrai le soir même à Valentia; cette ville avoit alors plus de deux mille hommes de garnison; c'étoient des Anglais échappés aux désastres de la guerre. De même que la plupart des villes du Venezuela, Valentia n'offre plus que des monceaux de ruines. C'est un triste effet des tremblemens de terre; à leurs ravages se sont joints ceux de la guerre.

Au milieu de la nuit, Paës entra dans la ville; il choisit ordinairement cette heure pour ses courses, afin de dérober à l'ennemi la connoissance de ses mouvemens. Paës est fort poli pour les étrangers; on peut même dire qu'il a de la coquetterie dans ses manières. Ces éloges, quoique dictés par la reconnoissance, sont sincères.

Nous partîmes de Valentia le 27. Arrivés à Tocuyto vers le milieu du jour, nous étions presque suffoqués de notre voyage de trois lieues à travers une savane où l'abondance et la force de l'herbe méritent seules d'être remarquées.

Tinaquillo est à quatre lieues; nous y sommes entrés le 28 par une belle route. Les approches de ce lieu forment un contraste bien agréable avec les tristes savanes qui le précèdent; le village est misérable. Tinaco est plus considérable.

San Carlos, que l'on rencontre ensuite, tire son importance des plantations d'indigo qu'on y a commencées en 1774, et dont la qualité est égale à celle de l'indigo de Guatimala. Les environs de cette ville sont bien cultivés; nous y étions le 1er mars. San Carlos a au nord le rameau des Andes qui longe la côte, et au sud les savanes ou llanos qui se prolongent jusqu'aux rives de l'Orénoque, dans une étendue de plusieurs centaines de milles.

A dix lieues de là on trouve le village indien de Caramacal; l'alcade nous y donna l'hospitalité. L'état de misère de notre hôte faisoit pitié, et me transportoit dans une contrée bien éloignée des pays civilisés. Nous avons passé ensuite au milieu des bois, et nous avons rencontré une famille d'Indiens; les hommes étoient armés d'arcs et de flèches, ce qui correspondoit parfaitement à la solitude que nous parcourions : c'étoit l'Amérique des Sauvages.

Après avoir traversé plusieurs hameaux, j'entrai le 3 à Barquesimeto, ville où l'on compte 10,000 âmes : sans m'y arrêter je poussai jusqu'à Tocuyo. Toute cette route est monotone et n'offre

rien de remarquable. Nous avons passé plusieurs fois le Coyeles à gué. Tocuyo, où nous sommes arrivés le 4, est, après Caracas, la ville la plus agréablement située, mais la température y est plus chaude au moins de dix degrés. Durant notre séjour elle s'est maintenue à 86° (24°). La plaine où Tocuyo est bâtie a trois lieues de long et une de large ; elle est entourée de tous côtés de montagnes fort élevées, et baignée par le Tocuyo, rivière tortueuse ; cette vallée est très-fertile. Le commerce de Tocuyo se borne à la vente des productions du territoire. On y comptoit auparavant deux couvens et trois paroisses, c'etoit beaucoup pour une population de 4,000 âmes au plus. Le pain est bon, les fruits variés et excellens.

De Tocuyo que nous avons quitté le 11, on va à Almucaro Abaxo, petit village indien ; j'y fus logé dans la prison où l'on avoit enfermé les conscrits.

En sortant d'Almucaro, pour atteindre Agua de Obispos, il faut traverser, en serpentant, une chaîne de montagnes fort hautes et couvertes de bois. Après avoir monté pendant quatre heures, je parvins à quelques cabanes construites par Morillo pour mettre les troupes à l'abri dans ce dangereux passage ; nous y fîmes halte. Le spectacle sauvage qui se présentoit de tous côtés étoit majestueux ; la température, à cause de l'élévation du terrain, étoit fraîche et agréable ; un ruisseau limpide couloit à petit bruit dans ces so-

litudes ; tout étoit beau, tout étoit délicieux sur ces sommets élevés; la grandeur des arbres qui nous ombrageoient, leur feuillage blanc comme la neige, et les masses de rochers qui pointoient au milieu de cette verdure; le silence de ces forêts, tout cet ensemble produisoit l'effet le plus imposant. Montant plus haut, le spectacle étoit plus majestueux encore ; les nuages, comme un océan de vapeurs, se déployoient à nos pieds. Il étoit deux heures après midi quand nous avons atteint le point culminant des montagnes : nous ressentions l'impression du froid.

Nous descendîmes ensuite pendant une heure et demie au milieu d'arbrisseaux charmans qui étoient en fleurs; nous étions dans le ravissement; mais combien notre imagination fut désenchantée en entrant dans les huttes misérables qui forment le village de Agua de Obispos! Néanmoins la misère n'y avait pas altéré l'esprit d'obligeance qui est général chez les habitans du pays; on nous offrit l'hospitalité avec joie. Nous remarquâmes une différence de 36° entre le climat de ce village et celui de San Carlos que nous avions quitté le matin.

Il fallut d'abord escalader pendant une heure des montagnes escarpées; ensuite on voyagea pendant trois heures le long du flanc des hauteurs, en descendant par une pente très-douce ; la route était très-unie ; nous avions de chaque

côté une vallée profonde, à laquelle succédoient des rangées parallèles de montagnes dont l'élévation varioit; quelquefois le chemin étoit si étroit qu'un faux pas nous eût précipités dans l'abîme. De jolis arbrisseaux croissoient de chaque côté de la descente; j'observai entre autres une grande variété de myrtes dont les fleurs embaumoient.

Vers le milieu du chemin, la vallée de Carache, qui court de l'est à l'ouest, s'ouvrit à nos regards. Son effet est très-pittoresque au milieu des masses gigantesques des Andes. Elle me rappela un modèle de la vallée de Chamouny; il n'y manquoit que les neiges perpétuelles dont sont couvertes les Alpes qui entourent celle-ci.

On mit trois heures pour descendre jusqu'à Carache, lieu bien misérable.

Une nuit est bien longue dans une mauvaise auberge : nous quittâmes la nôtre le 12 avec empressement; presque tout le monde en étoit sorti pour se soustraire aux réquisitions des royalistes et des patriotes. On s'éloigna le 14 de cette ville désolée pour traverser la vallée de Santa-Anna, moins riche par ses récoltes actuelles que par celles qu'elle peut offrir un jour. Elle est presque parallèle à celle de Carache; mais son aspect est tout différent. J'y ai vu la pierre sur laquelle Bolivar et Morillo s'assirent, lorsqu'ils eurent une entrevue, en 1820, au sujet de l'armistice à conclure. Ce monument grandira avec les siècles;

il éclipsera peut-être, par le souvenir qu'il fera naître, ceux que l'art élèvera à grands frais.

Les montagnes deviennent plus escarpées, les chemins plus pénibles. Nous passons à Mendoza et à Timotes; enfin, le 17 mars, nous arrivons au pied du Paramo : c'est le nom qu'on donne aux parties de la Cordillère qui touchent à la région des neiges. Le lendemain, à la pointe du jour, nous commençâmes à monter; l'air devenoit plus froid à mesure que nous nous élevions; nous fûmes bientôt forcés de prendre nos manteaux : le pays avoit aussi changé d'aspect; la nature devenoit plus aride, et, au village de Chachapo, nous ne vîmes plus aucune trace de végétation; les rochers n'étoient plus tapissés que de mousse et de plantes semblables à l'agavé, mais d'un aspect plus laineux. Parvenus au sommet du Paramo, la rareté de l'air nous parut sensible : le thermomètre ne marquoit plus que $42 \frac{1^\circ}{9}$ (4° 50). Le temps, extrêmement clair, étoit très-favorable pour traverser cette région haute; car cette course est souvent dangereuse, et même on ne peut l'effectuer quand le vent souffle avec violence. De là on ne voyoit qu'une masse de montagnes nues et âpres, plus sauvages qu'intéressantes. Je regrettai beaucoup de ne pas avoir un thermomètre pour déterminer avec précision l'élévation respective de ces régions. Après une halte de quelques instans nou sommes descendus, par une pente

douce et un chemin assez beau, sans trouver rien de remarquable qu'une infinité de ruisseaux qui coulent dans tous les sens. Enfin, au bout de quatre heures, nous entrons à Macoche. A deux heures, nous y trouvons un autre ciel, une autre température, 66° (15, 10). La terre est parée de riches moissons de froment, et les prairies sont couvertes de bestiaux. Quoique ce lieu ait beaucoup souffert, on s'aperçoit néanmoins qu'il vaut beaucoup mieux que les villages où l'on a passé récemment; l'on espère que l'on a laissé le pire en arrière.

En sortant de Macoche, nous avons descendu graduellement jusqu'à ce que nous ayons retrouvé la chaleur de l'été; ces transitions sont réellement surprenantes dans un si court espace de temps. Peu à peu le pays devint plus fertile; et, en nous éloignant de Macoche par une route pierreuse, nous suivîmes le cours de la Chama, qui reçoit un grand nombre de torrens et coule avec rapidité sur un lit rocailleux, en approchant du village de Macucubar. Nous aperçûmes là, pour la première fois, dans le S. O., les sommets déchirés de montagnes lointaines, qui sont couvertes de neiges perpétuelles : à gauche se déployoient de hautes montagnes bien boisées, et les belles campagnes de Mérida.

Cette ville, située sur un plateau long de trois lieues et large d'une, est à moitié chemin de Bogota à Caracas; trois rivières arrosent son ter-

ritoire : le Macujan, qui prend sa source au nord, dans le Paramo de los Conejos, l'Albanejos et le Chama qui se jette dans le lac de Maracaïbo. La nature a tout fait pour ce canton; sol, climat, situation géographique, tout contribue à l'enrichir; en effet, on y recueille, à peu de distance les unes des autres, toutes les productions des climats les plus différens : le cacao, le café, le coton, les bananes, le maïs, vingt espèces de légumes et de racines comestibles, la pomme de terre, une variété infinie de froment, les meilleurs fruits; cette merveilleuse abondance est due à la diversitê des climats : dans la vallée de Chama, par exemple, la chaleur est de 80 à 90° (21° 31 à 25 71), tandis que les sommets des montagnes, hautes de 2,400 toises, qui s'élèvent vis-à-vis de Mérida, sont toujours couverts de neige.

Malgré la fertilité et la température délicieuse du pays, la population est peu nombreuse; la catastrophe qui bouleversa Caracas en 1812, détruisit Mérida. La secousse du tremblement de terre fut instantanée dans les deux villes, quoiqu'elles soient séparées par une distance de 500 milles. Proportionnellement à son étendue, Mérida souffrit beaucoup plus que Caracas. Le nombre de ses habitans étoit jadis de 12,000; il est réduit aujourd'hui à 3,000. Les maisons n'offrent qu'un tas de ruines; on y comptoit cinq

couvens et trois églises paroissiales, on n'y trouve plus qu'un couvent de dominicains : depuis le décret du congrès qui abolit les ordres religieux, il a été converti en cathédrale. Il y a aussi un couvent de femmes de l'ordre de Sainte-Claire; il renferme trente-deux religieuses. Les divisions politiques ont pénétré jusque dans ces retraites pieuses; les religieuses qui se sont prononcées pour le parti espagnol ont fui à Maracaïbo. Enfin on trouve aussi à Mérida un hôpital et un collége où l'on enseigne à soixante étudians l'espagnol, le latin, la philosophie naturelle et la théologie.

Je ne parlerai du village de San-Juan, que l'on rencontre sur la route de Cucuta, et où nous sommes arrivés le 23, en traversant des défilés dans les montagnes, que pour avoir occasion de dire quelque chose d'un lac dont le fond est tapissé de sel natif (carbonate de soude). Les Indiens le retirent en plongeant à quatre ou cinq brasses de profondeur; c'est un métier funeste à beaucoup d'entre eux. Mêlé au tabac, ce sel, nommé *urado*, lui donne un goût dont les connoisseurs font le plus grand cas.

En partant de San-Juan, le 24, nous avions devant nous un des passages les plus difficiles et les plus périlleux de cette partie de l'Amérique; le pays étoit généralement stérile et négligé. Ayant descendu graduellement pendant près d'une heure, nous sommes arrivés à une double chaîne

de montagnes entre lesquelles, à une profondeur considérable, coule le Chama; l'impétuosité de cette rivière est sans cesse accrue par les nombreux torrens qu'elle reçoit. Sans cesse nous montions, puis nous redescendions par des sentiers scabreux, taillés sur le flanc presque perpendiculaire des monts; nous suivions la route qui se dirige du nord au sud dans ce défilé pittoresque. Plus nous avancions, plus les objets acquéroient de la grandeur; les montagnes devenoient plus hautes, les perspectives plus sauvages; le sentier étoit si étroit que les animaux avoient de la peine à y passer.

Nous parvînmes enfin à un promontoire très-élevé; à sa base, un torrent rapide se joignoit à la Chama. La route très-sinueuse passe avec raison pour très-dangereuse dans cet endroit: gare au moindre faux pas! Dans ce défilé, nous avons traversé la Chama sur deux ponts très-curieux; ils consistent en deux longues bandes de peau attachées sur chaque rive à des pieux fixés en terre; sur la surface de ces bandes, on place un morceau de cuir carré sur lequel le voyageur s'asseoit. Celui-ci, au moyen d'une corde nouée au morceau de cuir, se hale vers le point où il veut aller. Quoique la Chama ne soit pas très-profonde, elle est si impétueuse que l'on ne pourroit la franchir à gué.

Nos chevaux étoient très-fatigués quand nous arrivâmes à Estangués; cependant nous n'a-

vions parcouru que cinq lieues. Estangués est une vaste hacienda ou ferme appartenant à des habitans de Bogota. On y cultive le cacao et le café. Vers le soir il tomba de la pluie ; le mauvais temps continua toute la nuit.

Le lendemain, vers midi, le soleil brilla quelques instans ; nous partîmes. On entra dans un bois, et l'on traversa une petite rivière qui, en serpentant, coupe la route au moins douze fois. A mesure que nous avancions, la forêt devenoit plus touffue ; nous n'avions pas encore vu des arbres si gros ni d'une si belle végétation ; un de leurs traits caractéristiques dans cet hémisphère, est qu'ils s'élèvent en ligne absolument droite, à une hauteur prodigieuse, avant de pousser des branches. On s'arrêta dans une chaumière au milieu des bois, parce que les habitans du village que nous devions rencontrer immédiatement après, sont aussi fameux pour leur adresse à voler les chevaux que par leurs principes anti-républicains.

Le silence de la forêt, autour de la chaumière de Vijagual, n'est interrompu que par le cours impétueux du Macuti, en ce moment gonflé par les pluies. Le 26, à la pointe du jour, nous poursuivîmes notre route à travers l'épaisseur des bois qui, à l'exception d'une à deux ouvertures, continuent sans interruption jusqu'à Bayladores, éloigné de six lieues. Nous n'avons pas quitté les

bords du Macuti, qui arrose un pays très-fertile; le chemin est assez uni et n'est pas mauvais. Bayladores est une paroisse composée de maisons éparses. On y cultive le tabac en grand : c'étoit la première fois que nous apercevions de vastes champs de cette plante. Le gouvernement a établi dans ce lieu une manufacture de cigares et de tabacs en poudre dont il tire un grand profit. Les cultivateurs sont obligés de lui livrer le tabac à un prix fixé; après avoir subi diverses préparations, il est vendu au public au prix de quatre à cinq réaux la livre. Ce monopole sera aboli aussitôt que les circonstances le permettront.

Le tabac, objet de monopole pour le gouvernement depuis 1777, est principalement cultivé dans les vallées d'Aragua, d'Onteco, de Varinas, de la Grita et des Bayladores; il exige un sol gras et frais. Ordinairement les tiges s'élèvent à trois pieds; on a soin d'en cueillir les feuilles lorsque le soleil est au méridien, pour qu'elles perdent toute leur humidité; on en fait principalement des cigares, et préalablement on en extrait un suc, nommé *chimou*, dont les habitans de ces contrées font un grand usage; c'est ce que l'on mêle avec l'urado.

Bayladores a beaucoup souffert du séjour des Espagnols, qui y furent cantonnés pendant onze mois, et cependant cette paroisse et toute la contrée qui l'entoure passent pour être attachés au parti espagnol; j'avoue que je n'y conçois rien.

Une lieue plus loin, nous sommes arrivés à la Cevada, village ainsi nommé de la quantité d'orge que l'on y récolte. Sa situation dans une grande vallée, entourée de montagnes boisées, est très-agréable. Des fermes sont éparses au milieu des champs et des pâturages.

Le 27 mars, à neuf heures du matin, nous avons commencé à escalader le petit Paramo de Portachuelo. Les indigènes regardent, avec un respect qui va presque jusqu'à l'effroi, ces espaces dont le sommet est généralement très-froid. Nous avons rencontré une troupe de voyageurs qui en descendoient; ils étoient tellement enveloppés qu'on ne leur voyoit que les yeux et le nez. Ils nous témoignèrent leur surprise de nous voir si peu vêtus; mais cette température plaît aux Européens, car le thermomètre étoit à 60° (12° 43). La descente fut ennuyeuse et fatigante par une route tournoyante à travers des forêts d'où nous ne sortîmes pas de toute la journée. Nous ne parcourûmes que cinq lieues.

A deux heures nous étions à la Grita, bourg assez considérable et dans une position riante, sur une éminence d'où l'on aperçoit une vaste étendue de terres en culture, entourées de montagnes. La population n'est pas en proportion de la grandeur de ce lieu; plusieurs maisons sont désertes; mais comme c'étoit jour de procession, une grande affluence de monde étoit venue des

environs. Les femmes sont généralement grandes, peu jolies, et, à peu d'exceptions près, affligées de goîtres, infirmité très-commune dans la région montagneuse.

Le pays dans lequel nous avons continué notre marche, le 28, est fertile, baigné par plusieurs petites rivières, mais peu cultivé. Les montagnes sont bien boisées : le chemin étoit comparativement bon et uni pendant les cinq premières lieues. Nous sommes arrivés à El-Cobre, lieu pittoresque, ainsi nommé à cause d'une mine de cuivre qui est dans les environs. On trouve dans la vallée une maison suffisamment pourvue de provisions pour les voyageurs ; elle est destinée à recevoir des courriers ; partout cette classe d'hommes aime à bien vivre : ceux de la Colombia en ont plus besoin que les nôtres; car leur manière de voyager est très-pénible ; nuit et jour ils marchent ou sont à cheval, suivant que les chemins le permettent. Il en résulte que les communications ne sont pas promptes : les lettres sont quarante jours en route entre Caracas et Bogota.

Nous avons eu alors à traverser le Paramo del Zumbador ou du Grondeur : on le nomme ainsi à cause de la violence du vent que l'on éprouve constamment sur son sommet. La montée nous prit plusieurs heures : dans quelques endroits, le peu de largeur de la route et la force du vent la

rendirent extrêmement dangereuse. En effet, il menaçoit fréquemment de culbuter hommes et mulets dans l'abîme. Nous souffrîmes beaucoup du froid, et encore plus du vent dont la violence est presque irrésistible; souvent il poussoit les mulets de côté à quelques pas de distance.

L'approche du Paramo étoit réellement majestueuse à cause de la grandeur des montagnes qui augmentoit à chaque instant; comme elles étoient entièrement dégagées de nuages, et que le soleil brilloit de tout son éclat, nous ne souffrîmes nullement de la route, de la rareté de l'atmosphère ni de la fougue du vent. Sur le sommet du Paramo, où nous parvînmes à deux heures, le thermomètre n'étoit qu'à 60° (12° 1/2). Je fus surpris de ce que ce passage s'étoit effectué si aisément.

Nous apercevions sur le Paramo une immense étendue de pays; notre vue s'arrêtoit au loin sur une Sierrania ou chaîne de montagnes qui étoient probablement les plus élevées au-dessus de la plaine que nous eussions vues jusqu'alors, sans en excepter même la Silla de Caracas : elles se dirigeoient du sud-ouest au nord-est; et, de même que dans la Silla, la cime du centre étoit la plus haute.

A l'extrémité d'une longue descente par une route pierreuse et difficile, nous atteignîmes Los Caneïs, maison solitaire; nous avions eu l'intention de nous y arrêter; elle étoit occupée par

un détachement de troupes qui, sous la surveillance d'un commissaire, conduisoient de l'argent et des munitions à la Grita. Il fallut donc aller une lieue et demie plus loin, en marchant dans l'obscurité, sur une route très-raboteuse. Enfin Savannah-Larga, autre cabane solitaire, nous offrit un gîte; elle étoit éloignée de dix lieues du point d'où nous étions partis le matin. Cette maison est dans une situation riante, au milieu des montagnes; le petit champ ou *conuco* qui l'entoure, fournit à la famille une ample provision de café, de maïs, de bananes et de pommes de terre; ici, avec le moindre travail, le plus pauvre peut vivre dans une abondance comparative.

Nous avons, le 29, poursuivi notre voyage à travers un pays très-intéressant, fertile et bien cultivé. La vallée qui devenoit plus large à mesure que nous approchions du village de Tariva, est arrosée par le Tormes et très-pittoresque; elle est bornée par la même cordillère que nous avions découverte du haut du Paramo; ses cimes sourcilleuses se montroient de nouveau par-dessus les nuages. La position et tous les avantages de ce canton me font penser qu'il conviendroit parfaitement à des Colons qui viendroient s'établir dans le pays, car il y a de grandes portions de terres très-fertiles qui n'attendent que les bras du cultivateur.

En sortant de Tariva, le soir, à 5 heures, nous

avons marché au nord ; et, au moment où nous arrivions au sommet de la hauteur qui commande toute la vallée, le soleil couchant ajoutoit à la beauté du paysage. Nous avons voyagé deux heures dans l'obscurité ; et, à huit heures du soir, nous sommes entrés à Capachio, village distant de trois lieues de Tariva. Il y a dix-huit mois, Mora, prêtre de ce pays, établit à Cepachio une école publique, d'après le plan de Lancastre, pour l'éducation des enfans du village. Déjà plusieurs avoient fait de grands progrès dans la lecture et l'écriture. Nous apprîmes avec beaucoup de regret que cette institution utile avoit, par un motif quelconque, été supprimée. L'objet dont on devroit s'occuper d'abord dans ces contrées, comme le plus important, est l'éducation de la génération qui s'élève ; c'est l'unique moyen de déraciner l'apathie et la paresse des habitans actuels. Effectuer un plan d'éducation générale qui pourroit avoir lieu graduellement et comparativement à peu de frais, seroit un bienfait d'un prix inestimable pour ce peuple docile, mais livré à toutes sortes de préjugés déplorables.

Le 30 mars, nous sommes entrés à Rosario de Cucuta, après avoir traversé la Tachira, rivière qui forme la limite entre Venezuela et la nouvelle Grenade ; depuis Caracas jusqu'à cet endroit, on compte 600 milles.

Rosario de Cucuta est devenu célèbre par la

réunion du premier congrès de Colombia qui s'y assembla en 1820, pour établir la constitution de cette république; cette ville mérite encore, sous d'autres rapports, l'attention du voyageur; elle est bien bâtie, quoique le goût de l'architecture mauresque règne dans toutes les constructions; la position de cette ville, entourée de métairies et d'arbres touffus, a quelque chose d'enchanteur; elle semble s'élever au milieu d'un jardin délicieux. On remarque dans cette église un tableau d'un peintre mexicain, c'est une copie de la madonne au poisson de Raphaël; le talent de l'artiste est vraiment digne d'éloges et doit surprendre le voyageur européen, en général prévenu contre le développement des arts dans un pays si peu avancé sous tant d'autres rapports. A une lieue au nord-ouest de Cucuta, on trouve des eaux thermales. Nous eûmes sujet de regretter de nouveau la perte de notre thermomètre: le centre de la source étant au milieu d'un marais, nous empêcha d'examiner le point où la chaleur doit nécessairement être la plus forte, mais les bulles d'air que nous apercevions à la surface prouvoient que l'eau étoit en état d'ébullition. L'excédant de l'eau coule par un canal souterrain et reparoît à une distance de soixante pieds, par conséquent elle se refroidit dans ce trajet; cependant elle est encore si chaude, que l'on ne peut y tenir la main plus de quelques secondes. Le thermomètre à

l'esprit de vin marqua la chaleur de l'eau, dans cet endroit, à 120° (39°). Je suis persuadé qu'un œuf cuiroit dans le milieu de la source. La végétation est très-forte tout à l'entour de ce bassin; l'eau dépose un sédiment ferrugineux. Cucuta est bien bâti, elle n'a pas souffert du tremblement de terre qui a désolé la province voisine. Les maisons sont petites, mais propres; les rues sont pavées, un ruisseau d'eau courante passe au milieu. Les habitans paroissent fort gais et singulièrement amis de la danse; tous les soirs ils se réunissent sur la place, au nombre d'une soixantaine, et se mettent en train au son d'une musique assourdissante, à la clarté de lanternes de papier et à la lueur des innombrables cigares. Les principaux instrumens sont des calebasses remplies de grains de maïs, on les agite en cadence au bruit de la guitare.

Les denrées sont moins chères que dans le Venezuela et passablement abondantes. On recueille, dans le voisinage, du raisin de très-bonne qualité, c'étoit le premier que nous rencontrions dans le nouveau monde. Les habitans de Cucuta sont aisés, ce qui est peut-être une des causes de la dépréciation du numéraire; ici le doublon ne passe que pour seize piastres, tandis qu'il en vaut vingt à Caracas.

Le 2 avril, après être restés deux jours au Rosario, nous reprîmes la route de Bogota; de

dessus une éminence, nous avons joui d'une vue délicieuse; à dróite étoit le Rosario qui est dans la Nouvelle-Grenade, à gauche S. Antonio, qui dépend de Venezuela; une avenue charmante forme la route; de tous côtés on ne voit que des plantations de cacao, de cannes à sucre, de café et de coton; cette dernière plante n'a été introduite dans le pays que depuis 1782.

D'abord nous avons escaladé une montée très-escarpée et rocailleuse, puis nous avons voyagé dans une plaine très-fertile; nous avons ensuite traversé les villages de Carillo, de Chinocaté et de Chopo, avant d'arriver à Pamplona, ville grande, régulière, mais fort pauvre. Le nombre de couvents et d'églises dont elle est remplie a sans doute contribué à augmenter sa misère; avec le nouveau régime, cette plaie ne peut que diminuer. Un Anglois, le colonel Lystel, est depuis long-temps commandant de Pamplona. Les manières gracieuses de cet officier ont touché le cœur des religieuses d'un riche couvent de S. François; aussi chaque jour elles lui envoyoient des confitures et toutes sortes de douceurs. L'église qui dépend de ce couvent est richement ornée; l'on y admire un tableau de saint François que les connoisseurs attribuent à Velasquez. La température de Pamplona est froide; en effet, le thermomètre y descend quelquefois à 40°(3°.55).

A deux journées de cette ville sont les mines

d'or de Veta ; quoique mal exploitées, les Indiens y découvrent souvent des morceaux de métal d'un poids extraordinaire ; l'année dernière ils en trouvèrent un qui pesait près de six livres. Ce ne sont pas les seules richesses métallurgiques du territoire de Pamplona ; il renferme de riches mines de cuivre et d'argent. Mais à quoi servent ces trésors ? La nature bizarre a tellement multiplié les goîtres dans cette ville, que sur ses 3200 habitans aucun n'est exempt de cette infirmité.

En sortant de Pamplona on trouve un pays aride et fort triste, quoique l'œil trompé par les scintillemens du mica qui en couvre la surface, croie apercevoir les richesses prodigieuses de l'Eldorado ; peut-être est-ce une circonstance semblable qui a fait imaginer l'existence de cette contrée fabuleuse. A trois lieues de Pamplona, au-dessus du petit village de Cacuta, est un lac dans lequel l'Apuré prend sa source, nous n'aperçumes aucune issue à l'eau ; par conséquent elle doit filtrer à travers les terres jusqu'à ce qu'elle forme le petit courant que l'on observe au pied de la hauteur. Cacuta est un misérable village entouré d'un terrain stérile ; cependant nous avons remarqué de beaux bestiaux paissant sur les montagnes.

La route, ainsi que dans le reste de la Cordillère, offre une suite continuelle de montées et de des-

centes ; ainsi elle est très-fatigante. Nous n'avions parcouru que neuf lieues lorsque nous entrâmes, dans la soirée, à Chitoya ; nous ne nous sentions pas la force d'aller plus loin. Cependant la disette y régnoit, la douleur des habitans privés pour la plupart de leurs enfans, par une coqueluche qui avoit désolé le pays, n'étoit pas propre non plus à rendre supportable ce triste séjour, dont Bolivar voudroit faire un lieu important.

Le lendemain nous avions à traverser le Paramo d'Almocadero ; le chemin qui s'élevoit par une pente insensible, étoit bon ; on ne peut se figurer rien de plus triste et de plus affreux que ce canton. En cinq heures nous atteignîmes au sommet du Paramo ; ce trajet fut achevé sans accident. Nous dûmes nous en féliciter, en voyant de tous côtés les ossemens des infortunés surpris par les ouragans. Nous en fûmes quittes pour nos lèvres gercées par la rareté extrême de l'atmosphère. Aucun nuage n'obscurcissoit le ciel ; le soleil brilloit de tout son éclat ; le thermomètre ne descendit pas au-dessous de 62° (13°. 32). Le point culminant de ce Paramo est probablement le plus élevé auquel nous ayons atteint dans notre voyage. Une descente graduelle d'une lieue et demie nous fit arriver à la ferme d'Hutojurado ; les pâturages étoient excellens dans les environs. Nous eûmes encore en ce lieu l'occasion d'observer la beauté du bétail. Des multitudes de chèvres bondissaient

sur les montagnes, des troupeaux nombreux de moutons, et des jumens avec leurs poulains couraient la plaine. Pendant la nuit le thermomètre ne marqua plus que 52°, (8°.88). Nous nous aperçumes le lendemain matin que la chaleur du soleil et la rareté de l'air avaient brûlé notre visage plus qu'à l'ordinaire.

Le 8 avril ayant passé par une vallée pierreuse, difficile et désagréable pour les hommes et les mulets, nous sommes arrivés au bout d'une lieue et demie à Serito, hameau situé sur la Tequia, puis à la Concepcion, village bâti dans une campagne riche et bien cultivée, grâce aux soins de l'estimable Gaétas Garcia qui en est le curé. Que n'avons-nous pu rester quelques jours dans ces lieux délicieux auprès de cet homme charitable : il a fondé une école pour les enfans du village, il a donné à ses paroissiens l'exemple d'avoir une maison tenue proprement; ils l'ont imité. On observe avec plaisir l'air de prospérité de ce lieu; en le quittant, on voit avec satisfaction une vallée soigneusement cultivée en cannes à sucre et en maïs et arrosée par la Tequia. A peu de distance de la Concepcion, il y a une carrière considérable de soufre qui imprègne l'air de ses émanations. Le propriétaire la néglige entièrement; nous ne pûmes la visiter, nous étant trompés de route; au lieu d'aller à Llano Anciso, nous nous sommes

trouvés à Malaga, qui est un gros village situé à mi-hauteur d'une montagne qui est très-élevée, et dont le flanc en pente douce est bien cultivé, et partagé par des haies presque jusqu'à son sommet. Les pâturages étaient couverts de bestiaux et de chevaux.

Il fallut, le lendemain 9, regagner le terrain perdu. Nous descendîmes par un chemin tournant et escarpé jusqu'à Llano Anciso, village bâti au milieu de champs de cannes à sucre et de maïs, sur une pente qui s'abaisse graduellement vers la Tequia. Tous les habitans sont défigurés par des goîtres énormes; les malheureux, dans leur infortune, envioient notre bonheur d'être exempts de cette difformité, en nous saluant avec cette singulière exclamation, *mira non tienen gotos* (regardez, ils n'ont pas de goîtres.)

Ayant traversé la Tequia sur un pont grossièrement construit et peu solide, nous avons continué à nous enfoncer dans un défilé qui se rétrécissoit graduellement. L'aspect du pays ne présentoit pas l'image de la fertilité; enfin l'on arrive à des montagnes arides et rocailleuses, entre lesquelles la Tequia poursuit sa route tortueuse. Quoique fort élevés, une chaleur étouffante nous accabloit. En effet, les rayons du soleil tropical, même dans les régions les plus froides de la Cordillère, ont une force que l'on supporte avec peine.

Nous avons franchi des montagnes escarpées, et nous avons atteint une chaîne parallèle, au bas de laquelle couloit une rivière, puis nous avons gagné une chaîne encore plus haute. De son sommet nous découvrions toute la vallée de Capitanejo qui se dirige du nord au sud, et qui est arrosée par le Chichemocha, rivière rapide et considérable. Sa rive gauche est tapissée de champs de cannes à sucre, dont la verdure vive forme un contraste agréable avec les flancs sombres et nus des montagnes qui s'élancent de l'autre côté.

Parvenus à Capitanejo, village de 200 âmes situé sur les rives de Chichemocha, nous ne vîmes que des gens affligés de maux comme à Llano Anciso, et de plus d'une espèce d'éléphantiasis qui gonfle leurs membres d'une manière monstrueuse; quant à nous, les piqûres d'un insecte, nommé cucuracho, qui est de la grosseur d'un grand hanneton, nous incommoda beaucoup. Le thermomètre varia en ce lieu de 82 à 86° (23° à 24).

Le voyageur reste le moins long-temps possible dans des lieux semblables, aussi le lendemain nous en sortîmes de bon matin. Après avoir traversé, puis côtoyé le Chichemocha pendant une lieue, nous l'avons laissé à gauche; ensuite nous avons gagné par une route tortueuse un passage élevé; plus nous montions, plus le terrain s'amélioroit; et, au sommet où nous parvînmes en

deux heures, il y a beaucoup de champs cultivés. Une descente fort courte nous conduisit à Tapocaye, ferme qui appartenoit à un couvent de religieuses, et qui est occupé aujourd'hui par un directeur des postes. De là nous avons voyagé dans un pays riant et embaumé du parfum des fleurs jusqu'à Suata dont la vue est ravissante. Derrière ce bourg, situé sur une hauteur qui s'abaisse en pente douce, le terrain, partagé par des haies comme sur une carte de géographie, est cultivé jusqu'au point le plus élevé. Mais ces illusions nous quittèrent en entrant dans Suata, lorsque nous aperçûmes les goîtres énormes des habitans. Les chaines des montagnes sembloient se concentrer ici en formant un amphithéâtre d'une hauteur et d'une dimension prodigieuses : elles s'élèvent les unes au-dessus des autres jusqu'à ce que leurs cimes se perdent dans les nues.

Le 12 avril, à peu de distance de Suata, nous rencontrâmes un détachement de 700 recrues commandées par le colonel Mamby qui alloit au siége de Maracaïbo. Nous commencions à atteindre le plateau des Andes, dans lesquelles nous étions ensevelis depuis trente-un jours. Nous arrivons à Susacon, éloigné de trois lieues de Suata; puis nous continuons à gravir sur une montagne cultivée de tous les côtés. Des chaumières, éparses sur sa surface, étoient entourées chacune d'un champ d'une vingtaine ou d'une

dizaine d'acres, cultivé en froment et en pommes de terre.

Le lendemain nous sommes arrivés à Sativa, qui est dans une plaine élevée, entourée d'un demi-cercle de hautes montagnes. Un changement heureux y frappa nos regards, nous ne vîmes plus de goîtres, la température étoit douce et agréable.

A Suapa nous avons observé plus qu'ailleurs la différence qui existe entre le Venezuela et la Nouvelle-Grenade; la première de ces deux provinces est plus boisée, moins peuplée, quoique généralement plus fertile. A mesure qu'on s'éloigne de la chaîne des Andes, la terre est mieux cultivée; partout on voit des habitations entourées de champs, dont les récoltes suffisent amplement aux besoins des hommes qui les cultivent. C'est ainsi, par exemple, que la vallée de Serinsa, où nous venons de descendre et qui est médiocrement ondulée, offre l'aspect de la fertilité et de l'abondance; de tous côtés l'on voit les campagnes couvertes de mille plantes potagères. Le Chiquito les arrose de ses eaux paisibles. Les habitans, attirés par la fécondité de cette belle vallée, sont nombreux; un luxe agréable décore leurs cabanes; c'est celui des fleurs dont les guirlandes serpentent sur les murs extérieurs. Il est impossible de pénétrer dans la Nouvelle-Grenade par un lieu plus délicieux que la vallée de Serinsa,

A deux lieues plus loin on trouve Diutama. Près de ce village est Bargas, champ de bataille fameux dans les fastes de la république de Colombia, par la victoire que Bolivar, avec 900 hommes, presque tous Anglois, y remporta sur l'armée espagnole, forte de 4,900 fantassins et de 600 cavaliers. De cet endroit à Paypa on compte trois lieues. Le lendemain nous allâmes coucher à Tota, où notre hôte nous traita avec un luxe jusqu'alors inconnu ; il nous fit coucher dans des lits fort propres.

Tunja, où nous nous arrêtâmes le 16 avril, est située sur une éminence enfermée dans une enceinte de montagnes rocailleuses et entourée de marais. Le ciel y est presque continuellement couvert, et le froid très-vif. Nous fûmes logés chez un nommé Banos, propriétaire d'une fabrique de salpêtre qui, précédemment, employoit deux cents ouvriers. La terre qui le fournit se tire en grande quantité du voisinage, mais elle ne donne qu'un produit d'un pour cent. Les procédés qu'on emploie pour extraire le salpêtre sont dus à Jollivet, François de nation, qui vint s'établir dans ce pays; peu d'années après, il fut pris et fusillé par les Espagnols.

Tunja renferme cinq couvens ; celui de San-Juan de Dios a été converti en hôpital militaire. Cet ordre de moines est sans contredit le seul vraiment utile à la société par ses connoissances

en médecine, et les soins qu'il prodigue aux malades. Le collége de Boyaca est un établissement que le nouveau gouvernement a fondé à Tunja, et qui sera d'une grande utilité pour la province. On y compte à présent soixante élèves, parmi lesquels il y en a de fort distingués par leur savoir et leur application.

A deux lieues de Tunja nous traversâmes les champs de Boyaca, célèbres par la victoire que Bolivar, aidé de ses braves auxiliaires, les Anglois, remporta sur les Espagnols; ceux-ci avoient leur centre dans la plaine : leur front étoit défendu par une petite rivière; leur droite occupoit une éminence; plus loin, le pont de Boyaca étoit garni de pièces d'artillerie. Cette position avantageuse ne leur servit de rien contre l'intrépidité des Anglois, qui marchèrent sur les pièces et les enlevèrent à la baïonnette; la victoire de Boyaca décida du sort de la suprématie des Espagnols en Amérique, en faisant tomber la plus grande partie de leurs troupes au pouvoir des indépendans.

La Pita, Alto Viejo, Chocanta, San-Vicente méritent peu l'attention du voyageur; d'ailleurs elle est attirée tout entière par le spectacle magnifique que présente la plaine arrosée par le Bogota, et qui porte le nom de cette rivière. Notre première station dans cette plaine fut à Esquilé. Le lendemain nous avons passé à Guachasipa et à Tocunsipa. Le 21 avril, nous traversons le pont de

Sopo, la ferme du général Santander, et nous nous arrêtons à Susaquein; enfin, le 23 avril, après un voyage de deux mois, nous entrons dans la capitale de la république de Colombia, sans avoir éprouvé ces fatigues et ces dangers affreux qu'une si longue marche pouvoit faire craindre.

(La suite à une prochaine livraison.)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Carte physique, statistique et militaire de la Suède et de la Norvège; par M. le lieutenant HAGELSTAM. (*Geogr. milit. statistisk Karta œfver hela Sverige och Norrige, etc.*) Une grande feuille, en suédois. Stockholm, 1821.

(PREMIER ARTICLE.)

Nous avons inséré, il y a trois ans, un rapport succinct fait à la *Société de Géographie* sur cette carte importante. Quelque temps après, nous avons publié ce qu'il y a de vraiment important dans les détails statistiques et militaires dont cette carte est pour ainsi dire encombrée. Il nous restoit à faire connoître la partie physique, qui est la plus neuve, la plus instructive, et à laquelle M. Hagelstam auroit peut-être bien fait de se borner, en rejetant les autres détails sur une feuille correspondante. Mais ici il ne s'agissoit pas seulement de traduire exactement le texte suédois, mais encore d'étudier, de compléter, de classer et de rectifier les faits. Nous allons placer sous les yeux du public le résultat de notre travail, qui renferme les bases d'une géographie physique de la grande péninsule scandinave.

Ce n'est pas un tableau pittoresque, une description

agréable que l'on nous demande ici; nous peindrons un autre jour les innombrables beautés de la nature scandinave, ces glaciers suspendus sur les flots noirâtres de l'Océan, ces bancs immenses d'un quartz éblouissant ou d'un sombre porphyre, d'un gneiss bleuâtre, étalés à nu comme les feuillets d'un livre gigantesque ; ees précipices d'où descendent sous les points de vue les plus surprenans vingt cataractes plus hautes, plus abondantes, plus tumultueuses que celles de la Suisse ; ces lacs, d'un aspect si sévère, qui dérobent aux rayons du jour leurs eaux glaciales au milieu de rochers à pic et de neiges perpétuelles; ces autres lacs, d'un aspect si doux, si riant, qui étendent leurs contours spacieux parmi des bois, des prairies, des villages, ou qui serpentent en mille canaux parmi des pyramides verdoyantes et des labyrinthes de collines rocailleuses; ces beaux fleuves, toujours variés, toujours animés, ici, roulant comme une large masse d'azur, là, couverts d'une écume argentine, et, à leur embouchure, ces villes florissantes et ces ports où flottent tous les pavillons de l'Europe et de l'Amérique.

Mais c'est aux voyageurs et aux peintres de chercher dans la Scandinavie de nouvelles inspirations et des sujets vierges : nous, qui n'avons ici sous les yeux qu'une carte savante, mais peu attrayante, nous devons en extraire les arides faits de la géographie, et nous commençons par un des plus arides, la mesure des montagnes.

L'Europe en général et la péninsule scandinave en particulier illustrent singulièrement les nouveaux principes que nous avons introduits dans la géographie physique, et qui sont exposés dans le *Précis de la Géographie universelle* (1). L'ancien système des chaînes et des bassins a été

(1) Ces principes seront appliqués en grand détail à l'*Europe* dans les sixième et septième volumes qui vont paroître en 1825 et 1826.

reconnu insuffisant. Les inégalités du globe forment rarement des *chaînes* continues; elles constituent plus souvent des *massifs* ou groupes, lesquels sont à leur tour superposés à des *plateaux* ou *hauts-terrains* qui s'élèvent quelquefois comme des îles du sein de la plaine universelle, dont la surface ondulée, brisée, sillonnée de mille façons, embrasse le globe. Les plateaux ou hautes-terres se terminent ordinairement de deux manières opposées : un de leurs côtés tombe à pic et forme un rideau ou une ligne de hauteurs abruptes sur une vallée ou sur le bassin d'une mer; l'autre côté se perd dans une pente successive et peu sensible vers une plaine. Les bassins offrent aussi une foule de variétés: celui d'un fleuve est rarement circonscrit par une crête de montagnes; souvent les hauts affluens d'une rivière passent par des coupures naturelles dans un autre système que celui où ils ont pris naissance; presque tous les bassins de fleuves sont coupés et comme étranglés par des chaînes transversales, ou, pour mieux dire, par des *saillies* des hautes-terres; quelquefois ces obstacles font retourner les rivières en demi-cercle; enfin, les formes de la surface terrestre varient à l'infini. De là, la proscription de ces prétendues règles générales qui faisoient de nos cartes des fables convenues. Plus de nécessité de chercher de prétendues chaînes centrales courant juste au milieu d'un pays, dessinant des bassins, lançant des branches et des contreforts: point de raison quelconque pour créer systématiquement toute cette symétrie souvent imaginaire et tout cet ensemble souvent fantasmagorique qui surcharge encore tant de cartes.

La péninsule scandinave se divise en deux grandes sections, la *terre-haute* ou la plus grande partie de la Norvège, et la *terre-basse* (relativement parlant) ou la plus grande partie de la Suède.

Dans les terres-hautes de la Scandinavie, quelques chaînes particulières s'élèvent sur le massif général; mais il n'y a pas de chaîne continue et générale. Le massif fondamental varie de 2,000 à 4,000 pieds suédois d'élévation au-dessus de la mer, et les sommets de chaînes ou groupes atteignent le niveau de 5,000 à 8,000 pieds. Dans les terres-basses, au nord des lacs de Venner, Vetter et Mælar, il se montre des chaînes de collines et de petites montagnes s'élevant jusqu'à 3,000 pieds, et le niveau des grandes vallées et plaines est souvent entre 1,000 et 1,200 pieds. Au sud de la ligne de dépression formée par les grands lacs, le niveau des terres les plus élevées est entre six cents et mille pieds.

Nous allons développer ces mesures par des *tableaux de hauteur* et par des *lignes de niveau* prises sur la carte (1).

Système des monts Scandinaves.

A. Massif central ou des *Dofrines.*

Passage du *Lessoe*................	2,400 pieds.
Passage de *Yerken*.............	4,668
Ville de *Rœrâs*.................	4,468
Lac *Oresund*....................	2,138
Lac *Fæmund*..................	2,258
Dofre, le sommet du glacier (2)..	6,968
Snee-Hættan (3)..............	8,337

(1) *Six* seulement de tous ces tableaux sont marqués par l'auteur; nous les ferons distinguer par l'initiale *H*. Les autres, en partie plus importans, sont formés des mesures recueillies sur les cartes.

(2) *Daufr* et *Daupr*, sourd, triste, effrayant; *Edda*, *Harbardz-Liod*, Str. 5.

(3) « Le bonnet de neige. »

Kiœl-Field (1)	6,414 pieds.
Tron-Field	6,024
Sylt-F	6,652
Areskuta (Iemtie)	4,844
Sulitielma (Laponie)	6,342
Tulpayegna (id.)	4,050
Linayegna (id.)	5,689

B. *Massif occidental ou des monts Thuliens.*

Le plateau général	3,000
Guta-Field	4,900
Hardanger-F	5,908
Gousta-F	6,708
Glacier de *Hallingdal*	6,017
Laurdal (mont de) (2)	3,400
Jonsknude	2,70
Folgefond (3)	5,790
File-F	6,043
Suletind (4)	5,520
Sogne-F	7,376
Lang-F	6,772
Snee-Brœen	6,000

(1) « Mont de la Quille. » *Voy.* ci-dessus, p. 91.

2) Promontoire oriental du massif vers le pays des collines de la Norvège centrale. De même le suivant.

(3) Promontoire du massif occidental vers la mer ; glace perpétuelle à 3,000 pieds.

(4) *Tind*, pointe ; de là *tindinger*, les temples.

C. *Petite chaîne centrale* (1).

Swucku-F..................	4,818
Transtrand (mont de)......	3,296
Sève (mont de).............	1,000 (?)
Svarteborg (désert de)......	1,800

D. *Chaîne maritime de Laponie.*

Glacier de l'île de *Vaag*.....	4,000
—— —— *Hind*.....	*Id.*
Ioke-Field..................	4,100
Storvands-F.................	3,600
Glacier de l'île de *Seyland*...	3,900
Voriedador (mont).........	3,700
Rastekaisa..................	3,600
Cap Nord..................	1,570

Déjà ces quatre tableaux, construits d'après les détails de la carte, donnent des idées très-différentes de celles des livres et cartes ordinaires; la chaîne maritime de Laponie y paroît distincte du système général par sa direction est et ouest; elle ne suit pas non plus la ligne du partage des eaux qui se trouve dans une plaine élevée de 1,800 à 2,000 pieds. Le massif occidental, ou celui des *monts Thuliens*, est séparé des massifs des *Dofrines* par la vallée de Lessoe, où un seul et même lac donne naissance à deux rivières, l'une coulant au nord-ouest, vers la grande mer du nord, et l'autre au sud-est, vers le canal du Jutland. La mer, élevée de 2,500 pieds, feroit une île de ce massif, qui, de

(1) Entre les deux royaumes, ou entre le bassin du Dala et du lac Venner d'un côté, et le bassin du Glomma de l'autre.

l'ouest à l'est, conserve le niveau de 3 à 4,000 pieds sur une grande largeur. La prétendue chaîne centrale dans le milieu de la péninsule est reconnue pour une des quatre à cinq hauteurs moyennes qui partagent les vallées ; ces chaînes de collines élevées de 1,000 à 1,500 pieds s'abaissent jusqu'au-dessous de 300 et même jusqu'à 230 pieds aux approches des grands lacs qui feroient du midi de la Suède une île, si la mer s'élevoit à 500 pieds au-dessus de son niveau actuel.

Collines du plateau méridional.

Kinne-Kulle (Vestrogothie)....	923
Taberg (Smoland)............	1,032
Ramsgilla (id.).............	1,074
Sommet de l'île de *Bornholm* (1)	396

On voit que cette partie de la Suède, ou plutôt de la Gothie, rentre dans la classe des contrées basses qui bordent la mer Baltique au sud et à l'est. Le plateau de Smoland ou de Gothie est comparable à celui de Waldaï en Russie et aux monts de Westphalie. Les collines de Pruss sont plus basses, n'allant qu'à 600 pieds ; et je pense, d'après mes souvenirs, que celles du Jutland (malgré les estimations danoises) n'atteignent que cette même hauteur Toutes ces collines sont couvertes de fragmens d'un granite étranger aux montagnes de la Haute-Scandinavie.

Voici un tableau qui donne une idée du niveau des grandes masses d'eau de la Scandinavie:

(1) D'après MM. *Garlieb*, *Oersted*, etc., cette île est comme un appendice de la grande péninsule scandinave.

Niveau des lacs et des mers.

Mer du Nord (basses eaux).......	0
Baltique (*id.*).....................	2
Lac *Mælar*......................	5
Lac *Hielmar*......................	79
Lac *Venner*......................	143 (147)
Lac *Vetter*......................	297
Lac *Vexiœ* (Smoland)...........	400
Lac *Mios* (centre de Norvège).....	485
Lac *Silian* (centre de Dalécarlie)..	647
Lac *Stor* (centre de Iemteland)....	1,005
Lac *Fœmund* (Dofrines)..........	2,258
Lac *Oeresund* (id.)................	2,138
Lac *Kall* (*id.*, penchant orienttal.	1,447
Lac *Sagga*, près Quikjock (plateau de Laponie)..........	1,159
Lac *Tornéå*....................	1,400

Nous allons maintenant déterminer les variations de détails par des *coupes* et *nivellemens* dans toutes les directions, et dont les élémens sont, à la vérité, pris sur la carte de M. Hagelstam, mais que nous avons choisis et combinés autrement (en grande partie) qu'ils ne l'ont été dans les *six* figures placées au bas de la carte.

Coupe d'Altengard à Tornéo, nord et sud (*H.*)

Mer Glaciale..................	0
Seiland, ouest du Cap-Nord....	3,900
Limites des neiges perpétuelles..	3,000
Mont *Storvand*...............	3,600

Limites des neiges perpétuelles.	3,500
Kautokeino	665
Le partage des eaux	1,700
Muonio-Niska	840
Svansten	242
Limites des neiges perpétuelles..	4,700
Tornéo	0

Coupe de Bodoe en Norvège à Luléa en Vestrobothnie, nord-ouest et sud-est (H.).

Mer du Nord	0
Ile *Kieringœ*	3,237
Limites des neiges perpétuelles..	3,300
Linayegna, m. (Suède)	4,158
Sulitielma, m.	6,342
Quickjock (mont près de)	4,923
Lac de *Quickjock*	1,159
Limites des neiges perpétuelles..	4,400
Randjaur, lac	1,055
Euléa (golfe bothnique)	0
Limites des neiges perpétuelles..	4,700

Coupe de Levanger en Norvège à Sundswall en Norland, nord-ouest et sud-est (H.).

Golfe de Trondhiem	0
Vucu	747
Suul	960
Limites des neiges perpétuelles..	4,800
Partage des eaux	4,300
Areskuta, m	4,344
Limites des neiges perpétuelles.	3,200

Lac *Kall*....................	1,447
Ostersund, ville...............	1,059
Lac *Stor* (grand)..............	1,005
Brecke, hauteur entre le Iemteland et le Medelpad.......	1,389
Sundswall (le golfe bothnique)..	4
Ligne de neiges perpétuelles....	4,700

Coupe de Stat, promontoire en Norvège, à Hudwikswall, en Suède, est et ouest, entre 61° *et* 62°.

Mer du Nord..................	0
Limites des neiges perpétuelles..	4,900
Snee-Brœen..................	6,000
Sogne-F. (glacier)............	7,376
Lac *Fæmund*.................	2,258
Montagne à l'est du lac.........	4,964
Limites des neiges perpétuelles..	3,000
Stadian, m. (Suède)..........	3,904
Wamhus, village............	746
Ore......................	774
Voxna (entre la Dalécarlie et la Helsingie)..............	818
Skog......................	219
Hudwichswall (golfe bothnique).	0
Limites des neiges perpétuelles..	4,800

Coupe de Trondhiem à Christiania (tous les deux en Norvège), nord-est et sud (H.).

Trondhiem (le golfe)..........	0
Limites des neiges perpétuelles..	4,800
Opdal.....................	2,183

Snehætta, m..................	8,337
Limites des neiges perpétuelles..	4,600
Dovre, m.....................	6,968
Dovre, hameau...............	4,195
Limites des neiges perpétuelles..	3,000
Quam, v.....................	826
Stange, v....................	483
Lac *Mios*....................	406
Christiania (le golfe)..........	0
Limites des neiges perpétuelles..	5,800

Coupe de Bergen au golfe de Christiania (tous les deux en Norvège), nord-ouest à sud-est (H.).

Port de *Bergen*................	0
Hauteurs de *Bergen*...........	2,278
Limites des neiges perpétuelles..	5,000
Folgefond, m.................	5,793
Hardanger-F.................	5,908
Limites des neiges perpétuelles..	3,600
Miosvand, lac................	3,031
Gousta-F....................	6,570
Kongsberg...................	3,582
Limites des neiges perpétuelles..	5,800
Lac *Tyris*....................	206
Golfe de Christiania...........	0

Coupe de Gothenbourg à Stockholm, ou ligne des grands lacs et de la plus grande dépression, ouest et est (H. en partie).

Gothenbourg (le port).........	0
Limites des neiges perpétuelles..	6,000

Lac *Venner*..................	143
Hauteurs de terre à N. E.......	302
Lac *Hielmar*..................	79
Lac *Royen*....................	243
Lac *Vetter*...................	295
Lac *Glan*.....................	70
Lac *Mœlar* (Stockholm).......	25
Hauteurs de terre à l'est du lac Venner..................	310
Motala, rivière..............	179
Norkœping, mer Baltique......	0

Avec ces coupes, un dessinateur-géographe pourroit aisément corriger nos cartes de Scandinavie, sans même avoir vu celle de M. Hagelstam; mais, pour marquer les plateaux larges et élevés servant de base aux montagnes, ainsi que les espaces couverts de neiges perpétuelles, il faudroit étudier le dessin peu élégant et peu expressif, mais minutieusement fidèle de la carte ; il faudroit encore se créer un système de dessin neuf, vrai, conforme à la nature, se pliant à chaque localité, et non pas restreint par les règles souvent incomplètes et souvent arbitraires, exposées dans le *Journal Topographique* du dépôt de la guerre. Voici un pays sur lequel le génie d'un dessinateur original peut s'exercer avec gloire, car toutes les difficultés s'y trouvent réunies.

Nous allons encore donner deux nivellemens de vallées qui forment comme deux pendans naturels, puisque l'une de ces vallées se dirige vers le sud-ouest, et l'autre vers le sud-est, en marquant ainsi deux pentes principales de la terre haute de la Scandinavie. C'est dommage que nous ne puissions pas y joindre un troisième nivellement, celui de la *Clara*, qui, dirigeant son cours droit au sud, depuis le

lac Fæmund jusqu'au lac Venner, détermine avec les deux autres le penchant méridional tout entier. Les mesures données ne sont pas non plus aussi suivies que l'on auroit pu le désirer.

Vallée de la Glomma.

(Norvège.)

Kiel-Field..................	6,414
Rœras, ville...............	4,468
Oresund, lac...............	2,138
Tænset....................	1,600
[*Osterdal*, vallée collatérale..	1 200]
Stor-Elvedal...............	819
Aumodt....................	790
Elveram....................	620
Strœin.....................	460
Kongsvinger...............	851
Nœs.......................	414
Oyeren, lac................	343
Sarp, chute................	70
Longueur du cours..........	100 lieues.

Vallée de la Dala.

(Suède.)

Svucku-F..................	4,818
Idre, v.....................	1,671
Serna.....................	1,546
Elfvedal.,..................	856
Wamhus...................	746

Silian, lac..................	647
Confluent avec *W. Dala*.....	612
[W. D. *Transtrand*..........	1,374]
[Id., *Malund*..............	1,244]
Falun, lac..................	459
Kungsgard..................	218
Tierp......................	174
Elfkarleby, chute...........	64
Longueur du cours..........	——

Nous avons résumé les principales dimensions en élévation de la péninsule scandinave; nous les avons disposées en ordre méthodique ; le terrain est tracé : sans entrer dans aucun détail de géologie étranger à la géographie, nous pouvons facilement concevoir que la nature de ce sol, rempli de lacs et de rochers, restreint l'étendue de terres labourables. La production des alimens pour l'homme est limitée au fond des hautes vallées, dans la région haute, et aux champs couverts de *détritus* végétal dans la région basse, tandis que les plaines un peu élevées fournissent des pâturages semblables à ceux des Alpes. Notre carte ne peut nous guider dans des recherches plus spéciales sur cette matière ; mais nous ferons connoître, en passant, qu'aujourd'hui la Suède, grâce à la culture perfectionnée de deux provinces, la Scanie et l'Ostrogothie, est abondamment pourvue de céréales, et que la Norvège atteindroit au même avantage en mieux cultivant les seuls districts de Hedemark, de Toten, de Ringerike, au centre, et celui de Iéderen, sur la côte sud-est.

Nous allons nous occuper du climat et de la végétation : ce seront les objets d'un deuxième article.

M. B.

Esquisses de l'Inde, écrites pour ceux qui voyagent au coin de leur feu, etc. (*Sketches of India*, written by an officer for fireside travellers at home, deuxième édition). London, 1824, un volume in-8°.

L'AUTEUR de ce charmant ouvrage est du petit nombre de ces voyageurs aimables qui visitent une contrée sans objet spécial d'examen, et moins pour la décrire en géographe ou en savant, que pour l'examiner en peintre et recueillir sur les lieux les couleurs des lieux même. Ce sont les impressions nées des divers objets nouveaux qui ont frappé la vue de ce jeune officier dont il rappelle le souvenir dans un petit nombre de pages empreintes d'un véritable talent d'observation. Il n'a pas eu la prétention d'écrire pour la science; ce n'est pas un de ses missionnaires : c'est aux gens du monde, à ceux qui aiment à voyager au coin du feu, qu'il adresse ses tableaux. Hâtons-nous d'ajouter, pour inspirer l'envie de les connoître à la classe pour laquelle il écrit, que ces tableaux sont pleins de vie et de naturel, que la couleur locale s'y fait partout sentir, et que l'auteur possède le talent assez rare de faire partager à ses lecteurs les sensations que lui-même a éprouvées. N'oublions pas que des personnes plus exigeantes trouveront dans ces récits pittoresques des faits, et surtout des aperçus nouveaux qu'elles chercheroient en vain dans un grand nombre d'ouvrages scientifiques sur l'Inde. Quelques citations suffiront pour faire connoître la manière de l'auteur, en supposant toutefois que nous parvenions à transporter dans notre traduction une partie du charme et des formes pittoresques de son style.

« Ce fut le 10 juillet 1818 que nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madras. Quel changement de scène! quel contraste!

Ce n'étoit plus le riant et modeste rivage d'Angleterre ; d'un côté, Ryde et ses petites maisons serrées les unes contre les autres, avec leurs toits de chaume ou d'ardoise grisâtre; de l'autre, d'élégans jardins et de vertes prairies s'élevant doucement vers l'intérieur. Ici, la scène étoit plus grande, plus sévère; sur un terrain uni, Madras développoit sa vaste enceinte. La foule animoit son rivage; l'œil étoit d'abord frappé par la construction régulière du fort Saint-George, par la riche architecture des hôtels et des magasins, construits comme des palais, et entourés de colonnes posées sur des arches basses et recouvertes d'un mortier de coquillages qui reçoit le poli du marbre : plus loin, les regards se prolongeoient sur la ville même, dont l'ensemble tout oriental présente une réunion de pagodes, de minarets et de maisons à toit plat entremêlées d'arbres et de jardins. La plaine qui l'environne, jadis inculte et aride, mais parée aujourd'hui des riches produits de la culture et de l'art, se montroit couverte d'ombrage et parsemée de jolies maisons de campagne peu élevées, demeures habituelles des négocians européens. Les regards se reportaient-ils vers la mer, les contours de la côte basse et sablonneuse étoient dessinés par la vague écumeuse du ressac; la rade elle-même avoit aussi sa vie et son activité. Des yachts richement décorés, de lourds bateaux pêcheurs et de légers canots destinés à franchir la barre, avec leurs matelots entièrement nus, la sillonnoient de toutes parts. Les airs de l'Européen qui rappeloit sa patrie, et les airs sauvages des naturels se confondoient avec le bruit monotone des flots et le souffle léger des brises du soir.

« Je n'oublierai jamais les sensations inconnues qui s'élevoient dans mon âme à l'aspect de cette nature d'un autre climat. A mesure que je m'éloignois du rivage, le luxe de la végétation me causoit un enchantement inexprimable.

Là, s'offroient ensemble le plantain aux larges feuilles, le léger bambou qui ploie sous la moindre brise, le cacaotier qui abandonne ses rameaux aux vents, le haut palmier au tronc dépouillé couronné de feuilles en éventail, l'aloès au vaste ombrage, l'arec à la tige élégante et frêle, et le bananier aux branches inclinées, tantôt ployantes et fibreuses, tantôt fortes et droites comme des colonnes, traçant à l'entour du tronc paternel une grotte mystérieuse et enchantée.

« Des oiseaux que l'on ne voit pas en Europe, voltigeant sous ces différens ombrages, les fruits de ces grands végétaux, les plantes vigoureuses qui croissoient à leurs pieds, tous ces objets, nouveaux pour moi, épuisoient mon attention, et me plongeoient dans un vague de pensée indéfinissable. En arrivant à la ville, la pluie nous avoit surpris, mais la bonne réception de nos compatriotes et de nos amis nous dédommagea bientôt de tous les ennuis du voyage; nous nous mîmes à table avec eux. Bientôt chacun de nous vit sa chaise entourée de cinq ou six naturels en habits blancs, en turbans rouges brodés en or, portant des boucles d'oreille enrichies d'émeraudes, et de larges anneaux d'argent à leurs doigts. Ces marchands ambulans s'efforçoient de tenter notre curiosité, et de lire dans nos yeux le désir que nous allions former. Les uns nous offroient des tapis de Perse, des nattes du Bengale, des couvertures de nuit d'un tissu moelleux comme les schals du cachemire. Nous fîmes quelques emplettes pour nous en débarrasser, et nous quittâmes nos amis pour aller goûter un repos dont nous avions grand besoin. »

La vie de Madras est trop connue pour que nous nous arrêtions ici avec le voyageur; suivons-le plutôt à son départ de cette ville, et pénétrons avec lui dans l'intérieur du pays. Un voyage dans cette contrée est certainement un plaisir, qui seroit plus vif encore si l'on n'étoit obligé de se

lever de très-grand matin. On monte à cheval une heure avant l'aurore, et, sans presser le pas, vous terminez votre journée au moment où le soleil commence à lancer ses brûlans rayons. Un déjeûner, servi sous un petit pavillon, vous attend au lieu du repos. La tente de nuit et le gros bagage arrivent ensuite, portés par des bœufs. Avant neuf heures du matin, vous pouvez avoir pris un bain, être complétement habillé, et, la plume ou le pinceau à la main, jouir du doux plaisir de reproduire sur le papier les souvenirs des yeux ou les tableaux de la pensée. Des nattes tressées avec les racines odorantes d'une espèce de *cuscus*, et suspendues devant l'ouverture du pavillon, vous protègent contre la chaleur brûlante de l'atmosphère; continuellement agitées par le vent, elles laissent pénétrer sous la tente un air frais et embaumé.

Tandis que nos aïeux, couverts de la dépouille des loups, vivoient dans des cavernes du produit de leur chasse, les Hindous étoient tels qu'ils sont aujourd'hui; alors leurs princes se paroient de riches étoffes, leurs turbans étoient ornés de joyaux, et ces princes habitoient des palais; alors, comme de nos jours, des prêtres, demi-nus et pleins d'orgueil, recevoient leurs offrandes dans des temples de granit sculpté, et les appeloient à des cérémonies religieuses aussi absurdes, mais plus pompeuses peut-être que celles qui se pratiquent à présent. Leurs cabanes, leurs vêtemens, les meubles de leurs maisons, les instrumens de leurs travaux n'ont pas changé. L'Hindou arrose encore ses terres comme l'arrosoient ses aïeux, soit en balançant avec le pied une planche posée horizontalement sur une perche élevée, soit en allant puiser, au fond des bocages humides, dans des outres de cuir, qu'il fait transporter par ses bœufs, l'eau qu'il distribue ensuite dans ses champs et dans ses jardins, à l'aide des nombreuses tranchées dont ils sont entrecoupés.

Ses enfans, comme dans les jours anciens, apprennent à lire au moyen de lettres tracées sur le sable, et le maître d'école du village les fait encore écrire et compter sur des feuilles sèches de palmier. Sa femme, aidée de sa voisine, pile encore son blé dans un mortier grossièrement façonné. L'Hindou fait encore ses achats dans des bazars, toujours ouverts comme une foire perpétuelle; c'est là qu'il trouve et des changeurs et des usuriers qui lui prêtent de l'argent pour la dépense de ses festins ou de ses noces. Ce que le voyageur aperçoit ici d'existence sociale et de civilisation, procédés des arts et de l'industrie, raffinemens du luxe et de la mollesse, tout enfin remonte plus haut que les jours d'Alexandre-le-Grand; et le soldat d'Europe voit encore aujourd'hui, dans cette antique contrée, ces édifices, ces costumes, ces mœurs et ces usages qui frappèrent d'étonnement les compagnons du vainqueur de Darius.

Dans l'Inde, c'est moins le temps qui fait les ruines que les hommes; la faux du vieux Saturne y semble comme le sceptre des conquérans qui ont désolé successivement cette belle contrée; dans nulle autre partie du globe, leur passage n'a laissé d'aussi tristes vestiges; entre autres exemples, Bijanagur, la dernière capitale de l'empire hindou, est là pour déposer de cette terrible vérité. Pénétrons au milieu de ses débris sur lesquels plusieurs siècles ont déjà passé; traversons ces jardins, où les sultanes, prisonnières du sérail, où ces jeunes beautés, enlevées au toit paternel pour les plaisirs d'un despote, goûtoient un seul véritable bonheur, la vue d'un ciel d'azur, l'ombre, le frais et les enchantemens des belles soirées de l'Orient. Voilà les restes de l'édifice où logeoient les éléphans de guerre; leur magnificence atteste la richesse du prince, et cette espèce de considération accordée par le guerrier à ces terribles auxiliaires du carnage. Chaque pierre porte ici la trace du travail de

l'homme ; l'inhabile ciseau du sculpteur s'y montre dans de grossiers ornemens. On foule à chaque pas des marbres encore empreints d'inscriptions adulatrices accordées au pouvoir par la bassesse ou la cupidité. Tout est aujourd'hui confusion dans cet amas de socles, de colonnes, de chapiteaux jetés pêle-mêle sur le sol, où l'on aperçoit encore, à de longs intervalles, huit ou neuf pagodes entières, épargnées par les vainqueurs et par le temps. On reconnoît facilement la trace des murailles qui enfermoient cette grande cité du côté de l'orient, et des rues qui la traversoient; quelques-unes d'entre elles ont de 30 à 45 verges de largeur; une seule est encore entièrement bordée de portiques en ruines. César Frédérick donne à Bijanagur 24 milles de circonférence, étendue beaucoup trop considérable et qu'il faut réduire au moins de moitié. Dans un coin de ces décombres et près de la rivière de Tombuddra, quelques paysans ont élevé leurs cabanes d'argile, la plupart adossées à des restes de colonnades de la ville royale. Ces pauvres gens s'abritent aujourd'hui sous les débris des palais dont leurs ancêtres n'osoient approcher quand leurs anciens maîtres y étaloient le pompeux appareil du luxe et de la puissance. Ils cultivent péniblement dans de petits champs, baignés par le fleuve, le riz, la canne à sucre et le cotonnier, qui suffisent à peine à leur existence et à leur entretien, et couvrent des lambeaux de la misère ces pavés de marbre et d'albâtre jadis foulés par des princes et des grands.

Dans cette étrange destinée des villes et des empires, la nature intervient toujours pour orner de sa parure les ruines les plus sévères et pour adoucir la tristesse des souvenirs. Ici des bouquets de bambous s'élancent au milieu des pierres brisées; des plantes rampantes grimpent le long des colonnes, et, courant sur les corniches et les chapiteaux dégradés, semblent les revêtir de nouveaux orne-

mens ; d'autres fois des monticules d'un vert doux et léger coupent la monotonie des vieilles murailles écroulées : peut-être ces tapis de verdure cachent-ils la place où la jeune Indienne dessinoit, de ses pieds légers, sur de riches mosaïques, les figures des danses voluptueuses de l'Orient : la goutte de rosée brille aujourd'hui sur la fleur solitaire où jadis des turbans garnis d'émeraudes et de saphirs, et le sabre de damas des guerriers éblouissaient les yeux ; peut-être ces ronces et ces épines, retraites de la hyenne et de la panthère, ont-elles envahi la salle des concerts où la guitare, mariée à la voix et au son cadencé des clochettes d'or, célébrait la gloire et le plaisir, dieu des brûlantes contrées de l'Asie.

A ce triste tableau des révolutions de la fortune et de la grandeur évanouie, opposons l'aspect animé d'une cité toute nouvelle élevée sur les ruines du Gange par les hommes de l'Occident.

En approchant de l'opulente Calcutta, du côté de la mer, l'œil de l'étranger se repose agréablement sur les deux rives du fleuve embelli de jolies maisons de campagne et d'une végétation vigoureuse ; bientôt la vue de la capitale du plus puissant empire commercial qui ait jamais existé, le frappe d'admiration. Il aperçoit le jardin de la compagnie, riant dépôt de toutes les familles végétales de l'Asie. Il s'arrête devant le fort William commencé par lord Clive après la bataille de Plassey, et qui, par sa position, sa régularité, ses ouvrages avancés et les casernes qui l'accompagnent, l'emporte sur toutes les autres forteresses de l'Inde. Ses regards se promènent tour à tour sur des hôtels et sur des palais qui lui rappellent la belle architecture de la Grèce, parmi lesquels celui du gouverneur général tient le premier rang ; sa magnificence et son luxe intérieur rivalisent avec tout ce que l'Europe offre de plus

riche à notre admiration. L'hôtel de ville et l'hôpital annoncent encore l'opulence des maîtres de cette grande cité, sur laquelle on voit dominer une multitude de clochers et de minarets. Car ici, comme dans toutes les possessions angloises, les différens cultes vivent en frères, et l'anglican, le catholique, le grec, l'arménien, le musulman et l'hindou ne connoissent ni les haines ni les rivalités religieuses, et, sous la bannière de la tolérance, adorent paisiblement, chacun à leur manière, le Dieu de l'univers.

A la chute du jour, Calcutta présente un changement de scène remarquable. Cette foule de charrettes, qui encombre les rues, transporte, dans tous les quartiers, les échanges du commerce et les produits de l'industrie, disparoît; et la nuit est à peine arrivée, qu'on aperçoit, dans toutes les directions, des voitures et des palanquins éclairés par des torches allumées conduisant précipitamment aux brillantes réunions du plaisir les riches et luxueux habitans de Calcutta. A minuit, le même cortége les reconduit dans leurs élégans hôtels. Voilà l'heure de jouir d'une des plus douces voluptés des brûlantes contrées de l'Orient, d'aller, lorsque la chaleur concentrée dans vos appartemens est encore accablante, respirer l'air frais de la nuit sur le toit ou sur le balcon de votre maison. Quel calme dans cette grande cité si bruyante, si animée! peu d'heures auparavant, les cris seuls du jakal interrompent par moment le profond silence. Tantôt vous l'entendez dans l'éloignement; tantôt, caché dans l'ombre, il fait retentir, presque à vos côtés, ses tristes hurlemens. A ces voix qui semblent ne devoir s'élever que dans les lieux sauvages et dans les ruines désolées, la pensée se reporte tout-à-coup vers ces temps encore peu éloignés où la superbe Calcutta n'étoit qu'une forêt de joncs et de bambous, retraite du tigre et des autres animaux féroces, et une réunion de quelques villages qui s'étendoient

entre Kidderpoor et la forêt, ou sur le terrain même qu'occupent aujourd'hui les charmantes maisons de Chowringhée. En se rappelant ce qu'étoit Calcutta avant l'administration de lord Clive et ce qu'elle est aujourd'hui, on est involontairement porté à redouter pour elle l'inconstance de cette même fortune qui l'a élevée si haut; et l'imagination croit apercevoir, dans l'avenir, des ruines immenses et une grande solitude sur l'emplacement de ces magnifiques palais et de ces rues si pleines d'habitans. Mais non, un tel sort n'est point à redouter pour Calcutta; et lorsque un jour les intérêts de l'Angleterre, comme puissance, n'existeront plus ici, qu'elle ne gouvernera plus militairement ces grandes contrées, alors affranchies de sa domination, Calcutta n'en restera pas moins une ville riche, populeuse et puissante. Quoique la Grande-Bretagne n'admette point de colonisation dans l'Inde, il est dans ce pays une classe de naturels liée à la classe angloise par le sang, la langue, les habitudes, l'éducation et la religion, qui croît chaque jour en nombre, en importance, en richesse, en propriétés foncières, et dont les désirs s'éveillent, dont les vues s'agrandissent et s'éclairent dans la même proportion. Ces hommes sont exclus du service de la compagnie, il est vrai, mais ils n'en sont pas moins ses sujets. Le mélange de sang anglois et de sang hindou qui coule dans leurs veines, leur vaut tout à la fois le désaveu des Anglois et des Hindous ; mais les lumières et l'instruction ont pénétré parmi eux. Déjà ils sentent que l'honneur et l'infamie ne sortent exclusivement d'aucune condition sociale. Encore quelques années, et le nombre de ces hommes augmentera ; et si la civilisation, les connoissances et le perfectionnement moral marchent parmi eux d'un pas égal, pourquoi, lorsqu'ils se distinguent dès à présent par la piété, la probité et le talent des affaires seroient-ils regardés comme des

étrangers dans un pays qu'ils ont la juste prétention de regarder comme le leur propre? Pourquoi seroient-ils privés des priviléges communs à tous les hommes libres, de l'éligibilité aux honneurs, au pouvoir et à l'administration intérieure?

Comme notre but a été moins de suivre l'auteur pas à pas dans des parties de l'Inde, souvent parcourues et souvent décrites, que de faire connoître la forme pittoresque de son récit et la couleur de son style, nous ne pousserons pas plus loin un travail qui deviendroit alors sans intérêt pour la science, que le jeune officier anglois n'a pas la prétention de faire avancer.

Beaucoup de pays en Europe ont été moins visités que l'Inde. Que de renseignemens sur cette contrée entassés depuis quarante ans dans des voyages, des mémoires et des dissertations; que n'a-t-on pas écrit, que n'a-t-on pas répété sur son antique mythologie, sa vieille histoire, ses mœurs, sa littérature, ses habitudes sociales, son industrie et la vie intérieure de ses habitans? Il sembleroit qu'on a tout épuisé, et que les vastes royaumes qu'arrosent l'Indus et le Gange nous sont aussi parfaitement connus que les bords de la Seine et de la Tamise. Cette erreur, dans laquelle se complaît notre vanité européenne, notre jeune voyageur s'efforce de la détruire. Rien, dit-il, ne ralentit davantage l'ardeur et le zèle de celui qui parcourt les diverses contrées de l'Inde que les désappointemens qu'il éprouve à tout moment. Il marche de ville en ville, de village en village; il ajoute lieue sur lieue; il porte ses regards de tous côtés, et ne voit que les dehors de la société indienne; le reste se dérobe à ses yeux. Les maisons sont fermées pour lui; il ne peut se placer au milieu des groupes et des réunions publiques; il ne peut s'associer au cercle de famille, et le bruit des conversations intérieures, des épanchemens de la

confiance, et des causeries de l'amitié n'arrivent point à son oreille. Que lui reste-t-il donc pour s'instruire? la société de son Pundit et la conversation de son Mooushée. Est-ce en courrant à cheval, avec un sirdar mahométan, ou en recevant et rendant des visites de cérémonie à un rajah de peu d'importance, qu'il fera quelques découvertes dans l'intérieur de la vie sociale? Non, sans doute; il n'aura vu sur un théâtre que des figures composées; mais le derrière de la scène, le jeu des machines, l'homme dépouillé de son masque de convention, le fond des choses humaines enfin, il ne les apercevra pas; une barrière insurmontable, la différence de religion s'élèvera toujours entre lui et l'Hindou ou le Musulman; et jamais il ne parviendra à se placer avec eux dans des rapports de confiance, d'abandon et d'intimité. Ajoutons encore que, chaque jour, l'Hindou et l'Européen s'éloignent davantage. Quand les établissemens anglois étoient foibles et dans l'enfance, que les officiers de la compagnie étoient en petit nombre, que leur influence militaire étoit nulle, on les voyoit, pleins de zèle dans leurs recherches, étudier avec soin les dialectes de l'Inde comme des moyens de communication indispensables; alors ils ménageoient tous les préjugés, toutes les superstitions; et, pour gagner la confiance d'un peuple orgueilleux de lui-même, ils prenoient ses habitudes, ses usages, et se façonnoient complétement à ses mœurs. Cette conduite, commandée par la prudence et la nécessité, a valu à la géographie des renseignemens curieux qu'elle n'obtient plus, aujourd'hui que le vainqueur dédaigne ces ménagemens de la politique. On étudioit mieux l'Inde indépendante et libre, que l'Inde courbée sous le joug britannique. Les vaincus se cachent aux vainqueurs.

De Larenaudière.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Considérations sur les lacs sans écoulement, spécialement sur ceux d'Afrique; par M. M.-B.

Le grand problème sur les débouchés du Niger ne sauroit être résolu que par des découvertes, et nous ne venons pas accroître le nombre des dissertations oiseuses par une démonstration nouvelle en faveur de l'hypothèse d'après laquelle le fleuve mystérieux du Soudan se perdroit dans un lac intérieur. Mais, sans rien préjuger sur la question spéciale, nous allons entreprendre de discuter un principe de géographie physique qu'on a fait intervenir dans les essais hypothétiques sur le cours des eaux dans l'intérieur de l'Afrique.

« Tout lac sans écoulement doit avoir les eaux salées et » amères. Par contre-coup, tout lac d'eau douce suppose » un débouché. Le lac de Bournou a les eaux douces; donc » il doit en sortir une rivière qui probablement va joindre » le Nil-el-Abiad. »

Tel est le raisonnement favori de ceux, parmi les savans, qui ne veulent pas que le cours du Niger se termine dans le lac de Tsad.

Nous commencerons par examiner les termes. Qu'entend-on par un lac d'*eau douce* et d'*eau salée ?* Il existe une longue échelle depuis l'eau cristalline d'un lac, nourri par les sources des Alpes et les eaux à la fois salées, amères et nauséabondes

de l'Océan. Mais pour indiquer avec précision les qualités des eaux, les voyageurs devroient être munis d'alambics, ou du moins de quelques substances dont l'effet chimique pourroit servir à caractériser la nature des eaux. Loin de pouvoir se charger de semblables examens, le voyageur, dans l'intérieur de l'Afrique, s'en rapporte au simple témoignage de ses sens, trop souvent émoussés ou affoiblis par une longue privation d'eau vraiment pure et douce. Cette remarque s'applique avec plus de force encore aux écrivains arabes qui, peu accoutumés à des eaux pures, sont très-sujets à donner le titre d'eau douce à toute eau potable quelconque.

Or, rassemblons maintenant quelques faits qui démontrent jusqu'où le goût de l'homme se plie à l'usage des mauvaises eaux. Les habitans des îles Radak selon Kotzebue, et ceux de la Nouvelle-Hollande, selon Péron, boivent sans aucun inconvénient l'eau de mer, et elle doit être très-impure dans le grand Océan où les fleuves et les pluies n'ont qu'une influence presque imperceptible. Je n'insisterai pas sur l'exemple des Cosaques qui boivent les eaux de la mer Azof, puisque cette mer n'est au fond qu'une lagune, ou plus exactement un lac d'embouchure de fleuve, un *liman*. Mais la mer d'Aral est absolument comparable au lac de Bournou, par la grandeur, par les deux fleuves qu'il reçoit, et par la nature sablonneuse des rivages. Les Araliens et les Kirguises, avec leurs chevaux, s'y désaltèrent. Pourquoi donc prendrions-nous à la lettre l'expression des voyageurs ou géographes arabes, lorsqu'ils nous parlent des lacs d'eau douce de Gana, de Ragbil, de Semegonda? L'eau qui est potable pour un Africain peut bien ne pas être supérieure à celle du lac Aral.

L'Européen qui a bu pendant quelque temps les eaux saumâtres que donnent les puits du désert, peut trouver

délicieuse l'eau, peut-être très-médiocre, du lac Tsad ou de tel autre lac de la Nigritie.

Si les termes dont on se sert offrent de l'incertitude, le *fait* même peut admettre un grand nombre de nuances; mais, pour les apprécier, il faut remonter jusqu'au principe physique de la nature diverse des eaux.

La salure et l'amertume de quelques lacs sans écoulement sont-elles les conséquences du défaut d'un débouché, ou proviennent-elles d'une cause différente de cet état de stagnation?

Dans la première hypothèse, établie par Halley, on raisonne de la manière suivante : « Toute eau douce contient une portion quelconque de substances salines. L'évaporation fait disparoître tous les jours quelques parties de l'eau, mais seulement les parties douces; les autres ne s'évaporent pas; si donc il n'y a des débouchés pour faire évacuer les eaux, afin de les renouveler sans cesse, la proportion des parties salines doit constamment s'accroître. »

Mais cette théorie (qu'on pourroit encore attaquer sous plusieurs rapports) prouve plus qu'on ne veut prouver; elle nous amène à la conclusion que tous les lacs salés doivent augmenter de salure; or, je le demande, où est la certitude, la probabilité de cette augmentation?

Ensuite, dans cette hypothèse, tous les lacs sans écoulement devoient subir la même loi. Or, sans parler d'autres exemples, moins bien constatés, nous pouvons citer le *lac de Valencia*, décrit par M. de Humbold; ce beau lac, égal à celui de Genève, n'a point d'issue, et pourtant ses eaux sont potables. Le célèbre voyageur que nous venons de citer, a bien voulu nous communiquer une note de M. Boussingaut, savant françois, établi à Bogota, d'après laquelle une analyse récente a démontré que les eaux de ce lac con-

tenoient *deux millièmes* seulement de substances salines quelconques.

Le lac de Nicec en Anatolie a les eaux douces, et n'a aucun débouché quelconque, d'après la relation de M. de Hammer, imprimée dans ces *Nouvelles Annales.*

Il semble donc prouvé que la seule absence d'un débouché ne peut pas produire une salure tant soit peu considérable sans le concours d'une autre cause. Ceci nous conduit à une nouvelle question, souvent agitée :

La salure, ou, pour parler plus généralement, l'impureté de quelques eaux est-elle produite par la dissolution des substances minérales qui existent dans leur bassin, ou bien est-elle une qualité innée aux eaux primitives du globe, restées dans quelques bassins de l'intérieur des continens lors de la retraite de l'Océan ?

Sans rejeter la dernière de ces opinions, nous nous bornerons ici à rappeler les faits qu'on invoque en faveur de la première et qu'on ne révoque pas en doute.

La nature des terrains qui forment le bassin d'un lac, détermine la salure et les autres qualités de ses eaux. Cette thèse paroît bien démontrée par l'exemple de deux lacs de Secburg, dans le comté de Mansfeld, que plusieurs de nos lecteurs ont pu voir. Le lac supérieur a naturellement les eaux tout-à-fait douces, quoiqu'on les gâte en y faisant écouler les eaux d'une saline ; il a un écoulement dans le lac inférieur qui en est séparé par une langue de terre ; ce dernier lac qui baigne des couches salines, offre une forte salure, et se décharge par une petite rivière, également salée. La mer Caspienne et le lac d'Aral nous présentent un exemple sur une plus grande échelle ; la première est plus salée que l'autre, quoique le lac présente un bassin infiniment moins en proportion avec la masse d'eau qu'il reçoit ; ce n'est donc pas la stagnation qui produit l'impu-

reté de ces eaux, puisque, d'après ce principe, elle devroit être *plus grande* dans le lac d'Aral. Si nous considérons maintenant l'excessive salure du lac Asphaltite, qui pourtant ne reçoit qu'une petite rivière, peut-on l'expliquer autrement que par la nature du sol volcanique, cendreux, bitumineux qui l'environne?

Cette influence du terrain est si grande, que même plusieurs fleuves, malgré leur cours assez rapide et nullement interrompu, roulent des eaux d'un goût peu agréable, et à peine susceptibles d'être bues. L'exact et savant Géorgi cite, au nombre des fleuves de Russie qui ont des eaux insalubres, le Dnieper, le Donetz, l'Irgis, le Samara.

Les Russes distinguent avec soin la diverse nature des lacs; ils comprennent, parmi *les lacs à eau douce* (*Presnaia osero*), ceux même qui ont des eaux puantes, mais où il vit des poissons; ce sont les brochets, les perches, les tanches qui, par leur disparution successive, caractérisent les trois derniers degrés de l'échelle. Ils distinguent avec soin les lacs salés des lacs amers, et ils ont même le terme singulier de *lacs de framboise* (*malinoï osero*) pour les eaux qui, à force de sel, ont un reflet rougeâtre. Mais l'observation la plus intéressante pour nous, c'est que la mer Caspienne, quoique peu salée, a un goût très-amer, et qui semble rappeler celui du bitume.

Ces remarques nous autorisent à conclure qn'un lac sans écoulement, mais situé dans un sol de pur sable ou gravier, surtout quartzeux, pourroit bien renfermer des eaux assez potables pour être qualifié lac d'eau douce en Afrique. La douceur des eaux n'est donc pas un argument sûr et certain pour conclure que les eaux ont un écoulement manifeste par la voie d'une rivière.

Nous n'avons voulu qu'ébranler un *dogme* avancé trop impérieusement par quelques géographes, mais non pas

préjuger un fait. Que le lac Tsad s'écoule dans le Nil-Blanc; nous n'y voyons pas d'obstacle; qu'il se décharge par un fleuve, dirigé au golfe de Guinée, nous ne nous y opposons pas; mais qu'on ne décide pas que ce lac, ayant des eaux douces, *il doit nécessairement avoir un écoulement.*

Après avoir ainsi combattu les opinions trop dogmatiques des autres, je leur livrerois volontiers une nouvelle hypothèse; je dirois que le lac Tsad me paroît faire partie d'une chaîne des lacs qui occupent un grand bas-fond ou marais, s'étendant au nord-est et à l'est du pays de Bornou, vers Fittri et Wadag, plus ou moins rempli d'eau selon les saisons. Pour peu que ce terrain marécageux et *lacustre* (s'il m'est permis d'employer un terme latin) présente une inclinaison constante vers un même point, les eaux douces du premier lac peuvent s'écouler par infiltration invisible dans les marais et les lacs suivans; de sorte que les derniers lacs recueillent seuls toute la salure, si salure y a.

Mais à quoi bon développer plus longuement un système, lorsque l'habilité et la persévérance des voyageurs anglois, revenus à Tripolis, ont peut-être déjà résolu toutes les questions relatives à la Nigritie orientale?

Nouveaux détails sur le docteur Francia.

Dans un cahier précédent des *Nouvelles Annales des Voyages*, nous avons fait connoître le caractère et le système singulier de ce dictateur du Paraguay. La relation du voyage de M. Caldclengh nous fournit quelques détails nouveaux.

Le système d'isolément où Francia retient ses adminis-

très est, plus qu'on ne le croiroit, conforme aux idées et aux sentimens des Espagnols du Paraguay, qui sont au nombre de 200,000; à plus forte raison il plaît aux 300,000 Indiens qui constituent le reste de la population. Il est même probable que ce système seroit continué par la nation si ce chef venoit à mourir.

Quelques esprits, un peu plus remuans que la masse, avaient cependant insinué que le Paraguay, « affranchi du joug de l'Espagne, devoit avoir une « représentation nationale. » Le docteur fit semblant d'approuver cette idée; « je veux, dit-il même, que le Paraguay ait une assemblée plus majestueuse qu'aucun autre état. » En conséquence, il convoque *mille* représentans; c'est probablement la moitié ou le tiers de tous les habitans qui savent lire; il leur soumet les papiers relatifs à son administration, il leur communique des projets de loi, il leur taille de la besogne pour plusieurs mois. Mais au bout de quelques jours, les représentans s'aperçoivent que le séjour de la ville d'Assoncion leur coûte quelque chose, et qu'il ne peut pas être question de leur donner un traitement, puisque le docteur lui-même gouverne gratis. Ils désirent retourner chez eux et prennent la résolution de supplier Francia de continuer à administrer seul les affaires. Le dictateur a l'air de se faire prier; il finit par accorder à l'assemblée son consentement à la clôture de la session. « Mais veillez, leur dit-il en partant, à ce qu'il ne naisse aucun trouble dans vos cantons, car je serais obligé de vous convoquer pour une session de *six mois.* » Le cas ne s'est pas encore présenté.

Un général de Buénos-Ayres, nommé Pelgrano, et qui prétend descendre des Incas, avait entrepris de conquérir le Paraguay; il pénétroit à travers les bois sans trouver d'obstacle, sans voir un ennemi; il croit arriver de même

à la capitale, mais un soir il voit tout-à-coup des milliers de feux briller autour de son camp à une certaine distance; il est cerné par une population armée qu'il ne peut ni atteindre ni même apercevoir pendant la journée, il sent bientôt que toute ressource lui est enlevée; le soir, le cercle de feux reparoît autour de lui. Francia lui fait dire : « Vous êtes cerné; je vous permets de sortir, mais gardez-vous de revenir. » Belgrano se retira sur-le-champ et sortit du pays, constamment environné de son escorte invisible.

Trait sur Dumouriez.

Voici une anecdote sur la guerre de Sept-Ans, qui n'est pas très-connue. Le général Dumouriez, qui a joué un si grand rôle en France au commencement de la révolution, servoit comme cornette dans le régiment de cavalerie d'*Escars*. Au combat d'Amstetten, entouré de hussards prussiens, après avoir eu son cheval tué sous lui, appuyé contre un arbre, il se défendoit vaillamment, quoiqu'il eût déjà reçu sept coups de sabre. Le duc de Brunswick, qui commandoit l'armée prussienne, ayant aperçu de loin ce combat inégal et admirant la valeur du jeune officier françois, âgé alors de 18 ans, ordonna à un de ses aides-de-camp de voler à son secours et de le soustraire au sort qui l'attendoit; cet événement se passa dans la campagne de 1758. Un rapprochement singulier, c'est qu'en 1792, lorsque le même duc de Brunswick pénétra en Champagne à la tête d'une armée nombreuse, où le roi de Prusse se trouvoit en personne, ce même Dumouriez, qu'il avoit sauvé trente-quatre ans avant, lui étoit opposé; il commandoit en chef l'armée françoise. Lorsque l'armée prussienne fut

obligée de faire sa retraite, il y eut quelques communications entre les deux quartiers-généraux : le général Dumouriez profita de cette occasion pour envoyer au duc de Brunswick un présent de café et de vin, en lui rappelant le trait de générosité qui l'avoit soustrait à la mort, fait dont ce prince conservoit parfaitement le souvenir.

Traditions historiques des Bouriates.

Les Bouriates font, au sujet de leur origine, des contes qui ne laissent pas d'avoir un sens moral et même historique. Ceux qui errent à l'ouest du Baïkal rapportent qu'ils descendent de deux enfans, un garçon et une fille, tombés du ciel sur une montagne située près de l'embouchure de la Tounka, et au sommet de laquelle ils portent encore des offrandes de vivres et de moutons égorgés; ils ajoutent que ces enfans furent nourris par une laie, et que par la suite leur postérité prit un tel accroissement qu'elle s'étendit jusqu'à la Chine; là, deux frères, nommés Mongol et Bouriat, s'étant séparés, ce dernier gagna le nord, et donna son nom à la tribu qui le suivit. Cette fable rappelle les fondateurs de Rome, nourris par une louve. Les Bouriates qui errent à l'est du Baïkal, et que l'on nomme particulièrement *Bargha-Bouriates* (Bouriates non civilisés), racontent une autre fable. Ils prétendent que ces deux enfans furent d'abord précipités du ciel dans le lac Baïkal, et qu'ils éprouvèrent tant de plaisir à se trouver dans l'eau, qu'ils n'en sortirent point pendant trois ans entiers; ensuite une vieille femme tomba du ciel auprès du Baïkal avec une brebis. Lorsque la brebis eut mis bas, la vieille la tondit ainsi que son agneau, et fit de leur laine

un feutre qu'elle mit auprès du rivage, et sur lequel elle posa un peu de *tarak* (sorte de fromage mou que les Russes nomment *tvrogh*), fait de lait de brebis; ensuite elle se cacha dans des buissons. Les enfans, en venant jouer sur le rivage, aperçurent ces objets; ils mangèrent le tarak et s'endormirent sur le feutre. De cette manière la vieille les attrapa; par la suite elle pourvut à leur subsistance avec du lait de brebis. Lorsqu'ils furent devenus grands, ils eurent huit fils : Attaghan, Atchekhabat, Kharnot, Tchinnot, Olzen, Ghoutelbammel, Alghot et Babaï-Khourroumm, qui donnèrent leurs noms aux tribus bouriates établies d'abord sur les rives de la Lena, d'où elles allèrent camper sur le Barghouzin. Là, elles vivoient libres sans payer de tribut à personne; il paroît qu'après avoir été soumises par les Russes, elles ne consentirent à s'assujettir à un tribut qu'après qu'un de leurs chamanes, ayant achevé ses superstitieuses cérémonies, parla ainsi à ce peuple : « Puisque vous avez été créés par Dieu qui habite dans » le ciel, vous devez avoir sur la terre un souverain et lui » payer tribut. »

Ce conte peint l'histoire de toutes les tribus sauvages qui peu à peu sont entraînées à abandonner leur vie indépendante.

On conserve encore chez les Bouriates une tradition fabuleuse qui a quelque rapport avec leur origine. Ils racontent qu'il y avoit autrefois, au nord des lieux où ils errent maintenant, une de leurs tribus séparée des autres. Ils donnèrent une de leurs filles en mariage à un homme de cette tribu; instruits par cette femme que la tribu étoit peu nombreuse, ils prirent la résolution de l'attaquer et de la subjuguer. Quelques efforts que pût faire cette femme pour détourner ses parens de cette entreprise, en leur repré-

sentant que ces gens, étant nés du ciel, si terrible par le tonnerre, et de la mer, si redoutable par ses tempêtes, pouvoient les exterminer, toutes ses exhortations furent vaines. Ils se mirent en marche contre cette tribu; et, en arrivant dans un lieu convenable pour le combat, ils attachèrent leurs chevaux et coupèrent les sangles de leurs selles, afin que personne ne pût songer à prendre la fuite. Ensuite ils tombèrent sur la tribu, lui tuèrent beaucoup de monde et la forcèrent à se réunir à eux.

(*Sibirskii Westnik.*)

Blocs de granite épars en Russie.

La quantité de blocs de granite, épars dans les plaines autour de la mer Baltique, est un problême qui a occupé les géologues. M. Blesson, traducteur allemand de l'excellente *Histoire de la campagne de Russie*, par M. le marquis de Chambray, donne dans une note les détails suivans, qui intéresseront le monde savant.

La grande quantité de blocs de granite isolés que l'on rencontre si fréquemment dans l'Allemagne du Nord, paroît d'abord cesser quand on remonte à l'est le long du bassin de la mer Baltique. Mais on en trouve encore jusqu'à Orsza; dans plusieurs lieux, ces petites roches présentent même des phénomènes remarquables, surtout aux bords de la Duna. On les y trouve d'une grandeur colossale et assez égales les unes aux autres, depuis Dunamunde, où elles reposent sur les sables des dunes, jusqu'au-delà de Dunabourg; elles sont très-fréquentes sur le plateau calcaire voisin de Kokenhusen; leur position

prouve partout qu'elles ont été amenées par une inondation venant de l'est, et qui, par conséquent, doit avoir été antérieure à celle qui a frayé le lit de la Duna en brisant le rocher de Kokenhusen (1). Derrière le Dniéper, on monte peu à peu la hauteur marécageuse qui forme la séparation entre le bassin de la mer Baltique et celui de la mer Noire et de la Caspienne. Les blocs de rochers sont très-rares en ces lieux, quoiqu'ils ne disparoissent pas entièrement ; les gros cailloux s'y rencontrent très-souvent aussi. Ils deviennent plus rares à la partie méridionale, et l'on prétend qu'ils cessent entièrement aux côtes de la mer Noire, et notamment à Odessa et dans la Crimée. On les retrouve en assez grand nombre au nord de Moscou dans les montagnes de Valdaï et sur les bords des lacs nombreux qui s'y trouvent. Ils sont aussi communs en Courlande, Livonie et Esthonie, et dans les autres provinces de la mer Baltique, mais ils y sont moins grands. Au nord de la Neva ils sont plus grands que partout ailleurs. C'est de là qu'on a tiré le rocher sur lequel repose la statue de Pierre-le-Grand à Saint-Pétersbourg. Cronstadt en est entièrement entouré, et quelques-uns de ces rochers présentent beaucoup de dangers aux navigateurs. Il en est de même de la côte méridionale du golfe de Finlande. La côte septentrionale, au contraire, offre des rochers doucement arrondis depuis Viborg jusqu'à Svéaborg, couverts d'une grande quantité de morceaux de très-grosses pierres plus ou moins arrondis ou angulaires, qui cependant ne peuvent pas être considérés comme des couches. Quand on les suit en allant au sud de Viborg, on voit disparoître la roche sous la terre végétale ; mais les mêmes grandes couches restent sur la surface du sol, et l'on ne sauroit se défendre

(1) Ce ne sont que des hypothèses. *M. B.*

de croire qu'un grand nombre de ces morceaux de rochers doivent leur forme arrondie non pas à l'eau ou à leur roulement dans les flots, mais à une sorte de décomposition qui aura rendu les angles obtus; cette supposition est confirmée par les observations faites sur les rochers du Hartz ou du mont des Géans. Leur dispersion reste par conséquent une énigme.

Population de Rio-Janeiro.

M. Caldcleugh assure que, d'après les renseignemens qu'il s'est procurés à Rio-Janeiro, la population de cette capitale, après le départ de la cour portugaise pour Lisbonne, se composait ainsi qu'il suit :

Noirs........................	105,000
Brésiliens et Portugais..........	25,000
Etrangers.....................	4,000
Bohémiens (Zigeunes).........	400
Indiens et *Caboclos* (métis).....	600
	135,000 hab.

Ce voyageur veut réduire la population du Brésil à 3,000,000 habitans, dont 1,800,000 noirs; mais il ne connaissoit par les recensemens officiels et détaillés dont M. Balbi a publié les résultats raisonnés, plus dignes de foi que les aperçus rapides d'un voyageur, quelque estimable qu'il soit.

Hauteur des Andes de Chili.

Le même voyageur cite, comme extrait des *Memorias astronomicas* (probablement de Madrid), les observa-

tions suivantes, faites, en 1794, par M. *Bauza*, officier distingué, qui s'est servi d'un excellent baromètre.

NOMS DES ENDROITS.	HAUTEUR DU BAROMÈTRE en pouces anglois.	THERMOMÈTRE de Fahrenheit.	ÉLÉVATION en pieds de Castille.	ÉLÉVATION en toises.
Valparaiso..............	30	62	»	»
San-Iago de Chili.......	27,39	72	2,864	409,7
Casas de las Calaveras....	20,64	61	11,590	1,658,1
Casa de la Cumbre......	19,03	45	13,892	1,987,4
Casa de las Cuevas......	20,16	54	12,241	1,747,2
Casa de los Puquios......	21,45	57	10,399	1,487,7
Mendoza...............	26,91	68	4,891	699,7

Dans ces élévations, il n'y a pas de sommets de montagnes; elles ont été prises en suivant la route que M. Caldcleugh a également suivie.

Aspect rustique de Bogota.

M. Stuart Cochrane, de la marine royale angloise, qui a visité la capitale de la Colombie en 1824, confirme tout ce que notre intelligent et impartial compatriote, M. Mollien, a dit sur cette ville. Bogota est dans cet état de rustique simplicité qui règne dans nos villes de province les plus anti

ques. Dans plusieurs rues peu habitées les bœufs et les vaches trouvent un pâturage abondant. Les rues sont pourtant tirées au cordeau, et quelques-unes ont au milieu un large courant d'eau. Mais il n'y a pas dans toute la ville un égout. L'éclairage est très-pauvre; dans chaque *quadra* ou place carrée, une lanterne en papier ne sert qu'à rendre les ténèbres plus visibles. Un vice-roi disoit : Il y a quatre polices à Bogota, la pluie qui lave les rues, les *gallinazos* (les vautours) qui enlèvent les cadavres d'animaux morts, les ânes qui dévorent les mauvaises herbes, et les cochons qui dévorent ce que vous savez (1).

(*Travels in Columbia*, par le cap. *Stuart Cochrane*, Londres, 1825.)

Cathédrale de Bogota.

Malgré la simplicité des maisons dans cette capitale, les églises ont de la magnificence. La cathédrale a été bâtie en 1814, sur les dessins d'un Colombien indigène, qui fut mis à mort dans les guerres civiles récentes, quoiqu'il demandât seulement à vivre jusqu'à ce qu'il pût achever son ouvrage. L'extérieur manque de goût et de grandeur, mais on trouve l'un et l'autre dans l'intérieur, où s'élèvent des autels superbes et où brillent les dorures sur un fond blanc. La statue de la Sainte-Vierge, principal trésor de cette cathédrale, est ornée de 1358 diamans, 1295 émeraudes, 59 améthystes, une topaze et une hyacinthe; le piédestal porte seul 609 améthystes.

(*Stuart Cochrane.*)

(1) Il faut observer que Bogota le cède en richesse et en population à plusieurs autres villes de la Colombie.

Travaux nautiques et hydrographiques des Espagnols.

Le savant astronome, M. le baron de Zach, dans le 2e cahier du XXIIe volume de sa *Correspondance*, fait connoître une foule de choses intéressantes et jusqu'ici peu connues sur les travaux nautiques et hydrographiques des Espagnols.

Il y rend justice aux belles et exactes cartes marines de Vincent Tofinno, dont il donne le catalogue. Il analyse la préface de la Relation du voyage des goëlettes *la Sutil* et *la Mexicana*, qui ne sont pas, je crois, traduites en françois.

Il cite entre autres un petit opuscule curieux de M. Navarrete, intitulé : *Discours historique sur les progrès que l'art de naviguer a faits en Espagne*, etc. (*Discurso histórico sobre los progresos que ha tenido en Espana el arte de navegar*. Leido en la Real Academia de la Historia en 10 de octubre de 1800. Por D. Mart. *Fern. de Navarrete*, de la orden de san Juan, capitan de Navio de la Real Armanda, y official primero de la secretaria de Estado y del Despacho universal de Marina.) Madrid, 1802, 61 pages in-12.

On apprend dans ce discours plusieurs choses peu connues. M. de Navarrete y réclame, par exemple, pour son compatriote le célèbre cosmographe Alonso de Santa Cruz, l'invention des cartes réduites, que les Espagnols appellent *cartas esfericas*, et qu'on attribue généralement à l'Anglois Edouard Wright, en 1549; mais Santa Cruz ayant enseigné la cosmographie à Charles-Quint, à la réquisition de cet empereur, il avoit déjà tracé, en 1545, de ces cartes réduites, pour remédier aux erreurs que donnoient les cartes planes.

On y voit encore que le pilote Andres de San Martin

avoit déjà fait usage de la méthode des distances de la lune au soleil, et aux autres planètes pour trouver la longitude pendant son voyage avec Magellan; mais que n'ayant pas toujours trouvé la longitude bien exacte, il en a conclu, avec raison, que c'étoient les lieux de la lune qui n'étoient pas exacts, et que tant qu'on n'auroit pas une connoissance parfaite du cours de cet astre, on ne pourroit jamais bien résoudre le problême des longitudes. Un bachelier, nommé Rui Falero, avoit déjà proposé cette méthode en 1533.

Vers la fin du 16e siècle, un autre navigateur espagnol, nommé Pedro Sarmiento, employa cette même méthode dans le voyage qu'il fit en 1579 et 1580 au détroit de Magellan. Il observa les distances de la lune au soleil avec un instrument qu'il avoit imaginé et construit lui-même, et il corrigea par-là la longitude de son estime qui étoit souvent en erreur de 220 lieues.

On trouve dans ce petit livre une histoire fort intéressante des projets, des prétentions, des vues diverses, pour la découverte de la longitude en mer. Les Espagnols ont été les premiers à offrir des prix et des encouragemens pour cette découverte utile.

Sur l'imposteur Ferrer Maldonado.

Nous apprenons dans le *discours* de D. Navarrete ce que c'étoit que ce fameux Lorenzo Ferrer Maldonado, qui prétendoit avoir découvert, en 1588, le détroit d'Anian, et être passé par-là de la mer Pacifique dans la mer Atlantique, et qui eut l'impudence de présenter la relation de ce faux voyage aux ministres de Philippe III. M. de Navarrete nous apprend que c'étoit un insigne imposteur et

faussaire, qui avoit été poursuivi par la justice et par la chancellerie de Grenade pour avoir fait des fausses écritures et contrefait la signature du marquis d'Estepa pour s'assurer des récompenses qu'il n'avoit pas méritées. Il se disoit alchimiste et possesseur de la pierre philosophale, et sous de vaines promesses escroquoit bien de l'argent à plusieurs personnes de la cour, et autres imbécilles, ainsi que le raconte fort plaisamment don Garcia et Silva y Figueroa dans ses Commentaires (1); cet écrivain avoit connu personnellement ce Maldonado.

Si feu l'abbé Amoretti avoit su, en 1811, ce que M. de Navarrete avoit si évidemment prouvé en 1802, il n'auroit assurément pas publié avec tant d'emphase une traduction italienne de la Relation originale du voyage de Maldonado, qu'il a trouvée dans la bibliothèque ambroisienne de Milan, sous le titre : *Viaggio dal mare Atlantico al Pacifico per la via del nord-ouest, fatto dal capitano Lorenzo Ferrer Maldonado l'anno* 1588, *tradotto da un manuscrito spagnuolo inedito*, par *C. Amoretti*, Milan, 1811. Ce traducteur et éditeur, dans une dissertation préliminaire, tâche de prouver la réalité de ce voyage; il savoit qu'on la contestoit. M. le baron de Lindenau, dans le XXVI[e] vol., pag. 413, de la Correspondance astronomique allemande, combattit l'opinion de M. Amoretti; et, quoiqu'il ignorât comme lui ce que M. de Navarrete avoit écrit et démontré neuf ans auparavant, il a prouvé de son côté que ce voyage ne pouvoit être qu'une supercherie, tant il est vrai que les bons esprits se rencontrent toujours; mais ce qui fait le plus d'honneur à la sagacité de M. de Lindenau, c'est d'a-

(1) *Comentarios de la embaxade al Rey Xaabas de Persia en* 1618, *publicado por el excelentissimo sennor Don Eugenio de Llaguna al fin de la Cronica del Conde Don Pedro Nino. Lib. V.*

voir trouvé par son analyse que ce Maldonado ne pouvoit être qu'un imposteur fort ignorant, fait dont M. de Navarrete fa donné la preuve. Malheureusement Amoretti, malgré la critique lumineuse du baron de Lindenau, persistoit toujours à soutenir fort maladroitement l'authenticité et la réalité du prétendu voyage de Maldonado; il se fâchoit contre les anciennes *Annales des voyages*, parce qu'on y avoit analysé la note de M. Lindenau; il est mort sans avoir changé d'idée; s'il avoit vécu, M. de Navarrete l'auroit probablement converti.

Population de la Suède.

La commission du cadastre de Suède a présenté au roi le résultat des recherches que S. M. lui avoit ordonné de faire sur l'accroissement de la population depuis 1748. Ces résultats sont propres à frapper d'étonnement. La population de la Suède aura doublé en un siècle. En 1748, la Suède proprement dite (la Finlande non comprise) avoit un million 736,482 habitans : ce nombre s'étoit élevé, en 1773, à un million 958,797; en 1798, à deux millions 353,298, et en 1823, à deux millions 697,457. L'accroissement annuel a été de 12,680, terme moyen des soixante-quinze années. En 1823, il y avoit 477,858 couples mariés, et il y a eu 56,067 décès et 98,259 naissances. L'excédant des naissances a donc été de 42,192 dans cette seule année. Prenant à ce taux l'accroissement de 1824, celui des dernières quinze années aura été de 350,000 âmes, ou 23,333 par an. Cette progression accélérée est due sans doute à l'aisance générale produite par les progrès de l'agriculture et de l'industrie, et à la propagation de la vaccine. En 1779,

il y a eu environ *quinze mille* morts de la petite-vérole; il y a eu dans toute la Suède *onze* en 1822.

Anecdotes sur Bolivar.

Cet homme célèbre possède beaucoup d'agrémens personnels. Sa conversation est intéressante ; il n'aime pas la flatterie, écoute les conseils. C'est un danseur élégant, un vigoureux nageur; il aime la musique; il ne fume pas, il ne prend aucune liqueur spiritueuse; toutes ses manières rappellent le meilleur ton de l'Europe.

Son courage l'entraîne quelquefois à des actions téméraires. A Boyaca il poursuivit l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'arrivé à Ventequemeda il se trouva lui septième. Lors du passage des rivières ou d'autres occasions qui exigent des efforts, il donne l'exemple de sa personne.

Dans un festin de cérémonie, un individu proposa le toast suivant : « Si jamais la Colombie prend une forme » de gouvernement monarchique, puisse le libérateur » Simon Bolivar en être l'empereur ! » Aussitôt M. Pépe Paris, homme distingué, demanda la permission de proposer un toast différent : « Si jamais, dit-il, le libé» rateur Simon Bolivar souffre qu'on le proclame empe» reur, puisse son sang couler de son cœur comme le vin » coule de ce verre ! » et il versa sur le parvis le contenu de son verre ; Bolivar se lève rapidement et court l'embrasser : « Tant que la Colombie, dit-il, possédera des patriotes » aussi nobles et aussi fermes, sa liberté et son indépen» dance sont assurées. » (*Stuart Cochrane.*)

Sitka ou Novo-Arkhangelsk

Un journal russe contient la description suivante de *Novo-Arkhangelsk*, colonie et port de mer de la compagnie américaine russe, dans une île sur la côte nord-ouest de l'Amérique, sous le 57e degré de latitude nord. Le climat y est plus doux qu'en Livonie; le froid excède rarement 15 degrés : mais les pluies et les brouillards épais, qui ont lieu presque chaque jour, incommodent beaucoup les étrangers; cependant il y règne fort peu de maladies. Le sol de l'île est en général rocailleux, et par conséquent peu propre à l'agriculture; c'est avec beaucoup de peine que les colons cultivent des pommes de terre sur la côte. Les rochers ne sont couverts que de mousse, sur laquelle croissent de grands sapins et des mélèses en telle quantité, que l'île entière ressemble à une forêt impénétrable. Les indigènes se sont établis sur la côte; ils ne se nourrissent que de poisson et de quelques racines. Leurs vêtemens sont faits de fourrures précieuses de loutres, de zibelines et de renards : mais pour la plupart ils vont nus, même par un froid de six degrés et plus, et se baignent chaque jour dans la mer. Ils sont audacieux, rusés, et savent manier très-bien l'arme à feu; l'occasion les rend voleurs très-adroits. Ils se peignent le visage de rouge, de noir et de vert et se garnissent la tête de petites plumes blanches d'oiseaux; les femmes les plus distinguées se fendent la lèvre inférieure, et passent dans l'ouverture un morceau de bois, qui fait pendre la lèvre et lui donne quelquefois une longueur considérable; plus la lèvre est longue, plus la femme passe pour belle. L'île est dépourvue de vivres, et ils y sont très-chers. Il n'y a pas de blé, à cause du mauvais état de l'agriculture, et l'on ne cultive d'autres légumes que les

pommes de terre et les carottes. Les pâturages manquent tout-à-fait; par conséquent il n'y a ni bêtes à cornes, ni moutons, ni chevaux. Le pain et la viande y sont apportés par mer. Le pays le plus proche dont on puisse tirer des approvisionnemens est la Californie, qui en est éloignée de 300 lieues.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Voyage dans l'Amérique méridionale, par M. Caldcleugh. (*Travels in South-America, etc.*) Londres, 1825, 2 vol.

Ce voyage, qui a été fait dans les années 1819 à 1821, contient non seulement une foule de traits historiques sur San-Martin, Carrera, Ostiggins, et d'autres chefs du Chili et de Buenos-Ayres, ainsi que sur la situation morale et politique de l'empire du Brésil, mais encore des données très-intéressantes sur la géographie physique de quelques portions peu connues de l'Amérique méridionale. L'auteur a fait deux fois le voyage de Buenos-Ayres à San-Jago, par les villes de Mendoza, San-Luis et Cordova. Malgré la rapidité de son trajet, au milieu des guerres civiles et des mouvemens militaires, il a su recueillir quelques données sur la géologie, la minéralogie, le climat et les productions de ces régions peu fréquentées. Rien n'est délicieux comme les vallées retirées et fertiles de la province de Cordova; le sol est assez élevé pour en bannir tout excès de chaleur; l'isolement y maintient la simplicité des mœurs. La *Sierra*

de Cordova n'atteint que 3,000 pieds; elle est composée de granite, de gneiss et d'autres roches primitives. La ville, qui compte 14,000 habitans, renferme de belles églises. Il y a une université, tombée en décadence depuis l'expulsion des jésuites, dont l'apparat physique reste encore. Dans la province de San-Luis de la Punta, on rencontre de nombreuses rivières d'eau salée qui forment des lacs de la même nature ou bien qui en sortent. Ces eaux coulent dans une argile rougeâtre.

M. Caldcleugh donne, ainsi qu'il suit, la population des Provinces-Unies de la Plata: Buenos-Ayres, 140,000; Santa-Fe, 60,000; Entre-Rios, 45,000; Cordova, 44,000; Mendoza, 50,000; S. Juan, 20,000, Punta de S. Luis, 20,000; S. Iago de l'Estera, 30,000, Tucuman, 28,000; Salta, 20,000; total, 457,000. Cette évaluation diffère beaucoup de celles qu'on a généralement reçues, et qui donnent à ces provinces plus d'un million. La ville de Buenos-Ayres renferme 60,000 ames; Santa-Fe, 25,000; Entre-Rios, 20,000; Cordova, 14,000; Mendoza, 20,000. Presque toutes ces petites républiques se sont long-temps fait la guerre.

Nous reviendrons sur cet ouvrage.

Voyage au Chili, en traversant les Andes, par M. P. Schmidtmeyer. (Travels to Chile, etc.) Londres, 1824.

Ce voyageur, qui a parcouru une grande partie du Chili en 1821, s'abstient de tout récit des événemens politiques, et se borne à décrire, avec beaucoup de soins, la nature du pays et la manière de vivre des habitans. Il détruit les fausses idées que Molina et Vidaure ont donnée de la *ferti-*

lité du sol, de la *richesse* de la végétation et de l'*humidité* du climat. Ces trois expressions ne conviennent qu'à un petit nombre de vallées, ou plutôt de ravins, où il coule des rivières; les hauteurs qui séparent les vallées sont d'une aridité effrayante; il pleut rarement, et, au nord de Valparaiso, les rivières même qui descendent des Andes ont peu d'eau. Les chaleurs sont étouffantes. Ce n'est qu'en allant au sud de la rivière de Biobio que les pluies plus abondantes et la température plus fraîche permettent à la végétation de se développer. Mais là cesse la domination de la petite république de Chili, et les indomptables *Araucans* se maintiennent dans une indépendance parfaite, en reconnoissant de nom l'autorité du roi Ferdinand, au nom duquel ils font la guerre aux Chiliens. Ils ont détruit la ville de Concepcion, destinée à servir de rempart contre leurs incursions. Celle de Valdivia, située au milieu de leur pays, est aujourd'hui occupée par les Chiliens; mais elle est presque déserte, et les fortifications sont en mauvais état.

Nous donnerons une analyse de cet ouvrage instructif.

Journal tenu pendant un voyage en Colombie, par M. le capitaine Stuart Cochrane. (*Journal of a residence and travels, etc.*) Londres, 1824, 2 vol.

L'auteur de ce voyage est jeune, gai, spirituel; il ne manque ni d'idées politiques ni d'une certaine connoissance du monde; il y a beaucoup à apprendre dans sa relation, surtout sous le rapport historique, car il aime beaucoup à parler des événemens et des hommes célèbres. Les remarques sur les mœurs sont celles d'un homme à la fois sociable et sage; il a fréquenté les bals et les soirées et la salle du congrès. Il n'admire pas excessivement les talens

des Colombiens ni la beauté des Colombiennes, mais il rend justice à leurs bonnes et aimables qualités. Ses observations sur le mode de voyager, sur les obstacles qu'on rencontre, sur les précautions à prendre, ses tableaux de plusieurs endroits remarquables, entre autres de la descente des Andes, méritent toute l'attention des voyageurs et des géographes. Mais nous avons été forcés de sourire, en voyant M. Stuart Cochrane parler sérieusement d'*élé-*
» *phans carnivores* qui se promènent en troupeaux sur les
» flancs des Andes, et que les Espagnols ont vus *à travers*
» *des lunettes*, mais dont ils n'ont pu approcher. » C'est à ces animaux fabuleux que notre voyageur paroît vouloir attribuer les grands restes fossiles de races animales éteintes qu'on retrouve en Amérique. Mais cette inadvertance ne nous empêchera pas d'extraire de son ouvrage beaucoup de traits instructifs sur l'histoire naturelle et la géographie physique d'un pays encore si peu connu. Le voyage sur l'Atrato et la visite au lac de Guatavita sont deux morceaux aussi neufs que curieux. La carte de Colombie, qui accompagne le livre, contient plusieurs corrections importantes pour le cours de l'Atrato, et les côtes voisines de ses embouchures.

Discussion sur le froid dans l'Afrique.

Depuis que les journaux scientifiques anglois ont annoncé que le docteur Oudney étoit mort de froid au centre de l'Afrique, dans un endroit où *l'eau se congeloit entièrement dans les outres*, et où cependant il n'y avoit pas de *montagne*, ni même aucune élévation considérable, il s'est élevé une discussion sur les causes de ce froid, qui semble impossible dans un pays en plaine, situé sous la zone torride.

M. Jomard s'est empressé d'expliquer, au sein de l'académie des sciences, toutes ces circonstances, conformément au *système* qu'il s'est créé ; ce froid, qui fait congeler l'eau dans les outres est, selon lui, un effet de l'évaporation et du rayonnement; il peut avoir lieu dans des endroits très-peu élevés au-dessus du niveau de l'Océan ; enfin, cette gelée sibérienne est, selon M. Jomard, comparable à ces

légères pellicules de glace que M. Cailliaud a aperçues à la surface des eaux dans le désert de Siouah ! !

M. Arago a démontré que les effets de l'évaporation ne pouvoient pas produire de semblables effets, mais il croit que ceux du rayonnement y suffiroient.

M. de Humboldt déclare que, d'après ses observations, une gelée aussi forte ne peut avoir lieu entre les parallèles de 14 degrés jusqu'à une élévation de 1,300 toises.

M. Jomard a produit son mémoire dans le sein de la commission centrale de la société de géographie.

M. Malte-Brun a révoqué en doute la plupart des assertions contenues dans ce mémoire; et, à l'égard de ce qu'on y avance sur le froid des régions centrales africaines, il a fait les deux objections que voici :

1° Le fait n'est pas encore connu dans tous ses détails et d'une manière authentique ; il peut être exagéré dans quelques circonstances, et le Dr Oudney a très-bien pu être saisi d'un froid, capable de lui donner un catarrhe mortel, sans que l'eau se soit congélée dans les outres. Le texte même de la lettre de M. Clapperton n'est pas encore publié.

2° Le terrain, où le Dr Oudney est mort, peut être considérablement élevé, sans qu'on ait eu à franchir aucune montagne pour y arriver. Les plateaux de l'Asie centrale, très-élevés au-dessus du niveau de l'Océan, peuvent servir, par analogie, à concevoir ce que peut être le plateau de Bournou.

Les raisonnemens de M. Jomard paroissent donc prématurés.

Lettre sur les glaces, vues en Égypte.

...... Dans la discussion qui occupe plusieurs savans sur la possibilité d'un froid très-vif en Afrique, on a cité le témoignage de l'intrépide voyageur, M. Cailliaud, qui a vu, dans les déserts de Siouah, les eaux couvertes d'une pellicule de glace; ce témoignage n'est pas isolé. Le voyageur *Korte*, en 1739, vit quelquefois en Egypte le sol couvert de neige qui disparut au lever du soleil; il vit également l'eau se couvrir la nuit d'une légère croûte de glace. (V. *Paulus*, Recueil des Voyages dans l'Orient, II, p. 117, p. 187.)

Niébuhr vit aussi de la glace en Egypte le 13 janvier. Le froid le plus vif en Égypte est dans la première moitié de février. J'ai vu les indigènes trembler de froid les matins (1).

Autre lettre sur le froid en Nigritie.

.... Pourquoi tant d'émoi au sujet des allégations anglo-écossoises sur le froid vif que M. Oudney a éprouvé en Afrique à 14 degrés de latitude ? Si l'on vouloit lire Léon-l'Africain, voyageur éclairé, on y trouveroit « que le royaume de *Guber*, voisin de Kano, est environné de *hautes montagnes.* » Or, ce pays n'est pas très-éloigné des lieux où le voyageur anglois a dû périr. Les rapports curieux de l'envoyé tripolitain à Copenhague (que vous avez souvent cités dans le *Précis de la Géographie Universelle*), et la relation du chérif Imhammed, parlent de montagnes au sud du Niger; et en effet, s'il n'y avoit pas une continuation des montagnes Kong allant à l'est, ou une saillie des montagnes de la Lune, dirigée au nord-ouest, ou bien un groupe particulier, un haut terrain quelconque, je ne sais pas d'où viendroit cette masse d'eau qui paroît former tant de lacs et tant de fleuves. Admettez donc quelques chaînes de montagnes, quelques plateaux élevés, comme celui des Foulahs, où M. Mollien éprouva tant de froid, au milieu des forêts humides (2).

Carte de la Palestine, par M. Dufour.

Les cartes destinées aux établissemens d'instruction publique méritent rarement que nous y jetions un regard; mais quel a été notre plaisir, en examinant cette carte, d'y trouver un travail raisonné, d'après de bons principes de

(1) Notre savant correspondant explique bien ce froid matinal, ainsi que ses effets. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'un voyageur déjà affoibli ait pu en être la victime. Mais de ce froid matinal, bien connu depuis long-temps, il y a loin à la congélation entière de l'eau; c'est là *la dent d'or*, du moins je m'y attends. *M. B.*

(2) Notre correspondant paroît oublier que les lieux où a péri M. Oudney sont arides et sablonneux, selon le *Q.-R.*

critiques, et qui a produit des améliorations importantes et certaines ! La côte de la Méditerranée, placée d'après M. le capitaine Gauthier, les positions de Jérusalem, de Petra, d'Eziongeber et autres, corrigées, la grande vallée du Jourdain mieux figurée, et la pointe du golfe Elanitique convenablement arrondie d'après les itinéraires de Seetzen, Burckhardt, Ruppel et autres ; telles sont les principales améliorations que la géographie doit à cette belle et bonne carte. M. Dufour est élève de M. le chevalier Lapie et digne d'un tel maître.

Nous discuterons dans un cahier suivant la question relative à *Madian*.

Considérations sur l'état des Juifs dans la société chrétienne, et particulièrement en Alsace, par M. Betting de Lancastel, secrétaire général de la préfecture du Haut-Rhin, etc. Strasbourg, 1824.

Le sujet que M. Betting vient de traiter a l'avantage de réunir à l'intérêt local celui de l'humanité tout entière. Il a été souvent examiné; mais on s'est beaucoup plus attaché à faire valoir des systèmes qu'à rechercher, par les faits, le véritable état des choses. Pour les uns, les juifs sont des martyrs de la superstition et de la haine des chrétiens : ils n'ont aucun tort envers ceux-ci, qui n'ont cessé de les persécuter sans aucun motif. Pour les autres, les juifs, frappés de la réprobation céleste, sont des êtres incapables d'aucun bien : fléau perpétuel de la société qui les a reçus, ils ne se corrigeront jamais d'aucun de leurs vices. M. Betting est loin de partager cette aveugle aversion, et l'on doit beaucoup attendre d'un écrivain qui, s'étant ainsi dégagé de toute préoccupation, est de plus à même, par sa place, de se procurer tous les renseignemens dont il a besoin pour épuiser son sujet; et c'est une chose consolante pour le lecteur que l'intitulé du premier chapitre : « *Que les juifs ne sont point incorrigibles.* » Si les juifs étoient incorrigibles, dit l'auteur, ils auroient les mêmes vices sur les différens points du globe, et ce fait est démenti par l'expérience. Il cite ensuite les juifs d'Espagne et ceux qu'en France on appelle Portugais; enfin ceux de Metz, plus voi-

sins de nous; et malheureusement il montre que la plupart des israélites établis ailleurs qu'en Alsace, obtinrent, au décret qui les frappoit, des allégemens que ceux d'Alsace seuls n'avoient pas encore mérités, et que toujours on a fait pour les juifs d'Alsace, *une triste et malheureuse exception.* Dans un des chapitres suivans, M. Betting prouve d'une manière péremptoire que la loi des juifs ne s'oppose point à leur amélioration; qu'elle ne leur interdit point la culture des terres; qu'elle ne leur commande point le prêt à usure. L'auteur entre ici dans des considérations d'un haut intérêt. Il passe ensuite à l'état de la législation. Il cherche les moyens qu'il convient d'employer pour préserver les paysans de leur funeste influence : et c'est là que réside toute l'importance de l'ouvrage ; c'est là que le but doit être atteint. Les créances hypothécaires au profit des juifs, et dont l'inscription a été faite depuis le 1er septembre 1813 jusqu'au 1er sept. 1823, se montent

dans l'arrondissement d'Altkirch, à.	7,053,181 fr.
dans celui de Béfort, à.	953,371
dans celui de Colmar, à.	8,489,229
Total	16,483,781 fr.

Le département du Bas-Rhin, d'après un relevé semblable, se trouveroit grevé, au profit des juifs, de dix-huit millions. L'auteur a décrit avec une admirable vérité les moyens qui sont employés envers les paysans pour les attirer dans le piége que leur tend la cupidité des usuriers. Il rappelle ensuite une série de propositions faites en différens temps et par différentes personnes, qui espéroient tarir la source du mal. M. Betting les examine toutes : il conserve ici ce caractère d'impartialité dont il avoit déjà fait preuve, et conclut que les mesures qui frapperoient sans distinction tous les juifs d'Alsace, n'auroient d'autre effet que d'ôter au département tous les israélites qui sentent déjà le prix de l'égalité civile, et de n'y laisser que les hommes les plus dégradés. En général il n'y a pas une mesure d'exception dans tout ce que l'auteur propose. Un juif étranger vient-il s'établir en Alsace sans aucune garantie? traitez-le comme vous traitez l'ouvrier ou tout autre étranger chrétien; renvoyez-le du royaume. Vous ne ferez, en cela, qu'exécuter les lois, sans proscrire pour cela une classe d'individus plu-

tôt qu'une autre. La caisse hypothécaire est assez connue pour que nous soyons dispensés d'entrer dans de plus amples détails sur ce projet bienfaisant, qui offrira au cultivateur d'autres ressources que celles que lui présente la cupidité des juifs. Une mesure qui, certes, ne seroit pas sans efficacité, seroit de ne se point borner à punir l'habitude de l'usure, mais d'infliger des peines à un fait même isolé. Nos lois, dans certains cas, permettent aux tribunaux de placer un condamné sous la surveillance de la haute police de l'état; il faudroit, dit judicieusement l'auteur, que cette disposition fût applicable à l'usure. L'on ne peut trop appuyer sur cette salutaire proposition: en effet, par la surveillance, l'autorité acquiert le droit de fixer la demeure du condamné; elle peut ainsi éloigner l'usurier juif ou chrétien de son centre d'action, ou l'enfermer s'il enfreint l'ordre qui lui est donné. Dans le 23e chapitre, on lit des vues générales d'amélioration, toujours dictées par le même principe, toujours éloignées de toute persécution en masse. En plus d'un endroit de son livre, M. Betting vante le caractère des Alsaciens. « Aucun peuple, dit-il, n'est plus digne de l'intérêt du souverain que les habitans de cette province, si laborieux, si paisibles, si religieux et si empressés à remplir leurs devoirs envers l'état. Aucune situation ne doit, plus que la leur, occuper la pensée d'un gouvernement qui veut fermer toutes les plaies. »

Discussion sur le lieu de naissance de Christophe Colomb.

On devoit croire cette question décidée par le savant mémoire du comte Napione, inséré dans le 15e volume des mémoires de l'académie de Turin, 1804, et réimprimé à Florence en 1808 avec quelques additions de MM. Priocca et Verazza. Il est démontré, par les actes d'un procès devant le conseil des Indes, relativement au majorat de Colombo, que ce célèbre navigateur est le fils d'un noble, peu fortuné, seigneur de *Cuccaro*, dans le Montferrat, et qu'il y est né dans la maison seigneuriale de sa famille. Ce ne fut qu'en 1814 qu'on vit paroître dans le troisième volume des mé-

moires de l'académie de Gènes une dissertation pour prouver, contre M. Napione, que Colomb, quoique descendant des seigneurs de Cuccaro, étoit né à Gènes. M. Bossi, dans sa *Vie de Colomb* (Milan, 1818), et M. Bianchi, dans ses *Observations sur la Ligurie* (Gènes, 1818) appuyèrent cette ancienne opinion sans l'approfondir. Mais le sénat de Gènes, qui s'étoit procuré des copies *incomplètes* de quelques documens relatifs à Colomb, les déposa solennellement dans un monument, orné d'une inscription où il étoit dit que Colomb n'avoit d'autre patrie que Gènes. M. de Napione publia un nouveau mémoire dans le 27ᵉ volume de l'académie de Turin. Le sénat de Gènes fit paroître les documens dans un recueil intitulé : *Codice diplomatico Colombo Americano*, précédé d'une préface du père *Spotorno*. Le comte Napione a répondu par un *Traité sur les règles de la critique*, qui doit paroître dans les mémoires de l'académie de Turin et qui est, dit-on, écrit avec autant de solidité que de modestie.

Un de nos collaborateurs prépare un travail sur ce différend.

Voyage en Perse, fait en 1812 et 1813, par M. *Drouville*, colonel au service de Russie. 2 vol., avec cartes et lithographies. Paris, 1824 (réimpress.) (1).

Nous ignorons si cette édition est faite *avec* ou *sans* le consentement de l'auteur; nous espérons, pour l'honneur françois, que l'auteur a été consulté; mais, quoi qu'il en soit, nous nous félicitons de voir l'ouvrage propagé parmi nous; c'est, nous le croyons, un très-bon emprunt fait à la librairie étrangère, et sans contredit l'une des meilleures relations que nous ayons sur la Perse. S'écartant de la marche suivie par les voyageurs qui l'ont précédé, l'auteur s'est moins attaché à la description des localités qu'à bien faire connoître les mœurs, les usages, les coutumes, etc., des différentes classes de la société, c'est-à-dire ce qui caractérise particulièrement une nation. Il entre ensuite dans de nombreux détails sur tout ce qui concerne la dépopulation ac-

(1) La première édition a été imprimée à Saint-Pétersbourg au nombre de 150 exemplaires seulement, du prix de 300 fr. chacun.

tuelle de la Perse, l'architecture des maisons d'habitation, les caravanserais, les bazars, les diverses religions suivies en Perse, les prêtres; le roi, ses femmes et ses enfans; les lois, la justice et son administration, la cour, ses dignités; la littérature, la poésie, la musique; les voyages et les pélerinages; la servitude, les chevaux et autres animaux domestiques; l'armée et ses chefs; les troupes régulières et irrégulières, l'artillerie ancienne et moderne; les marches et les campemens, etc., etc. On connoîtra les mœurs et les coutumes des Persans au 17e siècle par la lecture des relations de Chardin, de Sanson, et autres voyageurs de cette époque. Mais ce n'est que dans les ouvrages de quelques voyageurs modernes, et particulièrement dans celui que nous annonçons, que l'on trouvera un tableau exact de la Perse au moment actuel.

Le colonel Drouville n'est pas toujours d'accord avec ses prédécesseurs, parce que, favorisé par des circonstances particulières, il a été plus à même qu'eux de bien voir les choses. C'est un préjugé de plus en sa faveur. « Chardin, Thévenot, Olivier, Kinneir, Picault et autres, dit-il, ont fourni, sur les mœurs et les cérémonies des Persans, beaucoup de détails, dont quelques-uns offrent, il est vrai, assez d'exactitude et de vérité. Mais la plupart ne sont fondés que sur des conjectures et sur des rapports peu authentiques, entre autres ceux qui concernent les femmes des classes élevées; par la raison qu'un Européen, quelque soit son rang, pourroit habiter la Perse pendant des années entières sans peut-être parvenir à apercevoir une seule figure de femme. Un séjour de trois ans en Perse, ajoute M. Drouville, ne m'auroit pas fourni à moi-même des notions plus certaines à cet égard, si des rapports intimes avec plusieurs personnages de distinction ne m'eussent fourni la facilité d'être admis dans différens harems, et notamment dans ceux de la famille d'Asker-Khan, dernier ambassadeur de Perse en France.... « Je me suis d'ailleurs imposé la loi de ne parler que de ce que j'ai vu par mes propres yeux, à l'aide de circonstances qui ne se sont jamais présentées à aucun étranger avant moi, et qui ne se renouvelleront peut-être pas de fort long-temps. »

L'ouvrage est précédé d'une introduction où l'auteur donne d'abord la description des diverses provinces qui

forment aujourd'hui le royaume de Perse, et fait connoître ensuite les différentes dynasties qui se sont succédé depuis l'origine présumée de la monarchie persane jusqu'à nos jours; il se termine par de courtes notions géographiques destinées à éviter au lecteur l'embarras des recherches; enfin il est orné d'une carte de la Perse, et de 63 lithographies, réduites d'après celles de l'ouvrage original.

IV.

NOUVELLES.

Navigation vers le pôle sud (1).

Un voyage d'investigation important et intéressant a été exécuté dans de hautes latitudes australes pendant les années 1822, 1823 et 1824, par M. James Weddel, *maître* dans la marine royale. Une relation de ce voyage est sous presse et va incessamment paroître. Le capitaine Veddel a communiqué aux éditeurs du *Philosophical Journal* d'Edinbourg les détails suivans :

Les vaisseaux qui firent ce voyage, sont le brick *Iane* et le cutter *Beaufoy* de Leith et de Londres, tous les deux sous les ordres du capitaine Weddel qui avoit formé le projet du voyage.

Il fit voile d'Angleterre le 17 septembre 1822, et atteignit Bonavista, une des îles du Cap Vert, le 15 octobre suivant. Peu de jours après, il continua sa route au sud; et, le 11 décembre, les deux bâtimens mouillèrent dans le port de Sainte-Hélène, sur la côte est de la Patagonie. Pendant son séjour dans ce mouillage, le capitaine Weddel fit diverses observations utiles, surtout relativement à ce port, dont il se propose de donner le plan. Le 27 décembre, il en partit

(1) Cette position est ouest-quart-sud de la terre Sandwich et est-quart-nord du Nouveau-Shetland. Ce sont peut-être les îles Elisabethides vue par Drake, si on rejette l'hypothèse de Fleurieu. *M. B.*

pour se porter au sud; le 12 janvier 1823, il fut en vue d'un groupe d'îles auquel le capitaine Weddel donna le nom d'*Orcades Australes;* elles sont par 60 degrés 45 minutes latit. sud, et par 45 degrés long. ouest de Greenwich. Les bâtimens furent onze jours sous voiles, en examinant ces îles, que le capitaine Weddel avoit déjà vues dans un voyage précédent en 1821.

Ce groupe fut examiné en détail. L'extrémité orientale fut nommée *Cap Dundas* en l'honneur de la noble famille de ce nom. C'est le pays le plus stérile et le plus repoussant de toutes les terres australes, jusqu'ici découvertes. Les sommets des îles se terminent, la plupart en pics aigus et sourcilleux; on diroit les sommets de montagnes d'un pays enfoncé sous les eaux. M. le professeur Jameson a reçu des spécimens de principaux *strata* qui composent ces îles; ils ont été déposés au muséum de l'université d'Edinbourg, et ce sont des roches primitives et volcaniques.

Le 23 janvier, le capitaine Weddel se dirigea vers le sud, jusqu'au 65e degré de latitude australe, à travers d'innombrables îles de glaces; n'apercevant point de terre dans cette direction, il retourna à la latitude de 58 degrés; de là il revint, au sud, à 61 degrés, et courut ensuite est jusqu'à la distance de 100 milles de la terre Sandwich.

Le 7 février, il mit de nouveau le cap au sud, espérant toujours découvrir une rangée de terres qui, depuis la découverte du *Shetland Austral*, a été supposée se trouver derrière cet archipel, un peu en dedans du cercle polaire antarctique. Après avoir passé à travers une barrière d'îles de glace, large d'environ cinquante milles et commençant dans la latitude de 68 degrés de latitude, le 20 février, il atteignit effectivement la haute latitude australe de *soixante-quatorze degrés quinze minutes.* Ici, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre du haut des mâts, par un temps clair, on n'aperçut avec étonnement aucun morceau de glace-plaine et seulement quatre îles de glace.

Cette partie de l'Océan, où personne n'avoit encore pénétré, et qui passoit même pour inaccessible, a reçu du capitaine Weddel le nom de *Mer de George IV* (1).

(1) Quoique le roi Georges IV mérite bien tous les hommages de la science, nous croyons que le nom général de mer Polaire australe convient mieux. *M. B.*

Les variations de l'aiguille aimantée étoient très-considérables dans cette latitude.

La saison avancée et plusieurs autres circonstances coïncidentes obligèrent le capitaine Weddel à profiter d'un fort vent du sud et à retourner sur ses pas. Le 15 mars, il étoit revenu près de l'île de Géorgie après une navigation périlleuse de 1200 milles parmi des îles de glace.

Pendant son mouillage il observa un mouvement d'oscillation dans une montagne située sur la côte méridionale de l'île. Il le découvrit, en remarquant que le mercure, dans un horizon artificiel, étoit très-agité, quoiqu'il n'y eût pas de vent ni aucune autre cause apparente de ce phénomène.

Après avoir visité les îles Falkland (les Malouïnes), au mois d'octobre 1823, il examina les côtes du Shetland Austral, mais il trouva tous les ports bloqués par les glaces.

Il séjourna deux mois au milieu des îles de la terre de Feu, et eut beaucoup d'occasions d'acquérir des notions exactes sur le caractère des habitans et sur les avantages que cette côte offre aux navigateurs.

Il fut de retour en Angleterre le 7 juillet 1824.

Rectifications dans la baie Hudson.

Le capitaine Lyon, dont la relation qu'il vient de publier montre que même un voyage malheureux produit des résultats utiles, sous un chef instruit. Il a trouvé que le golfe, nommé *Sir Thomas Roe's Welkome*, est plus étroit qu'on ne l'avoit cru; ce bras de mer est rempli d'écueils. L'île ou les îles Southampton occupent un espace bien plus grand en longitude que sur les cartes. Les Esquimaux qui les habitent, ont quelque chose de plus élégant, dans leurs manières et dans leurs formes, que le reste de leur race. Le capitaine Lyon a corrigé la position de plusieurs caps.

Société de Géographie. — *Encouragement pour un voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique.*

Dans la séance de la commission centrale du 3 décembre 1824, un anonyme, membre de la société, a fait don d'une somme de mille francs pour être offerte en récompense au premier voyageur qui aura pénétré jusqu'à Tombouctou, par la voie du Sénégal, et rempli les conditions suivantes indiquées au procès-verbal de ladite séance : « Procurer : 1° des observations positives et exactes sur » la position de cette ville, le cours des rivières qui cou- » lent dans son voisinage, et le commerce dont elle est le » centre; 2° les renseignemens les plus satisfaisans et les » plus précis sur les pays compris entre Tombouctou et le » lac Tsaad, ainsi que sur la direction et la hauteur des » montagnes qui forment le bassin du Soudan. » Aussitôt après avoir eu connoissance de cette offre, M. le comte Orloff, sénateur de Russie, a consenti à ce que la donation qu'il avoit faite d'une somme de mille francs, à la séance générale du 26 novembre 1824, pour l'encouragement des découvertes géographiques, reçut la même destination.

Informée de l'objet de ces donations, S. E. M. le comte Chabrol de Crousol a souscrit, le 15 décembre suivant, au nom du ministère de la marine, pour le même voyage, pour une somme de deux mille francs; par sa lettre en date du 22 janvier dernier, S. E. M. le baron de Damas a souscrit aussi, au nom du ministère des affaires étrangères, pour une somme de deux mille francs; et, par une autre lettre en date 19 mars, S. E. M. le comte de Corbière a également souscrit, au nom du ministère de l'intérieur, pour une somme de mille francs. Plusieurs autres souscriptions sont effectuées ou annoncées pour le même objet.

La société de géographie, chargée par les donateurs de décerner la récompense, et voulant prendre une part directe à l'encouragement d'une découverte aussi importante, a résolu d'offrir en outre une médaille d'or de la valeur de deux mille francs au voyageur qui, indépendamment des conditions déjà énoncées, aura satisfait, autant que possible, à celles qui sont exprimées ci-après :

La société demande une relation manuscrite avec une

carte géographique, fondée sur des observations célestes. L'auteur s'efforcera d'étudier le pays, sous les rapports principaux de la géographie physique. Il observera la nature du terrain, la profondeur des puits, leur température et celle des sources, la largeur et la rapidité des fleuves et des rivières, la couleur et la limpidité de leurs eaux, et les productions des pays qu'ils arrosent. Il fera des observations sur le climat, et il déterminera, en divers lieux, s'il est possible, la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Il tâchera d'observer les races d'animaux, et de faire quelques collections d'histoire naturelle, notamment de fossiles, de coquilles et de plantes.

Lorsqu'il sera arrivé à Tombouctou, s'il ne peut aller plus avant, il s'informera des routes qui mènent à Kachnah, à Haoussa, au Bournou et au lac Tsaad, à Walet, à Tischit, et même à la côte de Guinée. Il recueillera les itinéraires les plus exacts qu'il pourra se procurer. Il consultera les habitans les plus instruits, sur la partie du cours du Dialliba qu'il ne pourra pas voir par lui-même.

En observant les peuples, il aura soin d'examiner leurs mœurs, leurs cérémonies, leurs armes, leurs lois, leurs cultes, la manière dont ils se nourrissent, leurs maladies, la couleur de leur peau, la forme de leur visage, la nature de leurs cheveux, et aussi les différens objets de leur commerce. Il est à désirer qu'il forme des vocabulaires de leurs idiomes, comparés avec la langue françoise; enfin, qu'il dessine les détails de leurs habitations, et qu'il lève les plans des villes partout où il pourra le faire.

On souscrit, pour l'encouragement du voyage dans l'intérieur de l'Afrique, chez M. Chapelier, notaire, trésorier de la société, rue de la Tixeranderie, et au bureau de la société, rue Taranne, n° 12.

Encouragement pour un voyage dans la partie méridionale de la Caramanie, contrée de l'Asie-Mineure.

La société entend, par la partie méridionale de la Caramanie, les contrées qui, au midi de la chaîne du mont Taurus, portoient autrefois les noms de Lycie, Pamphylie et Cilicie. Le capitaine anglois Beaufort a levé les côtes de

ce pays ; on pourra s'appuyer sur ses reconnoissances pour visiter l'intérieur.

On décrira le pays en parcourant les villes, bourgs et villages qui peuvent se trouver dans les vallées formées par les contre-forts du Taurus. Plusieurs de ces contre-forts sont très-élevés : on mesurera leur hauteur barométriquement, et l'on pénétrera dans la chaîne du mont Taurus qui les domine, et dont il sera nécessaire de mesurer également les plus hauts sommets. On examinera la nature du terrain, et on vérifiera si cette chaîne ne consiste pas dans une suite de plateaux élevés, semblables à ceux de la Cordillère d'Amérique. On suivra le cours des rivières, en observant qu'elles ont formé beaucoup d'attérissemens à leurs embouchures.

« La société demande une relation manuscrite et détail-
» lée, faite par l'auteur, d'après ses observations person-
» nelles, et accompagnée d'une carte géographique sur
» laquelle sa route sera tracée. »

L'auteur présentera le pays sous son aspect physique ; il en fera connoître le climat, le sol, les productions, la culture, l'industrie, le commerce et la population, dont il décrira les mœurs et les usages. Il donnera, autant qu'il lui sera possible, le plan des villes anciennes, dessinera les monumens, copiera les inscriptions grecques, romaines, arméniennes, et même musulmanes, qu'il rencontrera, et fera mention des monnaies anciennes qui lui seront offertes, en ayant soin d'indiquer les lieux où elles auront été trouvées. Il poussera ses reconnoissances au-delà du mont Taurus, afin de pouvoir rattacher ses itinéraires à des villes connues, telles que Erekli, Konieh, Akshéer, Kara-Hissar, etc., et il cherchera même à pénétrer jusqu'à l'Euphrate.

Il fera des observations de latitude en plusieurs endroits, et déterminera les longitudes, soit astronomiquement, soit par le moyen de la montre marine. On recommande particulièrement à son attention la transcription des noms des lieux dans la langue et dans les caractères du pays, et on le prie de remarquer si ces lieux ne portent pas différens noms, suivant le langage des différens peuples qui les habitent.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1827.

La relation devra être remise au bureau de la commission centrale avant le 1er janvier 1827.

Description des montagnes de l'Europe.

La société remet au concours le sujet du prix suivant, en le portant à 1500 fr.

« Déterminer la direction des chaînes de montagnes de » l'Europe, leurs ramifications et leurs élévations succes- » sives dans toute leur étendue. »

La société désire que l'on forme une série de tableaux, dans lesquels on rapportera le plus de mesures d'élévation au-dessus du niveau des mers qu'il sera possible d'en rassembler. Toutes ces mesures devront être accompagnées de l'indication précise du point de l'observation et de sa dépendance de telle chaîne ou de tel versant; il sera nécessaire de faire connoître le nom de l'observateur et la méthode qu'il a suivie.

La société préférera le travail qui, en s'étendant jusqu'aux rivages des mers, donnera la position géographique du plus grand nombre de points à l'aide desquels on pourroit tracer avec précision des lignes de niveau, ainsi que la ligne de séparation des eaux et les limites des différens bassins.

Mais la société, ne dissimulant pas les difficultés que présente la solution complète d'une telle question, déclare qu'elle décernera le prix au mémoire le plus riche en faits positifs et en observations nouvelles.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'année 1826.

Les mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale avant le 1er janvier 1826.

LETTRES

ÉCRITES DE LA COLOMBIA

Pendant un voyage de Caracas à Bogota et de cette ville à Santa-Marta, en 1823.

Extrait de l'original anglois.

(Suite et fin.)

Conformément à l'usage, j'allai avec mes compagnons de voyage présenter mes respects au vice-président Santander, et aux ministres Gual, Castillo et Restupo; le premier, en l'absence de Bolivar, est chargé du pouvoir exécutif. Le palais qu'il habite est loin d'étonner par la magnificenee de son ameublement et la beauté de sa construction ; pour mieux dire, c'est une maison fort laide. Le général Santander a beaucoup d'affabilité, et à des manières simples joint celles d'un homme qui a beaucoup vécu dans le monde. M. Gual, le ministre des affaires étrangères, passe pour avoir du talent, c'est le ministre le plus influent dans le conseil. Castillo, le ministre des finances, joint à une rare probité de grandes con-

noissances. Restupo, le ministre de l'intérieur, est aussi un homme très-poli et très-bien élevé ; il est chargé d'écrire l'histoire de la révolution ; et, comme à raison de son emploi il est en possession des documens les plus authentiques, on peut supposer que son ouvrage contiendra un récit exact des faits. Le général Briceno Mendez est le ministre de la guerre ; on en dit également beaucoup de bien. Nous ne nous bornâmes pas à rendre des visites à ces personnages ; nous allâmes voir aussi l'évêque de Maracaïbo et de Mérida, membre du sénat; c'est le seul prélat qui existe aujourd'hui dans la république, car les autres siéges sont vacans. C'est un vieillard d'une figure respectable ; son dévouement pour l'église et pour le nouveau gouvernement est égal à son attention pour les étrangers. On en peut dire autant du général Urdaneta, président du sénat, et de M. Pena, juge de la haute cour.

Les autres personnes avec lesquelles je me liai sont trop connues dans le pays, et, par cette raison, trop intéressantes pour les Européens, pour que je néglige d'en parler; ce sont les membres du congrès.

Les discussions dans les deux chambres sont publiques, excepté dans certains cas, lorsque l'on juge convenable qu'il en soit autrement. Cette réserve a lieu moins souvent dans la chambre du sénat que dans celle des représentans. Dans

une assemblée délibérante si récemment établie, et composée des membres qui nécessairement n'ont pas eu de nombreuses occasions d'assister aux séances du même genre qui ont lieu chez les nations plus civilisées, il seroit injuste de s'attendre à une grande éloquence, qui est en général le résultat d'une éducation achevée et d'une longue pratique dans l'art de parler. Les moyens bornés que l'on avoit de s'instruire sous l'ancien gouvernement, et la date récente des institutions qui régissent aujourd'hui les Colombiens, leur servent d'excuse suffisante à cet égard; néanmoins on entend les débats du congrès avec plaisir; on reconnoît que les députés sentent l'importance de leurs devoirs et la confiance dont leurs commettans les ont investis; que tous leurs efforts tendent à découvrir la vérité et à rendre justice à chacun sans acception de personnes; quelquefois ils divaguent, mais les décisions font honneur à leur zèle. Si les discours sont ordinairement très-courts, ils ont au moins le mérite de se diriger vers le point de la question, sans chercher les ornemens de la rhétorique. Du reste on est surpris de la facilité avec laquelle la plupart des membres énoncent leur opinion. On s'attend naturellement à trouver dans une assemblée nouvelle de la défiance et de l'hésitation lorsque ses membres parlent pour la première fois en public sur des sujets qui exigent un certain degré d'ordre

et d'analyse. Ici, cela a lieu avec toute l'aisance d'une conversation ; les plus longs discours que j'ai entendus n'ont pas duré plus de vingt minutes ; ordinairement ils sont finis dans dix et même cinq.

Parmi les orateurs les plus distingués du sénat, dont seize membres seulement sont présens, quoique leur nombre soit de quarante, on doit citer le senor Hurtado, qui s'exprime avec une facilité remarquable, et principalement le senor Soto, homme d'un grand sens, et dont les sentimens sont très-libéraux. Personne n'a des principes plus indépendans que le père Bréceno, du département de l'Orenoque ; il est surtout en garde contre les empiétemens du pouvoir exécutif. L'évêque de Mérida n'est pas un des personnages les moins marquans du sénat ; mais, comme le disoit un Français, « il a été très-bon pour l'indépendance, mais il est fort mauvais pour la liberté. » Il énonce son opinion sur tous les objets soumis à la discussion, et par conséquent divague souvent, ce qui excite la gaîté de la chambre ; bien loin de s'en formaliser, il est le premier à en rire. Le vice-président Torrès est assez éloquent et raisonne très-bien ; d'ailleurs on dit qu'il est ministériel ; il n'en est pas de même du général Narino, qui a précédemment été vice-président de la république, et dont la haine pour Santander a été sur le point de bouleverser l'état. Il a de grands talens ;

on lui reproche d'avoir mis beaucoup de sévérité dans l'exercice de son pouvoir. Ce n'est que depuis peu qu'il est venu siéger dans la chambre; car, avant d'y prendre place, il a été obligé de se laver de diverses accusations portées contre lui par un anonyme, mais insérées dans le journal officiel. On lui imputoit d'avoir appliqué à son usage des fonds de la caisse publique et de n'avoir pas payé ce qu'il devoit; il s'est complétement justifié devant le sénat.

Parmi les députés, on remarque le talent plein de chaleur et de modération du présidentCaycedo, l'éloquence entraînante de Pierre Mosquera, la dialectique serrée de Palacio, et les raisonnemens persuasifs du père Santander: Herrera, Olivarez, Borrezo, sont aussi des orateurs de premier mérite. Le nombre des membres élus est de quatre-vingt-cinq; il n'y en a que cinquante présens; ceux qui manquent sont principalement ceux de Quito; très-peu d'entre eux sont arrivés à cause de la longueur du voyage qu'ils ont à faire.

La législature est en ce moment privée des talens de deux de ses meilleurs orateurs, Gual et Castillo, nommés secrétaires d'etat. J'ai eu occasion d'entendre Gual deux fois : la première, il s'agissoit de décider s'il convenoit d'accorder au général Bolivar la permission de marcher au secours des Péruviens : Gual opina pour ce parti, en démontrant, avec une grande éloquence, que ce

seroit une démarche très-honorable pour la république de Colombia, qui avoit été la première à déclarer et à consolider son indépendance, et qui seroit la dernière à déposer son épée victorieuse tant qu'il resteroit un ennemi à chasser même du territoire de ses alliés. Tout le monde ne partageoit pas son avis; quelques personnes regardoient la mesure comme impolitique; elles pensoient qu'il seroit trop hasardeux de permettre au principal mobile de la république de quitter son territoire et d'aller dans un pays aussi éloigné que le Pérou, tandis que l'ennemi étoit en possession des points principaux sur la côte septentrionale, et faisoit des irruptions fréquentes sur une vaste étendue du territoire qu'il tenoit dans des alarmes continuelles. Gual combattit cette objection avec une énergie singulière; il prouva que, si l'on n'alloit pas au secours des patriotes du Sud, ils seroient très-probablement subjugués par les Espagnols, qui s'y trouvoient en ce moment les plus forts; que, dans ce cas, ceux-ci entreroient vraisemblablement dans la Colombia et recommenceroient la guerre. De tous les membres du congrès que j'ai entendus, Gual est le seul qui puisse être justement regardé comme un orateur; d'ailleurs, ses avantages personnels lui donnent des titres à cette distinction; il est de belle taille, sa voix est mâle, ses gestes aisés; il s'exprime avec abon-

dance, et en théorie, au moins, il a une connoissance suffisante des gouvernemens européens et des principes qui dirigent leurs actions.

La situation de Bogota est admirable, tant pour le climat et la richesse du sol qu'à cause de la facilité des communications ; il est fâcheux seulement qu'on n'entrevoie encore que la possibilité de ces communications ; car, jusqu'à présent, elles sont dans l'état le plus affreux : cependant Bogota est destinée à jouir d'une grande splendeur : à l'ouest, la Magdalena lui ouvre l'entrée de la mer des Antilles ; à l'est, l'Orénoque et le Meta lui permettent d'avoir des relations avec l'Océan-Atlantique.

La température est uniforme : rarement le thermomètre varie de plus de 3 à 4 degrés. Durant mon séjour, il n'est jamais descendu au-dessous de 58° (11°,58), et cependant le temps fut très-variable. Durant la première quinzaine, il plut continuellement : alors le thermomètre fut au plus bas, eusuite le temps fut très-serein et le soleil très-chaud ; cependant le thermomètre ne marqua pas plus de 63° (13°,76). On doit naturellement attribuer ce climat tempéré et agréable à la grande élévation du plateau sur lequel la ville est située : M. de Humboldt a calculé qu'elle est de plus de 1300 toises au-dessus du niveau de la mer. Il en résulte une grande rareté d'air. Les étrangers éprouvent durant la première semaine une

grande difficulté à respirer et une sensation désagréable dans le corps : bientôt on s'y habitue. Si l'on s'expose beaucoup au soleil, la peau en souffre plus que dans un climat plus chaud.

Bogota est située par 14° 6′ de latitude nord et par 98° 30′ de longitude ouest, au pied de deux montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre, en se dirigeant du nord au sud. Cette ville est un peu exhaussée au-dessus de la vaste plaine qui s'étend à une distance d'une trentaine de lieues jusqu'à la base d'autres montagnes, et qui, par l'extrême fertilité du sol, pourroit être un véritable jardin. La partie qui touche à Bogota est partagée en *Potreros* ou pâturages pour le bétail ; la plus grande portion est en communaux, ou couverte de buissons ou bien de marécages. Il seroit facile de sécher ceux-ci ; la rivière de Bogota serpente au milieu de la plaine, à peu près à trois lieues de la distance de la cité qui a pris son nom.

On n'est pas d'accord sur le rang qu'on doit assigner à Bogota relativement à Caracas : quelques personnes seroient tentées de préférer celle-ci : j'avoue que Bogota me plaît davantage; la fraîcheur de son climat convient mieux aux Anglois, parce qu'elle permet de faire plus d'exercice.

Les montagnes aux pieds desquelles est située Bogota ont 17,000 pieds d'élévation au-dessus de la mer; elles abritent complétement la ville des

vents d'est, et lui fournissent une abondante provision d'eau. Elles s'appellent Monserrat et Guadalupe : au sommet de chacune il y a un couvent où les habitans se rendent en pélerinage à diverses époques de l'année. On me dit que l'on y envoyoit les moines pour faire pénitence : je n'en suis pas surpris ; car les cimes sont très-souvent cachées par les nuages. Un matin, j'y fis une excursion ; j'y jouis à mon aise de la vue de la ville et de la plaine de Bogota, ainsi que de la variété prodigieuse et de la beauté des arbrisseaux qui croissent sur le flanc des monts : c'est un véritable jardin botanique. La montée est tortueuse et difficile.

On estime que la population de Bogota peut être de 35,000 âmes ; j'en doute ; car aucune ville de la république ne renferme un plus grand nombre de moines, de religieuses et de prêtres. Bogota, vue des montagnes situées par-derrière, se présente avec avantage : les rues sont étroites, mais tirées au cordeau, et pavées ; plusieurs ont des trottoirs : la plus grande, la Calle-Real, est bordée de magasins qui dépendent de maisons presque généralement ornées de balcons verts. Une eau vive et claire coule continuellement dans les ruisseaux qui traversent les rues. Je pense que les églises et les couvens occupent la moitié de la ville, et je crois que je n'exagère pas : on en compte trente-trois qui, avec leurs clochers

et leurs dômes, contribuent à embellir l'aspect ; mais en même temps elles doivent produire un effet fâcheux pour l'industrie et le bien des habitans. Cet inconvénient est heureusement beaucoup moins fort qu'auparavant ; plusieurs couvens sont en partie abandonnés ; d'autres le sont entièrement depuis la révolution. Toutefois la quantité des fainéans destinés à tenir le peuple dans l'ignorance est encore excessive.

Au bout de la Calle-Real est le marché où l'on trouve toute sorte de denrées : le poisson seul y manque. Si l'on excepte les ananas et les grenadilles, les fruits ne valent rien. Les objets de luxe sont rares et fort chers. Les vins de France sont passables. En général, toutes les marchandises qu'on tire d'Europe sont à un très-haut prix : un chapeau, une paire de bottes / coûtent jusqu'à 16 piastres (80 fr.) ; un habit de drap commun, 30 p. (150 fr.) ; un habit de drap fin, 60 p. (300 fr.) ; une douzaine de gobelets, 10 p. (50 fr.); une douzaine de tasses et de soucoupes communes, 9 p. (45 fr.). Les principaux négocians de Bogota envoient acheter leurs marchandises à la Jamaïque.

Le costume des habitans, surtout celui des femmes, est original. La femme du bel air et la femme du peuple sont vêtues également lorsqu'elles sortent. Une robe noire taillée à la mode espagnole, un morceau de drap bleu qui leur

couvre la tête et leur descend jusqu'aux hanches, composent leur habillement et les enveloppent si bien, qu'on voit à peine leur visage ; elles mettent par-dessus un grand chapeau de castor ou de soie à bords très-larges. Les dames conviennent que cette mode est barbare ; mais elles n'ont pas le courage d'y renoncer. Quant à la chaussure, elles ne la soignent pas moins que les femmes de la péninsule européenne. Les gens du peuple sont parfois élégans dans leur mise : néanmoins, comme ils marchent nus pieds, il en résulte que le luxe de leurs habits n'est que ridicule. Les paysans ne portent qu'une *roquilla*, espèce de blouse faite d'un morceau de laine ou de coton, qui a au milieu une ouverture pour y passer la tête. Ce vêtement couvre entièrement le corps ; et, comme il ne laisse pas voir les bras, il donne à celui qui en est affublé un air d'indolence qni choque les Européens, habitués à voir chez eux une grande activité dans la classe ouvrière : néanmoins, cet habit ne manque pas de grâce, à cause de ses plis nombreux (1).

On a raison de vanter la beauté des femmes de Bogota ; elle frappe d'autant plus les étrangers, que dans tant d'autres villes de la Cordillère ils

(1) On trouve, dans le *Voyage* de M. Mollien dans la république de Colombia, une représentation exacte de ces costumes.

n'ont rencontré qu'une population fort laide. Les femmes de Bogota ont un teint brillant qui donne à leurs yeux noirs et à leurs traits réguliers une expression enchanteresse : par malheur, la négligence de leur mise et de leur maintien les rend inférieures aux Espagnoles ; elles ont le pied mignon et la démarche aisée : tant de charmes font regretter qu'elles ne possèdent pas ces qualités précieuses qui rehaussent si bien les attraits de la beauté. L'illusion dure peu quand celles-là manquent. Il y a peu de villes où l'on remarque autant de corruption chez les femmes. Les exceptions ont extrêmement rares.

Durant mon séjour à Bogota, je profitai d'un moment où les pluies devinrent moins fortes pour visiter le saut de Tequendama. Je partis de la ville à la pointe du jour, et traversai la plaine en me dirigeant au sud-ouest. A trois lieues de distance, on trouve le village de Soacha, entouré de champs fertiles : de là, jusqu'aux bords de Bogota, on compte à peu près une demi-lieue : je fus obligé de traverser la rivière dans une pirogue, parce qu'elle étoit débordée. Nous prîmes un guide au village et des chevaux à une ferme voisine pour achever notre route. On traverse ensuite la chaîne de montagnes qui ferme la plaine au sud-ouest : parvenus au sommet, nous avons découvert tout le pays inférieur que l'inondation rendoit semblable à un grand lac, duquel s'éle-

voient des collines de formes diverses. A l'autre extrémité de la plaine, l'horizon, formé d'une longue suite de hauteurs, étoit très-pittoresque.

On compte à peu près une lieue de la rivière au saut : quand on a franchi les montagnes, le pays se couvre tout à coup de bois d'une végétation vigoureuse et d'arbrisseaux de la plus grande beauté. On descend par un chemin sinueux à travers un pays sombre : on est encore à une grande distance de la chute, et l'on entend son mugissement.

Lorsque nous n'en fûmes plus éloignés que d'un quart de mille, il fallut de nouveau mettre pied à terre et descendre par un sentier escarpé jusqu'au bord du précipice. Comment essayer de donner une idée de la vue étonnante de ce saut ? Après être sorti de la plaine, le Bogota se resserre et devient plus profond ; sa largeur est au plus de quarante pieds : de chaque côté croissent des arbres, à travers lesquels il coule avec une vitesse prodigieuse. Que le lecteur se représente qu'il est placé sur le bord de l'abîme, de niveau avec le lit de la rivière, dont il n'est éloigné que de cent cinquante pieds ! On regarde, et l'on aperçoit cette masse immense d'eau se précipiter avec une force inexprimable, à une profondeur de 650 pieds, dans un vaste bassin dont les côtés sont des rochers perpendiculaires.

Cet énorme volume d'eau, à l'instant où il

tombe, forme un arc brillant et transparent ; un peu plus bas, il blanchit et devient écumeux ; enfin, au bord de la chute il se divise en des millions de tubes que je ne puis mieux comparer qu'à des fusées volantes. Ces diverses modifications ne sont pas moins belles que variées ; ce qui est dû à la différence de la gravitation et à la rapidité de l'évaporation qui a lieu avant qu'elles arrivent en bas. Cette chute fait un bruit vraiment assourdissant : elle envoie en haut d'épais nuages de vapeur qui s'élèvent à une hauteur considérable, et qui, se mêlant avec l'atmosphère, forment dans leur ascension des arcs-en-ciel très-brillans. Ce qui prouve l'évaporation extraordinaire que l'eau subit, en tombant, est le volume comparativement très-petit du ruisseau qui coule du pied de la chute.

Le *Salto*, comme on l'appelle dans le pays, est une des plus grandes merveilles du monde ; c'est probablement la plus extraordinaire dans son genre, même dans ce pays, où la nature se montre constamment sous les formes les plus gigantesques et les plus fantastiques. Elle semble, pour ajouter à l'effet de cet ouvrage imparfait, avoir prodigué dans ce qui l'entoure tout ce qui pouvoit en faire l'objet le plus étonnant et le plus ravissant. Des flancs rocailleux de l'immense bassin, tapissé d'arbrisseaux et de buissons pendans, jaillissent de nombreuses sources qui augmentent

l'impression produite par l'ensemble du tableau. Au fond du bassin, l'eau qui sort coule avec impétuosité sur un lit pierreux ombragé par des arbres, et se perd dans les sinuosités obscures des rochers.

Du niveau de la rivière sur lequel on se tient pour admirer ce spectacle sublime, les montagnes s'élèvent à une hauteur considérable ; elles sont entièrement couvertes de bois : tout à coup elles s'entr'ouvrent, et permettent aux regards de se porter à une grande distance : par un temps clair, on découvre les montagnes d'Antioquia, dont les sommets sont cachés sous des neiges perpétuelles. Des oiseaux du plumage le plus beau, particuliers à ce lieu, et différens de tous ceux que j'avois vus auparavant, planent au-dessus de cet abîme terrible.

Une autre curiosité de cette province est un lac que l'on suppose avoir été fréquenté par les Indiens aborigènes pour y adorer leurs idoles. On a toujours pensé qu'il renferme de grands trésors. Un particulier a récemment entrepris de le dessécher et a dépensé beaucoup d'argent à cet essai : le manque de fonds l'obligera probablement de renoncer à sa tentative. Je vis, chez un habitant de Bogota, une idole d'or massif qui avoit été trouvée dans le lac ; elle avoit trois pouces de haut, et ressembloit à celles qui sont l'objet de la vénération des Hindous.

Le dimanche, 23 juin, je dis adieu à Bogota; la saison étoit favorable pour voyager, les chemins étoient passables : je traversai Fontibon et Serrepula, et je m'arrêtai à Facatativa. Le lendemain, je descendis de la plaine de Bogota dans des régions plus chaudes : je passai la nuit à Billeta, ensuite je traversai Guaduas le 24; enfin, je descendis par le chemin le plus affreux que j'eusse trouvé dans la république sur les bords de la Magdalena, c'est-à-dire d'une élévation de 7,494 pieds au-dessus de la mer, à une hauteur moyenne de 349 pieds. Durant ce trajet, je fus constamment mouillé par la pluie qui tomboit à torrens : le tonnerre grondoit avec un fracas extraordinaire. Les orages inondoient les routes, et rendoient mon voyage fort désagréable.

Je restai peu de jours à Honda : une chaleur de 98° (27°,37) et les piqûres des ejens, très-petites mouches, en faisoient pour moi un séjour insupportable : je me hâtai de louer une pirogue et un équipage de nègres. Les arrangemens terminés, je descendis la Magdalena avec une rapidité extraordinaire et souvent effrayante : dans la même journée, nous vîmes les embouchures du Rio Negro, du Rio Claro, du Rio de la Mien, et les petits villages de Guarumo et de Buena-Vista. Nous parcourûmes ainsi près de vingt lieues de pays.

La nuit, nous couchâmes sur un banc de

sable : ce lit peu commode nous offrit un désagrément d'un genre terrible, je veux parler de la visite d'un jaguar ou léopard d'Amérique. Les craintes que l'approche de cet animal m'inspira n'étoient pas sans fondement, puisqu'il attaque les hommes. C'est un ennemi également dangereux pour le caïman : il saute sur cet amphibie, lorsque celui-ci est endormi au soleil, et le dévore aisément pour peu qu'il soit jeune; mais, s'il a affaire à un vieux caïman, la victoire change de côté; ce dernier plonge à l'instant dans l'eau et noie le jaguar. Lorsque le jaguar veut traverser le fleuve, il a soin de pousser des rugissemens lugubres pour effrayer les caïmans et les écarter. Un autre animal fort commun sur les rivages de la Magdalena, la tortue, n'est qu'une victime exposée à tout moment à devenir la proie des caïmans et des jaguars, si elles ont le bonheur d'échapper aux hommes.

Aucun événement remarquable ne signala mon voyage de Honda à Santa-Marta. J'y employai neuf jours, tandis qu'en remontant le fleuve, cinquante jours suffisent à peine pour parcourir la même distance. Je n'eus à me plaindre que de l'excès de la chaleur, des nuées de moustiques et de chauve-souris, et d'autres animaux qui voltigeoient autour de nos têtes, des craintes que m'inspiroit le voisinage des caïmans et des jaguars, et surtout de la société de mes bogas ou

matelots, race d'hommes détestable, digne tout au plus d'être placée au-dessus de la brute.

Le dernier jour de ma navigation sur la Magdalena, j'entrai dans un défilé resserré qui conduit par une suite de petits lacs jusqu'à Cienega. En ce moment le soleil, se levant derrière la Sierra de Santa-Marta, dont la hauteur est au moins de 1,000 toises au-dessus du niveau de la mer, le clocher de l'église de Baranquilla s'élançoit du milieu d'un bois voisin. Le bruit de la mer que j'entendois dans le lointain, après un voyage de 2,000 milles dans l'intérieur des terres, m'annonçoit que je me rapprochois de cet Océan qui devoit me reporter dans ma patrie et au milieu de mes amis.

Nous ne pûmes avancer que lentement, à cause de la quantité d'herbes flottantes dans le fleuve; elles lui sont apportées par le Cauca, son principal affluent qu'il reçoit à gauche; elles forment des paquets qui s'entrelacent et une barrière presque impénétrable.

Le premier lac dans lequel j'entrai est le Clarin, dont la longueur est à peu près de deux lieues; on va de là successivement dans les autres lacs qui aboutissent au Cienega : celui-ci est grand; son eau est salée. Le vent d'ouest, qui souffloit avec force, rendit la traversée de ce lac fort incommode; car ma pirogue, fort basse, m'exposoit entièrement à la lame. Je débarquai à

Pueblo-Viejo, et j'y louai des mules qui me conduisirent à Santa-Marta sur une route sablonneuse, où je souffris beaucoup de la soif et de la chaleur.

Je fus retenu à Santa-Marta plus long-temps que je ne l'avois pensé. Heureusement, un habitant que je connoissois m'offrit un logement chez lui. Que de reconnoissance je dois à cet homme obligeant! Sans sa prévenance, il y auroit eu de quoi périr d'ennui; car, de toutes les villes tristes que j'ai rencontrées, celle-ci l'est plus que les autres: un homme que ses affaires n'occupent pas à Santa-Marta, y est privé de ressources pour passer le temps. La chaleur excessive, qui est rarement au-dessous de 90° (25°,75), empêche de sortir pendant le jour: le seul divertissement est de se baigner le matin et le soir, de se promener sur le rivage ou dans les bois derrière la ville qui sont d'une fraîcheur agréable, quoiqu'ils fourmillent de serpens; ils se prolongent à l'est, à plusieurs milles de distance, jusqu'à de très-hautes montagnes qui s'élèvent à 16,419 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette chaîne, nommée *la Nevada*, parce qu'elle est couverte de neiges éternelles, est tapissée de grands bois ou de broussailles sur ses flancs. La plaine intermédiaire est parsemée de nombreux jardins ou *quintas*, où l'on cultive des fruits et des plantes potagères pour approvisionner le marché; ils ap-

partiennent surtout à de pauvres gens, ils sont généralement mal tenus.

Le port est ouvert du côté de l'ouest: de tous les autres côtés, il est entouré de terres très-hautes et défendu par des ouvrages très-forts. Au centre du canal est le Moro, île haute et rocailleuse, surmontée d'un château qui commande l'entrée. En montant sur le promontoire qui protège le port contre le vent du nord, on a, d'un côté, la perspective très-pittoresque de la ville et de la baie; de l'autre, la mer des Antilles et la côte escarpée du continent qui se prolonge à l'est. J'allois jouir de la fraîcheur de la brise en cet endroit, qui est de plusieurs degrés moins chaud que la ville.

Les malheurs de la guerre ont ruiné Santa-Marta; on n'y compte pas 5,000 ames. Cette population diminuera sans doute encore, si l'on poursuit le projet qu'on a mis en avant de construire un port à Savanilla, hameau bâti à l'embouchure du Rio Magdalena. Mon séjour à Santa-Marta fut égayé par les fêtes qui eurent lieu pour la prise de Maracaïbo sur les Espagnols. Au bout de quinze jours, je trouvai un navire destiné pour la Jamaïque. Je partis le 1er août, et j'arrivai à Kingston peu de jours après (1).

(1) Le voyage dont nous venons de présenter une analyse détaillée, peut être considéré comme formant un sup-

---

Un autre voyageur anglois donne des détails sur les contrées de l'Amérique baignées par le Grand-Océan.

M. Basile Hall, capitaine de vaisseau de la marine royale, déjà connu par un voyage dans les mers voisines de la Chine et aux îles de Lieou-Kieou, fut chargé, en 1820, de visiter le Grand-Océan, d'en signaler les dangers, d'en étudier les vents, les courans; enfin, de recueillir tous les renseignemens nautiques nécessaires aux expéditions maritimes que le commerce ou le gouvernement anglois auroient intention de faire un jour dans les parages de l'Amérique occidentale. Jamais commission plus importante ne fut confiée à un marin plus expérimenté.

Le vaisseau *le Conway*, que commandoit le capitaine Hall, partit d'Angleterre le 10 août 1820. Il toucha d'abord à Ténériffe. De Rio de Janeiro

plément au voyage de M. Mollien, dont on trouve la notice dans le Tome XXIV, page 380, des *Nouvelles Annales des Voyages*. Nous saisissons cette occasion pour annoncer qu'une nouvelle édition de la relation de M. Mollien vient de paroître. Cet ouvrage est intitulé :

Voyage dans la république de Colombia en 1823; deux volumes in-8°, avec une carte, des vues et diverses figures.

Paris, chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23. Prix, 14 fr.

il entra dans le Rio de la Plata, d'où il se dirigea sur Valparaiso, port principal du Chili. Le 25 novembre, il étoit dans le voisinage du cap Horn, que la relation de l'amiral Anson a représenté comme un des passages les plus redoutables, mais qui a cessé de l'être depuis les progrès de la navigation. Le capitaine Hall suppose que le nom de Terre-du-Feu qu'on a donné à l'île ainsi appelée par les géographes, vient d'un volcan qui brûle à une distance peu éloignée dans l'intérieur.

Le Conway mouilla, le 19 décembre, devant Valparaiso; un mois après, il reçut l'ordre de partir pour le Callao : neuf jours lui suffirent pour y arriver.

Le capitaine Hall y resta jusqu'au 28 février 1821; ensuite il revint à Valparaiso, quitta de nouveau ce port, le 26 mai, pour explorer la côte du Pérou. Dans cette traversée, ce navigateur perdit rarement la terre de vue : le premier port où il toucha fut Arica, ville ruinée par la guerre. On mit à la voile le 9 juin : trois jours après, on jeta l'ancre à Ylo, ville souvent citée dans les voyages de Dampier. D'Ylo, *le Conway* alla à Mollendo, port de la grande ville d'Arequipa, et dont les environs sont remplis des cendres vomies par un volcan de ce nom. Quatre jours après son départ de Mollendo, le capitaine Hall entra au Callao.

Pendant son séjour dans ce port, il alla à Lima, où il recueillit beaucoup d'observations intéressantes sur les mœurs et le caractère des habitans; enfin, il retourna à Valparaiso. Pour la troisième fois, il en sortit le 1er pour aller à la Concepcion, dernier port du Chili au sud; puis il poussa jusqu'à l'île de Mocha; de là il revint à Valparaiso: il y trouva l'ordre de retourner encore au Callao. Cette fois, il devoit visiter particulièrement la côte du Chili située au nord de Valparaiso. Conformément à ces ordres, il entra successivement dans la baie de Coquimbo, dans le port de Guasco, enfin dans la rade de Copiapo. Le prétexte de ce voyage étoit de protéger le commerce anglois; le véritable motif étoit de connoître l'état des mines de cuivre et d'argent exploitées dans les environs des villes situées sur les baies que visitoit le capitaine Hall.

Le Conway alla ensuite à Payta, puis à Guayaquil; il resta dans ce dernier port jusqu'à la fin de l'année 1821.

On jugera, d'après la route suivie par le capitaine Hall, par ses fréquentes stations dans les divers ports de l'Amérique sur le Grand-Océan, et par les excursions qu'il a faites dans l'intérieur des terres, quel puissant intérêt offre la relation de son voyage: la solidité des observations nautiques qu'il a recueillies est garantie par la scrupuleuse attention qui l'a dirigé dans cette partie

de son travail. Les détails qu'il donne sur le caractère et les mœurs des habitans du Chili et du Pérou, annoncent un homme judicieux et impartial. La modération avec laquelle il s'exprime est un sûr garant de sa bonne foi. Naturellement porté pour la cause des indépendans, il n'est point aveugle sur le compte des principaux chefs de l'indépendance; il en parle avec une franchise propre à faire mieux connoître ces hommes qui déjà appartiennent à la postérité.

Rien surtout ne mérite plus l'attention du lecteur que la description physique du Pérou et du Chili. Le capitaine Hall décrit bien, il a de l'âme, les beautés de la nature le touchent, et, dans ses peintures, il s'élève parfois à la hauteur des grandes scènes qu'il a sous les yeux.

La masse imposante de rochers qui terminent au sud l'extrémité de l'Amérique, le volcan dont les feux l'éclairent continuellement comme un fanal placé par la nature pour en signaler aux navigateurs les abords dangereux, fournissent au capitaine Hall une description fort intéressante : en même temps on sait gré au marin habile des avis utiles à toutes les nations qu'il a mêlés aux récits propres à satisfaire l'imagination.

Le Chili, par sa position en dehors du tropique du capricorne, jouit d'une température fort agréable : on y retrouve le climat de Cadix. L'été dure depuis novembre jusqu'en mars ; c'est

l'époque des vents du sud. Lorsque les vents du nord leur succèdent, l'hiver commence, alors le froid est très-vif, et l'on est obligé de se chauffer, comme en Espagne, au moyen de *braséros*, réchauds en cuivre remplis de charbon allumé : en toute autre saison, le thermomètre se maintient ordinairement entre 62 et 64° (13°32-14°21).

Les sommets des Andes qui bordent le Chili sont en tout temps couverts de neige. On ne peut les franchir qne sur des mules lorsqu'on veut descendre dans les plaines de Buenos-Ayres, où la poste est établie régulièrement, et où l'on voyage dans des chariots peu commodes. Les courriers du gouvernement font ce trajet en douze jours.

Quoique les Espagnols occupent le Chili depuis près de trois siècles, l'aspect de ce pays est en général encore sauvage : l'on ne retrouve les habitudes, les mœurs et les arts de l'Europe que dans le voisinage des villes : Santiago, qui, comme capitale, occupe le premier rang, le mérite par la beauté de sa situation, la régularité des rues, la propreté des maisons : celles-ci sont carrées, à un seul étage, et recouvertes d'un toit en terrasse ; la plupart ont un jardin.

La Concepcion, la ville la plus importante du Chili après Santiago, est remplie d'un peuple actif, intelligent, ardent pour les progrès de la civilisation du pays, mais qui n'a pas essayé encore de tirer parti des richesses agricoles que son terri-

toire pourroit lui procurer. Les terres qui l'environnent, les bois précieux que renferment les forêts, rien n'est exploité.

Cependant l'habitant de la Concepcion n'est pas tout-à-fait coupable ; les tremblemens de terre, les troubles de la guerre civile, les ravages des Araucanos, doivent souvent porter le découragement dans son cœur. Osera-t-il ensemencer les riches bords du Biobio, exposés sans cesse aux incursions des Indiens? On voit avec plaisir, en parcourant la relation du capitaine Hall, qu'une partie de ces maux ont cessé. Benavides, Espagnol, chef féroce des Araucanos, n'existe plus : tombé entre les mains des indépendans, il a été fusillé, et les Indiens qu'il commandoit sont à peu près rentrés dans l'obéissance.

L'indépendance du Chili semble assise sur des bases de jour en jour plus solides; néanmoins, l'impartialité du capitaine Hall ne peut dissimuler les inquiétudes que cause encore l'ambition des principaux chefs; il ne se trompe pas sur le patriotisme des premiers citoyens; le motif de cette ardeur, il l'explique par le désir de parvenir aux emplois, pendant que l'indifférence du peuple est facile à comprendre en réfléchissant qu'il n'a aucune part aux affaires. C'est aussi la cause de la haine des Indiens pour l'indépendance; sachant qu'on l'a proclamée en leur nom, ils en réclament le bienfait : la république veut les incor-

porer parmi ses sujets pour les soumettre aux réquisitions de tous genres : ils cherchent à se soustraire à un joug qui ne convient pas à leurs idées de liberté.

Il faut lire dans l'ouvrage du capitaine Hall la relation curieuse qu'il donne de la guerre de l'indépendance du Chili ; indépendance qui, proclamée en 1810, n'a été universellement reconnue qu'en 1818, après la bataille de Maypo, gagnée par San Martin.

Ce général, né au Paraguay, occupe une place distinguée dens l'ouvrage du capitaine Hall ; il paroît meme en être tout-à-fait digne par sa conduite désintéressée au Chili et par les talens qn'il a déployés au Pérou. On consent de bon cœur à lui accorder l'épithète d'habile que lui donne ce navigateur, en le voyant, par des manœuvres adroites, jeter l'inquiétude, puis la division parmi les royalistes de Lima, au point d'obliger le vice-roi à s'enfuir dans les montagnes et à abandonner la capitale à son compétiteur. Mais celui-ci, craignant d'exciter l'envie des Péruviens, se garde de se précipiter dans Lima, ainsi que dans une ville prise d'assaut ; il annonce d'abord au vieux gouverneur de Lima que ses soldats sont les siens ; et, pendant qu'il soulève les noirs, il propose de les contenir. Ses offres semblent trop généreuses pour être sincères. Pour les mettre à l'épreuve, on le prie de faire écarter un de ses bataillons campé sous les murs de la ville : à l'instant ses

soldats se retirent : cette preuve d'obéissance obtient un succès complet ; la bonne foi de San Martin est reconnue, les applaudissemens l'appellent déjà dans les murs de Lima ; une députation va le supplier d'y entrer : il se rend aux prières de cette députation ; l'enthousiasme est au comble. Bientôt le vainqueur de Maypo change de rôle : vingt-deux jours après son entrée à Lima (3 août 1821), il usurpe le protectorat.

Ainsi, soit comme militaire, soit comme politique, le capitaine Hall nous peint San Martin comme un homme fort remarquable : peut-être même, après avoir lu ce portrait, se rangera-t-on de l'opinion de beaucoup de personnes qui le placent au-dessus de Bolivar.

Cochrane est naturellement le héros de notre voyageur. Arrivé en 1818, ce membre du parlement anglois est sans cesse sur la scène politique : on ne peut douter qu'il n'ait puissamment contribué à l'indépendance de cette partie de l'Amérique, D'après ses conférences fréquentes avec les capitaines de vaisseau anglois, on peut le regarder comme agissant, dans toutes ses expéditions, conformément aux instructions du cabinet de Londres.

Les ports, sur toute la côte du Chili, ne sont ordinairement que des baies mal abritées, où les vaisseaux ont beaucoup de peine à faire leurs approvisionnemens. Il n'en est pas de même de

Valparaiso et du Callao : on y fait un commerce fort important, et avec lequel la baie de Coquimbo peut seule rivaliser pour la richesse des mines qu'on exploite dans son voisinage.

On est frappé du contraste qu'offrent les ports du Pérou et du Chili ; ces derniers ont l'avantage. Si le Pérou a un sol plus riche, ún ciel plus bienfaisant, le Chili renferme, en revanche, une population plus industrieuse et plus active. Laissons parler le capitaine Hall : « Le port de Valparaiso étoit rempli de bâtimens ; les magasins de la douane étoient encombrés de marchandises : on ne voyoit sur la route du port à la capitale que des mulets chargés de toutes sortes de marchandises, tandis que, dans le port, on portoit continuellement à bord des navires des vins et des grains destinés à former leur chargement. D'un autre côté, on y voituroit des lingots pour l'Europe, en paiement des marchandises déjà vendues dans l'intérieur. Une grande activité régnoit dans toutes les classes; partout on voyoit des écoles, des bibliothèques; on voyageoit sans passe-port ; chacun portoit sur sa physionomie un air de liberté et d'indépendance : l'habillement même avoit changé; des habits d'une forme moins barbare avoient remplacé l'ancien costume ; les modes de l'Europe pénétroient dans toutes les classes; changement, ajoute le capitaine Hall, frivole en apparence, mais d'un haut

intérêt, parce que la forme d'un vêtement consacre beaucoup de préjugés ou établit une infinité d'idées nouvelles.

Au Pérou, tout étoit différent (il faut se rappeler que l'auteur écrivoit en 1821; néanmoins l'état des choses a peu changé); le port de Callao étoit fermé avec des chaînes de fer, les bâtimens étoient rangés dans un coin près du fort et entourés de canonnières; la douane étoit vide, les portes en étoient fermées : point de marchandises entassées sur les quais, point de files de mulets chargés sur la route du Callao à Lima, pas même un être vivant, si ce n'est parfois un courrier expédié de la capitale au château du Callao. A Lima, le contraste étoit bien plus frappant : les soupçons et la jalousie divisoient toutes les familles, et faisoient regarder avec inquiétude les étrangers. La gêne, la crainte, le besoin avoient donné l'aspect le plus maussade à la capitale du Pérou, naguère si belle, si vivante et si riche. »

Le capitaine Hall s'est peu aventuré dans l'intérieur du pays; mais on en saisit parfaitement la physionomie dans les villes maritimes qu'il a visitées; d'ailleurs, il a séjourné dans les capitales; il a donc été à même de bien voir. Son esprit n'a pu manquer d'être frappé d'une foule de bizarreries différentes chez toutes les nations, mais chez toutes fort nombreuses: celles qu'il rap-

porte ne sont d'un caractère nullement odieux; elles sont, au contraire, fort gaies; elles donnent même une idée de la naïveté des peuples chez lesquels il les a observées.

Rien de plus plaisant, par exemple, et en même temps de plus touchant, que l'histoire de cette jeune Chilienne qui refuse de danser, parce qu'elle est liée par une *promessa* (promesse). C'est, nous dit le capitaine Hall, un serment que l'on fait de renoncer aux plaisirs pendant un certain temps, si la Providence accorde la guérison d'une personne chère à celle qui invoque la miséricorde céleste.

Les lecteurs qui préféreront des sujets plus sérieux, liront volontiers, dans le tome II, une discussion sur les routes *parallèles*, ouvrage d'un peuple ancien, et des renseignemens précieux sur les mines de cuivre du Chili. Un nouveau système d'exploitation a succédé à l'ancien : ce sont les Anglois et les Américains du nord qui l'ont introduit : quel qu'il soit, le prix du cuivre a doublé ; de 30 fr. le quintal, il s'est élevé à 60 fr. C'est tout simple; le nombre des acheteurs a augmenté du double depuis l'indépendance. L'exploitation des mines a passé entre les mains des Anglois ; voici comment : chaque mine appartient à un particulier ordinairement pauvre et souvent peu éclairé; un correspondant, établi dans un

port, tels que Coquimbo, Guasco ou Copiapo, lui fournit les fonds nécessaires pour l'extraction du cuivre : ce correspondant s'appelle *habilitador*, le capable. On juge bien qu'il n'avance ses fonds qu'à très-gros intérêts, et que les propriétaires font rarement fortune. Depuis que les Espagnols ont été chassés du Chili, tous les *habilitadores* sont des Anglois. C'est ainsi que cette nation est réellement devenue propriétaire des mines du Chili.

De Guayaquil, *le Conway* cingla vers les Gallapagos, îles volcaniques situées sous la ligne, à deux cents lieues à l'ouest du continent. Leur position les rend fort importantes pour les navigateurs. Le capitaine Hall y fit, avec le pendule de Raster, diverses expériences très-intéressantes.

La joie que ressent le capitaine Hall en abordant, le 16 février, dans le port de Panama, est bien naturelle : des îles stériles des Gallapagos il se trouve, en quinze jours, transporté au milieu d'une ville animée par un grand commerce, et où il retrouve une foule de gens habillés à l'angloise et parlant anglois. Ce n'est pas un changement causé par la révolution dans les habitudes du peuple de Panama ; depuis très-long-temps il n'a pas cessé d'exister des rapports intimes entre les habitans de l'isthme et ceux de la Jamaïque. Les réglemens prohibitifs de l'Espagne ne pouvoient

les empêcher. Panama offre à présent des monceaux de ruines : la décadence de cette ville est la conséquence de l'émancipation américaine.

De Panama, le capitaine Hall se dirigea vers Acapulco, si vanté par Anson, et qu'on peut comparer, d'après tous les navigateurs anglois, au beau bassin de Plymouth.

La population d'Acapulco offre un singulier mélange d'Européens, de nègres et d'Indiens, et plus d'un trait de ressemblance avec les Malais : un front large et carré, des yeux petits, mais peu enfoncés, une chevelure noire et dure, une taille moyenne la caractérisent. En général ces hommes, comme les insulaires du Grand-Océan, sont bien faits.

San Blas étoit le dernier point que le capitaine Hall devoit visiter. Cette ville de la Californie est à 500 milles au nord d'Acapulco.

Le capitaine Hall, depuis l'île de Mocha, au sud du Chili, jusqu'à ce port, a parcouru 4,600 milles sans presque jamais perdre la côte de vue, si ce n'est entre Guayaquil et Panama.

A son grand étonnement, il trouva à San Blas un grand nombre de navires venus des États-Unis, des Indes et du Pérou; il fut surpris qu'à peine libre, San Blas eût déjà établi des relations aussi lointaines et aussi importantes; il le fut bien davantage de voir l'union qui subsistoit entre les créoles et les Espagnols, également par-

tisans de l'indépendance, et occupés à l'envi à la favoriser et à en recueillir les avantages.

La saison la plus agréable dans ces contrées règne depuis décembre jusqu'en mai : le ciel y est pur, il pleut rarement; on n'y éprouve aucune maladie. Dans les autres mois, c'est bien différent, San Blas n'est pas habitable : à cette époque, la peste y fait des ravages, la ville devient déserte ; de 3,000 âmes, la population est réduite à 100, parce que tout le monde se réfugie à Tepic, ville voisine. Alors les routes sont couvertes de chevaux, de mulets chargés, et d'hommes à pied qui se retirent dans l'intérieur : partout on rencontre des gens fermant les portes et les fenêtres de leurs maisons, abandonnant la plus grande partie de leurs effets, et ne songeant qu'à fuir le climat mortel de San Blas.

La seconde partie de la relation du capitaine Hall renferme l'histoire de la révolution du Mexique, récit du plus haut intérêt. On y reconnoît le ton de franchise qui est toujours un sûr garant de la véracité du narrateur.

Le capitaine Hall réserve pour l'appendix une série de notes précieuses sur la navigation du Grand-Océan; il n'a négligé aucun renseignement sur les vents et les courans depuis Rio de Janeiro jusqu'à San Blas; il cite à ce sujet l'ouvrage de son célèbre compatriote Dampier, qui sut si bien observer et si mal commander.

L'ouvrage du capitaine Hall formera un supplément utile à celui de cet ancien navigateur : sa carte est un modèle de la plus scrupuleuse exactitude; les dates du voyage, les vents, les courans, tout y est indiqué soigneusement. Dans un morceau fort intéressant placé à la fin de l'appendix, le chirurgien du *Conway* donne quelques détails sur le climat des côtes de l'Amérique baignées par le Grand-Océan.

La forme du gouvernement des possessions espagnoles en Amérique est appréciée convenablement par le navigateur anglois. Elles étoient considérées, devant la loi, comme parties intégrantes de la monarchie, et non comme colonies de la métropole. Le monarque les régissoit comme un fief dont il jouissoit en vertu d'une concession du pape; lui-même, assisté du conseil des Indes, régloit les affaires de ces contrées qui avoient fait un code de lois particulier. L'Amérique ne dépendoit donc pas de la nation espagnole. Ce fut en raisonnant d'après ce principe que, du jour où Ferdinand fut emprisonné, l'Amérique prétendit avoir autant de droits que l'Espagne à nommer une junte pour gouverner en l'absence du roi.

Les principes qui dirigeoient le cabinet de Madrid dans l'administration des possessions d'outre-mer, sont présentés d'une manière qui est appuyée sur des faits. On pensoit, en Espagne, que

nulle autorité, dans les colonies, ne devoit agir sans être entravée par une autre; principe de foiblesse, principe de destruction, puisqu'il annonçoit que le gouvernement n'avoit aucune confiance dans ses agens; en même temps il les affranchissoit de toute responsabilité, et les soumettoit parfois à une obéissance passive; il leur ôtoit ainsi le noble sentiment qui, seul, pouvoit les porter à remplir honorablement leurs fonctions. Les agens du pouvoir étoient multipliés à l'excès; et, jusqu'à ceux qui remplissoient les emplois les plus subalternes, la plupart étoient Européens; ils arrivoient en Amérique absolument étrangers aux intérêts de ce pays. Cette inégalité dans la distribution des grâces dut blesser au vif les Américains : d'ailleurs, des réglemens très-sévères gênoient leur industrie, leur commerce, leur agriculture. La réaction contre un système si oppressif étoit inévitable. Le gouvernement espagnol s'aveugla au point de la croire impossible; il crut parvenir à ses fins en s'efforçant d'abrutir la population américaine; il empêcha l'établissement des colléges et fit fermer des écoles. La morale n'y gagna pas; mais qu'importe au despotisme que les hommes sur lesquels il pèse soient dépravés, pourvu qu'ils oobéissent sans murmurer à ses moindres caprices! Plusieurs écrivains américains ont, depuis la révolution, fait le tableau des vexations que souffroit leur

pays. Probablement, leur peinture est exagérée; mais, quand même il n'y en auroit que la moitié de vrai, ce seroit assez pour prouver aux hommes impartiaux qu'il étoit difficile de voir une contrée plus mal administrée dans l'intérêt de ses habitans.

On s'est borné à présenter sommairement l'extrait du livre du capitaine Hall, parce qu'il vient de paroître en françois (1). La traduction est exacte, et, à peu d'exceptions près, purement écrite.

(1) *Voyage au Chili, au Pérou et au Mexique, par le capitaine Hall, pendant les années* 1820, 1821 *et* 1822, *entrepris par ordre du gouvernement anglois.*—Chez Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23. — 2 vol. in-8° avec carte. Prix, 14 fr., et, par la poste, 17 fr.

RESUMÉ

DES

AMBASSADES DES ANGLOIS A SIAM ET A LA COCHINCHINE.

(Extrait et traduit des journaux anglois de Calcutta.)

Depuis que les Anglois naviguent dans les mers de l'Inde, ils ont essayé plusieurs fois de former des établissemens dans le royaume de Siam et à la Cochinchine.

En 1610, le capitaine Henri Middleton fonda à Siam un comptoir qui y exista pendant quelques années. Les Anglois qui demeuroient à Jacatra (Batavia) étoient en correspondance avec le roi de Siam en 1623. Il paroît que, plus tard, le comptoir fut supprimé.

En 1662, le roi de Siam manifesta le désir de voir les Anglois s'établir dans ses états : à cette époque, les Hollandois faisoient un commerce très-actif avec les Siamois; chaque année, ils chargeoient quarante navires.

En 1664, ils provoquèrent une querelle avec le

roi ; et, l'année suivante , ils entravèrent le commerce des Anglois dans ces mers , commerce qui étoit l'objet de leur jalousie : ces circonstances firent différer l'établissement d'un nouveau comptoir.

En 1671, la cour approuva la fondation d'un comptoir à Siam, si la chose étoit praticable.

En 1674, le roi de Siam renouvela ses ouvertures relativement à un comptoir anglois dans ses états ; ce qui fut effectué en 1676, dans l'espérance que l'on pourroit par-là parvenir à commercer avec le Japon.

En commençant ces relations, on pensoit que le commerce de l'étain avec Siam seroit avantageux, et on supposoit aussi que le négoce avec ce pays seroit plus profitable même qu'avec le Japon.

On regardoit Siam aussi comme pouvant offrir un débouché considérable aux draps anglois : l'agent britannique à Bantam écrivit au roi de Siam une lettre pour lui recommander le trafic du drap, comme nécessaire au soutien du comptoir anglois à Siam.

En 1679, on découvrit que ce pays ne consommoit qu'une petite quantité de drap : la vente de cette marchandise dépendoit de la Chine et du Japon.

En 1680, il fut décidé de rappeler le comptoir

de Siam, le commerce ne répondant pas à l'idée que l'on s'en étoit formée.

Mais en 1683 et 1684 il fut résolu de rétablir le comptoir, ce poste étant regardé comme favorable pour suivre les projets de commerce avec le Japon, dont on se promettoit la réussite.

En conséquence, sir John Child écrivit, en 1685, une lettre au barcalong, ou premier ministre du roi de Siam, pour lui expliquer la différence qui existoit entre les agens de la compagnie et les négocians particuliers, parce que l'ignorance de cette différence avoit fait naître des malentendus. Une autre lettre fut adressée au roi de Siam qui étoit, disoit-on, favorable aux étrangers; on ajoutoit que son pays étoit extrêmement commerçant, et que les pertes éprouvées précédemment par la compagnie devoient être attribuées à la mauvaise gestion et à la malignité de Constantin Phaulkon, premier ministre.

En 1685, une insurrection des Macassars mit Siam en combustion : le premier ministre courut grand risque de sa vie : tous les Macassars furent exterminés.

Il paroît, par une lettre du président du fort Saint-George, écrite au roi de Siam en 1687, que les pertes causées à la compagnie par ces troubles se montoient à la somme de 65,000 liv. sterl., pour laquelle on demandoit un dédommage-

ment, ou bien on menaçoit d'une déclaration de guerre.

En 1688, il y eut un massacre à Siam. La compagnie reçut avis que six vaisseaux de ligne françois, portant 1,400 hommes de troupes, étoient arrivés pour aider le roi de Siam, et que Constantin Phaulkon avoit été créé comte en France.

En 1704, on apprit que de gros négocians chinois avoient fait bâtir de grandes maisons à Poulo-Condor, et l'on supposa que, de ce point, on pourroit commercer avec Siam, etc. , et que les Hollandois s'y établiroient lorsque les Anglois le quitteroient.

En 1705, le gouverneur du fort Saint-George écrivit au roi de Siam pour demander le renouvellement de l'ancienne amitié, qui avoit été interrompue par l'ambitieux Constantin Phaulkon.

En 1712, le barcalong invita les Anglois à former un établissement à Siam, et offrit un coul comme il en avoit été accordé un aux Hollandois. Il fut reconnu que le commerce de Siam étoit avantageux au Japon, puisque les Siamois y portent annuellement de l'argent pour acheter 4 à 5,000 balles de camphre.

Il paroît que, dans ce temps, et pendant plusieurs années depuis, Siam fut troublé par des discordes intestines.

Quant à la Cochinchine, les Anglois qui étoient au Japon firent, en 1619, une tentative inutile

pour commercer avec ce royaume : les facteurs anglois et hollandois furent massacrés.

Le résident anglois à Bantam instruisit, en 1627, le conseil de la compagnie des manœuvres constantes des Hollandois pour exclure les Anglois du commerce avec le continent et les îles du sud-est de l'Asie, notamment avec Siam, le Cambodje, la Chine et le Japon.

En 1693, le gouvernement de Madras envoya Thomas Bowyer à la Cochinchine comme subrécargue d'un navire, et lui donna des instructions pour qu'il demandât des priviléges commerciaux en faveur des Anglois. La lettre écrite par Bowyer au gouverneur anglois, le 30 avril 1696, rend un compte détaillé de tout ce qu'il a fait, représente les obstacles et les inconvéniens dont le commerce des étrangers avoit à souffrir, et qui provenoient du gouvernement arbitraire de ce pays.

En 1749 et 1750, les François firent un essai inutile pour ouvrir des relations commerciales avec la Cochinchine. Robert Kirsop, Anglois, y étoit en 1750. Ses lettres apprennent que le roi et les grands faisoient seuls le commerce,

En 1771 et 1778, le capitaine du *Rumbold*, navire marchand de l'Inde, qui avoit fait un voyage à la Cochinchine, raconta que ce pays offroit un marché avantageux pour les marchandises d'Europe. Il ramenoit avec lui deux manda-

rins cochinchinois d'un rang distingué ; le mauvais temps les avoit empêchés de débarquer dans leur pays : ils furent traités avec beaucoup d'égards à Calcutta ; et M. Hastings, qui étoit alors gouverneur général, expédia Chapman à la Cochinchine pour essayer d'ouvrir un commerce avec ce pays. Chapman revint au Bengale en 1779; il avoit échoué dans sa mission; on l'avoit contraint de quitter la Cochinchine. et il ne s'étoit échappé qu'avec beaucoup de difficultés. Il fit un rapport détaillé de son voyage adressé à M. Hastings.

En 1793, un M. Simpson adressa au gouvernement du Bengale des représentations relatives au commerce avec la Cochinchine, et demanda une lettre de recommandation pour le roi de ce pays, afin qu'elle lui servît de sauvegarde pour ses marchandises. Le gouverneur, lord Cornwallis, ne jugea pas convenable de faire droit à cette requête : l'objet fut renvoyé à une délibération ultérieure.

En 1803, M. Lance fut député en Cochinchine par le comité secret du conseil des directeurs, dans le dessein d'ouvrir des relations de commerce avec ce royaume. M. Lance écrivit une lettre au roi; mais, étant tombé malade, il alla en Chine, et transmit sa commission à M. Roberts, qui arriva bientôt dans la baie de Touron, et entra en correspondance avec le roi. Les François et les missionnaires portugais étoient à la

cour : l'affaire échoua, surtout, a-t-on dit, par l'influence des François.

En avril 1804, M. Roberts alla de la Chine au Bengale, où il exposa au gouverneur général, lord Wellesley, le résultat de ce qu'il avoit fait. Lord Wellesley lui remit une lettre pour le roi de la Cochinchine, et M. Roberts retourna dans ce pays : il y fut bien moins accueilli que la première fois. Ce mauvais succès fut attribué à l'influence des François et des Portugais sur l'esprit du roi.

En 1807, le lieutenant Ross fut envoyé le long de la côte de la Cochinchine pour examiner les Paracels : on lui confia une lettre amicale pour le roi ; il fut très-mal reçu.

En 1808, le gouvernement du Bengale consentit à écrire au roi de la Cochinchine pour l'inviter à payer des bois de construction que des négocians de Madras lui avaient fournis : cette médiation, renouvelée plusieurs fois depuis, est restée sans effet.

Après avoir raconté sommairement toutes les tentatives faites depuis deux siècles pour établir des relations commerciales avec Siam et la Cochinchine, présentons le résultat du rapport fait au gouvernement du Bengale par M. Crawford,

que le gouvernement du Bengale chargea, en 1822, d'une mission dans ces pays.

SIAM.

Le royaume de Siam, quoique resserré dans ses limites géographiques, depuis la moitié du dix-huitieme siècle, par les empiétemens des Birmans, peut cependant passer pour posséder aujourd'hui plus de force réelle et de ressources qu'autrefois. Il s'étend au sud jusqu'à 7 degrés de latitude nord; les états malais, qui en sont tributaires, vont jusqu'au troisième parallèle. Au nord, le territoire siamois se prolonge jusqu'à 25 degrés de latitude; mais, le long du golfe du Bengale, il ne va que jusqu'à Taouvy, port birman, par 13° nord et 98° est. Sur la côte orientale du golfe de Siam, cet état est borné par le 11eme parallèle nord et le 104eme méridien oriental, point où est située Athieu ou Kang-Kan, ville maritime qui appartient aux Cochinchinois. Les voisins des Siamois, au nord-ouest, sont les Pégouans ou Mon, sujets des Birmans; au nord, les Birmans et les Chinois de l'Yunnan: à l'est et au sud-est, les Cambodjiens et les Cochinchinois.

Le royaume de Siam est avantageusement partagé sous le rapport des ports maritimes, des fleuves, de la navigation intérieure. La navigation du

grand golfe qui le baigne est sûre et commode. Sur sa côte orientale sont les ports de Sangora, de Ligor et celui de Bandou, qui est moins connu; il est formé par l'embouchure d'un fleuve, dans laquelle il y a toujours 14 à 15 pieds d'eau, et qui, par conséquent, est navigable pour de gros bâtimens. Au fond du golfe, il y a un port à chacune des embouchures du Mé-nam; Mé-klong, le plus occidental, et Ta-tchin, le mitoyen, n'ont pas plus de huit pieds d'eau de mer haute : ainsi les grands navires n'y peuvent entrer. Le bras du Ban-kok, qui est le plus oriental du Mé-nam, est le principal port du royaume : les bâtimens marchands de 250 tonneaux y naviguent sûrement et facilement.

Le port de Si-chang, situé sur la côte orientale du golfe, fut reconnu, par les marins de l'expédition de M. Crawford, pour un des meilleurs de ces parages. Depuis cette ville jusqu'à 11 degrés de latitude, la côte est bordée d'un si grand nombre d'îles séparées par des canaux navigables et de bons mouillages, qu'on peut la regarder, dans toute sa longueur, comme un grand port. Les principaux havres commerciaux des habitans dans cette partie sont ceux de Tchan-ti-loum et de Tang-yai. Ce sont les marchés les plus fréquentés pour le poivre, le cardamome et le camboge; on en récolte beaucoup dans les environs. Tchan-ti-loum, le port le plus important,

est habité par une colonie de Chinois qui cultivent le poivre. Cette ville est à une quinzaine de milles en remontant un petit fleuve qui n'a pas plus de cinq pieds d'eau à son embouchure ; mais en dehors, où le mouillage est protégé par des îles peu éloignées, il y a assez d'eau pour de gros bâtimens. Les Siamois n'admettent pas les étrangers dans ces ports.

La vaste étendue des états siamois offre une grande variété de sol et de productions propres à donner lieu à un commerce très-actif. On peut dire qu'aucun pays du monde n'est autant favorisé par la nature : on y trouve du fer, de l'étain, du cuivre, du plomb et de l'or. Les mines de fer sont à 200 et 300 milles au nord de la capitale, soit dans le voisinage, soit à peu de distance du fleuve. Une partie du minérai est fondue imparfaitement sur les lieux, et transportée dans cet état à la capitale, où on fabrique des ustensiles de ménage et divers outils. Depuis quelques années, les Chinois se sont occupés avec beaucoup d'activité de la fonte et de la fabrication du fer; par conséquent, il forme aujourd'hui un des plus importans objets d'exportation; on en expédie une grande quantité aux îles de l'Archipel oriental, à Cambodje et en Cochinchine. Le bas prix de ce métal indique qu'il s'obtient avec peu de peine à Siam. Le pekoul de fer en barre n'y coûte que quatre roupies.

L'étain est répandu à Siam sur une plus grande étendue de terrain que dans aucun autre pays connu. On peut regarder les mines de Djonk-Ceylan comme les plus productives après celles de Banca, si même elles ne les égalent pas entièrement à cet égard. Mais les mines de ce métal, non plus que celles de cuivre, de plomb et d'or, n'ont pas encore été exploitées par les Chinois, qui, plus laborieux et plus entreprenans que les Siamois, en tireroient un parti bien plus avantageux ; actuellement, leur produit est comparativement peu considérable. Les mines d'étain et d'or sont fouillées par les Siamois; celles de cuivre et de plomb, par des tribus de montagnards qui fournissent le minérai comme tribut. La quantité d'étain qui arrive à la capitale, et qui ensuite est exportée, s'élève à 8,000 pekouls, ou à peu près à 500 tonneaux (10,000 quintaux).

Quoique le terrain d'alluvion arrosé par le Mé-nam soit très-bien cultivé, cependant les renseignemens que l'on put se procurer prouvèrent que la plus grande partie du royaume est encore couverte de forêts vierges. Les bois les plus précieux que l'on en retire sont le tek, le bois d'aigle, le bois de rose, le sapan; le tek est de la même qualité que celui d'Ava, et se trouve à peu près dans les mêmes forêts. On le fait flotter, jusqu'à la capitale de ce royaume, souvent pendant une distance de 300 milles; les étrangers n'en exportent

qu'une petite partie. Les Siamois en construisent leurs grandes jonques, dont on voit toujours une demi-douzaine sur les chantiers de la capitale. Le *pao roza* des Portugais ou bois de rose est rouge et d'un grain serré ; il ressemble un peu au mahogony ou acajou ; il convient pour les meubles et les ornemens : les Chinois en exportent une grande quantité, notamment à Canton et à l'île de Haï-nan.

L'arbre le plus précieux des forêts de Siam est probablement celui qui donne le bois de sapan, bois de teinture : nulle part il n'est si abondant ni à si bon marché ; il forme le lest de toutes les jonques chinoises et la principale cargaison de la plupart de ces bâtimens. Le bois d'aigle, parfum estimé, se trouve dans les îles de la côte orientale du golfe de Siam et sur quelques montagnes du continent. Cette marchandise, qui est recherchée dans tous les pays occidentaux de l'Asie, est regardée comme une production particulière au royaume de Siam et à la Cochinchine.

Les principales denrées que la culture fournit à l'exportation sont le riz, le sucre, le poivre, auxquels il faut ajouter le tabac. Le pays le plus fécond en riz est naturellement celui que le Ménam inonde : cette partie du royaume est d'une fertilité remarquable ; le riz s'obtient avec peu de travail ; de sorte que, dans les années ordinaires, il n'est nulle part à aussi bon marché.

La canne à sucre n'a été introduite à Siam que dans les premières années du dix-huitième siècle. Les Chinois, en conséquence de nouveaux priviléges que la cour leur accorda, commencèrent à la cultiver : au bout de quelques années, on put exporter du sucre ; les progrès de cette branche d'industrie ont été si rapides, qu'aujourd'hui l'on envoie à l'étranger au moins 80,000 pekouls de sucre.

Le poivre, ainsi qu'on l'a déjà dit, est également cultivé par les Chinois : le territoire compris entre 11° et 12° de latitude sur la côte orientale du golfe, est celui où il réussit le mieux. La plus grande partie de ce qui s'expédie au-dehors va en Chine : on en estime la quantité à 60,000 pekouls ; elle est quatre fois plus considérable que celle qui se récolte à Poulo-Pinang (île du Prince-de-Galles), et égale à tout ce que donne la côte occidentale de Sumatra, regardée jusqu'à présent comme rapportant la portion la plus forte du poivre qui entre dans le commerce. Le ministre siamois dit à M. Crawford que 40,000 pekouls de poivre étoient annuellement apportés au roi en tribut; la partie des revenus provenant de ce monopole est réalisée à peu près d'après les mêmes principes que les fournitures forcées des Hollandois en café, en poivre et autres marchandises.

Les mêmes cantons où l'on récolte le poivre donnent aussi une grande quantité de gomme camboge et de cardamome; cette dernière drogue

est de qualité supérieure et très-recherchée par les Chinois. Le benjoin vient principalement du royaume de Lao : depuis quelques années, on en a exporté de grandes quantités ; on avoit supposé cettre drogue particulière aux îles de Sumatra et de Bornéo.

D'autres productions du royaume, telles que les peaux, les pelleteries, les cornes, les os, l'ivoire, les plumes, le poisson salé, la gomme laque et les nids d'hirondelles, font l'objet d'un commerce actif qui est presque tout entre les mains des Chinois.

Les peaux sont principalement celles des cerfs : autrefois, les Hollandois avoient coutume d'en porter un lack et 150,000 de Siam au Japon, avec des peaux de buffles, d'éléphans et de rhinocéros. Les pelleteries consistent en peaux de tigres, léopards, loutres et chats. Indépendamment des cornes de bœufs destinées aux arts, on exporte des cornes de rhinocéros et des ramures de cerfs parvenues à un certain degré de croissance, et auxquelles les Chinois attribuent des vertus médicales. On expédie aussi en Chine une immense quantité d'os ; quelques-uns pour être employés en médecine, la plus grande partie pour être moulus et servir d'engrais.

La gomme laque se tire principalement du Lao et des pays du nord : on en envoie annuellement en Chine au moins 80,000 pekouls.

Le sel est très-commun, d'excellente qualité et à très-bon marché; on le recueille principalement dans les cantons situés vers les entrées centrale et occidentale du Mé-nam; il s'obtient par la seule évaporation que produit la chaleur de l'air; les cristaux, grâce à la nature du sol et à la beauté du climat, sont d'une grosseur et d'une netteté admirables. Le sel est porté à la capitale; les canaux innombrables, ou les petites rivières qui coupent le pays sujet à l'inondation, donnent la facilité de distribuer cette denrée dans la partie la plus peuplée du royaume : ce trafic forme la portion la plus considérable de celui que font les Siamois.

En échange de ces marchandises, ils reçoivent, de la presqu'île occidentale de l'Inde, de l'opium, de la toile de coton et une petite quantité d'étoffes de soie brodées. D'après les meilleurs renseignemens que l'on put se procurer, la consommation annuelle de l'opium est à peu près de deux cents caisses. La totalité vient de la province du Bengale; il n'en a pas été apporté d'autre dans les marchés de Siam, malgré son prix élevé. La consommation en a augmenté d'année en année, et a suivi les progrès du commerce extérieur du royaume; le prix courant, avant l'accroissement extraordinaire qu'il a subi, étoit de 5,000 ticals la caisse. En supposant que ce soit celui de tout ce qui se consomme, le

Siamois paient annuellement un million de ticals, ou à peu près un million et un quart de roupies de Calcutta pour l'opium que les Anglois leur vendent.

Les toiles de coton de l'Inde, notamment les chites de Surate et de la côte de Coromandel, semblent avoir eu, de temps immémorial, un grand débit dans le royaume de Siam. Dans les environs de la capitale, une portion considérable de la population en est vêtue. M. Crawford apprit que la quantité importée, soit directement par des navires européens, soit par des jonques qui viennent de Batavia et du détroit de Malacca, ou bien apportée à travers la péninsule, est à peu près de 500 balles.

Les objets de fabrique européenne les plus recherchés par les Siamois sont les toiles de coton blanches, les lainages à bon marché, les armes à feu, la verrerie. Le goût pour ces marchandises paroît si vif chez les Siamois, qu'il ne faudroit, pour en rendre le commerce stable et profitable, qu'un peu de sécurité et de liberté.

Le commerce extérieur de Siam se fait avec la Chine, la Cochinchine et le Camboge, quelques ports de l'Archipel asiatique, Batavia, les ports européens du détroit de Malacca, l'Inde britannique et l'Amérique.

C'est avec la Chine que le commerce le plus considérable a lieu : tous les ports de ce vaste

empire lui sont ouverts; il n'est pas limité, comme celui des Européens, à un ou deux ports; il est surtout actif avec l'île de Haï-nan, les provinces de Canton et de Fou-Kian, et s'étend aussi à celles de Ché-Kiang et de Kiang-nan, situées plus au nord.

Le commerce avec la Cochinchine et le Camboge est borné aux ports de Saï-goun et de Kang-cao; comparé au négoce avec la Chine, il est insignifiant; il consiste surtout en fer : les Siamois prennent en échange de la soie écrue. Les jonques qu'on y emploie sont principalement montées par des marins chinois.

Surate et Bombay, et quelquefois les ports du Bengale, sont ceux de l'Inde angloise qui ont le plus de relations commerciales avec Siam. Pendant la longue guerre avec la France, tandis que la plupart des expéditions étoient arrêtées, celles de Surate pour Ban-kok continuoient; deux à trois navires y étoient employés tous les ans. Leurs subrécargues étoient généralement des Parsis ou des Mahométans; ils portoient à Siam de l'or et de l'argent, des tissus de soie, des toiles imprimées fabriquées dans l'Inde; ils emportoient du benjoin, du camboge, du bois d'aigle, du bois de sapan, et, dans les dernières années, du sucre.

Le commerce maritime des Siamois qui se fait exclusivement par les Chinois, s'élève annuelle-

ment à près de 39,000 tonneaux : or, en supposant que les navires chinois exigent, comme c'est probable, trois fois plus de matelots que les européens, cette navigation emploie près de huit mille marins.

Si à ces navires chinois on ajoute 800 tonneaux pour les Américains, 1,000 tonneaux pour les Anglois de l'Inde et autant pour les Malais, on aura un résultat de 41,800 tonneaux pour le commerce extérieur du royaume de Siam.

L'on paie à la douane: 1° les droits imposés sur les marchandises ; 2° les droits de tonnage. Les droits sur les marchandises exportées sont souvent supposés être assis sur la valeur des objets ; mais ils sont calculés d'une manière vague. Les droits sur les cargaisons de marchandises européennes sont levés sur tant pour cent de la valeur appréciée par les officiers du gouvernement. Quant au droit de tonnage, il varie suivant le peuple auquel appartient le navire, ou suivant le pays pour lequel l'expédition a lieu. Le commerce direct avec la Chine, qui se fait par les navires siamois du port de Ban-kok, est, par cette raison, exempt de tous droits, soit sur les marchandises, soit sur le tonnage. Les jonques qui trafiquent avec Haï-nan, et qui appartiennent à un des ports de cette île, doivent un droit de tonnage fixé par brasse, et calculé sur la largeur du navire ; les navires européens paient le double.

Quant à nos relations commerciales avec Siam, elles méritent d'être examinées avec attention; car il n'est pas de pays des Indes qui, par son étendue et par sa population, pût être fréquenté avec plus d'avantage par les Européens, et surtout par les Anglois, si les affaires pouvoient s'y traiter librement et avec sécurité.

Le grand obstacle qui s'oppose à leur extension ne vient pas de ce que le gouvernement est arbitraire et du peu de sûreté des propriétés, que l'on peut regarder comme la suite de cet ordre de choses; en effet, les étrangers sont aussi à l'abri des déprédations ouvertes sur les rives du Ménam que sur les bords du Hougly; les empêchemens ne viennent pas plus du mépris pour le commerce étranger en général, puisque le gouvernement lui témoigne beaucoup d'égards, ni enfin d'une politique jalouse, puisque ce commerce n'en éprouve pas les effets; ils sont dus seulement aux principes erronés de ce gouvernement, qui se mêle de trafiquer, qui est le principal négociant pour les marchandises les plus précieuses du pays, et qui exerce le monopole de la plupart de celles que les étrangers apportent.

Le prix des principales choses soumises au monopole est fixé; on ne peut en faire le commerce avec les particuliers, si ce n'est clandestinement : conséquemment, les Européens n'ont pas la faculté de commercer librement, même

lorsqu'ils se conforment aux règles établies, car on a besoin d'obtenir une licence spéciale que le gouvernement n'accorde que comme une grâce.

Les droits d'importation se montent à huit pour cent; les droits d'exportation sont fixes sur chaque marchandise : par exemple, on paie un tical et demi pour chaque pekoul chinois de sucre. Les présens de toutes les sortes se montent à mille ticals; mais, comme généralement on obtient une remise de la moitié, on n'en paie réellement que cinq cents : la sortie de l'argent monnoyé ou en lingot n'est soumise à aucune espèce de droit de prohibition ou de restriction; et on doit convenir qu'au total les réglemens du royaume de Siam n'offrent pas de clauses tyranniques ni gênantes pour le commerce avec les Européens.

COCHINCHINE.

Cet empire, qui n'a pris sa forme actuelle que dans les premières années du dix-neuvième siècle, comprend toute la Cochinchine, tout le Ton-king, la plus grande partie du Camboge et le petit état de Tsiampa. Il s'étend depuis la côte méridionale du Camboge, par 8° 29′ de latitude nord, jusqu'aux frontières septentrionales du Ton-king, qui atteignent à quelques milles du tropique

du cancer, et de 105° à 109° de longitude est. Il est borné, à l'est, par les provinces chinoises de Canton, Kiang-si et Yun-nan; à l'ouest, par les royaumes de Lao et de Siam; de tous les autres côtés, par les golfes de Siam, de Tòn-king et par la mer de Chine.

Quoique la Cochinchine le cède au royaume de Siam en fertilité du sol et en variété, ainsi qu'en richesses de productions, elle possède de grands avantages pour le commerce, tant par sa situation centrale, ses fleuves navigables, que par ses ports nombreux et excellens.

Il paroît que, dans tout le royaume, il n'y a pas moins de cinq fleuves considérables et navigables, qui sont ceux de Kang-kao, de Camboge, de Saï-goun, de Ton-king et de Hué.

Le premier se jette dans le golfe de Siam; sur ses bords sont situés Athien et Pontiamas : ce fleuve, qui se réunit au grand fleuve de Camboge, et qui conduit à Panompin, capitale de ce royaume, étoit très-fréquenté, dans le commencement du dix-huitième siècle, par les commerçans européens. C'est le lieu auquel, dans ses négociations avec la cour de Cochinchine, M. Crawford désiroit beaucoup d'avoir un libre accès, parce que c'est le seul port considérable de la Cochinchine sur le golfe de Siam, et qu'il offre le moyen de pénétrer directement dans l'intérieur du Camboge.

La Cochinchine propre n'a pas de fleuve navigable bien considérable; la rivière de Hué n'a qu'un cours très-borné, et, quoique large, elle est peu profonde; par conséquent son utilité est bornée, soit pour la navigation intérieure, soit pour celle du dehors. Cependant son estuaire forme un beau port, et, dans la mousson du sud-ouest, des navires de deux cents tonneaux peuvent y entrer et en sortir avec la plus grande sûreté; au contraire, dans la mousson du nord-est, il est presque inaccessible.

Dans le Ton-king, il y a un fleuve qui autrefois étoit bien connu des navigateurs européens; il paroît qu'alors il étoit accessible à des navires de 500 et de 600 tonneaux, malgré la barre à son embouchure. D'après les meilleurs renseignemens que l'on put obtenir, son entrée en est aujourd'hui très-embarrassée par des bancs de sable, et par conséquent il n'est pas navigable pour des navires de plus de cent tonneaux. Cachao, la capitale du Ton-king, est située à 120 milles de la mer sur ce fleuve, qui fertilise une grande partie du pays, et est la cause principale de sa fécondité. Ayant sa source dans l'Yun-nan, en Chine, et traversant tout le Ton-king, on seroit porté à le regarder comme pouvant servir à une navigation très-utile et très-étendue.

C'est surtout pour ses ports que la Cochinchine est très-favorisée de la nature. Entre le cap Saint-

Jacques et la baie de Touron, sur une longueur de six degrés et demi en latitude, on compte cinq ports très-beaux, accessibles par tous les vents, dont l'approche est sûre, et dans lesquels on est parfaitement à l'abri.

Parmi les productions les plus importantes pour le commerce étranger, le sucre tient le premier rang; il se récolte principalement dans les parties centrales de la Cochinchine propre : les indigènes cultivent la canne et savent en extraire le suc; ils ne laissent pas, comme les Siamois, ce soin aux Chinois. Quoique ce sucre soit bien grenu, il est inférieur, pour la blancheur, au sucre de Siam. La quantité exportée se monte à peu près à 30,000 pekouls. Il s'expédie principalement à la Chine.

La soie écrue vient après le sucre. On n'en trouve pas dans le Camboge; c'est dans la Cochinchine, et surtout dans le Ton-king, que l'on élève le plus de vers à soie. On estimoit la quantité que tout l'empire pouvoit exporter à un lack et vingt mille livres par an. On lui reproche d'être courte, par conséquent elle ne convient pas aux machines angloises. Une botte de cette soie, examinée avec soin par les marchands de Calcutta, fut évaluée à onze roupies; on jugea qu'elle valoit un peu plus que la soie du Bengale, qui ne sort pas des filatures de la compagnie. Les navires françois qui ont récemment visité la Cochin-

chine, en ont exporté des quantités considérables. Il paroît que la qualité la plus grosse a eu un très-bon débouché dans les marchés de France.

La Cochinchine produit la véritable cannelle: on en exporte à peu près 2,000 pekouls, ou deux lacks et soixante-six mille livres. Elle ne croît que dans les montagnes de la Cochinchine centrale, d'où elle est expédiée au Camboge et au Ton-king, et surtout à la Chine, où elle obtient la préférence sur toutes les autres sortes de cette épicerie. Quoique son goût soit très-agréable et qu'elle soit très-aromatique, elle ne convient ni pour l'Inde ni pour l'Europe. Il faudroit, pour qu'elle fût appropriée à notre usage, que les Cochinchinois fussent instruits à dépouiller cette écorce de son épiderme, et, de plus, à l'emballer et à la préparer comme à Ceylan, procédés que l'on peut facilement leur faire connoître par le moyen des Chinois.

Une autre production qui appartient exclusivement à la partie centrale du royaume est le thé, dont la culture est très-étendue et dont on approvisionne les autres provinces. Il est de qualité inférieure et à très-bon marché : son prix excède rarement un penny ou deux pences la livre (10 ou 20 centimes). Il sera peut-être bon d'examiner si, d'après nos relations avec cette partie du monde, il ne conviendroit pas d'expédier ce thé en

Angleterre pour la consommation des habitans pauvres.

Les productions des terres d'alluvion de ce pays et des forêts adjacentes sont à peu près les mêmes que dans le royaume de Siam : il n'est donc nécessaire que d'en énumérer les principales ; ce sont, pour le Camboge, le cardamome, le bois d'aigle, l'arec, l'ivoire, la gomme laque, les peaux, les cornes, les os, le poisson sec, les bois de teinture, les bois pour les constructions terrestres et navales; le Ton-king fournit du vernis, de la gomme laque, des bois et des racines pour la teinture.

On ne trouve de beau bois de charpente que dans le Camboge : la quantité de bois de tek que donnent les forêts de ce pays est si peu considérable, qu'elle ne vaut pas la peine d'être notée. Le sao est le bois le plus employé pour les navires, pour les affûts de canon et pour la plupart des constructions civiles. N'ayant pas vu l'arbre qui le produit, les Anglois qui composoient la légation n'ont pu déterminer son caractère botanique ; il est très-fort et durable, il est transporté en grande quantité à la capitale. Tous les édifices publics que les Anglois virent, de même que les beaux affûts qu'ils admirèrent dans l'arsenal royal, étoient de ce bois. On emploie beaucoup pour la menuiserie le quo, bois noir et dur ; comme il est en grandes billes et qu'il prend un

beau poli, il paroît très-bien adapté à cet usage : il seroit peut-être bon d'en envoyer dans nos établissemens. Le Camboge a aussi le bois de rose ; les Chinois l'exportent, de même que celui de Siam.

Parmi les productions végétales que l'on tire du Ton-king, il suffit de citer la racine appelée *nao* en langue anamitique, et cheou-li-ong à Canton. Elle forme le lest de toutes les cargaisons que les Chinois prennent eu Ton-king ; elle est à très-bon marché : on s'en sert dans tout le Ton-king et la Cochinchine, ainsi qu'à la Chine, pour teindre en rouge : nous pourrions l'employer au même usage dans nos manufactures.

Le Ton-king est le seul pays de l'empire de la Cochinchine qui ait des métaux, parmi lesquels on distingue le fer, l'or er l'argent. Le fer du Ton-king, qui paroit être aussi abondant qu'à Siam, approvisionne tout l'empire, excepté Saï-goun, qui reçoit le sien du pays de Siam.

Les Cochinchinois obtiennent par le commerce, en échange des marchandises qui viennent d'être citées, des produits des manufactures de la Chine, divers objets des îles de l'Archipel asiatique et de l'Inde, et quelques marchandises de fabrique européenne.

Il leur vient de la Chine des étoffes de soie, de la porcelaine, des drogues médicinales, une ample provision de papier destiné surtout à un

emploi religieux et du thé fin ; de l'Archipel asiatique, du poivre, du girofle, de la muscade, du bois de sandal et de l'étain; de l'Inde, de l'opium et du salpêtre : quant aux marchandises d'Europe, on n'importe en Cochinchine que du drap, quelques toiles de coton, des armes à feu et du fer brut.

La province centrale de la Cochinchine produit du poivre de bonne qualité, mais en petite quantité, et il est cher ; il ne suffit pas aux demandes des Chinois pour l'exportation. On peut donc indiquer cette épicerie et l'étain comme devant donner du profit, si on les importe en Chine. On estime la consommation de l'opium dans le royaume à cent cinquante caisses par an, dont deux tiers pour le Ton-king, et un tiers pour la Cochinchine et le Camboge. Le prix d'une caisse d'opium est en gros de 3,500 piastres. Avant que l'établissement de Sincapore fût formé, toute la provision d'opium venoit de Canton, une partie de Java, et une bonne quantité par la voie de terre : les Cochinchinois ne l'avoient que de la seconde main.

Il paroît que le drap est depuis long-temps en usage à la Cochinchine : actuellement l'armée, qui s'élève à 40,000 hommes, est entièrement et uniformément vêtue de drap anglois, principalement de couleur rouge et d'une qualité forte et grosse, d'une petite quantité de jaune et de

vert de même qualité, d'un peu de serge et de camelot. Indépendamment de ces objets, on importe aussi quelques draps fins pour les vêtemens d'hiver des personnes des classes supérieures.

Les jonques ont récemment apporté de Canton et de Sincapore de petites quantités de fortes toiles de coton que les gens aisés recherchent beaucoup. Les chites et les autres toiles de coton colorées qui sont si demandées à Siam, ne sont pas d'usage à la Cochinchine : à l'exception des mouchoirs, nos grosses toiles de coton fabriquées dans l'Inde ne conviennent pas pour la Cochinchine ; car les échantillons apportés par l'ambassade ont donné lieu de supposer que ces tissus ne pourroient pas soutenir la concurrence avec ceux qui se font dans le pays.

Les Cochinchinois, malgré leur habileté dans la fabrication des canons et de toutes les munitions de guerre, ne sont pas en état de se fournir d'armes à feu : dans tous les temps, les Européens leur en ont fourni. Un des navires françois qui vint, en 1819, à la Cochinchine, approvisionna le roi de dix mille fusils : cependant ce prince en demande encore. Malgré le bon marché apparent du fer de Siam et de la Cochinchine, il en arrive d'Europe, et le peu de déchet qu'il éprouve à la forge, comparativement avec celui du pays, le lui fait préférer sous tous les rapports.

Le commerce extérieur de la Cochinchine se fait presque exclusivement avec la Chine; celui qui a lieu avec Siam est très-peu considérable ; il est encore moins important avec les Européens. Il est défendu aux Cochinchinois, de même qu'aux Siamois, et peut-être par les mêmes raisons, d'aller dans les pays étrangers ; tout le commerce étranger se fait par les habitans des pays avec lesquels ces peuples ont des relations. Les Cochinchinois ne peuvent sortir de leur pays que par une permission spéciale; c'est de cette manière qu'un petit nombre va en Chine, et depuis quelques années plusieurs de leurs négocians ont fréquenté les ports européens du détroit de Malacca, et notamment Sincapore. On peut observer ici que, si les Cochichinois avoient la faculté de sortir librement, aucun peuple de l'Asie orientale ne paroît aussi propre à faire de bons marins, parce qu'ils sont robustes, actifs, obéissans et dociles. Quoiqu'il soit défendu aux Cochinchinois d'aller dans les pays étrangers, ils font par mer un grand commerce entre les différentes parties de leur empire : ces voyages et le transport des tributs à la capitale leur font acquérir beaucoup d'expérience dans la navigation.

Les communications commerciales avec la Chine ont lieu principalement par les ports de Cachao dans le Ton-king, de Saï-goun dans le Camboge, de Faï-fo et de Hué dans la Cochin-

chine; il se fait quelques expéditions à Poung-taé, à Yatrang, à Fou-yin, à Sam-tchao, à Kouin-nyon, à Kouang-yi.

La totalité du commerce avec la Chine se monte à près de 20,000 tonneaux, à seize pekouls le tonneau; ce qui est un peu plus de la moitié du commerce de Bankok avec ce même pays, tant est considérable le bénéfice que procurent à ce dernier port le nombre et les expéditions libres des Chinois qui y demeurent. Le gouvernement de la Cochinchine est, en théorie, presque aussi despotique et aussi arbitraire que celui de Siam; mais, dans la pratique, il est sinon plus doux, du moins plus fort et plus franc. Les Cochinchinois, dans leur forme de gouvernement, de même que dans leurs autres institutions, imitent les Chinois; mais ils sont bien inférieurs à ce peuple pour l'exécution des lois, de même que pour l'industrie et l'activité. Chez eux, les rangs ne tiennent qu'aux emplois; ils sont divisés en deux classes principales, les civils et les militaires; ce qui crée dans les provinces une sorte d'administration double.

La forme d'administration est régulière; la marche des affaires est également prompte et méthodique.

Une opinion erronée qui a été répandue par les écrivains les plus récens, relativement au Ton-king et à la Cochinchine, semble prévaloir

14*

en Europe ; c'est que l'entrée de ce royaume est en grande partie interdite aux Européens, sur le même principe qu'au Japon et dans tous les ports de l'empire chinois. Cette idée est si peu exacte, que, dans aucun pays de l'Asie, les Européens ne sont admis plus facilement et avec moins de gêne qu'en Cochinchine. Avant l'année 1818, les navires européens y ont effectivement été soumis à des droits plus forts que ceux des Asiatiques ; mais, cette année-là, le roi établit un nouveau tarif pour le commerce étranger, et tous les commerçans étrangers furent traités également.

D'après ce réglement, tous les navires doivent un droit fixe de tonnage qui est modéré ; ils sont exempts de la visite de la cargaison et de tous droits d'entrée sur les marchandises importées ; ils n'acquittent qu'un droit léger sur quelques marchandises exportées. Les bâtimens qui relâchent dans les ports de la Cochinchine par mauvais temps, ou qui n'y entrent que pour s'informer s'il sera avantageux d'y vendre leur cargaison, ne sont assujettis à aucun droit : quatre ports de l'empire de la Cochinchine sont ouverts au commerce européen.

Il est difficile de voir des réglemens plus favorables au commerce étranger, et, de plus, ni le souverain ni ses officiers ne font le commerce ; il n'existe pas de monopole royal en Cochinchine ni de droit de préemption, pratiques beaucoup

plus nuisibles au commerce que les droits les plus onéreux.

Les François sont la seule nation qui, jusqu'à présent, se soit prévalu des nouveaux réglemens du gouvernement cochinchinois en faveur du commerce européen. Depuis que ce nouvel ordre de choses existe, quatre gros navires françois ont abordé en Cochinchine. Ils y ont apporté des armes à feu, du fer, du cuivre, des lainages, quelques objets de curiosité pour la cour; ils ont emporté une cargaison complète en sucre, et des quantités considérables de soie écrue. Une bonne maison de commerce de Bordeaux a laissé deux François à Touron pour s'occuper de faire préparer des cargaisons aux navires qui viendront.

Tout doit faire espérer aux Anglois que le commerce de Siam et de la Cochinchine leur ouvrira aussi, pour l'emploi de leurs capitaux, un canal indirect plus étendu et plus avantageux que le trafic direct avec ces pays, c'est le commerce avec la Chine. Ce que je dis est plus particulièrement applicable à la Cochinchine qu'à Siam, parce que le premier de ces pays est situé plus directement sur la route du commerce, et que les Chinois qui fréquentent ses ports ont plus besoin de prendre des cargaisons en retour que ceux qui vont à Siam: toutefois on peut l'appliquer à ces deux contrées, dont le commerce réuni se monte à 60,000 tonneaux.

Par ce canal, des relations indirectes, mais faciles, pourront être entretenues avec tous les ports de la Chine depuis Haï-nan jusqu'à la mer Jaune, et, par ce moyen, on pourra expédier des ports de la Chine toutes les marchandises de l'Archipel asiatique et de l'Inde qui conviennent aux marchés de la Chine : par la même voie aussi, nous pourrons recevoir indirectement, des principaux marchés de cet empire, les thés et les soies écrues et ouvrées : c'est un commerce qui peut exister indépendamment des caprices du gouvernement chinois, et qui s'accroîtroit en proportion de la liberté dont il jouiroit. Les négocians chinois de la Cochinchine, avec lesquels M. Crawford s'entretint, fixèrent constamment son attention sur cette branche de commerce, et montrèrent un vif désir de s'y livrer.

Indépendamment des avantages que les Anglois peuvent tirer des relations commerciales de la Cochinchine avec les ports de l'empire chinois, le commerce entre le Ton-king et les provinces de la Chine qui le bornent au nord et à l'est, commerce qui se fait principalement par le grand fleuve de Ton-king, peut fournir un autre moyen de disséminer les produits de notre industrie dans des parties de la Chine qui n'ont pas de communications faciles ou directes avec le seul port qu'il nous soit permis de fréquenter. De ce côté, nous recevrions en retour

les métaux précieux et utiles que donne, soit le territoire du Ton-king, soit l'Yun-nan, auquel il est contigu.

Un avis officiel, publié dans *le Governement gazette* de Calcutta, annonce que le gouvernement de la Cochinchine a ouvert aux Anglois les ports de Saï-goun, de Han, de Faï-fo et de Hué, aux conditions énoncées dans le réglement annéxé au même document.

SAUVAGES DU BRÉSIL.

Les derniers Indiens qui restèrent sauvages dans la vaste capitainerie de Pernambouc furent les Pipipons, les Chocos, les Oumans et les Vouvès. Aucune de ces tribus n'étoit nombreuse; chacune parloit une langue différente, mais qui sembloit appartenir à une souche commune: toutes étoient ennemies mortelles les unes des autres. Elles possédoient un territoire de trente et quelques lieues carrées entre le Moxoto et le Pajehu, pays aride, agreste et enfoncé dans l'intérieur; elles y vivoient de fruits sauvages, de miel et du produit de leur chasse; elles faisoient rôtir ou griller tout entiers les bêtes qu'elles tuoient, ne plumant pas les oiseaux, ne dépouillant pas les quadrupèdes de leurs peaux et ne vidant jamais ces animaux. Les hommes alloient absolument nus; les femmes portoient un tablier qui étoit un joli réseau élastique, ou une frange longue et touffue faite du fil de croata, et façonnée avec une certaine élégance. Les arcs et les flèches étoient les seules armes de ces sau-

vages. Un homme ne pouvoit avoir qu'une seule femme : l'on dit que l'adultère étoit inconnu parmi ces Indiens, et qu'ils voyoient avec horreur les chrétiens, leurs voisins, bien moins scrupuleux qu'eux-mêmes à cet égard. Au commencement du siècle actuel, on a persuadé à chaque tribu de s'établir dans une aldée et de cultiver la terre. On n'eut rien à leur reprocher depuis leur changement de manière de vivre, sinon que, gardant leur ancien goût pour la chasse, on avoit beaucoup de peine à leur faire comprendre que les moutons et les bœufs des fasendas voisines n'étoient pas du gibier.

Au commencement du dix-huitième siècle, les Aymorès inquiétoient encore les habitans des capitaineries de Porto Seguro et d'Ilheos; ils furent cependant chassés des côtes. L'on croit qu'ils avoient été détruits presqne entièrement par la petite-vérole, maladie que les sauvages regardent comme la plus funeste et la plus terrible de toutes ; mais, au bout d'un petit nombre de générations, leur nombre s'accrut de nouveau, et ils redevinrent formidables sous le nom de *Botocoudis* que leur donnèrent les Portugais, à cause de leur habitude de se fendre la lèvre inférieure pour y placer un cylindre de bois très-plat. Ils n'avoient rien perdu de leur ancienne férocité; elle sembloit, au contraire, avoir acquis plus de force durant leur retraite dans les

forêts. Quand un prisonnier tomboit dans leurs mains, ils suçoient le sang de la victime encore vivante; c'étoit le prélude du banquet abominable dans lequel ils devoient manger sa chair. Leurs hordes, ou malocas, étoient composées de quarante à soixante familles : quelques-unes se peignoient en rouge ou en jaune, et dans les saisons ou les lieux que les insectes étoient le plus incommodes; ils se garantissoient de leurs piqûres en se frottant avec le suc laiteux de certains arbres. Les autres tribus, dans cette partie de l'intérieur, étoient les Machacoris, les Coumanachos, les Mounos, les Frechas, les Catacoys, les Canarins et les Patachos. Les Boutocoudis étoient les seuls cannibales : les Patachos ne les craignoient pas; ils se confioient dans leur nombre, qui l'emportoit sur celui de toutes les autres tribus. On croyoit que le principal établissement des Canarins étoit une maison immense, ou espèce de ruche humaine, située dans une vallée entre deux montagnes. Quelques-unes de ces hordes viennent encore jusqu'à la côte à des époques fixes pour chercher des œufs de tortue.

Les Calchaquis tiroient leur nom du pays qu'ils habitoient : c'étoit une longue vallée entre des montagnes qui leur offroit une retraite sûre. Leur langue étoit un dialecte du quichua; on les supposoit originaires du Pérou, et on les regar-

doit comme issus, soit d'habitans du pays qui avoient fui le despotisme des Incas, soit de ceux qui avoient échappé à d'Almagro quand il entreprit sa fatale expédition du Chili, et qui étoient restés fidèles au sang de leurs anciens Incas. Des écrivains qui aimoient les théories vagues, et qui cherchoient partout les tribus d'Israël perdues, attribuoient à ce peuple une origine juive, parce que l'on avoit trouvé parmi eux des noms qui ressembloient à ceux de David et de Salomon, et que, chez eux, la coutume vouloit qu'un frère suscitât des enfans à son frère décédé; enfin, parce qu'une ceinture soutenoit leurs vêtemens qui étoient assez longs pour descendre jusqu'à terre : ce vêtement étoit en laine de vigogne; ils le serroient fort adroitement autour de leur corps, quand ils vouloient avoir le libre usage de leurs membres pour combattre ou pour travailler; ils portoient les cheveux longs et partagés en plusieurs tresses; leurs bras étoient couverts jusqu'au coude de plaques d'argent ou de cuivre; sur l'un, comme ornement ou pour l'uniformité; sur l'autre, pour se garantir du frottement de la corde de l'arc. Les vêtemens d'une femme mariée étoient d'une seule couleur; ceux des filles pouvoient être de couleurs différentes : la communication entre les deux sexes n'étoit permise qu'après que les jeunes gens avoient subi certaines cérémonies religieuses. On retrouvoit parmi eux

d'autres vestiges d'une civilisation qu'ils avoient perdue ; ils avoient de petites idoles en cuivre ; ils les portoient avec eux comme leurs objets les plus précieux. Au milieu des querelles intestines qui consumoient leurs forces, ils écoutoient fréquemment la médiation des femmes ; car, quoique barbares, dit un historien portugais, ils accordoient aisément ce que leur demandoient celles qui les avoient engendrés et allaités.

Le soleil étoit le principal objet de leur adoration ; ils honoroient aussi le tonnerre et les éclairs, et leur élevoient des huttes en guise de temples ; ils plaçoient dessus des perches ornées de plumes et arrosées de sang de vigognes. Parmi les objets terrestres auxquels on montroit un respect religieux, il y avoit certains arbres qui étoient décorés de plumes et des monceaux de pierres entassés sur les tombeaux des morts. Les anciennes inimitiés se renouveloient souvent dans les festins ; et quand, par suite, on en venoit aux mains, on mettoit un point d'honneur bizarre à ne point reculer devant les coups et à ne pas les parer. Pour frapper, ils se servoient de l'arc, qui, dans ce cas, remplaçoit grossièrement la massue, et qui peut-être étoit prescrit dans ces occasions comme moins dangereux. Dans leurs banquets, le prêtre consacroit au soleil le crâne d'une biche percé de flèches, et demandoit une moisson abondante : la personne à laquelle

il confioit l'offrande devoit présider au prochain festin

Tous les amis et les parens d'un malade alloient dans sa hutte, et y restoient à boire tant que son mal duroit. Ils fichoient des flèches en terre autour du lieu où il se tenoit couché, afin que la peur empêchât la mort d'approcher; ils enterroient avec lui ses chiens, ses chevaux, ses armes, et beaucoup de vêtemens que l'on donnoit comme offrandes funéraires; enfin, on brûloit la maison dans laquelle il avoit expiré, parce que c'étoit un lieu dont la mort connoissoit le chemin, et qu'elle reviendroit probablement. On enterroit le défunt les yeux ouverts, afin qu'il pût voir sa route dans l'autre monde. Le deuil duroit un an, et, pendant ce temps, ceux qui le portoient se barbouilloient en noir; ils pensoient que la mort, bien loin d'être un événement naturel, étoit toujours l'effet d'une influence maligne. Au reste, d'autres peuples étoient imbus de cette idée bizarre qui occasionnoit nécessairement des querelles, des inimitiés, des haines; ils croyoient que les âmes étoient changées en étoiles qui brilloient en proportion du rang du défunt, et des actions de valeur par lesquelles il s'étoit distingué. Ce peuple montra une intrépidité extraordinaire contre les Espagnols, qu'il détestoit cordialement. Les femmes, qui, dans les autres guerres, étoient si souvent

des ministres de paix, forçoient leurs maris de retourner au combat, en leur présentant des tisons enflammés lorsqu'elles les voyoient plier devant ces ennemis abhorrés; et, plutôt que de se rendre prisonnières, elles se jetoient sur les épées de leurs oppresseurs, ou se précipitoient du haut des rochers.

Leurs arcs, non tendus, étoient aussi droits qu'une canne; leur longueur étoit égale à la taille de celui qui s'en servoit : ils faisoient la corde avec des boyaux de renard ou les fibres d'une espèce de palmier. L'extrémité des flèches étoit garnie de bois, d'os ou de fer : les blessures faites par celles-ci étoient les moins dangereuses; celles des flèches armées d'un os l'étoient davantage, parce qu'il se brisoit souvent dans la plaie. Avant d'aller combattre, ils choisissoient les meilleures flèches pour s'en servir particulièrement (1); ils faisoient anssi usage du lacet à trois boules, arme que les premiers Espagnols, arrivés sur les bords de la Plata, trouvèrent si redoutable. Ils n'avoient pas de cuirasses; cependant quelques-uns d'entre eux portoient un corset de cuir à l'épreuve des flèches, mais non

(1) Dobrizhoffer observe que le prophète Isaïe fait allusion à cet usage, lorsqu'il dit : « *Posuit me sicut sagittam* » *electam : in pharetrâ suâ abscondit me.* » Ch. XLIX, v. 2. Cette interprétation paroît plus naturelle que celle que l'on donne ordinairement à ce verset.

des lances ni des balles de fusil ; cette arme défensive les embarrassoit tellement, qu'ils n'aimoient pas à la prendre. Quelquefois la tête d'un guerrier étoit ornée de l'aile d'un grand oiseau. Tous, excepté ceux qui avoient fait preuve de courage, s'efforçoient de se donner un air terrible : ainsi, un guerrier mettoit sur sa tête une peau de cerf avec la ramure; un autre ajustoit à son nez le bec d'un toucan : ils faisoient usage, à la guerre, de toutes sortes d'instrumens bruyans ; le plus sonore étoit une trompette faite avec la queue d'un tatou fixée à l'extrémité d'un roseau. Dans les combats, ils étoient sans cesse en mouvement, pensant qu'il étoit absurde de se tenir tranquilles comme les Espagnols et de recevoir un coup de fusil. Aussi, le meilleur moyen d'être en sûreté contre eux étoit de leur présenter un mousquet et de ne pas le tirer. Tant qu'ils supposoient l'arme chargée, celui qui la portoit étoit en sûreté contre toute attaque de près; car ils cherchoient moins à remporter la victoire qu'à échapper à la mort.

BAHIA DOS SANTOS.

On élève beaucoup de bestiaux dans ce pays. Les vaches donnent plus de lait en été qu'eu hiver ; mais la quantité de fromage que l'on retire

du lait est du double plus considérable dans cette dernière saison. On a fait une autre observation curieuse dans cette province, c'est que les moutons languissent et meurent quand ils ont pâturé dix ans dans le même canton; mais, si on les mène dans un autre endroit aussitôt que les symptômes de la maladie se manifestent, quand même on ne seroit qu'à quelques milles de distance, ils se rétablissent. On donne du sel au bétail à des époques réglées. On voit alors accourir tous les animaux à la voix du berger aussi loin qu'elle peut s'entendre. Si cet appel est retardé au-delà du temps ordinaire, ils viennent d'eux-mêmes au lieu où la distribution se fait communément, et témoignent leur empressement pour obtenir cet objet, qui, dans ce pays, est presque aussi nécessaire à leur existence que la nourriture.

On commence, dans l'arrondissement de Curritiba, à reconnoître les effets d'une température plus froide. Ce n'est que dans des expositions particulières que le manioc, le bananier, le cafier, le cotonnier et la canne à sucre peuvent réussir; mais les arbres fruitiers d'Europe y croissent mieux que ceux des provinces septentrionales du Brésil. Le figuier, le poirier, le pommier, le prunier, le pêcher, le coignassier, le noyer y prospèrent.



Vue des Pyrenées

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Itinéraire descriptif et pittoresque des Hautes-Pyrénées françoises, jadis territoires du Béarn, du Bigorre, des Quatre-Vallées, du Comminges et de la Haute-Garonne, orné d'une carte géographique, de 15 planches lithographiées, et d'une vue générale des Hautes-Pyrénées; par M. P. LA BOULINIÈRE. Paris, 1825, 3 vol. in-8° (1).

QUOIQUE l'auteur de ce livre n'ait eu l'intention, ainsi que le titre l'annonce bien clairement, que de donner la description de la partie des Pyrénées françaises, comprenant les territoires qu'il indique, cependant, pour que l'on saisisse mieux l'ensemble des objets dont il veut entretenir ses lecteurs, il commence par tracer le tableau de la chaîne entière de ces monts dont le nom fut connu dès l'antiquité la plus reculée, auxquels les événemens historiques ont, de tous les temps, donné une grande célébrité, et qui n'ont été réellement bien connus que de nos jours.

Dans les Pyrénées, aucune cime ne s'élève aussi haut que

(1) Chez Gide fils, rue Saint-Marc, n° 20. Prix, 30 fr.; sans la vue générale, 24 fr.

le Mont-Blanc, le Mont-Rosa, et quelques autres sommets des Alpes; mais il paroît certain, d'après les observations de Saussure et de M. Ramond, que leur masse est en général plus élevée que celle de cette chaîne; et l'une et l'autre présentent un caractère commun, qui est d'avoir leur pente septentrionale plus douce que la méridionale.

C'est surtout dans la partie de la chaîne, décrite par M. La Boulinière, que plusieurs cimes des Pyrénées atteignent à une très-grande hauteur, ce qui leur a valu la dénomination particulière par laquelle on la distingue, et c'est là aussi que se trouvent réunies une quantité de merveilles naturelles, qui attirent une foule de curieux quand la belle saison permet de parcourir ces contrées.

L'auteur trace en abrégé l'histoire des Pyrénées dans les temps anciens, dans le moyen âge et jusqu'à nos jours; une foule de souvenirs intéressans se rattache à ces montagnes. Elles furent franchies par Annibal; elles étoient habitées par des peuples insensibles aux frimas, à la chaleur et à la faim, qui, plusieurs fois, accablés et vaincus par le nombre de soldats que l'on envoyoit contre eux, ne furent pas subjugués. Lorsque les peuples, qui renversèrent l'empire romain en occident eurent ravagé l'Italie, plusieurs de leurs hordes traversèrent le midi de la Gaule et se portèrent vers l'Espagne; ces troupes se pressoient les unes les autres; retenues au passage des Pyrénées, elles dévastèrent les provinces qui sont au pied de ces montagnes. Plus tard, ce pays fut partagé en plusieurs petites souverainetés qui finirent par échoir, avec le Béarn, à la maison de Bourbon.

Le Béarn est compris dans la région occidentale des Hautes-Pyrénées; c'est une contrée montagneuse au sud, parsemée de collines entre les deux gaves ou rivières principales qui l'arrosent, et de coteaux dans le nord. « Ces » mouvemens de terrain, dit M. La Boulinière, donnent

» au Béarn un aspect voilé qu'embellissent de verts pâtura-
» ges bien arrosés, et l'admirable et fraîche végétation des
» châtaigneraies et autres plantations d'arbres; c'est, sans
» contredit, la partie de la France qui offre le plus de pay-
» sages à contempler, et les plus pittoresques, par le
» mélange heureux des cours d'eau, des cultures et des
» bois. »

Le Béarn a eu, moins que d'autres provinces, à gémir des défrichemens inconsidérés; il y reste encore des forêts considérables, quoique la culture et l'industrie y aient fait des progrès. Grâce à leur développement, les villages se sont peuplés et multipliés, les villes ont été rebâties ou agrandies; et, partout où le voyageur porte ses pas, il trouve une population nombreuse et dans l'aisance. Le paysan béarnois, cultivant la terre qui lui appartient, toujours actif, toujours joyeux, offre l'image de l'homme heureux. Au milieu du pays s'élève le château de Pau, moins remarquable par sa masse et par sa construction, qui est irrégulière et bizarre, que parce qu'il a vu naître le plus grand des rois de France, Henri IV, dont le nom seul vaut un éloge.

Le village de Bilhères, à dix minutes de chemin de Pau, mérite d'être cité, puisque c'est là que fut nourri ce roi excellent, ce modèle des monarques, qui sut réparer les maux faits à la France par le fanatisme, l'intolérance et les menées de l'étranger.

Mais à Pau, l'on n'est pas encore dans les Pyrénées; il faut pénétrer dans la vallée d'Ossau pour se trouver entouré de ces montagnes; c'est là que sont les Eaux-Bonnes, sources bienfaisantes que fréquentent, chaque année, près de trois cents malades. Plus loin, sont les eaux chaudes, situées dans une gorge dont on n'a pu élargir l'entrée qu'en faisant sauter des masses énormes de rochers. Le pic

d'Ossau ou pic du midi de Pau, situé à la tête de la vallée, d'où il s'élève à 1,472 toises au-dessus du niveau de la mer, termine majestueusement la perspective.

C'est surtout dans le Bigorre, ou dans la région centrale des Hautes-Pyrénées, que ces montagnes se montrent de la manière la plus imposante. C'est à Tarbes surtout que les monts exhaussés, et comme entassés les uns sur les autres, se présentent sous un aspect aussi grand que pittoresque. C'est là que ces dômes escarpés, ces pics, placés à différentes distances les uns des autres, et dans une apparente irrégularité, qui n'est pourtant pas sans ordre ni dessein, déploient toute leur magnificence; c'est là que les principaux traits de la chaîne entière s'offrent à l'observateur; c'est là que l'on jouit du plus beau climat de la Erance.

Indépendamment de l'avantage que paroît avoir, dès la première vue, cette partie centrale, elle possède une foule d'autres choses remarquables, telles que la structure intérieure des montagnes, les curiosités naturelles, les mœurs, les usages et les traditions des habitans; le grand nombre de sources minérales; enfin, l'arrivée annuelle d'une foule d'étrangers qui accourent, les uns pour recouvrer la santé par l'usage des eaux, les autres, pour contempler les beautés que la nature a renfermées dans cette région. C'est elle qui a été visitée le plus souvent par les écrivains qui ont parlé des Pyrénées.

La belle et riante vallée d'Azun, la vallée de Cauteretz et ses sources Thermales, le Val de Gaube, ses nombreuses cascades et son joli lac, la montagne de Vignemale et ses glaciers, la vallée de Barèges et ses bains si célèbres, le pic du midi de Bigorre, une des cimes les plus élevées des Hautes-Pyrénées, et cependant les plus accessibles, quoique l'ascension n'en soit exempte ni de fatigue ni de périls,

le cirque et la cascade de Gavarnie, le Marboré et ses tours, la Brèche de Roland, le Mont-Perdu, et une foule d'autres objets, sont décrits avec soin par M. La Boulinière. Nous engageons nos lecteurs à le suivre dans ces excursions si intéressantes.

« Nous aurons lieu, dit cet auteur, en parlant du cirque » de Vignemales, de remarquer plus d'une fois des disposi- » tions semblables dans les Hautes-Pyrénées; et c'est une » chose bien étonnante que ces amphithéâtres, ces cirques, » ces oules, qui ne ressemblent en rien à ce que l'on ren- » contre au fond des vallées dans la chaîne des Alpes. » Dans celle-ci, ces fonds représentent communément un » entonnoir plus ou moins évasé; mais les cirques qui » occupent la place de ces entonnoirs, ne leur ressemblent » pas du tout, ni par l'aspect, ni par la structure. »

Quelques voyageurs décrivent un pays après y avoir séjourné quelques semaines, ou au plus quelques mois: il n'en est pas ainsi de M. La Boulinière. Durant onze années il a rempli les fonctions publiques dans le département des Hautes-Pyrénées, et s'est appliqué, autant par goût que par devoir, à le parcourir et à l'étudier; déjà il avoit publié un grand mémoire statistique et divers autres ouvrages. Il lui restoit à donner au public, dans un cadre plus étendu, et qui embrassât aussi quelques-unes des contrées voisines, un livre qui, sous une forme moins didactique, contînt le résultat de ses recherches et de ses observations.

Ce livre est l'itinéraire descriptif dont nous venons de donner une analyse succincte; il fera bien connoître une partie de la France, digne, sous tous les rapports, de fixer les regards du savant, du poète, de l'ami de la belle nature. L'auteur a parcouru toutes les vallées, toutes les

chaînes de montagnes qui les séparent, il s'est élevé jusqu'aux principales sommités; c'est sur les lieux même qu'il a fait et revu plus d'une fois ses descriptions; aussi ont-elles cette teinte, que l'on ne peut saisir, lorsque l'on ne décrit que de mémoire les objets dont on a été vivement frappé.

Afin que son ouvrage eût un plus haut degré d'intérêt, l'auteur y a joint une carte et des dessins qui représentent différens sites; ces dessins, exécutés avec une habileté et une délicatesse remarquables, rendent plus sensible la description des lieux dont ils offrent l'image fidèle. Nous nous contenterons d'indiquer, parmi ces jolis tableaux, le château de Pau, le pont d'Espagne, le lac de Gaube, le cirque de Gavarnie, la cascade de Cœur et le port ou col de Venasque dont l'aspect est très-singulier (1).

Nous finissons en exprimant le vœu que plusieurs parties, fort intéressantes de notre patrie, telles que les Cévennes, les Vosges, le Jura, les Alpes de la Provence et du Dauphiné, enfin tant d'autres contrées qui n'ont pas été décrites convenablement, le soient avec autant de vérité, de talent et de savoir, que l'ont été les Hautes-Pyrénées françoises.

I. E.

(1) La planche qui est en tête de cet article offre la vue d'une partie de la chaîne des Pyrénées, prise d'une hauteur en avant de Pau; c'est un des points d'où l'on saisit le mieux l'ensemble de la partie la plus haute de ces montagnes. Nous l'avons fait tracer d'après un tableau peint par M. le comte L. de Girardin, qui a bien voulu se prêter à nos désirs.

Carte physique, statistique et militaire de la Suède et de la Norvège; par M. le lieutenant-colonel Hagelstam. (*Geogr. milit. statistisk Karta œfver hela Sverige och Norrige, etc.*) Une grande feuille, en suédois. Stockholm, 1821.

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

Le second objet de géographie-physique que l'on peut étudier à l'aide de cette carte, c'est le climat et la végétation de la péninsule scandinave, objet d'autant plus curieux, que cette péninsule, non seulement dans son ensemble, offre un exemple mémorable de l'influence des causes spéciales méconnues par les faiseurs de théories générales, mais que même les deux côtés de la péninsule présentent un contraste frappant, résultat des causes locales.

Si toute la Scandinavie jouit d'une température moins froide que la Russie septentrionale, grâce à son plus grand éloignement de la Sibérie et du plateau central de l'Asie, ainsi qu'à la mer Baltique qui la sépare, quoique imparfaitement du continent, les diverses parties de la péninsule ont encore des températures très-différentes de celle que leur latitude sembleroit indiquer. Le midi de la Suède a bien le climat variable et humide des îles danoises et du Jutland; peut-être est-il, généralement parlant, un peu plus froid, à cause d'une différence générale de quelques centaines de pieds d'élévation dans l'intérieur, à cause de son état plus inculte et de ses lacs étendus. Mais la côte méridionale de la Norvège, inclinée au sud et au sud-est, abritée par toute la masse du *haut-pays* (voyez l'article précédent), échauffée par la réverbération des rayons solaires, et n'étant directement frappée par aucun des vents qui apportent le froid

humide, jouit, malgré sa latitude élevée, d'un climat plus agréable que le Danemarck; le froid y ayant un peu plus d'intensité, mais étant circonscrit dans une période peu variable, et les chaleurs y devenant plus fortes, sans toutefois devenir accablantes, hormis quelques localités.

Christiania est, sous le rapport physique, comme sous le rapport militaire, et presque sous tous les autres points de vue, la position la plus avantageuse pour une capitale de la Scandinavie unie. Mais le haut-pays ou le plateau montagneux de la Norvège est, à cause de son élévation, le séjour de glaces perpétuelles qui, comme en Suisse, touchent immédiatement aux champs cultivés.

Si maintenant nous comparons la *côte* de la Norvège sur l'*Océan* avec celle de la Suède sur la *Baltique*, nous verrons que la première éprouve, bien moins que l'autre, les extrêmes du froid et de la chaleur; de sorte que la côte suédoise orientale est plus encombrée de glaces en hiver, et plus échauffée en été. Les ports de Stockholm et de Carlscrona sont régulièrement fermés par la glace chaque année; le port de Bergen ne l'est qu'une fois tous les cent ans; même dans le Nordland et dans la Laponie, la plupart des ports restent constamment ouverts. L'hiver de ces côtes consiste en brouillards épais et malsains; l'hiver des côtes opposées sur la Baltique et sur le golfe bothnique, consiste en gelées fortes avec un air serein et salubre.

C'est ce contraste que M. Hagelstam a développé dans les notes marginales de sa carte, dont nous présentons ici une traduction exacte.

« *Suède.* — Le long des côtes, la température constante et moyenne de la terre, mesurée à l'aide du thermomètre centigrade de Celsius, diminue dans la proportion suivante: à Calmar, 8°; à Stockholm, 6° 7; à Stroemsholm, 6° 7;

à Upsal, 6° 5 ; à Gèfle, 5° 5 ; à Sundswall, 4° ; à Umeaa et à Uleaborg, 3° ; à Tornea, 2° 7.

Voici les limites des divers végétaux :

58-59° de latitude, le noyer et le mûrier cessent dans la Gothie; le premier de ces arbres réussit pourtant encore à Kinnekulle, dans le district de Skaraborg (Westrogothie). Les bois de hêtre cessent entièrement.

59-60°. Limite des neiges éternelles à environ 6000 pieds d'élévation; les abricots et les pêches ne viennent qu'en serres, les melons et les potirons en couches couvertes. Blé sarrasin.

60-61°. Pruniers jusqu'à Gèfle. Asperges en couches couvertes, ormes et tilleuls. Chênes jusqu'à Sundswall.

61-62°. Limite des neiges éternelles à 5,800 pieds. Noisetiers. Vignes en serres.

62-63°. Frêne. Les pommiers et les poiriers produisent, jusqu'à Sundswall. Tabac. Le froment croît encore dans l'Angermanland, mais non pas dans la Westrobothnie. Cérisiers.

63-64°. Féves, pois et vesces; plus au nord, la récolte en est peu considérable. Limite des neiges à 5,200 pieds de haut. Le lin ne vient guère plus au nord. Le chou cesse de pommer.

64-65°. Avoine. Groseilles à maquereau. Les vergers ne réussisent plus. A Uleaborg, la chaleur moyenne, en été, est le double de ce qu'elle est au Cap-Nord.

65-66°. Limite des neiges à 4,800 pieds. L'orge mûrit en six ou sept semaines. Le chanvre ne mûrit pas tous les ans.

66-67°. Radis et raifort. Seigle. Au nord de cette latitude, le soleil luit toute la nuit au solstice d'été.

67-68°. Limite des neiges, 4,400 pieds. Poissons, nourriture principale des habitans.

68-69°. Rennes sauvages et apprivoisé. Groseilles. Orge.

69-70°. Limite du bois de bouleau. Pommes de terre et navets.

70-71°. Dans les vallées, croissent encore des bouleaux nains, le saule des montagnes, de petits trembles et des buissons. Au 70° degré, le printemps arrive six à sept semaines plus tard qu'à Upsal, et trois semaines plus tard qu'à Tornéa. [Limite des neiges au Cap-Nord, 2,400 pieds.] »

« *Norvège.* —Le long des côtes, la température moyenne de la terre est graduée ainsi qu'il suit : A Christiania 7° ; à Laurvig, environ 7° 5 ; à Lyster, dans le nord du bailliage de Bergen, 6° ; à Trondhiem, environ 4° 4 ; à Altengaard, en Finmark, 2° ; à Vadsoe, dans l'est de Finmark, 1°, 3/10. Dans la partie moyenne de la péninsule scandinave, et sur les deux côtés de la chaîne de montagnes qui la traverse, 500 pieds de hauteur perpendiculaire font à peu près le même changement dans le climat et la température que 20 à 25 milles d'une latitude plus septentrionale. Mille pieds de haut font l'effet de 40 à 50 milles de latitude ; et 2000 pieds, celui d'environ 90 milles. Au nord de Trondhiem, jusqu'à 67° de latitude, 500 pieds de haut ne font l'effet que de 18 à 20 milles ; 1000 pieds, l'effet de 35 à 40 milles, et ainsi de suite. Tandis que la végétation diminue vers le nord et sur les hauteurs, il paroît, en Laponie et sur les pentes des montagnes, des végétaux qui ne croissent point dans les régions plus chaudes de la Suède et de la Norvège.

Voici les limites de divers végétaux, avec l'indication de la limite des neiges perpétuelles, et du séjour de quelques animaux.

58-59 de latitude. Rennes sauvages sur les montagnes.

59-60°. Bois de hêtre, seulement entre Laurvig et Toensberg. [V. plus bas.]

60-61°. Limite des neiges à 5,800 pieds sur les plateaux du partage des eaux. Glace perpétuelle à 1000 pieds sur le *Sneebraen* et sur le Folgefond, en divers lieux particulièrement situés.

61-62°. Limite des neiges à 5,600 pieds sur le Fillefjeld. Limite des neiges sur le Langfjeld, à 5,410 pieds. Asperges, ormes et tilleuls.

62-63°. Le noyer y croît encore, mais sans porter de fruits. Limite des neiges sur le Dovrefjeld, à 5,300 pieds. Chênes sur les côtes, surtout entre Holmestrand et Mandal, jusqu'à Trondhjem, mais ces plantations sont peu considérables. Noisetiers.

63-64°. Poiriers, pommiers, cerisiers et pruniers seulement dans les vallées, le long des côtes. Limite des neiges à l'ouest de la crête des montagnes. Groseilles à maquereau.

64-65°. Froment, pois et féves. Lin. Avoine.

65-66°. Choux blancs, chanvres. Frênes.

66-67°. Le seigle cesse entre les deux degrés.

67-68°. Limite des neiges au-dessus des côtes, à 3,300 pieds; dans le haut pays, à 2,900. Les baleines et les harengs abondent jusqu'au haut du nord ; la pêche est le principal moyen de subsistance. Au nord de 67°, on ne trouve en Norvège plus d'autres bois que le bouleau et les broussailles ; encore n'en voit-on que le long des baies profondes et des grandes masses d'eau.

68-69°. En février, affluence de cabeliaux sortant du Westfjord.

69-70°. Groseilles, orge, ne réussit plus que dans les vallées. Pommes de terre et navets.

70-71°. Limite des neiges sur l'Alten, à 3,600 pieds. Bouleau nain. [Au cap Nord, 2,400 p.]

Au Cap-Nord, la température moyenne de l'année est de près d'un degré au-dessous du point de glace; les plus grands froids de l'hiver sont de 10-12°, rarement de 14, souvent même de 5 à 6. »

Nous allons ajouter à ce travail très-utile, quoique incomplet, de M. Hagelstam, quelques éclaircissemens tirés des auteurs les plus savans du pays même, ou des voyageurs les plus dignes de foi.

Le climat humide et en quelque sorte insulaire de la partie occidentale de la Norvège, découpée par des golfes très-profonds, y empêche ou du moins y restreint la formation des véritables glaciers, mais favorise en même temps l'accumulation des neiges et leur conservation perpétuelle sur les plateaux, même peu élevés. Ces plateaux, frappés obliquement des rayons solaires, restent perpétuellement des *champs de neige*, tandis que les montagnes qui s'élèvent au-dessus d'eux ne retiennent pas, sur leurs flancs plus escarpés, les neiges qui y tombent, et qui, d'ailleurs, y sont exposées à une chaleur solaire plus forte. Ces champs de neige sont surtout étendus dans la péninsule de Folgefond, et autour des diverses branches du profond *Fjord* de *Sogn*, jusque dans la vallée de Just (*Just-Dal*) au nord-est de ce *fjord* (61e lat.). Les terres basses du Folgefond, dominées immédiatement par ces dômes de neige, mais ouverts aux vents de mer, ont une température favorable à la végétation des graminées, de l'orge et de l'avoine; elles sont généralement bien cultivées. Dans les vallées profondes et étroites du *Sogn-fjord*, où l'air maritime se fait sentir, on éprouve souvent en été, au pied même des champs de neige, des chaleurs aussi fortes qu'en Italie. (*K. Naumann* dans l'annuaire allemand intitulé *Minerva*, 1823, t. I, p. 129.)

Sur la pente orientale des chaînes centrales de la Nor-

vège, la conservation des neiges est très-souvent un objet des vœux du cultivateur, vœux qui ne sont pas toujours remplis, malgré le soin qu'on a de construire des espèces de haies, longues de plusieurs milles, et destinées à retenir la neige. Ce moyen est principalement employé dans le canton de *Lessoe*, vallée de *Gulbrand*, où il règne un vent de tempête presque continuel. (*Thaarup*, statistique, II, p. 8.)

Cette vallée de Lessoe est, comme nous l'avons déjà remarqué, une espèce de détroit qui sépare le massif des Dofrines du massif de la Norvège occidentale (Thule), et d'où les eaux du même lac se versent vers l'Océan et vers le canal de Jutland.

C'est la *routine* seule qui empêche la culture du seigle de devenir plus commune, même dans le nord de la Norvège, jusqu'au 64[e] degré. La prédilection des Norvégiens pour la culture de l'avoine graminée, si peu riche en farine, est, plus que toute autre circonstance, la cause de la nécessité d'importer des blés étrangers. Ce besoin, au surplus, est moins grand qu'on ne le croiroit. D'après les calculs les plus authentiques, le terme moyen des consommations de 1797 à 1806 a été de .... 3,380,650 tonnes.

La production indigène de .... 2,650,650.—

L'importation étrangère de .... 730,000.—

Comme il n'y a qu'une 115[e] partie du territoire qui soit mis en culture, et comme on connoît des cantons très-étendus (*Iederen* par exemple) où il existe des centaines de milliers d'arpens de terres en plaine et d'une culture facile, il est hors de contestation que les Norvégiens, aussitôt qu'ils le voudront, peuvent produire, et même au-delà, de quoi couvrir leur consommation en céréales.

La culture des pommes de terre est également restreinte en Norvège par la seule prévention. Voici, à ce sujet, une

anecdote assez curieuse. L'infortunée reine Caroline Mathilde, princesse d'Angleterre, avoit introduit, en 1770, à la table du roi de Danemarck, l'usage de la pomme de terre, considérée alors par les Danois comme une nourriture ignoble, et digne tout au plus des cochons; le gouverneur de Trondhiem, ayant été admis à la table du roi, parut étonné de voir un semblable aliment à une semblable place. La reine saisit l'occasion pour lui apprendre de quelle utilité la pomme de terre étoit pour l'Irlande, et à faire observer que la Norvège pouvoit en tirer un grand parti. « Vous feriez bien, dit-elle au gouverneur, d'encourager » ce genre de culture dans votre province. » Cette invitation, qui prouve le jugement et la bienveillance de Caroline Mathilde, ne fut pas perdue pour l'administrateur patriote à qui elle étoit adressée.

L'houblon vient très-bien et en abondance dans le golfe de Fold, à 20 milles au nord de Trondhiem. Le lin prospère dans le Surendal (canton de Nordmær) d'où l'on exporte de toiles. (*Schiœning*, Voyage II, p. 45.) Le groseillier croît spontanément sur les Dofrines et beaucoup plus au nord. Dans le *Leirdal*, il y a un bois de cerisiers sauvages d'un demi-mille norvègien (2 lieues et demie), et il y a un autre bois plus étendu dans le *Sogn*. Les fruits sont propres à être mangés. Le *rubus chamœmorus*, qui ne réussit que difficilement à Christiania, devient plus productif et donne des fruits meilleurs sous le cercle polaire.

On distingue en Norvège trois qualités de pins, le *Toll-furu*, ou pin de terres marécageuses dont la tige a très-peu de noyau solide, le *Lin-furu*, ou pin des sables, dont le noyau, quoique solide, reste jaunâtre, et le *Malm-furu*, ou pin des rochers, qui, croissant plus lentement que les deux autres parmi des pierres, se distingue par un noyau dur, gras et rouge. (*Bull*, forêts de la Norvège, p. 67.)

Le sapin blanc, qui vient rapidement dans des terres grasses, a un bois tendre et sujet à se fendre; le sapin rouge, d'un bois très-supérieur, croît parmi les pierres, et diffère de la première variété, par ses aiguilles dures, étroites et pointues; une troisième variété est le sapin des hautes montagnes qui a la tige plus remplie de nœuds, les branches crochues, et le bois jaune, très-dur et cassant. Les forêts de chêne les plus belles existent dans le comté de Laurvig, dans les bailliages de Nedenes et de Mandal, diocèse de Christiansand; mais des arbres isolés croissent à Trondhiem, sur le terrain communal, et dans la paroisse de Tingvold. (*Thaarup.*) Une sous-variété est nommée chêne de pierre; elle a le bois excessivement dur, mais cassant. Le hêtre, propagé par la culture, vient aujourd'hui sur plusieurs points de la côte méridionale, quoiqu'il n'y forme pas des forêts.

Les détails que nous indiquons feront désirer un travail complet sur la géographie végétale de la Norvège, considérée d'après les localités.

La Norvège offre, plus que tout le reste de la Scandinavie, de grandes variations de température et de végétation à des distances très-rapprochées. Voici cependant les *régions végétales* dans lesquelles on peut diviser ce pays, d'après les observations de deux savans botanistes, M. Schow, de Copenhague (1) et feu M. Smith de Christiania (2).

Latitude de 60 à 61 degrés.

« 1. *Région des pins*, ou *des grandes forêts*. Depuis le ni-

(1) *Schow*, Géographie des Plantes, p. 415.

(2) *Smith*, Observations, dans le *Recueil topographique et statistique*, II, cah. 2.

veau de la mer jusqu'à l'élévation de 2,400 pieds, terme moyen. Le sapin, manquant à peu près à la côte occidentale, ne peut pas servir à déterminer une région générale (1). La limite supérieure du pin sur la pente orientale du haut-pays est à 2,800; sur la pente occidentale, à 2,000 pieds.

» 2. *Région subalpine* ou *du bouleau*, depuis 2,400 à 3,200 pieds. La limite supérieure du bouleau s'abaisse de même que la ligne de la neige, en approchant de la mer. Sur la pente orientale du haut-pays, elle est à 3,500 ou 3,600 pieds; sur la côte occidentale ou maritime, elle est d'abord à 3,000, dans l'intérieur des golfes; mais aux bords de la mer, elle descend à 1,900 pieds (2).

» 3. *Région alpine inférieure*, ou *du bouleau nain*. D'après un terme moyen, de 3,200 à 3,800 pieds. Outre le bouleau, diverses variétés du saule, par exemple, la *glauca* et la *lanata*, caractérisent cette région.

» 4. *Région alpine supérieure* ou *des neiges*, de 3,800 à 5,100 pieds. Sur la pente orientale, la limite supérieure est à 5,100 pieds; sur la pente orientale, à 4,800. »

La Laponie (de 64° à 71° de latitude) peut se diviser, d'après le célèbre Wahlenberg, en six régions, que voici :

1. *Région inférieure des forêts*, où vient non seulement le sapin, mais encore le *trifolium pratense*, la *convallaria majalis*, la *nymphœa alba*, etc., depuis le niveau de la mer jusqu'à 500 pieds environ.

(1) Le sapin n'aime pas l'air trop humide; il s'y couvre de lichen filamenteux (*Bull.*).

(2) Cette observation de feu M. Smith auroit besoin d'être appréciée en détail. Je pense que ce n'est pas tant le climat que le vent de mer violent et continuel qui empêche le bouleau de couvrir les sommets des îles rocailleuses de la côte occidentale. Ce qui est plus certain, c'est que le bouleau, dans un climat froid et humide, tend à diviser sa tige et à prendre la forme d'un grand arbrisseau (*Bull.*).

2. *Région supérieure des forêts*, ou *des sapins*, où les plantes, ci-dessus nommées, ne croissent plus, mais où le sapin prospère. De 500 à 800 pieds.

3. *Région de pin*, où le sapin disparoît, mais où le pin prospère. De 800 à 1200 pieds. (M. Schow, Géographie des plantes, p. 414, propose de réunir ces trois régions en une seule.)

4. *Région subalpine* ou *du bouleau*, où les arbres conifères cessent, et où le bouleau domine seul. De 1200 à 1800 pieds.

5. *Région alpine* ou *du bouleau nain*. Depuis 1,800 jusqu'à 2,500 pieds.

6. *Région alpine supérieure* ou *des neiges perpétuelles*, environ de 2,500 pieds à 3,300. (1)

Ces divisions ne s'appliquent cependant qu'à la partie suédoise de la Laponie. C'est le savant M. Léopold de Buch qui a fait connoître l'échelle végétative de la Laponie norvégienne ou du Finmark, pays le plus septentrional de notre partie du monde. La voici :

Latitude 70°.

Limite des pins rouges	780 pieds.
— des bouleaux	1,483.
— des *vaccinium myrtillus*	1,908.
— du bouleau nain	2,576.
— des *salix myrsinites*	2,908.
— du *salix lanata*	3,100.
— des neiges perpétuelles	3,300.

M. de Buch pense que la distance respective entre ces

(1) *Flora Laponica*, p. xxx-xxxv.

limites mérite d'être remarquée, parce que, d'après lui, lorsque la limite d'une zone végétale s'élève et s'abaisse selon la latitude plus ou moins septentrionale, la distance entre deux limites ou la largeur d'une zone reste constamment la même. Par exemple, la limite, entre les pins, les neiges perpétuelles, est en Laponie de 2,570, entre les bouleaux et les neiges de 1817 pieds. Si maintenant, dans une latitude plus basse, on trouve la limite des pins à 3,000 pieds, celle des bouleaux doit être à 3,750, et celle de la neige à 5,510. Nous ne croyons pas ce principe bien certain dans une application générale, mais il mérite une grande attention.

Les faits que nous avons rassemblés ici peuvent être étudiés sur la carte physique de M. Hagelstam, conjointement avec ceux qu'il y a notés lui-même. Ce n'est pas déprécier un ouvrage excellent, que d'indiquer les moyens de le perfectionner et de l'étendre. *M. B.*

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Le lac de Guatavita.

De Hacienda d'Echarlèche au lac il y a une lieue : Nous gravîmes à cheval une colline très-roide, du sommet de laquelle nous eûmes une très-belle vue sur la plaine, autour de laquelle un grand nombre de sommités des andes s'élèvent et la couronnent. Nous suivîmes au hasard un joli sentier qui, tantôt uni et serpentant, tantôt escarpé, devenoit quelquefois difficile à cause de l'humidité du

terrain. L'œil étoit flatté par la richesse de la verdure, l'éclat et les brillantes couleurs des broussailles en fleurs qui formoient un contraste frappant avec les masses sombres des hautes montagnes du fond, et des saillies qui, à chaque instant, s'offroient à notre vue. Après une marche de trois quarts d'heure, nous arrivâmes à quelques petits hameaux (Ranchas) qu'habitent les Indiens employés aux travaux du lac. Nous mîmes pied à terre, et visitâmes d'abord une grande *Rancha*, dressée pour mon ami Pépé et moi. Son emplacement étoit un carré long, un peu plus élevé que le sol, afin de le garantir de l'humidité; l'on y avoit enfoncé de gros pieux, surmontés de traverses qui soutenoient le toit, fait en pente et couvert d'une espèce de chaume, et de longues herbes tirées d'un marais voisin. L'intérieur étoit divisé en quatre parties, dont deux étoient destinées à former nos chambres à coucher; une, notre salon, et la dernière étoit la chambre des domestiques. Nous remontâmes à cheval pour continuer notre marche. M. Ramirez, américain et inspecteur en chef, nous accompagna. Nous grimpâmes, pendant cinq minutes, à travers d'épaisses broussailles, et arrivâmes alors au canal qui éconduit les eaux du lac, mais nous y trouvâmes peu d'eau. Nous suivîmes, l'un après l'autre, une chaussée ou une espèce de pont, construit sur le canal, et qui s'élève, à mesure qu'on approche du lac, jusqu'à la mi-hauteur de la montagne. Nous vîmes alors l'*Eau sacrée*, dont la surface tranquille réfléchissoit les abîmes et le canal qui l'environnent. Je descendis au niveau du lac; j'allois entrer dans un canot, quand notre ami commun, M. Mariano de Rivero, vint, à notre satisfaction mutuelle, nous joindre. Nous nous embarquâmes tous ensemble. Notre ami Pépé dirigeoit la barque, et nous ramions. Nous remontâmes ainsi l'étroit canal qui conduit à ce lac extraor-

dinaire. Arrivés au milieu, nous nous reposâmes sur nos rames pour contempler l'admirable aspect qu'il présente. Figurez-vous les lacs de Westmoreland par un beau jour d'automne. La tranquille surface du lac offroit l'aspect d'une vaste glace, qui réfléchissoit les sombres forêts qui, tout autour, s'élèvent en gradins à la hauteur de 170 pieds; sur nos têtes, un ciel du plus bel azur. On ne voyoit que quelques oiseaux aquatiques qui s'envoloient gracieusement, surpris sans doute de voir des êtres assez hardis pour venir troubler leur silencieux empire.

En effet, ce lac paroissoit enchanté. Notre ami Pépé, qui souvent s'y étoit livré à ses méditations, interrompit le silence où nous plongeoit l'admiration pour nous apprendre l'histoire de ce lac.

Avant que les Espagnols ne fissent la conquête de ce pays, nous dit-il, cette vaste contrée, qui contenoit au moins un million d'habitans, étoit soumise au cacique de Guatavita, qui faisoit sa résidence dans une grande ville, et qui avoit une armée de trente mille combattans, ce qui contribuoit à le faire respecter de ses voisins, qui lui apportoient de la poudre d'or en échange des productions de la terre, car ses peuples étoient tous cultivateurs. Ce lac, situé à 9 ou 10 mille pieds au-dessus du niveau de la mer, au sommet d'une montagne qui s'élève en cône, étoit regardé, par les naturels du pays, comme le séjour de leur divinité protectrice, à laquelle, par un motif de dévotion, ils croyoient devoir faire des sacrifices tous les deux ans. Au jour fixé, tous les sujets du cacique s'assembloient, apportant leurs offrandes d'or; la procession, accompagnée de musique, défiloit, par une grande route bien dessinée, dans les flancs de la montagne jusqu'au sommet, que les flots du lac baignoient à quelques pieds plus bas. Quand tout le monde étoit arrivé, le cacique et les principaux chefs s'embar-

quoient dans de grands canots, en descendant par des marches taillées dans le roc, et qu'il nous montra dans une crevasse au sommet de la montagne. Alors tout le peuple se répandoit autour du lac. Arrivés au milieu, les chefs oignoient le cacique, et le soupoudroient, avec profusion, de poudre d'or; c'est sans doute de cet usage, adopté dans plusieurs parties de l'Amérique méridionale, qu'est venu le nom de *el dorado* (le doré.)

A un signal donné, tout le peuple tournoit le dos au lac, et à l'instant où le cacique s'y plongeoit, l'air retentissoit des acclamations du peuple, et chacun lançoit ses offrandes dans le lac; après quoi le cacique retournoit dans sa capitale de la même manière qu'il en étoit parti, persuadé que ses péchés et ceux de son peuple étoient expiés. D'après un calcul fait par M. de la Kier, correspondant de l'institut de France, qui a fait toutes les recherches possibles relativement à ce lac, il renferme de l'or et des pierres précieuses pour la valeur de 1,120 millions sterling. Lorsque les Espagnols conquirent ce pays, ils persécutèrent si cruellement les naturels pour avoir leur or, qu'un grand nombre d'entre eux jettèrent tout ce qu'ils leur en avoient laissé dans ce lac. Le cacique lui-même y fit jeter autant de poudre d'or que cinquante hommes en pouvoient porter.

Plusieurs chefs qui furent pris et torturés par les Espagnols leur dirent : Si vous avez besoin d'or, vous en trouverez assez au fond du lac; supposant l'entreprise impossible. Les Espagnols la tentèrent néanmoins; déjà ils avoient pénétré à 14 pieds du fond, quand les flancs s'écroulèrent avec un fracas épouvantable; et le lac renfermant des sources, les eaux commencèrent à jaillir; cependant les Espagnols, qui eurent le temps d'examiner les bords, et de laver la boue et la terre, en retirèrent une somme assez forte pour pouvoir en payer au gouvernement une quinta (redevance) de

170,000 piastres (1). Une émeraude, qu'ils trouvèrent et envoyèrent à Madrid, y fut vendue 70,000 piastres. On a fait encore plusieurs tentatives à ce sujet avant la révolution, mais aucune n'a été couronnée de succès. «Enfin, continua mon ami Pépé, «j'ai entrepris cette spéculation, le gouvernement exécutif m'en ayant accordé la permission. J'ai formé une compagnie de seize membres, dont chacun a mis 500 piastres. Je pensois que 8000 piastres suffiroient, et je me suis trompé, car j'y en ai déjà mis plus de 20 mille, et le lac n'a encore baissé que de 33 pieds.

Un vieux Espagnol, en sondant, a retiré avec sa sonde une petite branche d'arbre, où, après en avoir ôté le limon, il a trouvé une image d'or de la valeur de cent piastres environ ; il y a donc quelque espoir. »

Après avoir parcouru les bords du lac, nous débarquâmes et commençâmes à examiner les travaux. Nous vîmes que les couches étoient formées d'ardoise et de pierre grise, n'offrant d'ailleurs aucune apparence volcanique. Je ne tardai pas à découvrir la cause de l'écroulement des flancs; les couches schisteuses dépassoient de presque de 20 degrés le bord que baignoient les eaux qui le minoient peu à peu; je proposai d'encaisser les bords. M. Rivero étoit de mon avis, mais nous ne pûmes convaincre notre ami Pépé de la nécessité de cette mesure. Je trouvai qu'il n'y auroit qu'une distance de 40 aunes (yards), et que la dépense ne s'éleveroit guère qu'à 2000 piastres.

Après avoir tout vu, nous retournâmes à Echarlèche où nous trouvâmes un excellent souper, et où nous passâmes une bonne nuit. (*Stuart Cochrane.*)

(1) La quinta est de 3 pour cent.

Lac intermittent en Russie.

La petite rivière de *Tarnawa*, qui se jette dans le Dniester à Kitaïgorod, traverse le cercle d'Uschytzk au gouvernement de Podolie, depuis le village de Tynma jusqu'à Dunaïowiez. Quelques verstes au-dessous de Tynma, elle forme un lac qui a une verste de longueur sur une largeur de 260 pas. Ce lac garde ces limites pendant sept ans. Alors l'eau diminue, et au bout d'un mois elle disparoît tout-à-fait. La Tarnawa ne se montre que quelques verstes plus loin. Le terrain que recouvroit le lac, étant d'une terre très-légère, ne peut, dans le deux premières années, être ensemencé qu'en seigle, en chanvre et en blé de Turquie. Mais, depuis la troisième jusqu'à la septième, toutes les espèces de grains y réussissent parfaitement bien. La septième année révolue, l'eau commence à reparoître; un nouveau lac se forme à la même place, et ayant les mêmes dimensions que le précèdent.

Cette intermittence existe depuis un temps immémorial. La terre de Tynma a appartenu au prince Charles de Nassau, si célèbre à la fin du dernier siècle par ses voyages et son esprit aventureux.

La Madone de Chiquinquira.

Après avoir déjeuné de bonne heure, nous allâmes visiter la fameuse église de Chiquinquira, célèbre par une image miraculeuse de la Sainte-Vierge. Voici ce que les fidèles en racontent :

Il y a deux siècles, l'endroit où est maintenant cette église, étoit occupé par une chaumière solitaire, demeure d'une vieille femme, nommée *Maria Ramos*. La Sainte-Vierge lui envoya son portrait peint sur toile. Quelques jours après, un violent orage détruisit la chaumière ainsi que l'image sacrée. La pauvre femme eut à peine le temps de se sauver. Le curé, animé d'un saint zèle, s'empressa de se rendre sur les lieux avec ses gens, et parvint, après beaucoup de recherches, à retrouver parmi les ruines les débris de la relique sacrée. Les différens morceaux ne furent pas plus tôt mis à côté les uns des autres, qu'ils se réunirent d'eux-mêmes, et formèrent une peinture telle qu'elle existoit auparavant. Le curé la transporta au monastère de San-Domingo, où elle fut mise en sûreté. Les incrédules pourront penser que les bons moines se servirent de cette pieuse fraude pour mettre à profit la dévotion des indigènes; quoi qu'il en soit, le résultat a été des plus profitables pour eux, car les adorateurs de la sainte image se sont multipliés de jour en jour; les offrandes sont montées à plusieurs millions de piastres. L'église et le monastère qui en dépend ont coûté seuls deux millions. Une petite ville, renfermant une population d'un millier d'âmes, s'est formée à l'entour.

Nous entrâmes au monastère par un vestibule orné d'une soixantaine de petits tableaux, représentant des miracles qui ont eu lieu par le pouvoir de la Sainte-Vierge. Ce sont, la plupart, les offrandes des âmes pieuses, en reconnoissance de quelque guérison obtenue par l'intercession de la Mère de Dieu. Lorsque les offrandes ne sont pas assez nombreuses, les moines y joignent la représentation de miracles supposés. Par exemple, ils placèrent un jour un tableau représentant mon ami *Pépé Paris*, sauvé des mains d'une bande d'assassins, par le secours de la Sainte-Vierge; ce qui n'étoit pas complétement exact. Voici ce qui s'étoit passé :

Durant la guerre civile qui eut lieu entre les différens chefs de la Colombie, après qu'ils eurent secoué le joug espagnol, Bagota fut témoin d'un combat, où le frère de mon ami fut sur le point de succomber. Déjà il étoit étendu sur le champ de bataille, entouré d'un nombreux parti ennemi, lorsque mon ami, n'écoutant qne son courage, s'élança sur les assaillans, un poignard à la main, en blessa plusieurs, et parvint à dégager son frère. Cet événement ne fut pas plus tôt connu des bons pères, qu'ils firent peindre mon ami à genoux, rendant grâces à la Vierge de sa délivrance, et, dans le lointain, la scène où il avoit failli périr. Celui-ci menaça les pères de dévoiler leur pieuse fraude; ils ôtèrent le tableau, mais avec grande répugnance, car il étoit déjà en grande vénération.

En partant du vestibule, nous entrâmes dans le cloître, qui est beau et spacieux, mais pas encore achevé. Nous fûmes alors accostés par un moine de la connoissance de *Pépé* qui nous présenta un de ses confrères. Tous deux nous conduisirent, par une petite porte, dans l'église qui est un joli bâtiment, mais très-inférieur à la cathédrale de Bagota. Des ouvriers étoient en train d'en peindre l'intérieur. Le goût ne présidoit pas à cette opération. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avoient été mises en réquisition.

Le lieu, plus particulièrement dédié à la Vierge, est entouré d'une balustrade, dans l'intérieur de laquelle les moines disent la messe. J'aperçus plusieurs pélerins à genoux hors de l'enceinte. C'étoient tous gens de la classe élevée, habillés en blanc, et tenant un crucifix à la main. Ils paroissoient prier avec beaucoup de dévotion. Entrés dans l'enceinte, les moines saluèrent l'autel et firent le signe de la croix; puis, chacun d'eux prit, sur un siége, une chasuble, magnifiquement brodée, qu'ils mirent par dessus

leurs vêtemens; et, ayant posé la mître sur leur tête, ils s'avancèrent vers l'autel en s'inclinant; et passant, l'une à gauche et l'autre a droite, ils prirent, chacun, l'une des cordes des rideaux qui voile l'image de la Sainte-Vierge, prononcèrent une courte prière, et tirèrent les rideaux. Aussitôt j'entendis derrière moi un grand bruit qui me fit tourner la tête. J'aperçus les pélerins se frappant avec fureur la poitrine, en faisant force signes de croix. Je détournai les yeux de cette scène étrange, et me mis à examiner le tableau de la Vierge. C'est une très-mauvaise peinture, dont le cadre est enrichi d'une profusion de petites émeraudes et de diamans encore plus petits. Les moines ayant satisfait notre curiosité, refermèrent le rideau avec les mêmes cérémonies. Nous allâmes ensuite dans la sacristie, où l'on nous montra une très-belle émeraude, que l'on estimoit 4,000 piastres, et que je jugeai en valoir à peine 1000. Les moines nous dirent qu'ils avoient reçu des dons en pierreries pour 400,000 piastres; mais ils parurent un peu embarrassés quand je les priai de me les montrer; ils prétendirent qu'ils ne pouvoient trouver la clef de l'endroit où elles étoient renfermées. D'après ce que j'ai appris, il paroîtroit que ces bons moines convertissent aussitôt en argent comptant les présens qu'ils reçoivent, en ayant soin cependant de les faire vendre dans une province éloignée.

Durant la guerre civile, un officier françois, nommé Cervière, qui commandoit un corps considérable, s'imagina qu'il pourroit tirer un très-grand parti de l'image sacrée, en la mettant dans un lieu à sa disposition, et où, nouveau grand-prêtre, il feroit arriver à lui les offrandes des fidèles. En conséquence, il s'empara de la sainte image. Mais il fut bien trompé dans son attente; il ne vit arriver personne. Tous les indigènes étoient persuadés que la Sainte-Vierge ne tarderoit pas à faire éclater sa vengeance

par quelque miracle. Peu après, cet essai d'un nouveau moyen de faire face aux dépenses d'un *budjet*, Cervière éprouva une complète défaite, et fut forcé d'abandonner la sainte image à Cattesa. Les Dominicains vinrent immédiatement la reprendre, et la ramenèrent chez eux en triomphe. On conçoit que la déroute de Cervière fut regardée comme une punition du ciel. Aussi les pélerinages ont-ils redoublé depuis lors, et les bons moines ont plus à se féliciter qu'à se plaindre de la perte momentanée qu'ils ont éprouvée. (*Stuart Cochrane*).

Notice sur les Kamentchiks.

Les Sibériens désignent les villages situés dans les montagnes par le nom général de *Kamen* (pierre, rocher), d'où ils font *Kamentchik*, habitant des rochers. On les nomme aussi *Jassak* ou serfs acquittant leur tribut en pelleteries.

Les Kamentchiks vivent dans les contrées montagneuses de la Sibérie méridionale, et dépendent du cercle de By qui fait partie du gouvernement de Tomsk. Ils jouissent en quelque sorte des droits des paysans et des Jassaks, et sont gouvernés par un fonctionnaire particulier qui réside à Semipalatinsk, et par les autorités du district établies dans l'un de leurs villages. Ils acquittèrent d'abord leur tribut en pelleteries; mais, plus tard, on l'a converti en argent. Leur pays abonde en bêtes féroces, et surtout en belles martres zibelines qu'ils savent attraper aussi bien que les peuples Nomades. Suivant le dernier recensement, le nombre des Kamentchiks s'élevoit à 300 personnes du sexe masculin.

Le premier établissement qu'ils firent, il y a environ cinquante ans, dans ces contrées, consistoit en quatre personnes qui se retirèrent dans ces montagnes pour cause de religion. Ils bâtirent des cabanes sur les bords du fleuve Ul'la, au-delà du mont Cholsun; mais un de leurs compagnons ayant été pris et leur asile découvert, ils se réfugièrent dans les antres profonds des monts Buchéarmensk; soit le besoin de communiquer avec leurs semblables, soit défaut de subsistance, ils se montrèrent dans les villages russes des environs, et particulièrement dans ceux où ils espéroient trouver des sectaires appelés Starowierzi (ou de la vieille croyance). Leur piété sincère ou hypocrite et leur humilité inspirèrent de la vénération aux habitans; bientôt ils eurent les moyens de subsister, même avec une sorte d'aisance; ils s'attachèrent alors à embellir leurs demeures afin d'attirer chez eux les habitans des villages russes; en effet, plusieurs familles, séduites par leurs impostnres, quittèrent leurs foyers pour s'établir dans ces contrées alors désertes et inconnues.

Leur nombre s'accrut. Ils bâtirent des cabanes sur les bords des rivières de Bachtarma, Bjelaja, Iasowa et quelques autres, ils élevèrent quelques bestiaux, et cultivèrent la terre autant que pouvoit le leur permettre l'âpreté du climat. Partout leurs cabanes étoient entourées de hautes montagnes et de rapides torrens. Ils vivoient tranquilles, la terre qui n'avoit jamais été cultivée récompensoit leurs travaux; la chasse leur offroit d'*immenses* richesses; en un mot ils auroient été heureux, si quelques hommes turbulens ne se fussent trouvés parmi eux.

Le gouvernement prit contre les fugitifs quelques mesures que l'ignorance des lieux et leur accès difficile rendi-

rent infructueuses. Cependant les bruits qui couroient sur leur compte, contribuèrent à augmenter leur nombre. Des déserteurs, des ouvriers, las d'exploiter les mines, des criminels échappés et d'autres gens de cette espèce cherchèrent un refuge chez les Kamentchiks, et leur apportèrent bientôt tous les vices que produit une licence effrénée; les violences, les vols, les assassinats se succédèrent. Le nombre des femmes n'étant plus proportionné à celui des hommes, il n'y eut plus de sûreté pour les femmes et les filles. Les coupables impunis n'avoient à redouter que la vengeance des offensés qu'ils bravoient. La discorde et les crimes eurent bientôt banni l'ordre et la paix qui régnoient auparavant; l'anarchie est toujours funeste même aux plus petites sociétés.

Ces désordres attirèrent l'attention des autorités russes des lieux voisins; elles envoyèrent à plusieurs reprises des détachemens contre les Kamentchiks, mais leurs antres leur offroient un abri sûr contre toute poursuite, et les détachemens revenoient pour l'ordinaire sans avoir pu les atteindre. Les Chinois même qui ne virent pas avec indifférence les excès que les Kamentchiks avoient commis chez les Kirguises, qui habitent la rive orientale de l'Irtisch, n'eurent pas plus de succès que les Russes, cependant ces Kirguises ne tardèrent pas à rendre la pareille aux Kamentschiks.

Au milieu de ces désordres, ceux qui étoient demeurés étrangers aux excès tentèrent de rétablir la justice, en faisant condamner, par un jugement général, ceux dont les crimes étoient bien prouvés. Un de ces jugemens est venu jusqu'à nous. Il portoit sur deux criminels qui furent condamnés à être liés à un pieu de bois, et jetés dans la Bachtarma, torrent des plus impétueux. On leur donna à chacun un grand bâton qui pût les empêcher de se noyer,

et un pain, dans le cas où ils ne périroient pas. En effet, l'un d'eux se sauva. Il paroît néanmoins que ces exemples furent insuffisans pour rétablir l'ordre que ne cessoient de troubler deux hommes pervers, nommés Buikou et Sagoumesmoï. On parvint enfin à les arrêter, et ils furent condamnés à mort. Le hasard les favorisa. Déjà la colonie étoit rassemblée, leur châtiment préparé, lorsqu'on vit soudain paroître des fonctionnaires chinois de la frontière, accompagnés d'un détachement de soldats. Un Kamentchik eut le malheur de tuer un de ces derniers; aussitôt le chef chinois ordonne aux siens de cerner tous les Kamentchiks; ayant appris la cause de leur rassemblement, il leur ordonna de mettre sur-le-champ les deux condamnés en liberté, sous peine de subir le même sort. Les Kamentchiks eurent beau représenter au chef que le soldat ou Tschurschur chinois avoit été tué par un malheureux accident, et que les deux condamnés avoient mérité la mort par leurs crimes, il ne voulut rien entendre et insista. Les deux coupables furent donc acquittés, recommencèrent leur ancien train de vie avec d'autant plus de fureur qu'ils crurent devoir venger leur honte.

Après cet événement, les honnêtes gens n'espérèrent plus de voir l'ordre se rétablir. Leur découragement s'accrut encore par trois mauvaises années où leurs récoltes manquèrent; ils désirèrent abandonner des lieux qui étoient devenus dangereux pour eux; mais la crainte d'être punis les empêchoit de retourner dans leurs anciennes demeures; ils résolurent alors de se mettre sous la protection de la Chine. S'étant rassemblés au nombre de 60, ils se rendirent sur la frontière chinoise, à 85 werstes du village de Fulkalka; ils députèrent six des leurs au noën ou fonctionnaire en chef de la frontière; mais, ne les voyant pas revenir, ils allèrent tous chez le noën, à Tschingistal, qui les reçut, et,

bientôt après, les envoya, sous escorte, à Chobbo, ville de la Tartarie chinoise.

Ils y furent transportés à cheval. Après un mois de marche dans ces contrées montagneuses, ils arrivèrent à Chobbo, dont le chef les examina; il leur assigna pour demeure une espèce de caserne : c'étoit peut-être une prison; ils furent surveillés avec soin, mais on ne les laissa manquer de rien. Enfin, l'ordre du bogda-khan étant arrivé de Pékin, on leur signifia que le khan ne vouloit pas les recevoir en qualité de ses sujets; mais que, par pitié pour leur misère, il leur feroit donner tous les vivres nécessaires, ordonnant qu'on les reconduisît sous escorte jusqu'à leur ancienne demeure. Cette mesure fut exécutée sur-le-champ : ils remontèreut à cheval; on leur fournit des moutons et du riz pour leur nourriture.

Les Kamentchiks furent satisfaits de cette décision; car les nombreuses exécutions dont ils avoient été témoins leur avoit donné une mauvaise opinion du gouvernement chinois; ils avoient été surtout très-surpris de voir que ce n'étoit pas seulement le voleur que l'on punissoit, mais que le volé même encouroit un châtiment proportionné au degré de négligence qui l'avoit exposé à être volé.

A leur retour, les autorités chinoises des frontières leur accordèrent une espèce de protection contre les persécutions de leurs compatriotes et des Kirguises; elle ne put néanmoins parvenir à dissiper les troubles qui les agitoient, et auxquels se joignoit la crainte perpétuelle d'être repris et punis par leurs anciens maîtres. Cependant la renommée ayant apporté jusque dans ces déserts la gloire de Catherine, ils résolurent d'implorer sa clémence et de renoncer à l'anarchie sous laquelle ils gémissoient. Pour cet effet, ils députèrent un dragon déserteur, nommé Buikow, à Buchtarminsk. La bienveillance que le chef de ces mines

témoigna à Buikow, engagea plusieurs autres Kamentchiks à se rendre à Buchtarminsk pour lui exprimer le vœu général. Ce chef fit son rapport à l'impératrice, qui, par un décret qu'elle envoya à M. Piel, alors gouverneur général de la Sibérie, et daté du 15 septembre 1791, les reçut à titre de Jassaks au nombre de ses fidèles sujets.

Ce bienfait fit renaître parmi eux la concorde et l'ordre ; ils abandonnèrent leurs rochers er leurs antres, et s'établirent dans des contrées où ils trouvèrent tous les secours nécessaires pour la culture de la terre et l'entretien des bestiaux. Ils y sont restés dès-lors. Leurs villages, sur la Buchtarma, sont : Ossotschicha, Buikowa, Stennaja, Korobischemkaja et Werchbuchtarminsk ; dans d'autres contrées, ils habitent Malonarumsk, Jasowo, Bielaja et Fukalka. Dans presque tous leurs villages, on trouve une chapelle, mais point d'église, car ils sont tous de la secte des vieux croyans ; ils choisissent les vieillards les plus sensés qu'ils chargent de faire le service divin. Il n'y a que leurs mariages qn'ils font bénir à Buchtarminsk : les époux sont reçus et reconduits chez eux au bruit de la décharge de leurs fusils. La mariée est couverte d'un long voile surmonté d'un chapeau d'homme.

La maniere de vivre et les mœurs des Kamentchiks ne diffèrent pas de celles des autres habitans de la Sibérie : la seule chose qui les distingue et que j'attribue à leur premier genre de vie et à leur goût pour la chasse, c'est leur adresse et leur courage. Le grand éloignement de leurs demeures et la nécessité de se défendre contre les bêtes féroces, font qu'on les voit toujours à cheval et armés de carabines.

Les occupations ordinaires des Kamentchiks sont la culture des terres, l'entretien du bétail et la chasse. Ils font, avec les Chinois et les Kirguises, un commerce d'échange.

Les marchandises qu'ils tirent des Chinois sont les objets que les fonctionnaires reçoivent de l'état en guise de paiement, tels que du nankin, du thé, de la soie, des châles, de la porcelaine, du bois, des couteaux, des briquets, des briques quelquefois, mais assez rarement aujourd'hui; des étoffes d'argent et de soie, telles que du *kauschi*, espèce de gros de Tours; du *kausol*, espèce de satin, et du *fauso*, espèce de taffetas de peu de valeur. Les Kirguises leur donnent en échange des chevaux, des bêtes à cornes, des selles, des brides, du feutre, du camelot, du poil de chameau, des étoffes de laine appelées *daho* et *biala*. Les Kamentchiks échangent tous ces objets contre des cuirs, des ustensiles en fer, des haches, des couteaux, du sel et de la farine.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir au sujet des Kamentchiks qui habitent les hautes et inaccessibles montagnes de la Sibérie méridionale, et qui, pour la force physique, la simplicité des mœurs et l'hopitalité, égalent et surpassent peut-être les habitans des Alpes.

(*Extrait du Voyage de M. Spaski.*)

Ruses cléricales en Colombie.

Un moine ayant besoin d'une somme considérable pour s'associer à une opération lucrative, s'évertua pour trouver les moyens de se la procurer; et voici l'expédient auquel il eut recours.

Il monta en chaire, et, à la suite d'un sermon éloquent, il dit à ses auditeurs que, s'ils vouloient aller droit au ciel en quittant ce monde transitoire, ils n'avoient qu'à choisir chacun un saint pour patron; et qu'il demanderoit à Dieu le père de leur permettre d'appeler *frère* le saint

qu'ils auroient choisi, et que, par l'intercession de celui-ci, ils obtiendroient une place assurée dans le paradis.

Le dimanche suivant, il informa ses ouialles que ses prières avoient été accueillies, et qu'on n'avoit qu'à choisir son saint ou sa sainte; mais qu'il falloit mettre le nom du saint dans un livre vis-à-vis de celui de chaque individu. Il fit venir alors un gros registre; mais personne ne put y inscrire son nom sans payer auparavant quatre réaux. Les pauvres indigènes s'estimèrent heureux de s'assurer le ciel pour cette somme modique; et c'est ainsi que le révérend père ramassa l'argent dont il avoit besoin.

(*Stuart Cochrane.*)

Platoff, hetman des Cosaques.

Le docteur Lyall, dans son *Voyage en Russie*, donne une notice intéressante sur ce célèbre cosaque, non moins remarquable par son caractère original et par son grand mérite, que par ses succès à la guerre et par ses dignités. Le *Globe*, le meilleur ou plutôt le seul journal littéraire quotidien, en a donné l'extrait suivant :

Platoff naquit le 6 août 1751, dans le stanitza Staro-Tcherkask sur le Don. Son père avoit le grade de major; mais il étoit pauvre, et ne put faire apprendre à son fils qu'à lire et écrire le russe. Du reste, le jeune cosaque se distinguoit dans tous les genres d'exercices, et il y a encore aujourd'hui des vieillards qui rapportent qu'en bravoure et en intrépidité Platoff surpassoit de beaucoup toute la jeunesse du Don. A treize ans, il entra au service, et devint bientôt officier. Il contribua à la prise des lignes de Prékop, qui ouvrit aux Russes la conquête de toute la Crimée, ainsi qu'au gain d'une bataille, dans l'année 1771; mais ce fut surtout un engagement dans le Kuban, où il fit des prodiges de valeur, qui établit sa réputation dans l'armée.

Vers cette époque, le nom de Pierre III, dont on connoît le genre de mort, donna lieu à des scènes tragiques qui n'étoient pas les premières de ce genre dans les annales de la Russie.

De même qu'il y avoit eu de faux Démétrius, on vit plusieurs ambitieux, secondés par les moines et par le mécontentement général, prendre successivement le nom de Pierre III. Celui qui soutint le mieux ce rôle, fut un cosaque nommé Pugatschef; ses premiers succès inspirèrent, même à Catherine, des craintes sérieuses. Il battit les troupes qu'on envoya contre lui, et fit frapper une médaille portant l'inscription : « Pierre III, empereur de toutes les Russies; et, au revers : *Redivivus et ultor.* Platoff fut employé à le réduire; il le fit prisonnier, et le remit entre les mains de la justice. Pugatschef expia à Moscou, sur l'échafaud, son audace et les maux qu'il avoit ajoutés à ceux qui déjà désoloient l'empire.

Pendant plusieurs années, Platoff fut occupé à détruire les bandes des partisans de Pugatschef, et à combattre deux des tribus les plus barbares et les plus féroces du mont Caucase, les Tchitchentsi et les Lesghes.

En 1790, il participa à la prise de la forteresse d'Ismaïl sur le Danube. Le célèbre Souvaroff, qui commandoit, avoit reçu l'ordre de prendre en *trois jours* ce fort, jusque-là regardé comme imprenable : il convoqua un conseil de guerre; et, après avoir prié chacun des membres de donner franchement son opinion, il quitta l'assemblée. On apporta une feuille de papier; et Platoff, se trouvant le plus jeune brigadier-général, dut écrire le premier son avis; il n'hésita pas, et mit au bas de son nom : *Donner l'assaut à la forteresse.* Sa décision fut adoptée par tous les commandans présens. Souvaroff se promenoit dans sa tente lorsqu'il vit revenir ses officiers; et, remarquant parmi eux un consentement général, il les embrassa tous dans son ravissement, et s'écria : « Un jour pour honorer Dieu, un autre pour » nous préparer, et le troisième une mort glorieuse ou la » victoire. » L'heureux, mais sanglant résultat de ce combat, est bien connu; on dit que les Turcs perdirent 35,000 hommes, et les Russes un nombre prodigieux.

Potemkin, qui alors gouvernoit la Russie, découvrit bientôt les talens naturels de Platoff, et le fit hetman des cosaques Yekaterinoslaf (composés des Odnodvortsi, ou possesseurs d'une maison, et des cosaques de Tchuguef).

Lorsque la Prusse, l'Autriche et la Russie se coalisèrent contre la révolution françoise, les Cosaques furent appelés

à marcher, et Platoff s'avança le premier, avec ses Donskoï, vers le centre de l'Europe. Mais sa petite armée avoit à peine atteint les confins de la Russie, que la paix vint l'arrêter. Toutefois le repos du monde ne fut pas de longue durée; et, dans la guerre qui commença vers la fin de 1806 et qui se termina par la paix de Tilsitt, Platoff joua un rôle; dès-lors son nom commença à être connu en Europe.

A Tilsitt, Platoff ne put cacher le désir qu'il avoit de voir de près l'empereur des François. Dans une revue où se trouvoient toutes les têtes couronnées que la victoire avoit réunies là pour quelques instans, un officier françois s'aperçut de l'attention avec laquelle l'hetman des Cosaques regardoit Napoléon; il en fit la remarque. Mais celui-ci, avec beaucoup de présence d'esprit, quoique avec des mots qui déguisoient mal sa pensée, répliqua: « Je ne regarde pas » votre empereur; il n'a rien d'extraordinaire, il est comme » les autres hommes. Je regarde son cheval, dont je désire » connoître la race. »

Napoléon ayant entendu parler de la grande dextérité de Platoff à tirer de l'arc dont se servent les Tartares et les Bashkirs, voulut voir les exploits de l'hetman en ce genre, et témoigna son désir à l'empereur Alexandre, qui lui servit d'interprète. On dit qu'il fut étonné de l'adresse de Platoff, et qu'il le pria d'accepter une tabatière en or garnie de son portrait et de pierres précieuses, comme un souvenir: mais l'ordre seul de son souverain put déterminer l'hetman à recevoir ce présent; et, pour ne pas être en reste avec l'empereur des François, il lui offrit à son tour l'arc dont il venoit de se servir. A peine rentré dans ses quartiers, il détacha les pierres précieuses de la tabatière, et, par la première occasion, les envoya à ses filles; mais il garda le portrait jusqu'à l'entrée des troupes russes dans Paris. Là, ayant reçu la nouvelle de l'abdication de Napoléon, il ôta le portrait de la tabatière, et le fit remplacer par un antique; depuis ce moment jusqu'au jour de sa mort, il se servit de cette tabatière comme d'un trophée. Doit-on attribuer cette action à un sentiment bas et lâche? Ce cosaque imitoit-il les courtisans? ou bien goûtoit-il uniquement cette joie du triomphe, cette volupté sauvage que M. Béranger a si bien exprimée dans son *Chant du Cosaque?*

Platoff reçut, par un rescrit très-flatteur, la permission

de retourner sur le Don. A la dernière station, près d'entrer dans Novo-Tcherkask, il fut reçu par ses cosaques, qui avoient à leur tête le général Grékof, et qui le saluèrent de leurs *ouras* accoutumés. Il continua sa marche avec eux; mais, à quelques werstes de la ville, il ordonna qu'on fît halte près d'un petit *kurgan*, ou éminence. Y étant monté, il se tourna vers les croix qui brilloient sur les églises, et, s'étant prosterné trois fois à terre, prononça, les larmes aux yeux, ces paroles énergiques : « Gloire à Dieu au plus haut » des cieux! J'ai servi le tsar, et j'ai assez voyagé : je suis » maintenant dans mon pays; fasse le Tout-Puissant que j'y » meure en paix, et que mes os soient ensevelis dans ma » terre natale! » Il prit alors un morceau de terre et le baisa. Dans ce moment, il tomba une pluie abondante qui dura quelques minutes, et pendant ce temps Platoff resta sans mouvement, la tête découverte; il dit que cette circonstance étoit d'un très-bon présage.

Vers la fin de l'année 1817, les forces de Platoff s'affaiblirent beaucoup; mais il ne voulut pas laisser croire que sa fin approchât. Il ne donnoit point de repos à son esprit, et continuoit à s'occuper d'améliorations de tous genres. Il n'eut pas la patience d'attendre l'arrivée de l'empereur, et prit la résolution, au mois de novembre 1817, d'aller à Moscou où Alexandre se trouvoit alors. Il envoya un adjudant dans cette capitale pour demander la permission de rendre sa visite; et, l'ayant reçue, il fit ses préparatifs pour partir avec les premières neiges. Quelques arrangemens de famille l'appelèrent ensuite dans une terre près de Taganrog. Là, il prit du froid, et sa foiblesse augmenta. Bientôt après, il eut une attaque d'apoplexie, et il expira le 3 janvier 1818, à l'âge de soixante-six ans.

Progrès de Manchester.

La première machine à vapeur fut employée à Manchester, et n'y fut introduite qu'en 1790.

A la fin de 1814, il n'y avoit pas encore un seul métier à tisser, mu par un mécanisme à vapeur.

En 1824, il y avoit en tout 200 machines à vapeur. Il y a actuellement 30,000 métiers à tisser, mus par la vapeur.

En 1815, la quantité de coton manufacturé à Manchester étoit de 110,000,000 livres, formant 99,687,500 livres de fil, à 1 *shilling* 6 *pences ;* valeur, 7,487,562 livres sterling.

En 1823, on manufactura 160,000,000 livres de coton, d'où l'on tira 145,000,000 livres de fil, à 1 sh. 6 p. Valeur, 10,875,000 livres sterling.

Manchester consomme les neuf dixièmes du coton introduit à Liverpool, et cette ville exporte les produits de Manchester (Voyez ci-après l'article *Canaux et chemins en fer*).

Voici les progrès du nombre des maisons et des habitans; il faut observer que Salford est toujours considéré comme faisant partie de Manchester.

Aunées.	Maisons.	Habitans.
En 1757..........	3,316..........	19,837
En 1773..........	4,268..........	27,246
En 1821..........	21,156..........	133,788
En 1824..........	25,913..........	163,888

L'augmentation a été de 30,000 habitans en trois années.

(*Quaterly Review*).

Progrès de Liverpool.

En l'an 1347, quand toutes les forces navales de l'Angleterre étaient réunies devant Calais, Londres avoit fourni 25 vaisseaux, Bristol 24, Hull 16, Grand-Yarmouth 421, et la rivière Mersey 1 seul.

En 1618 Liverp. avait	24 vaiss. cont.	462 tonn.
En 1822..........	8,916..........	1,010,819
En 1823..........	9,507..........	1,120,114
En 1824..........	10,001..........	1,18 ,914

Dans l'an 1636, Bristol fut taxé pour sa quote part à la

contribution navale de Charles Ier, à 1000 livres sterling, et Liverpool à 25.

En 1710, on acheva à Liverpool le vieux bassin de construction qui étoit alors le seul.

En 1770, M. Colqhuitt, receveur des douanes, dit : « Comme je serai heureux lorsque les douanes de Liverpool s'élèveront à 1000,000 livres sterling par année! » Elles en donnoient alors de 80,000 à 90,000.

En 1823 elles produisoient..........	1,591,123 l. st.
En 1824..........................	1,808,402
Accroissement dans une année..	217,279 l. st.

Voici les progrès de la population et du nombre des maisons.

Années.	Maisons.	Habitans.
En 1720..........	2,367...........	11,833
En 1760..........	5,156...........	25,787
En 1801..........	11,764...........	77,708
En 1811..........	16,162...........	94,376
En 1821..........	20,339...........	118,972
En 1824..........	22,756...........	135,000

En ajoutant à la ville les bourgades qui y sont presque contiguës dans l'espace de trois milles, on compte 29,000 maisons et 164,000 habitans. (*Quarterly Review*).

Nombres des Anglois en France.

Le public, tant de Paris que de Londres, s'exagère énormément le nombre des Anglois que l'état actuel de paix et de tranquillité attire dans la capitale de la France et dans quelques provinces. Des estimations, faites avec soin par la police françoise et communiquées au gouvernement anglois, viennent d'être publiées à Londres, à l'occasion des débats qui ont eu lieu dans le parlement et dans le public, sur la modification des lois anciennes contre l'émigration des manufacturiers.

Il se trouve dans toute la France 15,000 Anglois, et ce nombre est plutôt au-dessus qu'au-dessous de la vérité.

En 1814, il y a eu momentanément 12,000 Anglois à Paris; mais ce nombre a été promptement réduit, et on peut actuellement estimer à 1,800 Anglois ceux qui résident habituellement à Paris; mais il s'accroît un peu dans les mois d'été. Depuis bien des années il n'a pas dépassé 2,400 dans les momens où il étoit au plus haut.

Le 15 mars 1824, il y avoit dans tous les hôtels garnis de Paris 1,101 Anglois.

Quelques-uns parmi les Anglois, résidans en France, ont des motifs d'économie; d'autres veulent s'amuser ou vivre dans un climat plus agréable. Ceux qui sont employés dans les manufactures et les fabriques, sont au nombre de 1,300 à 1,400 tout au plus. Il y en a 250 à la grande fabrique de fer à Charenton, 14 à celle de Chaillot; les autres sont aux fabriques de fer de l'Allier, aux moulins de coton de Saint-Quentin, dans les diverses fabriques de Lille, de Rouen et de l'Alsace.

Hauteur des montagnes d'Himalaya.

M. de Humboldt a lu, le 7 et le 15 mars 1825, à l'académie des sciences, un *mémoire* d'où nous tirons les passages suivans : « Voici les données les plus positives auxquelles je me suis arrêté conjointement avec M. Colebrook, dans un mémoire que je prépare pour la Société asiatique.

« Il faut distinguer entre les sommets dont la hauteur a été déterminée par des opérations trigonométriques qui ne laissent rien à désirer, et quelques sommets plus élevés encore, dont la mesure ne se fonde que sur des angles de hauteur, et des relèvemens pris dans des lieux dont la position astronomique, et par conséquent la différence en latitude et en longitude paroissoient suffisamment connues (1). A la première classe appartient le *Jawahir,*

(1) MM. Herbert et Hodgson s'expriment avec beaucoup de précision sur cette différence entre la certitude des mesures du Iawahir

situé par les 30° 22′ 19″ de latitude au sud-ouest du lac sacré de Manassarowar; à la seconde classe, le *Dhawalagiri* ou Mont-Blanc (car en sanscrit *dhawala* signifie blanc, et *giri* montagne), au sud-est du Lac Sacré par les 28° 40′ de latitude. Le *Jawahir* a 7,848 mètres (4,026 toises), le *Dhawalagiri* 8,556 mètres (4,390 toises) de hauteur. En adoptant le résultat de ma mesure du Chimborazo (6,530 mètres), on trouve que le sommet de l'Himalaya, mesuré avec le plus de précicion, est de 1,318 mètres; le sommet mesuré par approximation de 2,026 mètres, plus élevé que le Chimborazo. Dans la mesure du *Jawahir* (qui est le *Pic A. n°* 2, relevé de la plate-forme du temple de Surkandra, et le *Pic n°* 14 du tableau de hauteurs publié par le capitaine Webb) (1), les résultats obtenus par MM. Hodgson et Herbert ne changeroient encore que de 136 mètres, si la réfraction oscilloit dans les limites extrêmes de $\frac{1}{11}$ et $\frac{1}{20}$, tandis que des observations directes ont prouvé que, sous cette zone et à cette hauteur, elles se soutiennent assez généralement entre $\frac{1}{16}$ à $\frac{1}{16}$. La hauteur du Dhawalagiri est dépendante d'un plus grand nombre d'élémens incertains, de la position astronomique des lieux en longitude et en latitude, des azimuths et de la réfraction; cependant

et de Dhawalagiri: « On ne connoît, disent-ils, aucune hauteur des pics plus au sud-est de lat. 29° 49′ 43″, et long. 81° 2′ à l'est de Greenwich. » (*Asiat. Res.*, tom. 14, p. 89.) Ces habiles observateurs excluent par conséquent les mesures trigonométriques qui ne sont pas fondées sur des bases directement mesurées.

(1) Le capitaine Webb donne à ce pic, n° 4, la hauteur de 25,669 pieds anglois, en le plaçant lat. 30° 21′ 51″, long. 79° 48′ 31″ à l'est de Greenwich (*Asiat. Res.*, vol. 13, p. 306). MM. Herbert et Hodgson le font, lat. 30° 22′ 19′, long. 79° 52′ 22″. On lui attribuoit d'abord 25,519 pieds anglois (*Asiat. Res.*, tom. 14, p. 311-316), et puis 25,749 pieds anglois;—4,026 toises, parce qne la hauteur du plateau de Belville fut d'abord supposée de 858 pieds, et, par des observations barométriques plus exactes, de 1,013 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il y a trois pics d'une hauteur prodigieuse qui se suivent dans la direction du sud-ouest au nord-est, que l'on voit de la plate-forme du temple de Surkandra. Ces pics sont désignés, dans la carte de M. Herbert, par les noms de *Jawahir Peaks*, A n° 1, A n° 2 et A n° 3 ou P. C'est le pic intermédiaire qui est le plus élevé de tous. Plus au nord-ouest, paroissent les montagnes colossales de Kadarnath et de Iamnautri.

deux mesures successives des capitaines Webb et Blake dont nous possédons tous les détails, offrent à peine une différence de 150 mètres.

« Le Dhawalagiri, appelé aussi par corruption Dhoulagir ou Gasakoti, donne naissance, sur sa pente méridionale, à la rivière Ghandaki (1). C'est sur les bords de cette rivière qu'on recueillit, dans un schiste de transition, les fameuses cornes d'Ammon (salagrana) que les croyans parmi les Hindous regardent comme des images de l'incarnation de Vishnou pendant le *cataclysme des grandes eaux*. En plaçant le Puy-de-Dôme sur le Chimborazo, on aura la hauteur du Dhawalagiri. En contemplant du fond des plaines et des sillons que couvrent nos cultures, les sommets des Alpes et des Cordillères, nous sommes d'abord frappés de la différence prodigieuse qu'offre la hauteur des montagnes; nous oublions qu'une planète voisine, dont le nivellement du sol a été entreprise dans toute la surface visible aux habitans de la terre, présente ces mêmes merveilles et de plus grandes encore. Fondés sur des analogies qui ne sont qu'apparentes, nous nous formons une idée vague du *maximum* de hauteur que les cimes de notre globe peuvent atteindre, comme s'il nous étoit donné de mesurer les forces élastiques qui ont soulevé la croûte oxidée de notre planète; comme si l'action qui a produit, sur des crevasses, ces murs rocheux que nous appelons les Alpes et les Pyrénées, avoit limité les forces qui ont agi sous la chaîne des Andes et de l'Himalaya, sous Mowna-Roa et le Pic de Ténériffe. Pourquoi ne découvriroit-on pas un jour, au nord de l'Himalaya, entre cette chaîne et celle du Zungling ou entre la chaîne du Zungling et celle de Thianschan ou *Montagnes célestes*, des sommets qui seroient supérieurs au Dhawalagiri comme celui-ci l'est au Chimborazo, et le Chimborazo au Mont-Blanc? Même les êtres organisés nous offrent cette variété prodigieuse de grandeur.

(1) *Asait. Res.*, vol. 12, p. 266; *Journ. of the Royal Inst.*, vol. 11, p. 204. La longitude de Dhawalagiri est de 83° 20′ à l'est de Greenwich; sa hauteur est de 28,077 pieds anglois=8,556 mètres=4,390 toises. Les premiers relèvemens avoient donné, dans les hypothèses de distance et de réfraction les plus défavorables, un *minimum* de 26,862 pieds anglois.

Lorsque je fis connoître la fleur de *l'Aristolochia cordiflora* de 18 pouces de diamètre, on ne se doutait pas de l'existence du *Rafflesia* dont la fleur a 3 pieds d'ouverture.

« La géognosie a ses *élémens numériques* comme toutes les sciences qui traitent de la configuration et de l'étendue des chaînes de montagnes et des bassins, de la distribution des êtres organisés, des causes qui modifient les inflexions des lignes isothermes. Dans un mémoire géologique, que j'aurai bientôt l'honneur de présenter à l'Académie, j'exposerai quelques propriétés remarquables de ces élémens numériques, relatives aux points culminans et à l'aire de la section horizontale des chaînes. Il suffit d'annoncer ici que le rapport de la hauteur moyenne des crêtes est à celle des cimes les plus élevées dans les Pyrénées comme $1:1\frac{1}{2}$, dans les Alpes $=1:2$, dans les Andes et l'Himalaya $=1:1\frac{8}{10}$. En Amérique, un seul système de montagnes, celui des Andes, réunit, dans une zone étroite et longue de trois mille lieues, tous les sommets qui ont plus de 2,700 mètres de hauteur, tandis qu'en Europe, même en considérant (d'après des vues trop systématiques) les Alpes et les Pyrénées comme une seule ligne de faîte, on trouve encore sporadiquement bien loin de cette ligne ou arête principale (dans la Sierra-Nevada de Grenade, en Sicile, en Grèce, dans les Apennins, peut-être aussi en Portugal), des cimes de 1,900 et 3,500 mètres de hauteur. Cette distribution inégale des *points culminans*, tantôt isolés ou sporadiques au milieu des bassins des mers et des plaines continentales, tantôt réunis en groupes ou alignés par files, a des rapports avec la forme et la masse des terres qui (en les comparant au fond de l'Océan) ne sont elles-mêmes que de vastes plateaux. »

Inauguration des ducs de Carinthie.

Un paysan monte sur une table de pierre, ayant à sa droite une vache avec un veau noir, et à sa gauche une cavale maigre et décharnée. Le duc, ou son représentant, en habit de villageois, arrive, suivi des marques

de la souveraineté et d'un brillant cortége. Le paysan regarde le duc et demande : « Quel est donc cet homme qui s'avance si fièrement et avec tant de faste? » Les assistans lui répondent : c'est le duc. Il demande alors : « Est-il juge équitable? a-t-il en vue le bonheur de ce pays? est-il de condition libre et mérite-t-il tant d'honneur? Le peuple s'écrie : Il le mérite et le méritera. » De quel droit, reprend le paysan, vient-il me chasser de cette place? » Par la volonté des états et du peuple.—Après quelques autres réponses, le paysan donne un soufflet au duc, lui cède la place et lui tire une profonde révérence.

Ces usages, venus des anciens *Carantani*, nation slavonne, sont abolis depuis deux siècles.

Canaux et routes en fer.

Depuis quelques mois les intérêts commerciaux, si colossaux en Angleterre, sont en mouvement au sujet d'une question qui tient à la fois à la géographie physique et aux calculs les plus compliqués de la mécanique. Un canal est-il plus avantageux qu'une route en fer?

Le canal a besoin d'eau, la gelée le rend momentanément inutile; on ne peut multiplier les canaux que dans les terrains où l'eau abonde, et il est souvent des obstacles qui empêchent d'en former des ramifications. Enfin, le frottemeut du bateau contre l'eau s'oppose sensiblement à la vélocité du mouvement, dès que celui-ci devient très-rapide. Cette dernière circonstance est surtout remarquable, et elle a été réduite par M. Sylvester, ingénieur-civil de Liverpool, aux termes suivans :

A la vélocité de 2 milles par heure, le canal a, sur la route de fer, un avantage de 2 sur 1; à la vélocité de 2.82 milles, le canal et la route en fer sont égales; mais à la vélocité de 3 milles, la route a obtenu un avantage de 22.400 sur 19.911, et cet avantage va tellement en croissant, qu'à la vélocité de 9 heures par mille, le canal ne transporteroit que 2,212 livres, ou précisément la huitième partie du poids transporté sur une route en fer par la même force loco-motrice.

Ces calculs ont été vérifiés par des expériences. En employant des chariots, mus par vapeur, on pense que la vélocité doit être limitée à $4\frac{1}{2}$ ou 5 milles par heure. L'avantage de la route en fer est alors de 2 à 1.

Les villes de Liverpool et de Manchester vont essayer l'établissement d'une magnifique route en fer qui facilitera singulièrement la communication entre ces deux cités, plus importantes que six ou sept de nos départemens.

Les deux canaux qui lient ces villes appartiennent, l'un à une compagnie, l'autre au duc de Bridgewater; ils produisent des revenus immenses, mais ils ne suffisent pas au mouvement du commerce; et les propriétaires, s'imaginant posséder un monopole, ne veulent ni faire des améliorations ni diminuer leurs prix de transport. Le chemin par eau est de 50 milles, et on y est exposé à l'effet désastreux des marées; le chemin par la route en fer sera de 33 milles et se fera dans une seule journée. Les frais seront réduits de 15 *shillings* par tonne à 10 et peut-être plus bas encore.

Ruse de guerre des Chinois.

..... Après avoir entendu attentivement nos récits sur la campagne de 1812, *Idam* nous raconta quelques traits sur un général chinois, nommé *Koumin*, et fameux dans l'histoire ancienne de la Chine, particulièrement par ses stratagèmes. En voici des exemples :

Une armée ennemie pénétroit dans les états de l'empereur Liouschin, où Lioubey qui régnoit sur le Sytchouen et d'autres provinces occidentales, dans le 3e siècle après J. C., la Chine étant alors divisée en trois empires. Koumin fit élever sur le grand chemin, où l'ennemi devoit passer, une statue humaine en pierre. D'une main, elle tenoit un livre dont toutes les feuilles étoient empreintes de poison; dans l'autre, étoit une épée. Le général ennemi, apercevant cette statue, s'en approcha et se mit à lire dans le livre, dont le contenu avoit de l'attrait. En mouillant ses doigts contre ses lèvres pour tourner les feuilles empoisonnées,

il éprouva bientôt l'effet de ce venin subtil; il voulut s'en aller, mais il n'en eut plus la faculté; car, dans le piédestal de la statue, se trouvoit un grand aimant qui attiroit puissamment le carquois de fer du général. Alors il arracha violemment l'épée de l'autre main de la statue, mais ce choc fit jaillir des étincelles qui allumèrent les matières combustibles, renfermées dans la statue; elles firent explosion; la statue, en s'écroulant, écrasa sous ses décombres le général. L'armée ennemie prit la fuite.

Dans une autre guerre, Koumin se trouvoit séparé de l'ennemi par une rivière. Il prit position sur le rivage, un peu au-dessus de l'ennemi. Pendant la nuit, il fait faire des hommes de paille, les place dans des bateaux et les laisse dériver avec le courant. A la tête de chaque bateau, il y avoit une lanterne allumée. Les ennemis, voyant arriver cette flottille, épuisent sur elle toutes leurs flèches, et se fatiguent dans ce combat imaginaire. Koumin passa la rivière avec ses troupes bien reposées, et mit aisément en déroute un ennemi qui n'attendoit plus d'attaque.

(*Voyage de Timkowski.*)

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Cartes géographiques et hydrographiques des Indes orientales.

On ne connoissoit jusqu'à présent des cartes géographiques des Indes orientales que celles du célèbre major Rennell, et des cartes hydrographiques que celles que plusieurs navigateurs anglois avoient construites dans leurs voyages, sans un plan suivi, mais parmi lesquelles il y en a d'excellentes. Il suffit de nommer Horsburgh, Flinders, Heywood, M'Cluer, Wedgebrough, Clarke, Hall, Richardson, Plaisted, Ritchie, Blair, M'Donald, Toppin, Lacam,

Evans, Lestok-Wilson, Chalmers, Goldingham, Chapman et autres. Tous les navigateurs dans les mers des Indes connoissent l'admirable, l'indispensable ouvrage du capitaine Horsburgh, hydrographe de la compagnie des Indes (1). C'est l'hydrographie la plus complète qui ait jamais paru chez aucune nation; elle a plus contribué à la sûreté de la navigation dans ces mers, et aux succès de toutes les grandes entreprises maritimes, soit militaires, soit commerciales, que tous les voyages et toutes les descriptions de ces mers prises ensemble. Mais on ignore dans presque toute l'Europe, et en grande partie en Angleterre même, ce que l'honorable compagnie des Indes a fait pour le progrès de la géographie et de la hydrographie de cette partie du monde; elle a toujours encouragé ce genre de travaux avec la plus grande libéralité, et elle en a fait exécuter à des frais immenses, qui peuvent égaler, et même surpasser tout ce que l'on a fait de plus parfait en ce genre en Europe. Nous en donnerons ici quelques notices.

Depuis seize ans, on travaille par ordre et aux frais de l'honorable compagnie des Indes orientales à une levée générale de toutes les côtes, îles, détroits, passages, etc., de ces mers. Cette belle entreprise a été commencée en 1806 et terminée en 1822. Le capitaine Daniel Ross, de la marine de Bombay, a été à la tête de ce grand travail; et, comme cet officier réunissoit à beaucoup de talent et à des grandes connoissances un zèle ardent et une persévérance à toute épreuve, il a exécuté ces opérations avec une perfection qui ne laisse rien à désirer. Il a été, on ne peut mieux, secondé par les capitaines Maughan et Crawford de la même marine de Bombay, deux officiers d'un grand mérite. Il n'y avoit jamais moins que deux vaisseaux employés à ce service; et lorsque, pendant la guerre, ils furent une fois pris et conduits à Batavia, aussisôt deux autres vaisseaux furent armés pour continuer ces travaux. Tel étoit l'esprit de cette compagnie, laquelle, en certains pays, on ne sait si c'est par bêtise ou par jalousie, on affecte d'appeler une *com-*

(1) *Directions for sailing to and from the East-Indies*, 2 parts 4 *with Appendix.* On doit ajouter à cet ouvrage celui de John Stevens, dont John Purdy vient de donner une troisième édition avec des additions considérables. Il faut aussi voir *Dalrymple's Oriental Repertory*, 2 vol. grand in-4°.

pagnie des boutiquiers. Les frais de cette levée, calculés à un taux très-modéré, ont été évalués à plus de cent mille livres sterling, ou à deux millions et demi de francs. Cette belle entreprise n'a été motivée par aucune spéculation d'intérêt, ou par l'appât du gain; car, dès que les cartes furent confectionnées, on les envoya sur-le-champ en Angleterre, où elles furent joliment et promptement gravées à Londres, et vendues à tout le monde à très-bas prix. En voici la liste :

Côte méridionale de la Chine, à l'ouest de Macao, deux feuilles. Les plans des ports, des canaux et îles à l'entrée de la rivière de Canton, une grande feuille. La rivière de Canton. Parage de Macao à Lankeet. Tien Pak, Hai-linshak, et Nemo. Côte de la Chine à l'est de Macao jusqu'à l'entrée des détroits de Formosa. Baie de Harlem, îles de Lamou et Lamock. Golfe de Petchelee. Ports sur la côte orientale de la Chine, 2 feuilles. Côte méridionale de Hainan. Paracels et côte de la Cochinchine, en 4 feuilles. Côte occidentale de Palwan. Détroit de Mindora et écueil d'Apo. Iles de Natunas et Tambelan, 2 feuilles. Détroit de Billiton. Détroit de Gaspar (1). Côte méridionale de Banca. Passage Lucepara. Ecueil de Ilchester partie de Lingin. Le banc de Geldrias près le détroit de Rhio. Port de Singapore. Détroit de Malacca. Iles d'Arron dans ce détroit.

Les capitaines Ross et Crawford sont actuellement occupés à lever les côtes et les îles à l'est de la baie de Bengale.

Le gouvernement de Bombay a, dans ce moment, deux vaisseaux en campagne pour lever le golfe de Perse, et le gouvernement de l'île du prince de Galles a envoyé un vaisseau de la marine de Bombay, pour lever la côte septentrionale de l'île de Sumatra; le détroit de Dryon, et parties adjacentes, dont deux feuilles sont déjà gravées.

Une excellente levée de la côte orientale de Banca a été faite par le lieutenant Robinson, et une autre de l'entrée de la rivière Hoogly par le capitaine Maxfield, tous les deux de la marine du Bengale.

(1) C'est dans ce détroit qu'a fait naufrage, sur un écueil inconnu, la frégate *l'Alceste*, qui ramenoit lord Amherst de son ambassade à la Chine.





Vue du Pont de Veïa.

A ces notices nous ajouterons encore celles de deux cartes géographiques de ces pays.

A new map of India, on six large sheets, exhibiting its natural and political divisions, constructed from original materials, liberally supplied by Lieut. Colonel Valentine Blacker, C. B. Surveyor general of India, and by G. et J. Cary.

Map of India from the latest surveys of the best authorities, including a separate sketch of the Burman Empire, compiled principally for the use of the officers of the Army in India, and inscribed to Major General Sir John Malcolm. G. C. B. K. L. S. by Kingsbury, Parbury and Allen. Leadenhall Street. in 4 Sheets, Atlas.

Ces dernières cartes qui viennent de paroître dans ce moment à Londres doivent naturellement intéresser vivement tout le monde, nous ne tarderons probablement pas d'en voir plusieurs contrefactions.

Nous parlerons une autre fois de la grande levée trigonométrique de l'intérieur des Indes, et de deux mesures des degrés du méridien, exécutée aux frais de l'honorable compagnie des Indes, sous la direction de très-habiles chefs, et sous la conduite d'astronomes et d'ingénieurs très-intelligens, etc., etc., le général Lambtom, l'astronome Reuben Burrow, les colonels Wood, M'Kenzie, Blacker, les capitaines Hodgson, Webb, White, Franklin, Reynolds; les lieutenans Cheape, Fisher, Smith, Moorcroft, et autres.

Correspondance de M. de Zach (1).

Histoire de l'expédition de Russie, par M. le marquis de *Chambray*, colonel d'artillerie; seconde édition; 3 vol. in-8°, avec un atlas.

Nous avons rendu compte de cet important ouvrage,

(1) Dans cette intéressante notice, M. le baron de Zach ne s'est trompé que sur une chose; c'est lorsqu'il a dit que les cartes de M. Ross étoient peu connues en Angleterre. La *Revue d'Edimbourg* en a donné une notice qui étoit traduite pour les *Annales des Voyages*

lors de la première édition, et l'opinion publique a confirmé notre jugement. L'auteur ne nous avoit pas permis de trahir le modeste incognito sous lequel il se déroboit aux applaudissemens publics; aujourd'hui, il fait connoître son nom et sa position personnelle. M. le marquis de Chambray étoit, pendant l'expédition de Russie, capitaine dans l'artillerie à cheval de la garde impériale; il accompagna l'armée à Moskou et dans sa retraite jusqu'à Wilna, où il fut fait prisonnier : ainsi il se trouva dans la position la plus favorable pour observer ce que l'on pouvoit voir de ses yeux dans une opération militaire aussi gigantesque. Il partagea le sort des militaires de l'armée de Moskou pendant leur retraite; condition qui sembloit indispensable pour pouvoir retracer avec vérité la peinture des maux affreux qui les accablèrent.

M. de Chambray avoit employé dix années à composer son histoire, et avoit obtenu communication de la correspondance de Napoléon, de celle du major-général; des états de situation et des feuilles d'appel fournis à plusieurs époques de la campagne; du tableau des mouvemens et de beaucoup de rapports des généraux.

La correspondance de Napoléon et du major-général étoit complète; l'amour-propre n'avoit eu le temps d'en rien retrancher : Napoléon s'étoit occupé de plus grands intérêts.

Quoique la France fût divisée par des opinions politiques lorsque M. de Chambray composa son ouvrage, il ne porte l'empreinte d'aucun parti, et l'on a rendu généralement justice à l'impartialité et à l'indépendance avec lesquelles il est écrit.

En tête de la première édition se trouvoit une note préliminaire : l'auteur, après y avoir développé sommairement les causes qui avoient amené le démembrement de la Pologne, y fait connoître la situation du peuple polonois et ses sentimens relativement aux trois puissances qui s'étoient partagé ses provinces. Cette note a été remplacée par une *introduction*, et a pris rang, dans la seconde édition, parmi les notes qui se trouvent à la fin du Livre 1er.

depuis deux mois. Le retard de l'insertion de cet article nous a valu l'avantage de donner à sa place la notice mieux faite de M. de Zach.

M. B.

Aucun sujet n'exigeoit plus impérieusement une introduction que celui qu'a traité M. de Chambray; il falloit faire connoître, au moins sommairement, les nombreux changemens survenus en Europe depuis que Napoléon gouvernoit la France; il le falloit, parce que c'étoit lui qui avoit joué le principal rôle dans presque toutes les guerres et dans la plupart des transactions politiques de cette époque. L'introduction à l'*Histoire de l'expédition de Russie* est donc un précis de l'histoire de l'Europe, en ce qui a rapport à la guerre et à la politique, depuis l'époque à laquelle Napoléon prit les rênes du gouvernement de la France jusqu'à celle où il entreprit l'expédition de Russie. La partie de cette introduction qui concerne la guerre d'Espagne et de Portugal est pleine de remarques importantes et neuves.

Cette seconde édition contient, indépendamment de l'introduction, plusieurs additions; la plus importante est un tableau qui termine l'ouvrage, et dans lequel l'auteur trace la situation politique et militaire de l'Europe immédiatement après l'expédition de Russie. Il n'a d'ailleurs rien changé au plan de l'ouvrage; il a seulement corrigé quelques erreurs, et ajouté aux lettres de Napoléon qu'il avoit publiées un grand nombre de nouvelles lettres qui n'offrent pas moins d'intérêt que les précédentes : toutes ces lettres ont été réunies à la fin du 3e volume.

Nous avons remarqué avec bien du plaisir que M. de Chambray prend le parti de Charles XII contre les injustes et ignobles censures que Napoléon (selon les *Mémoires de Sainte-Hélène*) s'est permises contre son devancier; il démontre que le plan de Charles, militairement parlant, étoit moins téméraire que celui de Napoléon. Nous y reviendrons dans un petit écrit que nous allons publier sur Charles XII.

Un des faits les plus importans que M. de Chambray a ajoutés à son ouvrage, c'est la désignation exacte des troupes qui combattirent avec le courage du désespoir au funeste passage de la Bérésina, et qui, en périssant, sauvèrent la personne de Napoléon et l'élite des maréchaux de France, On croit communément que c'étoient des François; mais, d'après les documens officiels, il n'y avoit que 4 à 5,000 François en ordre de bataille; les autres 20 à 22,000 com-

battans étoient des *Allemands* et des *Polonois*. Ainsi, une seule pensée politique dans la tête d'un de ces étrangers, un seul mouvement d'insurrection parmi ces soldats forcés, et Napoléon pouvoit être livré aux Russes; le sort du monde étoit changé deux ans plus tôt.

L'atlas a été augmenté d'une carte topographique des pays environnant Moskou; des plans de Smolensk (1) et de Moskou, et des plans des environs de Malo-Jaroslawetz et de Borisow. Ces morceaux de topographie sont levés avec des soins particuliers qui en font des documens, nécessaires à quiconque voudra approfondir la géographie de la Russie.

Plan de la ville de Pompeia, par M. Bibent.

C'est une véritable jouissance pour nous que de pouvoir, avec une conviction entière, signaler un ouvrage français comme le plus exact et le plus authentique qui existe sur la topographie de Pompeïa. Trop souvent de magnifiques ouvrages françois ont encouru le reproche d'être mieux calculés pour flatter l'œil que pour satisfaire les amis de la vérité. Cette fois-ci, la supériorité de l'ouvrage françois, sur ceux des Anglois et des Italiens, sera reconnue par l'Europe.

M. Bibent, architecte françois, qui a passé plusieurs années à Rome et à Naples, a consacré une partie de ce temps à un travail dont ou appréciera facilement toute l'importance. Favorisé par la haute protection que S. M. le roi de Naples accorde aux artistes que l'amour des arts et de l'antiquité attire dans ses états, M. Bibent est parvenu à lever le plan de la ville de Pompeïa; on y voit son ancienne enceinte, tracée par ses murs encore subsistans, et les détails de toutes les parties qui ont été mises à découvert et fouillées. Cet ouvrage, fait à Pompeïa même, et gravé à Rome, nous donne enfin une idée exacte de la partie connue de cette ville antique, nous fait apprécier chaque édifice dans

(1) Nous donnerons dans un cahier suivant une *Notice topographique* sur cette ville intéressante, avant-poste de la véritable Russie.

tous ses détails, et d'un seul coup d'œil les harmonieuses proportions de l'ensemble. Le hasard donne à ce plan un intérêt indépendant de son mérite réel, parce qu'il a été levé avant que la dernière éruption du Vésuve couvrît de nouveau la ville de deux pieds de cendres; et, pour prévenir les effets d'un semblable événement sur le complément de l'entreprise de M. Bibent, il va se rendre sur les lieux, afin de continuer ses levés sur le terrain qui sera successivement mis à jour. Ses cuivres et ses plans sont disposés de manière á recevoir ces additions, et c'est ainsi que M. Bibent perpétuera l'état véritable d'une ville qui disparoît en quelque sorte à mesure qu'on l'exhume, et qui, sans des travaux tels que celui que nous annonçons, seroit peut-être ignorée un jour de nos descendans.

Le plan, qui est à l'échelle de 3 millimètres pour mètre, forme un parallélogramme de 4 mètres sur 2 mètres 50 centimètres, contenant 16 feuilles de papier grand-aigle. Un exemplaire de cette dimension a été exposé dans une des dernières réunions de M. le professeur Gail à l'hôtel de la Bibliothèque du Roi, et il a obtenu le suffrage unanime des savans qui l'ont examiné. Ce même exemplaire vient d'être acquis pour la Bibliothèque du Roi, où on peut le voir au dépôt des estampes. Pour la commodité des acquéreurs, ce plan se délivre aussi en un cahier de 8 feuilles grand-aigle (1re livraison), accompagné d'une réduction générale au quart, laquelle forme la feuille d'assemblage du plan général, et doit être le meilleur guide de ceux qui visiteront les lieux. Chaque année, l'auteur publiera les feuilles du supplément qui tiendront les possesseurs au courant des nouvelles découvertes, ces feuilles devant s'ajuster exactement à celles qu'on publie aujourd'hui. La feuille de réduction présente aussi les environs de Naples, afin qu'elle puisse servir d'itinéraire aux savans et aux voyageurs.

La 2e et dernière livraison des fouilles actuelles contiendra les élévations et coupes générales prises sur chacune des rues séparément, sur les forums et les principales vues perspectives de la ville.

A compter du 10 mai 1825, ce plan et toutes ses parties sont en vente chez l'auteur, rue Traversière-St.-Honoré, no 29.

Nous n'entreprendrons pas de décider si l'on doit écrire

Pompeii, avec Pline, Sénèque et d'autres écrivains romains qui sans doute suivoient l'usage reçu en Italie à l'époque la plus florissante de cette ville, devenue colonie romaine, ou si, avec Strabon et Denys d'Halicarnasse, auteurs savans, mais étrangers, il faut écrire *Pompeia* (1) (au singulier), ce qui, au premier abord, paroît mieux convenir à une ancienne ville grecque, et peut-être aussi à l'usage de la partie grecque des habitans; mais en méditant davantage sur la forme ordinaire des noms de villes grecques, on doit se convaincre, 1° que Pompeï peut aussi bien être grec que *Locri*, *Leontini*, *Gomphi*, *Thaumaci*, etc.; 2° que la forme neutre (*Pompeion*, au sing.; *Pompeia*, au plur.), est la plus conforme au génie de la langue grecque. Ainsi, nous n'avons aucune raison philologique pour trancher cette question. Cellarius, Cluverius et Danville ne l'ont pas décidée, quoiqu'ils l'aient connue.

Ortelius écrit aussi *Pompeium*, sans indiquer son autorité, mais il est probable qu'il en avoit.

Pompaia, au feminin; *Pompeii*, au pluriel masculin; *Pompeia*, au pluriel neutre; *Pompeium*, au singulier neutre, signifie une seule et même chose : *lieu d'exportation*. C'étoit le port des villes de Nola, de Nuceria et d'Acerres. Les marchandises descendoient et remontoient le *Saricus*, petit fleuve qui paroît avoir comblé l'ancien port. Il n'est pas besoin de supposer ici une retraite de la mer.

IV.

NOUVELLES.

Notice officielle sur le voyage de M. le lieutenant Duperray (2).

Au mois de novembre 1821, M. Duperrey, lieutenant de

(1) C'est proprement *Pompaia* qu'écriveut ces auteurs.

(2) Nous avons donné successivement des nouvelles du voyage de

vaisseau, qui venoit de faire le voyage de circum-navigation de *l'Uranie*, sous les ordres de M. de Freycinet, présenta à M. le marquis de Clermont-Tonnerre, alors ministre de la marine, le plan d'une expédition de même nature.

Ce projet ayant été mis sous les yeux du roi et approuvé par Sa Majesté, la corvette *la Coquille* fut armée à Toulon, et M. Duperrey reçut l'ordre d'en prendre le commandement.

L'état-major de cette corvette fut composé ainsi qu'il suit :

MM. Dumont-Durville, lieutenant de vaisseau ;
Lesage, lieutenant de vaisseau ;
Jacquinot, enseigne de vaisseau ;
Berard, enseigne de vaisseau ;
Lottin, enseigne de vaisseau ;
Deblois de la Calande, enseigne de vaisseau ;
Poret de Blosseville, élève de la marine, nommé enseigne de vaisseau pendant la campagne ;
Gabert, commis aux revues ;
Garnot, chirurgien-major ;
Lesson, pharmacien ;
Lejeune, dessinateur.

La Coquille appareilla du port de Toulon le 11 août 1822.

Après dix-sept jours de traversée, elle relâcha sur la rade de Sainte-Croix de Ténériffe.

Continuant sa route, elle prit successivement connoissance de la partie nord de l'île Saint-Antoine et des îlots de Martin-Vaz et de la Trinité, dont elle vérifia la position. *La Coquille* se dirigeoit alors sur les îles Malouines; mais l'intérêt que présentoit une relâche sur un point peu éloigné de la côte du Brésil détermina M. Duperrey à la conduire au mouillage de Sainte-Catherine, où elle séjourna en effet du 16 au 30 octobre.

Ce point est le premier de la campagne sur lequel les naturalistes et les physiciens de l'expédition ont pu se livrer aux différentes recherches qui leur avoient été indiquées par l'académie des sciences.

M. Duperrey. Ce document officiel fournit l'aperçu complet, quoique un peu rapide, d'une belle entreprise sur laquelle nous reviendrons.

Le 18 novembre, *la Coquille* atteignit le Port-Louis, situé au fond de la baie Françoise, partie orientale des Malouines.

Malgré les contrariétés que présente l'atmosphère dans ces parages, l'on parvint cependant à réunir un grand nombre d'observations, et notamment plusieurs séries du pendule qui, calculées depuis à Paris, ont donné les résultats les plus satisfaisans.

Cette relâche procura aussi aux naturalistes l'occasion d'exercer leur zèle : plus de cent vingt plantes en fleurs ont été le résultat des courses de M. Durville. M. Garnot pense avoir complété l'ornithologie de ces îles, et la géologie a été entreprise avec soin par M. Lesson, qui, en outre, s'est appliqué à l'étude des poissons, des méduses et des mollusques de tous genres.

La Coquille mit sous voiles le 18 décembre; le 1er janvier 1823, elle coupa le méridien du cap Horn par 57° 50′ de latitude sud; elle fit un court séjour à la Concepcion et à Lima, et elle se rendit à Payta, dont la position intermédiaire, par rapport aux équateurs terrestre et magnétique, étoit on ne peut plus favorable à l'étude des mouvemens diurnes de l'aiguille aimantée. Ici, les collections se sont enrichies de quelques pétrifications coquillières, et l'on devra à M. Bérard un plan détaillé du mouillage et des côtes comprises entre Colau et Lobos.

Partie de Payta le 22 mars, la corvette *la Coquille* s'est lancée dans le Grand-Océan équatorial; elle a vainement cherché le trépied, petit groupe dont quelques cartes font encore mention; mais, en parcourant dans l'Archipel dangereux la route que devoit suivre l'une des frégates de l'infortuné Lapérouse, elle a découvert les îles Clermont-Tonnerre, d'Augier, de Freycinet et de Lostange, dont elle a fixé la position pendant les journées du 22 au 27 avril 1823.

En s'éloignant de ces récifs madréporiques, nos navigateurs ont promené leurs regards sur les îles de la Société dont l'aspect a reproduit dans leur âme ces douces émotions qu'avoient éprouvées les Bougainville et les Forster. Dès la matinée du 3 mai, ils prolongèrent à petite distance la partie N.-E. de Tahiti, et, le soir du même jour, ils mouillèrent sur la rade de Matavaï où les missionnaires et

les naturels sembloient les attendre pour mettre un terme aux privations qu'ils avoient éprouvées depuis leur départ de Payta. Cette relâche et celle qu'ils firent du 25 mai au 9 juin, sur Barabora, présentent d'autant plus d'intérêt qu'aujourd'hui ces îles sont définitivement assujetties à nos mœurs.

Le 9 juin, *la Coquille* mit sous voiles et se dirigea vers l'O. en prenant successivement connoissance des îles Salvage, Eoa, Santa-Cruz, Bougainville et Bouka, et elle jeta l'ancre le 12 août, dans le port Praslin, situé auprès du cap Saint-Georges de la Nouvelle-Irlande. Les relations amicales qui s'établirent là avec les naturels, permettront d'ajouter encore à l'histoire de l'homme quelques traits singuliers que les précédens voyageurs n'avoient point eu l'occasion de remarquer.

Immédiatement après avoir franchi le canal de Saint-Georges dont la carte fut levée avec soin, M. Duperrey fit route pour les îles anciennement découvertes par Schouten, au N.-E. de la Nouvelle-Guinée. Il détermina leur position pendant les journées du 26, du 27 et du 28 août; mais sa recherche des îles Stéphens de Carteret, fut infructueuse. Il conclut de sa route et de celles qui ont été faites en 1792, par M. d'Entrecasteaux, que Carteret n'a dû avoir connoissance que des îles de la Providence précédemment découvertes par Dampier.

Le 3 septembre, M. Duperrey reconnut le cap septentrional de la Nouvelle-Guinée, et il eut la satisfaction de voir que les montres-marines, dont M. Jacquinot étoit spécialement chargé, s'accordoient parfaitement avec la détermination fixée dans le voyage à la recherche de Lapérouse; ainsi, dès ce moment, il eut la certitude que les relèvemens éographiques exécutés par les officiers de *la Coquille* toient parfaitement liés aux travaux de cette expédition.

Dans la soirée du 6 septembre, *la Coquille* donna dans la passe étroite et rocailleuse du havre d'Offak, partie N. de l'île Waigiou, et mouilla dans une petite anse située auprès du goulet. M. Duperrey fut d'autant plus satisfait d'entrer dans ce havre, que Forest est le seul navigateur qui en ait parlé. Il étoit également intéressant pour la géographie de constater l'existence d'une baie méridionale qui n'est séparée d'Offak que par un isthme très-étroit. Les excursions

de MM. Durville et de Blosseville ont complétement rempli cet objet; et MM. Berard, Lottin et de Blois ont été chargés de lier ce travail à celui que M. Duperrey avoit déjà eu l'occasion de faire sur les côtes dans la campagne de *l'Uranie*.

Le 16, *la Coquille* mit sous voiles, et, le 17, elle prolongea la partie N. des îles comprises entre Een et Yaug, dont la carte a été construite par M. Lottin.

Continuant sa route, l'expédition fit une courte relâche à Cayeli, et elle se rendit à Amboine, où elle reçut, de la part de M. Merkus, gouverneur des Moluques, l'accueil le plus honorable, et tous les secours dont elle avoit besoin.

Elle remit sous voiles le 27 octobre, et se dirigea sur Timor, en passant à l'ouest des îles Turtles et Lucepara. Le 4 novembre, la position de l'île du Volcan fut déterminée; le 11, on aperçut les îles Wetter, Babé; Dog et Cambing; et, le 15, la corvette donna dans le détroit d'Ombay, en prenant un grand nombre de relèvemens sur la longue chaîne d'îles qui, de Pantar et Ombay, se dirige vers Java.

Il fut aussi dressé une carte particulière des îles Sava; mais M. Duperrey chercha vainement les Triall dans la place qui leur est assignée sur les cartes. Il a la certitude que ces îles n'existent pas entre 92 et 103° de longitude, et il ajoute que le capitaine Fulger, commandant le baleinier *le Mélantho*, de Londres, qu'il a rencontré dans ces parages, lui a dit avoir fait plusieurs croisières dans le même lieu, sans jamais en avoir eu connoissance.

Les vents contraires ne permirent pas de ranger la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, comme M. Duperrey en avoit eu le projet; ce ne fut que le 10 janvier 1824 qu'il doubla les terres de Van-Diemen.

Pendant la nuit du 16, on aperçut le phare de Port-Jackson; et, le 17, la corvette fut amarrée dans Sydney-Cove, où elle effectua le remplacement de ses vivres de campagne qui étoient presque entièrement consommés.

Le gouverneur, sir Thomas Brisbane, auquel l'expédition étoit annoncée, mit le plus grand empressement à favoriser toutes ses opérations; il procura à MM. Durville et Lesson les moyens d'explorer avec succès les montagnes bleues et les plaines de Batthurst, situées au-delà.

D'après les rapports de M. Duperrey, il paroît que la

ville de Sydney s'embellit tous les jours de nombreux et magnifiques monumens.

Il ajoute que M. Oxley, déjà si célèbre par ses courses dans l'intérieur de la Nouvelle-Galles méridionale, vient de découvrir, au fond de la baie Morton, une rivière aussi large que la Tamise, et dont la profondeur permettra aux navires de 200 à 300 tonneaux de la remonter à une grande distance de son embouchure.

Partie de Port-Jackson le 20 mars 1824, la corvette *la Coquille* fut dirigée sur la Nouvelle-Zélande, et mouilla, le 3 avril, dans la baie de Manawa, au fond de la baie Marion.

L'observatoire confié aux soins de MM. Jacquinot et Lottin, fut établi sur la plage Teaugamaté, au pied de l'Heppa de Kolokawa; et MM. Bérard, de Blois et de Blosseville levèrent le plan de la baie, en joignant à ce travail celui de la rivière de Kedekede, qui conduit à l'établissement des missionnaires.

Les habitans de la partie nord de la Nouvelle-Zélande paroissent avoir du respect pour les missionnaires; mais ils n'en adoptent point les principes, et il ne s'est encore opéré aucun changement bein sensible dans leurs mœurs et dans leur caractère. Leurs superstitions sanguinaires, et l'état d'hostilité dans lequel ils se complaisent, ne les engagent à puiser dans nos arts que les moyens de s'entre-détruire avec plus de succès. La poudre et les armes à feu, dont ils sont déjà amplement pourvus, sont les principaux objets qu'ils demandent en échange des productions de leur sol, et l'on peut affirmer que le désir d'obtenir ce qui est nécessaire à l'exécution de leurs sanguinaires projets, est l'unique cause de la sécurité que les Européens trouvent aujourd'hui parmi eux.

La Coquille quitta ces parages dans la matinée du 17 avril. Le 1er mai, elle mit en panne auprès de l'île Rotamah et communiqua avec les insulaires sur lesquels elle obtint des documens d'un grand intérêt. Les journées du 9 et du 10 furent employées à la reconnaissance des îles Coral et Saint-Augustin, découvertes par Maurelli en 1781.

A partir de ce point, il n'est plus possible de suivre *la Coquille* pas à pas; le labyrinthe d'îles basses dans lequel elle s'est engagée, nous entraîneroit dans des détails que

l'étendue de cette notice ne comporte pas. Nous nous bornerons donc à dire que, du 15 au 29 mai, depuis 1° 30′ de latitude sud, jusque par 7° de latitude nord, elle n'a cessé de prolonger des récifs parmi lesquels M. Duperrey a reconnu les îles King's-Mill du *Nautilius*, les îles Hopper, Wood et Heuderville de *Marchall*, l'île Aall de *l'Elizabeth*, les îles Knox, Gilbert et Mathews, un petit archipel de cinq îles, le groupe des Mulgraves et l'île Benham, dont il a dressé une carte générale fondée sur les plans particuliers levés sous ses yeux par ses collaborateurs.

De cette longue chaîne d'îles, M. Duperrey s'est porté sur le parallèle de l'île Hope qu'il a parcourue depuis le 165° de longitude sans rien apercevoir. Continuant sa marche vers l'ouest, il atteignit, le 3 juin, la position de l'île Ualan, dont la découverte lui avoit été communiquée par M. Buache, sous la dénomination d'île Strang, aperçue en 1804 par le capitaine Croser.

Cette terre haute n'étant pas indiquée sur les cartes, il eut le désir d'en prendre une connoissance complète. Le 5 juin, il découvrit, à la partie nord-ouest, un havre spacieux fermé par des récifs, auquel il donna le nom de *la Coquille*, et il y mouilla par 16 et 17 brases, fond de vase.

Il est aisé de concevoir avec quel empressement nos navigateurs descendirent sur une île que les Européens abordoient pour la première fois. Les naturalistes commencèrent, dès le premier jour, leurs recherches; on recueillit sur les insulaires tout ce qui étoit de nature à fixer l'attention. Les géographes firent le tour de l'île en canot pour en examiner tous les détails, et ils sondèrent avec soin les havres de *la Coquille*, de *Lelé*, ainsi que les ports *Berard* et *Lottin*. Enfin, M. Lejeune, si attentif dans le cours de cette campagne, à saisir les physionomies et à dessiner les sites heureux, eut plus d'une fois l'occasion d'exercer ses crayons.

Pour donner une idée des naturels qui habitent cette nouvelle Tahiti, nous extrairons du rapport de M. Duperrey le paragraphe suivant :

« Cette charmante peuplade porte sur sa physionomie la douceur des mœurs qui la distinguent, et ses qualités se font également remarquer dans sa moralité. Les femmes étoient libres lorsque les hommes étoient en assez grand nombre

pour nous résister, mais on avoit la précaution de les cacher partout où nous étions les plus forts. Les hommes sont d'une taille moyenne, d'une couleur peu foncée et d'un abord aisé et agréable. Les femmes sont bien faites; elles brillent d'ailleurs par la blancheur de leurs dents, la vivacité de leurs yeux, et plus encore par cette pudeur non affectée qui les éloignoit de nous toutes les fois que nos relations devenoient trop familières. »

M. Duperrey termine son rapport ainsi qu'il suit :

« Il est facile de se convaincre de quelle importance l'Ile Valan peut devenir un jour. Placée au milieu des îles Carolines, sur la route des navires qui vont de la Nouvelle-Hollande en Chine, elle leur présente à la fois des ports de carénage, de l'eau en abondance et des rafraîchissemens de différentes espèces. Ses peuples sont généreux et pacifiques, et ils seront bientôt en état d'offrir aux navigateurs un aliment indispensable à la mer, celui qui résultera sans doute de deux truies pleines que nous leur avons laissées, et qu'ils ont reçues avec la plus vive reconnoissance. »

La corvette quitta Valan le 15 juin ; elle chercha sans succès l'île de Teyoa qui, ainsi que l'île Hope, paroît se confondre avec Valan, et découvrit de nouvelles îles pendant les journées du 17, du 18 et du 23. Les noms de ces îles, donnés par les naturels, sont Pelelap, Takai, Aoura, Ougai, Mongoul, et une sixième dont M. Duperrey n'a pas pu connoître la désignation.

Le 24 juin, on découvrit enfin le groupe d'Hagolm, que le capitaine Kotzebue avoit vainement cherché sous une latitude trop élevée. M. Duperrey le reconnut à quelques noms d'îles qui lui furent donnés par les Carolins, et dont la carte systématique du père Cantova fait en effet mention. Ce groupe, dont la géographie fut faite par M. de Blois, pendant les journées du 24, du 25, du 26 et du 27, a environ trente lieues de circonférence; il consiste en deux systèmes d'îles hautes, présentant des pitons coniques d'une nature évidemment volcanique. Ces monticules sont au milieu d'un immense lagou autour duquel sont distribuées, sur un même récif et à de grandes distances les unes des autres, de petites îles habitées et bien boisées.

Le 30, M. Duperrey prit connoissance de l'île Tametane, dont la position avoit été déterminée dans le voyage de

l'Uranie. Il chercha sans succès les îles Lamureck et Ifeluk dans la position que leur assignent Arrowmith et Malaspina; mais, le 9 juillet, il découvrit une nouvelle île, et, le 5 suivant, il reconnut Satahual, d'où il fut définitivement fixé sur la position des groupes de Lamureck et d'Ifeluk.

La mousson d'O. s'étant prononcée dans ces parages, M. Duperrey discontinua sa route et vint explorer la partie N. de la Nouvelle-Guinée. Sa relâche au havre de Dory, importante sous le double rapport de la géographie et de l'histoire naturelle, eut lieu du 26 juillet au 9 août. Après avoir de nouveau traversé les Moluques, il fit une courte relâche à Sourabaya sur la côte de Java, et arriva le 30 octobre aux îles Maurice et Bourbon.

Il quitta ces îles le 23 novembre, relâcha à Sainte-Hélène et à l'Ascension pour y renouveler ses observations, et arriva enfin à Marseille le 24 avril 1825, après trente-un mois et treize jours de campagne ayant fait 24,894 lieues, sans avoir perdu un seul homme, sans malades et sans avaries.

Le succès extrêmement remarquable de cette expédition fait le plus grand honneur au jeune officier à qui le commandement en avoit été confié. De riches collections d'histoire naturellle, des matériaux abondans pour les sciences physiques, et principalement pour la géographie, en ont été le fruit; et la publication de cette précieuse récolte ne tardera pas à placer le nom de M. Duperrey à côté de ceux des habiles navigateurs dont il a si bien suivi les traces.

Dans tous ses rapports, il s'est attaché à rendre la plus complète justice à ses collaborateurs, en faisant connoître la part que chacun d'eux a prise aux travaux qui ont été exécutés; il a surtout insisté sur ce fait essentiel, que les heureux résultats du voyage n'ont pas seulement dépendu du mérite et du zèle de tous les officiers embarqués avec lui, mais encore de leur union et des sentimens nobles et généreux qui leur ont valu partout l'accueil le plus flatteur.

Départ du vaisseau « the Blossom. »

Le vaisseau de la marine royale *the Blossom*, capitaine

Beechey, est parti le 20 mai de Portsmouth pour un voyage de découverte et de recherche qui peut devenir très-intéressant. Son but principal est d'aller, par l'Océan Pacifique, au détroit de Behring, doubler le cap glacé de Cook, et pénétrer au nord de l'Amérique dans la direction du détroit de l'Hecla et de la Furie, afin de rencontrer le capitaine Parry, et lui porter les secours qui pourroient lui être nécessaires; il doit aussi chercher à venir à la rencontre de l'expédition terrestre du capitaine Franklin qui doit descendre le fleuve Mackenzie, et suivre la côte depuis ce fleuve jusqu'au détroit de Behring.

Mais comme le *Blossom*, pour exécuter ce plan, doit traverser l'Océan Pacifique, le capitaine Beechey est chargé de visiter plusieurs archipels, entre autres, celui des îles de la Société et des îles Sandwich où il doit porter des présens pour les rois de la part de l'amirauté de Londres. Il doit aussi examiner les *Iles des Amis* en grand détail, déterminer la position exacte de chaque île, et rechercher les moyens d'y établir un commerce régulier ponr l'exportation du *coton*. Déjà, dans ces îles, 12,000 acres sont en pleine culture, et le coton, très-supérieur à celui d'Egypte, ne le cède qu'à la première qualité de coton d'Amérique.

Le capitaine Beechey doit encore parcourir plusieurs autres régions de l'Océan dont on donne pas l'indication.

M. Tradescant Lay l'accompagne comme naturaliste.

Nouvelles publications angloises.

Londres, 13 mai 1825.

Voici le titre des voyages qui ont été annoncés depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir.

Voyage dans le Khorazan et la Tartarie, par M. *Fraser*, auteur d'un voyage dans les monts Himalaya.

Relation d'un voyage sur les Cordillères, les Andes, à ma, etc. de mai 1823 à avril 1824, par *Proctor*.

Description de l'île de Madère, par feu *Bowdich*.

Relation historique et descriptive d'une résidence de 20

ans dans l'Amérique méridionale, par *Stévenson*, 3 vol. in-8°.

On vient de publier le 1er vol. in-4° d'un journal de l'Ambassade angloise en Perse, par *W. Price;*

Et la relation d'une expédition (par ordre des Etats-Unis) à la source de la rivière de Saint-Pierre, et le long des lacs de Winnepeek et des bois, en 1823, par *Keating*, 2 vol. in-8°.

Éboulement de terres.

On mande de Tronthiem en Norvège, qu'il y a eu dans ce pays, près de la ferme d'Eggen à Bynaes, un éboulement de terre remarquable. Il a commencé dans la nuit du 7 janvier, et a augmenté beaucoup en étendue dans celle du 14, et dans la soirée du 18 du même mois. A son approche, vers le premier endroit habité, les paysans s'enfuirent, en emmenant leur bétail. Dans un autre endroit, une maison s'est écroulée, et la masse de terre a continué de s'affaisser sur mille aunes de longueur, dans une vallée qu'elle a remplie d'une couche de 4 à 500 aunes de longueur, et de plusieurs aunes d'épaisseur. Lors de la dernière chute, la vallée a été encore plus encombrée, de manière que la masse totale a maintenant environ 6,000 aunes, sur une largeur qui varie de 50 à 100 aunes, et 8 à 12 de profondeur. Un pont situé à Engbron, sur la route de Langlae à Berg, a été entièrement enseveli sous l'éboulement, qui a dans cet endroit 100 aunes de largeur, ce qui ferme le chemin à plus de 70 métairies, dont les habitans ne peuvent point aller à l'église. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cette chute de terre ne paroît pas encore sur le point de s'arrêter, vu qu'on entend quelquefois un bruit souterrain, semblable à celui d'un foible coup de tonnerre, et après la chute on voit sortir de terre une lueur semblable à celle d'un éclair.

DESCRIPTION

DU

PONT NATUREL DE VEJA,

DANS LES MONTAGNES DU VÉRONAIS;

Extrait de l'italien de Zaccaria Betti (in-4°. *Verona*, 1766.)

Le pont naturel, connu sous le nom de *Pont de Véja*, est situé à dix milles au nord de Vérone, non loin des masures de Cresténa, lieu où les collines commencent à devenir des montagnes. Il marque la limite de la commune d'Alfaedo, et sépare ainsi les territoires des villes de Fano et de Prun, fameuses, l'une, par le temple très-ancien auquel elle donne son nom; l'autre, pour avoir donné son nom à toute la vallée Pruina, appelée aujourd'hui Policella. Au milieu de rochers diversement figurés, il s'élève et repose sur une seule arche elliptique : sous l'arche est un petit gouffre qui commence près de sa

partie occidentale, et, s'étendant à l'est, verse ses eaux, en forme de cataracte, dans un torrent voisin.

Les deux faces du pont présentent des aspects différens. Celle qui regarde l'orient d'été est plus majestueuse; elle plaît à l'œil par la courbure presque régulière de l'arche, et par ses formes solides et symétriques. La flèche de l'arc a 62 pieds véronais et la corde plus de 114 (le pied véronais est, au pied de roi, dans la proportion de 21 à 20). Aux deux extrémités de la corde, deux pilastres massifs s'élèvent à peu près également jusqu'à 86 pieds. De cette hauteur se projette la partie vive du cintre, formée par une assise régulière de pierres de taille épaisse de 20 pieds : sur l'assise repose le sol supérieur, qui a 50 pieds de largeur. Les dimensions du pont naturel sont, comme on le voit, plus grandes que celles du fameux pont de Rialto à Venise.

La face occidentale du pont est beaucoup plus large que l'autre ; ce qui donne une longueur de plus de 154 pieds ; ses côtés sont fortement flanquées par les rochers; son milieu est orné d'un lit de pierres qui, s'avançant comme un fronton au sommet de l'arche, en forme le couronnement.

Entre la corde de 114 pieds et celle de 154 p., la moyenne est de 134 pieds; l'arc que soutiendroit une corde de 134 pieds, sous une flèche de 62 pieds, auroit plus de 200 pieds de longueur.

En rapprochant de ces dimensions celle de 50 pieds, largeur du sol supérieur, l'auteur calcule que la partie vide de l'arche ne peut guère avoir moins de 320,000 pieds cubes.

Près des pilastres du pont s'ouvrent deux grottes obscures : la plus grande est du côté du nord ; elle se prolonge, sous la montagne, en forme de galerie, jusqu'à mille pas environ. Immédiatement après son entrée, son plafond s'abaisse presque au niveau du sol, en sorte que l'on a beaucoup de peine à pénétrer plus loin ; mais ensuite il se relève peu à peu en s'élargissant, et se termine sous une voûte très-vaste et très-élevée. Là, naît une source limpide dont les eaux, au sortir de la grotte, tombent dans le gouffre que recouvre le pont de Véja. On trouve, dans cette grotte, plusieurs variétés de nautiles et d'autres productions marines pétrifiées, et un filet de terre jaunâtre fortement colorée.

Un admirateur de Dante pense que le pont de Véja a fourni à ce grand poète le modèle du pont de Malebolge dans le huitième cercle de l'enfer. La chose n'est point improbable : Dante a vécu long-temps à Vérone, et il a composé une partie de la *Divina Commedia* dans sa retraite champêtre de Guagagnago, située dans la vallée de Policella, à une petite distance de Véja.

Le pont de Véja ferme l'issue d'une vallée entourée de toutes parts de montagnes et de col-

lines, et terminée par un large bassin. Le bassin s'appuie contre le pont même, qui fait partie de son bord supérieur : l'arche semble ainsi être une décharge ouverte dans ses flancs, et d'autant plus qu'elle s'élève au-dessus d'une fente profonde qui, de là va se perdre dans une vallée basse où coule le torrent inférieur.

Le bassin et la montagne dont il fait partie sont composés d'assises régulières et parallèles de pierres de taille interrompues quelquefois par des masses de roche vive; c'est ce que l'on observe sur le pont même. Les massifs qui lui servent de culées sont de roche vive; le cintre est formé de pierres de taille dont les assises se continuoient sans doute beaucoup plus bas, puisque, sur chacun des pilastres on voit pointer, en forme de modillons, des pierres qui saillent d'autant plus, qu'elles se rapprochent plus du cintre : d'une culée à l'autre, elles se correspondent exactement, suivant des parallèles horizontales ; elles attestent ainsi l'ancienne existence, et indiquent la position des assises détruites dont elles sont les derniers restes.

De ces faits, il est naturel de conclure qu'à une époque très-éloignée, le pont n'étant point ouvert, sa masse, encore intacte, formoit une digue, et retenoit dans le bassin toutes les eaux qui y affluoient des montagnes, des collines et de la vallée. Accumulées dans ce réservoir im-

mense, les eaux ont miné peu à peu les couches de pierres de taille qui leur offroient moins de résistance et plus d'interstices pénétrables que les masses de roche vive; elles ont fini par se frayer un chemin dans la partie inférieure, sur laquelle s'exerçoit leur pression principale, en laissant subsister le bord supérieur du bassin qui ne supportoit jamais qu'une tranche de liquide peu considérable. On reconnoît l'ouvrage des eaux dans cette fente profonde qui naît sous l'arche même du pont, et qui se termine en ouvrant une seconde vallée dont le niveau est de beaucoup inférieur au niveau de la première. Ce qui rend cette conjecture plus plausible, c'est qu'on voit encore, à certaines époques, couler sous le pont naturel une quantité d'eau considérable, et que, sous l'arche même, les eaux se sont creusé d'autres issues souterraines, et, par exemple, celle d'où sort la petite cataracte dont nous avons déjà parlé.

L'auteur néanmoins rejette cette idée : il suppose que le pont de Véja a été originairement une vaste grotte dont les parois, à l'est et à l'ouest, trop foibles pour résister long-temps à l'action des pluies et aux intempéries de l'air, ont fini par céder, s'ouvrir et se détruire entièrement. Les argumens dont il s'appuie nous ont paru purement hypothétiques : nous partageons plus volontiers ses sentimens, quand il s'indigne de voir

qu'un si bel ouvrage de la nature soit si peu connu; quand il accuse ses compatriotes de réserver pour les merveilles étrangères une attention que réclament les beautés de leur propre pays ; quand enfin il dirige contre eux ce reproche que Pline le jeune adressoit à ses contemporains, et que les François, je crois, méritent plus que toute autre nation : « *Permulta, in urbe nostrâ* » *juxtàque urbem, non oculis modò, sed ne auribus* » *quidem novimus; quæ si tulisset Achaia, Ægyp-* » *tus, aliave quælibet miraculorum ferax commen-* » *datrixque terra, audita, perlecta, lustrata habere-* » *mus.* » C. Plin. *secund.* Lib. viii, Epist. 20.

E. S.

LE BADAKCHAN ET LE KHANDOUZ.

La contrée bornée, à l'est, par le Belour-tagh et le Keral-aghin; au nord, par les monts Pamer, et, au sud, par l'Hindou-Kouh, est, de ces trois côtés, entièrement séparée des pays voisins, dans lesquels on ne pénètre que par des défilés étroits et difficiles; à l'ouest, le pays est ouvert, et forme la continuation des plaines de Balkh et de ses dépendances. La plus grande longueur de cette contrée, de l'est à l'ouest, est à peu près de 400 milles, et sa plus grande largeur, du nord au sud, de 250. Sa forme est très-irrégulière, d'après la direction des chaînes de montagnes, entre lesquelles elle est située et qui la traversent.

Il paroît que cette région a été désignée par les géographes asiatiques sous le nom général de *Tokharistan*. Elle fut, comme une dépendance de Balkh, comprise dans le royaume de Khoraçan, et fut comme soumise à la souveraineté des Mogols, comptée au nombre des territoires du] Turkestan. Dans le principe, elle appartint à l'empire bactrien, et les traces que l'on y trouve encore de cet état de choses fournissent un exemple remarquable de la téna-

cité des traditions. Marco-Polo, qui est peut-être le dernier et presque le seul des Européens qui ait visité ce coin du globe, dit que la province de Badakchan, qu'il nomme Balascian (1), est gouverné par des princes héréditaires qui descendent d'Alexandre-le-Grand par la fille de Darius.

L'auteur du Tazkiréh-Heft-Aklim observe que Sultan-Mahmoud, le dernier prince de Badakchan, qui ait été indépendant et qui fut tué par Abou-Saïd, arrière-petit-fils de Timour, desçendoit en ligne directe de Secander-Filikous (Alexandre, fils de Philippe).

M. Macartney (2) a remarqué que le roi de Dervaz prétend descendre d'Alexandre-le-Grand, et que ses voisins reconnoissent la justice de cette assertion.

Le Tokharistan, après avoir été possédé en partie par les descendans de Djinghis-Khan, fut définitivement soumis par les descendans de Timour. Ce pays a ensuite partagé le sort des autres états de cette maison ; il est aujourd'hui morcelé entre un grand nombre de petits princes et de tribus nomades qui cependant reconnoissent,

(1) Livre I, ch. 25, édition de Ramusio; ch. 34, édit. de Vander Aa, connue sous le nom de Bergeron ; ch. 47, édition publiée par la Société de Géographie.

(2) Lieutenant d'infanterie, auteur d'un mémoire dont l'extrait est inséré à la fin de la description du royaume de Caboul, par M. Elphinstone.

dit-on, l'autorité de deux chefs principaux. Ainsi cette contrée se trouve partagée, par ces deux souverainetés, en deux portions principales : l'orientale est le Badakchan ; l'occidentale, le Kadghan, le Kattagons de la carte d'Elphinstone (1).

Cependant les dernières nouvelles reçues de ce pays font présumer qu'il pourra être réuni sous un maître unique ; car, en 1820, Châh-Mourad, fils de l'émir de Khandouz, conquit le Badakchan et d'autres territoires qui en sont voisins. On ne sait pas encore s'il a conservé les pays qu'il avoit subjugués : nous pouvons donc les considérer, chacun à part, comme lorsqu'ils étoient indépendans l'un de l'autre, état de choses qui a duré si long-temps ; d'ailleurs, il est possible que leur réunion ne soit pas durable.

Le Kadghan est subdivisé en deux parties : le Khandouz, au sud, et le Khatlan ou Khotlan, au nord. La capitale actuelle est Khandouz, résidence de l'émir Haïder. C'est un aventurier belliqueux : sa souveraineté est la récompense de sa hardiesse et de sa valeur. Cette ville est située sur l'Ak-Séra, rivière qui prend sa source dans le Belour-tagh, et coule à peu près de l'est à l'ouest.

(1) *An Account of the Kingdom of Caubul and its dependencies*, by Mountstuart Elphinstone. London, 1815 ; un vol. in-4°, avec une grande carte.

Avant d'arriver à la capitale, l'Ak-Séra reçoit à gauche le Bânghi, qui vient du sud. Un peu au-delà de Khandouz, il passe à Ak-Séra, où il se joint au Ghouri, qui prend sa source dans l'Hindou-Kouh, et coule au nord, en séparant le Khandouz du Déra-Yousef et du Khaloun, qui sont à l'ouest. Ces rivières réunies se jettent dans le Sihoun, à une petite distance à l'ouest d'Ak-Séra. Ces rivières rendent le Khandouz fertile, quoique ce soit un pays montagneux et âpre.

Voici les lieux principaux qui dépendent de Khandouz : La ville de Talikan, avec le canton qui l'entoure; elle est à l'est de Khandouz, et se vante d'une haute antiquité : Inderah, au sud, est le chef-lieu d un territoire considérable; c'est une des conquêtes faites par Châh-Mourad sur l'Afghanistan : au nord-est de la capitale du Khandouz, on trouve Achkamach; c'est probablement la ville dont Marco-Polo parle sous le nom de Sassem ou Echassem (1). M. Marsden suppose que Sassem est le Kichmabad d'Elphinstone; mais, en examinant avec un peu de soin l'itinéraire de Marco-Polo, et le temps que ce voyageur a mis à parcourir sa route, M. Marsden se seroit aperçu que son opinion étoit inexacte; car Kichmabad est très-éloigné du chemin suivi

(1) Liv. I, ch. 24, éd. de Ramusio; ch. 31, éd. de Vander Aa; ch. 46, éd. de la Société de Géographie.

par Marco-Polo, tandis qu'Achkamach s'y trouve précisément placé. Le Sassem du voyageur vénitien doit avoir été cette ville, ou Ak-Séra, qui est dans la même direction, et qui, précédemment, étoit la capitale du pays. Une division considérable du Khandouz, au nord de la rivière d'Ak-Séra, porte le nom d'Ahreng ou Hezret-Iman.

Le Khotlan, partie septentrionale du Kadghan, est au nord du Sihoun. Indépendamment d'une ville du même nom, ce pays a les suivantes : Baldjivan, Kourghan, Tiga, Khavaleng et Siyad. La chaîne de montagnes qui sépare le Khotlan de Hissar donne naissance, sur son flanc oriental, au Sourkhab, et, sur l'occidental, au Ouakcha ou Kafir-Nihan : ces deux rivières se jettent dans le Sihoun. Le Khotlan a toujours été fameux pour sa belle race de chevaux, dont il faisoit autrefois un commerce considérable avec les pays voisins. Suivant le témoignage de l'auteur du Nechk-al-Izbar, cette race n'a pas son égale dans le monde. Les montagnes sont remplies de noyers et de pistachiers.

Le pays de Badakchan a une étendue d'environ 150 milles du sud au nord, depuis Djerem jusqu'à Dervaz, et à peu près une fois autant de l'est à l'ouest; mais sa largeur est très-inégale. C'est un pays montagneux; on y trouve plusieurs mines de rubis et de lapis-lazuli. Les principales mines de rubis sont près de Djerem; on les creuse

dans la terre. Leur profondeur ordinaire est de vingt coudées, et on ne va jamais au-delà de cent. On n'y travaille qu'une fois l'année, à des époques que le roi fixe d'avance : le roi y envoie des ouvriers qui sont placés sous la surveillance rigoureuse de gardes nombreux. Le produit des mines appartient encore, comme du temps de Marco-Polo, entièrement au roi, qui garde pour lui les pierres les plus belles, et vend les moindres aux marchands d'Yarkend, de Tachcand et de Tchin. Le rubis de Badakchan est de l'espèce appelée *balass* ou *balay*, ou rubis couleur de rose.

On rencontre le lapis-lazuli dans les montagnes près de Habab. On enferme les mineurs dans une cage que l'on descend par une chaîne de fer dans un précipice. Quand ces hommes sont arrivés à une profondeur convenable, ils taillent des morceaux de rocher dont ils remplissent un panier : quand on les a hissés en haut, ils retirent les pierres.

La capitale du Badakchan est Feyzabab, que M. Macartney place par 36° 10′ de latitude nord et 69° 16′ à l'est de Greenwich (1). Cette ville est la fameuse résidence du roi Mirza-Abdoul-Ghafel-Châh, fils de Mohammed-Châh. Il a une armée de soldats portant des mousquets, et une

(1) Voy. *Extract from lieutenant Macartney's memoir...* à la suite de l'ouvrage de M. Elphinstone.

garde de Turcomans qui sont revêtus de cuirasses de fer.

Les autres villes principales sont Tchatrar, gouvernée par Châh-Kêtor, qui, indépendamment de ses revenus, lève le djeziyeh, ou tribut religieux, sur les Siapoch, peuple infidèle ; Djerem, où commande Kerkali, et Dervaz, qui est une place fortifiée, sur la frontière.

Le pays est bien peuplé ; il a de nombreux villages ; beaucoup de hordes nomades d'Ouzbeks et de Tatares-Kiptchak y vivent sous des tentes, le parcourent sans cesse : ce sont des hommes robustes qui se nourrissent ordinairement de chair de cheval, et qui parcourent des milliers de farasanges dans le désert pour aller commettre des déprédations dans les pays de Rous et de Tchin. On parle des chevaux de Badakchan comme étant vigoureux et ayant le pied sûr. Marco-Polo nous apprend que, peu de temps avant son arrivée dans ce pays, la postérité de Bucéphale y existoit encore.

Plusieurs parties du Badakchan, notamment les environs de Feyzabab, abondent en fruits délicieux : les plus communs sont les pêches, les abricots, les pommes, les poires, les grenades, les prunes, les raisins, les figues, les melons, dont il y a plusieurs sortes ; les amandes, les noix et les pistaches.

Extrait de l'Oriental Magazine.

LE DOUBLE KACHGHAR.

Puisque nous jetons un coup d'œil sur quelques-uns des pays de l'Asie centrale les moins connus des Européens, il est à propos de signaler une erreur commise par un auteur auquel on doit, d'ailleurs, d'excellens renseignemens sur ces contrées.

Marco-Polo étoit allé dans le Kachghar, qu'il nomme Cascar (1). Bernier, médecin et voyageur françois, qui visita le Cachemire, en 1665, à la suite du célèbre Aureng-Zeyb, donne aussi quelques détails sur cette contrée : on l'appeloit Kacheguer : c'est, dit Bernier, à mon avis, ce que nos cartes nomment Kascar. Il en désigne bien la position, ainsi que celle des pays voisins.

De nos jours, M. Elphinstone a parlé, dans le supplément de son intéressant ouvrage sur les Afghans (2), d'un pays de Kâchgaur qu'il place au nord-est de l'Afghanistan. Il en donne la des-

(1) Edition de Ramusio, Lib. I, ch. 29 ; éd. de Van der Aa, ch. 39 ; éd. de la Société de Géographie, ch. 51. Quelques éditions nomment ce pays Cassar, d'autres Chascar.

(2) Page 629.

cription d'après les renseignemens qui lui furent fournis à Peichaour, et observe qu'il faut bien se garder de le confondre avec le Kachghar voisin d'Yarkhend, dans le Turkestan chinois.

Plusieurs géographes ont avidement saisi cette indication, entre autres M. le professeur Stein, dans son Manuel de Géographie (1). Quelques-uns furent moins empressés de croire à l'existence de deux Kachghar; il paroît que ces derniers ont eu raison.

M. Klaproth, en rendant compte, dans le *Journal asiatique* (2), de l'*Histoire de la ville de Khotan*, par M. Abel-Rémusat, observe que M. Elphinstone ayant entendu parler de la ville de Kachghar, dans le nord de la Petite-Boukharie ou Turkestan chinois, et du pays du même nom situé dans la partie méridionale de cette contrée, n'a pu autrement combiner ces notions que de supposer l'existence de deux Kachghar. Il est cependant bien clair que, dans le premier cas, il a été question de la capitale, et, dans le second, du pays qui relève de sa juridiction. M. Klaproth remarque, de plus, que M. Elphinstone, dans son livre, place le pays de Kâchgaur à l'ouest de Badakchan, et, dans sa carte, à l'est de ce

(1) Page 354.

(2) T. III, p. 303.

même pays ; mais on pourroit dire, à la rigueur, que c'est une faute d'impression.

Le journal intitulé *the Quarterly Oriental Magazine*, imprimé à Calcutta, a consacré dans le troisième cahier (septembre 1824) un article au livre de M. Rémusat. Après avoir rendu au travail de ce savant la justice qu'il mérite, il en vient à l'objection de M. Klaproth contre l'existence du double Kachghar ; il paroît, dit le journaliste, que cette idée a été adoptée à la hâte et sans motifs suffisans.

Cet aveu de la part d'un Anglois habitant l'Hindoustan est très-remarquable. Certainement, si le Kachgaur existoit, indépendamment du Kachghar, ou s'il y avoit le plus léger motif d'en admettre l'existence, cet écrivain auroit combattu l'opinion de M. Klaproth ; mais, au contraire, il l'adopte. On ne peut mieux faire que de suivre son exemple ; et, par conséquent, ceux qui ont déjà introduit le Kachgaur dans leurs livres et sur leurs cartes, agiront sagement en l'en effaçant tout-à-fait.

Le journaliste anglois commence son article par un aveu remarquable. Nous le citons volontiers, parce qu'il prouve que l'on sait apprécier en Asie les efforts que font les François en Europe pour étendre la connoissance des contrées lointaines. « Les personnes qui séjournent dans l'Inde

angloise, dit-il, ont montré jusqu'à présent une indifférence singulière pour les pays situés immédiatement dans notre voisinage. A l'est, l'Assam est presque une terre inconnue, même sous le point de vue géographique; car, pour ce qui concerne son idiome et sa littérature, on ne nous en a fait connoître absolument rien. A l'ouest, les provinces de Marvar, de Goudjerat et de Sindhy ne sont encore explorées que d'une manière imparfaite : quant aux noms des contrées situées dans le nord, nous devons attendre le résultat de l'honorable activité de M. Moorcroft.

On a reçu des lettres de M. Moorcroft; elles venoient de Peichaour, et portoient la date du 15 août 1824. Retenu quelque temps dans le Cachemyr par Rendjet-Sing, radjah des Seikhs, il avoit pu enfin quitter cette contrée au mois d'août 1823. En traversant le Khottak, le chef de ce pays, à la tête d'une troupe de 700 Afghans, avoit essayé de se défaire de lui : M. Moorcroft, aidé de son monde, l'avoit mis en fuite, et étoit arrivé sain et sauf à Peichaour, où, très-bien accueilli, il se disposoit à partir pour Caboul.

Pour excuser notre ignorance de la géographie locale, nous pouvons alléguer l'impossibilité de pénétrer dans certains pays; cependant il n'est pas absolument nécessaire de visiter une contrée pour en connoître la langue et l'histoire; par conséquent, ce prétexte ne vaut rien. Il seroit

d'autant moins convenable de le proposer, qu'il est relatif aux régions qui bornent l'Hindoustan au nord, et que leurs idiomes peuvent s'apprendre en Allemagne et en France : des grammaires et des dictionnaires du chinois et du tartare, du mandchou et du mongol, nous ont récemment été donnés par MM. Langlès, Klaproth et Rémusat. La société asiatique de Paris semble s'être approprié exclusivement le domaine de cette littérature; et la riche moisson que, sans sortir de l'Europe, elle recueille dans l'Asie centrale, nous fait rougir de l'inertie absolue de nos compatriotes, bien plus avantageusement placés qu'elle ne l'est pour cultiver ce champ si intéressant.

On peut dire néanmoins que notre proximité de l'Asie centrale est plus apparente que réelle, et que nous sommes aussi véritablement séquestrés, par des obstacles naturels aussi bien que politiques, de toute communication avec les nations vivant au-delà de l'Himalaya, que si nous habitions un hémisphère différent. Cette excuse est admissible, comme vraie, mais elle n'est pas entièrement exacte. Nos officiers civils et militaires, placés le long de la frontière du nord et du nord-ouest, pourroient aisément se procurer, nous le supposons, des maîtres et des livres, des gens instruits et des renseignemens. Nous avons des motifs de croire qu'une communication directe a eu lieu, pendant quelque temps, entre

le Turkestan et Dehli, et que des dépêches étoient reçues régulièrement du premier de ces pays par le résident fixé dans l'ancienne capitale de l'Inde, correspondance qui, si elle n'a été d'aucun secours pour les intérêts des sciences et de la littérature, auroit pu l'être, car elle l'a été pour nos intérêts commerciaux. Nous savons même que l'on rencontre quelquefois à Calcutta des naturels des pays au nord de l'Inde, de Balkh et de Badakhchan; et nous pensons que, par eux ou par leur moyen, nous pouvons augmenter nos connoissances sur ces contrées, et obtenir des matériaux pour des recherches futures. Ainsi, quoique nous ne possédions pas des facultés particulières pour des recherches personnelles, nous jouissons de l'avantage important de la proximité de situation et de communications éventuelles avec leurs habitans, avantages inconnus, il faut en convenir, des habitans de Paris ou de Vienne. Il faut donc espérer que cette tache sur notre caractère national sera promptement effacée, et que bientôt nous connoîtrons aussi bien les steppes de la Tartarie que les précipices de l'Himalaya ou les plaines du Bengale.

Ces observations nous ont été suggérées par la lecture de l'*Histoire de la ville de Khotan*, par M. Rémusat. Le sujet est intéressant par lui-même et parce qu'il se rapporte aux recherches dont s'occupe actuellement un voyageur que nous

sommes fiers de compter parmi nos compatriotes. Nous croyons que M. Moorcroft n'a pas pu aller à Khotan; mais nous avons des raisons de penser qu'il a recueilli beaucoup de renseignemens précieux sur cette ville et sur le pays qui l'entoure. »

Nous ajouterons à ce que l'auteur anglois dit des relations habituelles qui ont lieu entre Delhi et le Turkestan oriental, que, malgré la distance qui existe entre ces deux points, les communications sont assez fréquentes. On apporte à Delhi des fruits du Turkestan; car, dans ce pays, la température est douce et la terre fertile; le mûrier et la vigne y croissent à merveille. On y récolte les mêmes fruits que dans les contrées situées à l'ouest de la chaîne du Thsoung-Ling, et des melons délicieux.

L'ASSAM (1).

Ce pays de l'Asie est, ainsi qu'on vient de le voir dans l'article qui précède, un de ceux sur lequel on a le moins de notions positives. La guerre que les armées britanniques font aux Birmans a fourni l'occasion d'entrer dans l'Assam, et l'on a ainsi obtenu des renseignemens curieux sur ce pays.

Il est à propos de dire d'abord qu'il est situé entre 25° 30′ et 27° 45′ de latitude nord, et entre 88° 24′ et 93° 30′ de longitude à l'est de Paris; il confine, au nord-ouest, au Boutan; au nord et à l'est, au Tibet; au sud-est et au sud, à l'empire birman; au sud-sud-ouest et à l'ouest, à l'Hindoustan, où les Anglois dominent. Le Silhet, un des districts du Bengale, est limitrophe de l'Assam et a une capitale du même nom qui est sur les frontières de ce royaume.

Au mois d'avril 1824, un détachement de troupes angloises entra dans l'Assam. « Depuis les environs du Silhet jusqu'aux rives du Kolfoung, vis-à-vis de Rouha-Tchôky, dit un des

(1) Nous conservons à ce mémoire le titre qu'il porte dans le recueil où il est inséré; cependant il n'y est question que du pays de Djyntah.

officiers de l'expédition, la route traverse entièrement le territoire de Djyntah-Radjah, qui, dans cette partie, a environ 95 milles de long sur une largeur moyenne de 30. Une étendue de seize milles du côté du Silhet, et à peu près autant du côté de l'Assam, consiste en terres basses semblables à celles qui sont les plus communes dans le Bengale : quelques collines peu élevées sont éparses sur sa surface. Quant au reste de ce territoire, une étendue de 10 milles du côté de l'Assam et de 5 milles du côté du Silhet, offre des montagnes couvertes de bois touffus et de djengles ou broussailles presque impénétrables, à peu près comme ceux des monts Garraous ; enfin, un espace intermédiaire, dont la longueur est de 50 milles, forme un plateau onduleux, ou plutôt montueux, dont on estime que l'élévation au-dessus des plaines est de 1,500 à 2,000 pieds, et qui se distingue par l'absence des djengles, la fraîcheur et la salubrité du climat, et par des forêts de pins qui croissent quand ils trouvent un terrain qui leur convienne.

« Ce dernier territoire est très-peu habité : nous n'avons rencontré, dans notre marche, que deux villages considérables. On ne voit généralement que des terres vagues, tapissées principalement d'une herbe courte ; de distance en distance, des bouquets et de grands bois de pins et d'autres arbres qui donnent à ces cantons un

aspect très-agréable et très-pittoresque : c'est comme un vaste parc anglois. Ce pays paroît convenir parfaitement au bétail ; il s'y engraisseroit bien. Celui que nous aperçûmes étoit fort beau, mais peu nombreux. Les habitans nous dirent que cette rareté étoit due à deux causes ; d'abord ils s'occupent principalement du commerce ; ensuite cette sorte de bien offre peu de sûreté, étant exposée aux violences et aux déprédations d'un fâcheux voisin, le radjah de Kheyram, dont le territoire bordoit notre chemin à une distance de près de cinq milles dans l'ouest. A l'exception des vallées, où l'on récolte du riz, il y a peu de terres ensemencées ; on cultive ici des ignames et différentes espèces de racines comestibles : l'on nous raconta qu'elles formoient le fonds de la nourriture du peuple.

« Tout le pays montagneux, jusqu'à une distance de quelques milles du point où l'on descend dans les plaines de l'Assam, est habité par les Cassyah, peuple qui se donne à lui-même le nom de Khayi. Ce sont des hommes grands, robustes, bien faits, d'un caractère actif, d'un esprit belliqueux. Ils vont toujours armés généralement d'arcs et de flèches, d'un sabre et d'un bouclier qui est très-grand, et leur sert quelquefois à se préserver de la pluie.

« Les Cassyah occupent le pays montagneux

depuis la moitié de la distance entre Lahore et Dourgapore jusqu'à Catchan, dans l'est. Ils habitent principalement la partie méridionale de cette contrée; aucun, à l'exception de la famille des Djyntah, n'ayant étendu ses possessions jusque dans l'Assam. Autrefois, les Cassyah demeuroient dans les terres basses du district de Silhet jusqu'aux rives du Sourmah : en 1788, ils en furent chassés en conséquence de leur mauvaise conduite, à l'exception du chef du Djyntah.

« L'idiome des Cassyah diffère entièrement de celui des Garraous, des Catcharris et des autres tribus voisines qui parlent les divers dialectes d'une langue commune dans l'origine. Ils se distinguent aussi de ces peuples, à l'extérieur, par l'absence de cette conformation particulière de la paupière, qui forme le trait caractéristique de la figure de ces tribus, de même que de celle des Chinois, des Birmans et de plusieurs autres nations de l'Asie orientale.

« Les Cassyah sont gouvernés par plusieurs petits chefs qui paroissent n'exercer qu'une autorité très-limitée sur leurs sujets : les plus puissans sont les radjahs de Kheyram, ou Souloung, et de Djyntah.

« Ce peuple ne connoît pas pour sa langue l'usage des lettres : cependant quelques chefs ont auprès d'eux des mohourirs ou secrétaires ben-

galis qui sont chargés d'entretenir leur correspondance avec les fonctionnaires publics et avec les habitans de la plaine. Le brahmisme est assez répandu chez les Cassyah, de sorte que la plupart s'abstiennent de la chair du bœuf; mais ils continuent à manger du pourceau et de la volaille, et ils boivent des liqueurs fermentées. Les lois qui règlent les héritages ressemblent à celles des Garraous ou plutôt des Naïrs; les biens et les gouvernemens passent au neveu, c'est-à-dire au fils de la sœur du possesseur.

« Il paroît que, dans la famille des Djyntah, les descendans du radjah régnant sont admis dans la caste des Kayt et des Bayd, par des mariages qu'ils contractent dans ces tribus : ils suivent, sur tous les autres points, les usages des Hindous des plaines. Les personnes de cette origine habitent en grand nombre autour de la capitale, et jouissent ordinairement des grands emplois publics; elles n'ont aucun droit à la succession du pouvoir, qui, à moins de circonstances très-extraordinaires, passe au fils de la sœur du radjah : on le nomme le Kounverri. Cette sœur prend pour époux un Cassyah, choisi dans certaines familles nobles des montagnes par une assemblée générale du peuple.

Ram-Sing, radjah régnant, est âgé d'environ soixante ans; il est fils adoptif du dernier koun-

verry, qui fixa son choix sur lui, parce qu'il n'avoit pas d'héritiers directs. C'est un prince sage et actif; il paroît avoir gagné l'affection de tous ses sujets sans exception. Il ne s'est point marié, pour que ses enfans n'encourussent pas la dégradation à laquelle les lois à la succession les soumettent. Son héritier présomptif est son petit-neveu par adoption, bel enfant, âgé d'environ douze ans.

« Dans toutes les occasions importantes, les radjahs de Djyntah sont obligés de consulter la reine-mère, les chefs des cantons et les principaux officiers de l'état, pour avoir leur avis sur la conduite des affaires publiques; quoique la nomination et le renvoi de ces deux classes de fonctionnaires publics dépende entièrement du radjah, ceux-ci peuvent néanmoins exercer sur lui un contrôle assez étendu; car, en conférant un emploi, il est tenu de consulter la principale tribu de l'intérieur, qui paroît être d'un caractère très-indépendant et même turbulent.

« L'armée du radjah consiste en 150 cipayes indoustanis assez mal équipés; en cas de besoin, on peut probablement lever un corps de 5,000 montagnards armés ainsi qu'on l'a vu plus haut. Cette troupe, exercée convenablement et fournie de tout ce qui lui est nécessaire, pourroit être très-utile comme corps irrégulier, les habitans de

ces montagnes ayant l'humeur martiale, étant robustes et vigoureux, et ayant, dès leur jeunesse, l'habitude de supporter les privations et la fatigue. »

M. Scot, agent du gouverneur général de l'Inde britannique, accompagnoit le détachement qui traversa l'Assam : il fut reçu de la manière la plus cordiale par le radjah de Djyntah. Les mouvemens que ce prince lui-même se donna pour procurer des porteurs à la troupe angloise, et les peines qu'il prit pour ajuster quelques disputes qui menaçoient d'interrompre le voyage, surpassent de beaucoup tout ce qu'on auroit pu attendre d'une personne de son rang.

On remarque dans le pays des Cossyah plusieurs ponts construits en pierres, et de nombreux monumens composés de pierres d'une grandeur surprenante fréquemment apportées de très-loin, et dont quelques-unes devoient peser au moins 60 quintaux : ces preuves d'habileté dans les arts mécaniques donnent lieu de penser que l'on pourroit se procurer dans ce pays des ouvriers en état de faire toutes sortes de travaux soignés, et de bâtir des ponts, soit en pierre, soit en bois.

On s'est adressé au radjah de Djyntah pour faire une route entre Silhet et l'Assam avec des ponts solides : il a donné des assurances satisfaisantes de sa disposition à coopérer de la manière

la plus active à ces travaux, qui deviendront des monumens durables pour perpétuer son nom et son règne.

(*Govermement gazette* de Calcutta.—21 juin 1824 (1).

(1) Les *Nouvelles Annales des Voyages* contiennent, Tome XV, page 365, une notice sur le pays de Djyntah, qui présente quelques différences avec celle que l'on vient de lire.

NOTICE

SUR LE CHILI,

D'APRÈS LES VOYAGES LES PLUS RÉCENS.

De toutes les colonies espagnoles dans l'Amérique méridionale, le Chili a été long-temps le moins fréquenté par les étrangers. Plusieurs voyageurs, tels que Frezier, Feuillée et Vancouver, ont visité les ports de ce pays et décrit ses villes maritimes. Le dernier est allé à Sant-Iago, sa capitale; mais, en général, avant les événemens qui se sont passés depuis le commencement du dix-neuvième siècle, et qui ont ouvert le Chili à quiconque a voulu y entrer, les Européens, non Espagnols, n'ayant pas la possibilité d'y faire un long séjour ni de le parcourir, étoient obligés de s'en rapporter aux récits d'autrui sur l'intérieur de cette contrée : voilà pourquoi ils ont un peu trop vanté sa fertilité, sa richesse et sa culture.

Cette exagération avoit sans doute sa source dans le style pompeux que les auteurs espagnols ont employé dans leurs descriptions du Chili : or,

on se bornoit à traduire leurs ouvrages, et, en donnant ces versions pour le résultat d'observations soigneuses, l'on répétoit seulement ce qu'ils avoient dit. Depuis Ovalle, qui publia son *Histoire du Chili* en 1645, jusqu'à Molina, dont l'*Histoire naturelle et civile du Chili* parut en 1782, et qui, à ce que l'on prétend, employa, pour la composer, des notices surannées, aucun écrivain n'a donné des renseignemens sur les progrès de la civilisation au Chili. Vidaure, suivant l'exemple d'Ovalle et de Molina, s'occupa plus de l'histoire naturelle de ce pays que de l'importance réelle de ses productions; de même que ses deux devanciers, il considéra plutôt ce que la terre pouvoit produire que ce qu'elle avoit produit. Quant au climat, c'est, dit-il, le plus sain et le plus agréable que l'on puisse imaginer. La lecture de livres semblables fait penser naturellement qu'un pays tellement favorisé de la nature doit avoir une population nombreuse et une agriculture florissante; mais si ensuite on lit les récits de voyageurs qui, parcourant le Chili, ont, pendant des journées entières, traversé des cantons déserts et incultes, ou des montagnes roides et dangereuses ou couvertes de neiges éternelles, quelquefois n'ont pas rencontré une maison pour y passer la nuit, ni même trouvé la moindre chose pour apaiser leur faim ou étancher leur soif, ont éprouvé tous les inconvéniens résultant de moyens de

transport imparfaits, de mauvais chemins, des conducteurs et des domestiques grossiers, alors on est disposé à supposer que l'on a été induit en erreur par les premiers auteurs, qui n'ont présenté les choses que d'une manière imparfaite et seulement du beau côté, et on cherche à recueillir une quantité de faits suffisante pour rectifier les rapports trop favorables des écrivains qui n'ont pas pénétré très-avant dans le pays.

Les trois relations les plus récentes du Chili, celles de M. Schmidtmeyer, de madame Maria Graham et du capitaine Hall (1), peuvent, mais à des degrés différens, servir à corriger les idées erronées que l'on a été induit à se faire du Chili. M. Schmidtmeyer et le capitaine Hall ont raconté simplement et fidèlement ce qu'ils ont vu. Le premier alla deux fois par terre de Buenos-Ayres au Chili, et revint de Sant-Iago à Buenos-Ayres par le même chemin. Durant son séjour au Chili, il fit des excursions au nord et au sud : il a décrit les mœurs et les usages des habitans, l'aspect général du pays, son agriculture, l'exploitation des mines, les manufactures et le commerce ; il parle de tous ces objets en témoin oculaire : son ouvrage contient une foule de renseignemens précieux pour la géographie.

(1) A la fin de cet article, on trouvera les titres de ces trois ouvrages.

On a donné, dans le dernier cahier des *Nouvelles Annales des Voyages* (1), un léger aperçu du voyage du capitaine Hall. Les récits de ce navigateur paroissent conformes à la vérité. M. Schmidtmeyer avoit banni de son livre tout ce qui est relatif à la politique ; le capitaine Hall, au contraire, en entretient ses lecteurs ; madame Graham a suivi cet exemple.

Le Chili étoit la colonie la plus négligée par la métropole. Robertson avoit déjà fait cette remarque (2). Comme ce pays étoit le plus éloigné que l'Espagne possédât en Amérique, il avoit peu attiré son attention ; il étoit le plus pauvre, le plus foible, le moins peuplé. Ce ne fut qu'en 1778 que la cédule bienfaisante de Charles III, monarque sage, occupé sans cesse de tout ce qui pouvoit être utile à ses peuples, permit à l'Espagne de communiquer directement avec le Chili.

Sous la domination espagnole, le Chili étoit censé s'étendre du 24eme parallèle sud au cap de Horn ; mais on ne rencontroit pas le moindre établissement au-delà du 44eme parallèle ; de sorte que l'espace réellement occupé par les colons n'avoit pas plus de 300 milles géographiques en longueur. Sa largeur varioit de 40 à 90 milles,

(1) Pages 165 à 181.

(2) *Histoire de l'Amérique*, Liv. 7.

parce qu'en plusieurs endroits le gouvernement du Chili se prolongeoit, à l'est, beaucoup au-delà de la chaîne des Andes, et dans d'autres, au contraire, n'atteignoit que jusqu'à ces montagnes. La surface de cette contrée, telle qu'elle est limitée aujourd'hui, c'est-à-dire par les Andes, à l'est; par le golfe de Guaytécas, au sud; par le Grand-Océan, à l'ouest, et au nord par le 24eme parallèle sud, est de 14,300 milles géographiques carrés; celle de l'Espagne est de 15,000; celle des Iles Britanniques, de 10,000.

Les divers rameaux des Andes se prolongent à une grande distance sur la partie habitable du Chili, et en couvrent à peu près un tiers. Entre la rangée la plus haute de la Cordillère et la mer, on rencontre successivement des chaînes de montagnes qui diminuent de hauteur. Les branches latérales sont réunies entre elles par des ramifications transversales, et forment ainsi un grand nombre de vallées profondes; la fonte des neiges des montagnes en a transformé quelques-unes en lacs; d'autres, où l'eau a trouvé une issue vers la mer, peuvent passer pour des cantons agréables et fertiles, où le bétail trouve des pâturages abondans à l'époque où la sécheresse a détruit toute la végétation des terrains unis.

Depuis le pied de la ramification la plus basse des Andes, le pays s'abaisse insensiblement jusqu'à la mer; toutefois, dans le voisinage de

l'Océan, la pente est plus roide ; et cette région, comparativement basse, peut être considérée comme une continuation des montagnes. Elle consiste en plateaux stériles coupés par intervalles d'enfoncemens profonds, au fond desquels coulent des torrens formés par la fonte des neiges, qui, en hiver, diminuent beaucoup de volume, et qui, dans la saison chaude, se gonflent, deviennent impétueux, et causent souvent de grands ravages. Comme, dans une grande partie du Chili, la pluie est généralement rare et ne tombe que dans les deux mois d'hiver, et que la rosée est peu abondante; les espaces compris entre les enfoncemens sont, par la nudité de leur surface, exposés à un climat brûlant, presque entièrement dépouillés de végétation, et n'offrent à l'œil que des rochers arides ou des campagnes sablonneuses et stériles.

Les seules parties habitables de ce vaste pays sont les Quebradas, ou enfoncemens, que traverse l'eau de la fonte des neiges pour arriver à la mer. Les sept villes du Chili sont toutes, à l'exception de Sant-Iago, la capitale, situées à peu de distance des lieux où de semblables vallées s'ouvrent sur la côte maritime. Ovalle, Molina et les autres historiens du Chili n'ont pas fait mention de ces espaces déserts; ils n'ont parlé que des vallées qui, effectivement, donnent au Chili l'apparence d'un pays dont le climat est très-agréable

et le sol très-fertile. On trouve dans les trois relations modernes, citées plus haut, des faits qui présentent les choses sous un jour moins brillant.

Le capitaine Hall alla de Sant-Iago à Valparaïso. Voici comme il décrit la partie du Chili qu'il parcourut : « Tout le pays sembloit calciné ; on n'apercevoit ni un brin d'herbe ni une goutte d'eau ; la terre desséchée étoit coupée de fentes innombrables : nous traversâmes plusieurs chaînes de collines, d'où l'œil plane avec plaisir sur de petits espaces de verdure disséminés de loin en loin, qui indiquoient le cours de quelque torrent venant des montagnes. »

M. Schmidtmeyer fait le même tableau du pays ; il raconte ainsi sa course de Guasco à Valparaïso. « Nous n'avions encore rencontré au Chili aucun troupeau de bœufs ni de moutons ; et, dans ce long voyage, nous n'avions encore observé aucun endroit où un nombre considérable de ces animaux auroit pu trouver à se nourrir. Les cantons cultivés ressemblent à de petites oasis au milieu d'un désert immense.

Ce même voyageur nous donne une idée de l'aridité, et par conséquent de la stérilité du Chili, quand il nous apprend que, depuis les rives du Mayo jusqu'à la savane déserte d'Atacama, qui borne cette contrée au nord ; ce qui comprend une longueur de 200 milles géographiques ; toutes

les rivières et tous les ruisseaux qui coulent des Andes vers l'ouest ne contiennent pas, tous réunis, autant d'eau que le Rhône au point où il entre dans le lac de Genève. Cette aridité prodigieuse diminue avec la chaleur du climat, à mesure que l'on s'avance vers le sud. Depuis les rives du Biobio, sous le 37eme parallèle, jusqu'au détroit de Magellan, des pluies fréquentes humectent la terre : c'est à cette partie du Chili que s'applique avec vérité ce que l'on a dit de sa fertilité extraordinaire.

Entre le Biobio et Valdivia, presque tout le terrain est occupé par les Araucans, nation indépendante, dont les prouesses héroïques ont été chantées par don Alonzo de Ercilla dans son poème de l'*Araucania.* Le capitaine Hall donne des détails intéressans sur ces peuples, qui conservent encore le courage farouche de leurs ancêtres. Un gouverneur du Chili fut, il y a quelques années, leur bienfaiteur, en cherchant à apaiser les dissentions qui les déchiroient, et à introduire parmi eux le goût du travail, de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux.

L'entrée de leur pays est interdite aux Européens. Lorsque le capitaine Hall visita les côtes du Chili, les Araucans étoient encore en guerre avec les Chiliens républicains. Au nord, la ville de la Concepcion, dont la garnison les maintient dans leurs limites, est dévastée ; et, au sud, Val-

divia, depuis qu'elle a été prise par lord Cochrane, n'offre plus un boulevard redoutable. Les environs de la Concepcion, qui sont la partie du Chili la plus favorisée de la nature, ont été, depuis cette époque, exposés aux incursions des Araucans, et ont offert l'image de la désolation. Les habitans y manquent; ceux des provinces septentrionales moins fertiles n'ont pas été tentés de venir s'y établir; de leur côté, les Chiliens ont fait une guerre à outrance aux Araucans; ils ont détruit et brûlé leur bourgade principale.

Il est très-difficile de déterminer la population du Chili. Les renseignemens authentiques à cet égard manquent entièrement. Les voyageurs qui s'en rapportent exclusivement à ce qu'on leur dit sont sujets à être trompés. C'est ainsi que madame Graham accorde 15,000 habitans à Valparaïso; M. Schmidtmeyer, au contraire, n'estime leur nombre qu'à 3,500. Quoiqu'il soit un observateur exact et paroisse habitué à ces sortes d'observations, celle-ci pourroit bien manquer d'exactitude; car le capitaine Hall a remarqué une si grande activité dans cette ville, qu'elle fait supposer une population plus nombreuse; et, comme elle est très-fréquentée par les étrangers, ceux-ci n'ont pu vraisemblablement être toujours induits en erreur.

Des ouvrages périodiques espagnols donnent au Chili 600,000 âmes. Cette quantité semble

trop forte à quelques écrivains ; ils disent que l'on comprend dans cette estimation des cantons qui ne font plus partie du Chili ; par exemple , ceux qui sont situés à l'est des Andes et qui lui appartenoient autrefois, tels que ceux de Mendoza, de San Luis de la Punta et de San Juan de la Frontera. Ils prétendent que, pour grossir le nombre des habitans du Chili, on y a compris les Pecunches et autres peuples nomades à l'est des Andes, les Araucans et autres Indiens, ennemis implacables des blancs; enfin, les insulaires de l'archipel de Chiloe, qui, sous le commandement d'un Espagnol, se montroient opposés au gouvernement républicain. Ces auteurs pensent que, pour se faire une idée réelle de la population du Chili, on doit s'en rapporter à M. Schmidtmeyer, qui a vu toutes les villes de cette contrée, excepté la Concepcion et Valdivia. Voici comme s'exprime ce voyageur :

« On suppose généralement que Sant-Iago , avec ses faubourgs, a 40,000 habitans, ce qui paroît exact. La Pérouse et Kotzebue, qui ont visité la Concepcion , lui donnent 10,000 âmes; les renseignemens que m'ont fournis des personnes qui avoient été dans cette ville me font penser que cette évaluation est juste, en y comprenant le port de Talcaguana. Je suis allé deux fois à Coquimbo : il me paroît invraisemblable que le nombre de ses habitans, en y ajoutant ceux de

territoire voisin, soit de 8,000. Valparaïso et Almendral en ont au plus 4,000. En réunissant la population de toutes les villes du Chili et de leurs environs, le résultat ne donnera pas 100,000 âmes. Où cherchera-t-on ce qui est nécessaire pour tripler ce nombre? Je ne disconviens pas que le chemin de Sant-Iago à la Concepcion traverse plusieurs villages fort longs; mais, à droite et à gauche, il n'y en a dans la campagne qu'un petit nombre qui sont bien chétifs. Sur la route de la capitale à Copiapo, les hameaux et les fermes sont encore plus rares et plus insignifians; nulle part on ne voit une population considérable, les gros villages même étant mal peuplés. Valvidia n'est qu'un fort avec une ville à moitié déserte, et un territoire long de neuf milles et large de quatre, qui est presque tout couvert de forêts : Chiloe est aujourd'hui séparé du Chili. Au sud de la Concepcion, le pays est à peu près dépeuplé. En réunissant tout, on trouvera plus de 250,000 habitans. Ainsi, on peut considérer cette quantité comme le résultat le plus foible, et 450,000 comme le plus fort. »

Quelques écrivains ont adopté de confiance ces évaluations de M. Schmidtmeyer. Nous croyons qu'il est plus prudent de suspendre son jugement définitif sur ce point. Nous rendons à ce voyageur la justice qu'il mérite, comme bon observateur des objets relatifs à la géographie physique : en

effet, tout ce qu'il dit s'accorde avec ce que d'autres nous avoient appris. Nous avons publié, dans nos Annales, un *Mémoire sur la situation actuelle de l'Amérique espagnole*, etc. (1). L'auteur de ce mémoire important avoit voyagé depuis deux ans dans la plupart des colonies espagnoles de l'Amérique. Il dit que la fertilité du Chili est étonnante dans les vallées susceptibles d'irrigation; que ses blés et ses vins pourroient, au besoin, suffire à tout le reste de l'Amérique méridionale; que ces deux genres de culture se sont immensément accrus depuis la guerre de l'indépendance, tandis que le travail des mines a diminué. Enfin, cet auteur ajoute : « La population actuelle du Chili s'élève à 1,200,000 âmes ; c'est une race plus vigoureuse et mieux constituée, sous tous les rapports, que celles du Pérou et de la Plata. »

Voilà une opinion un peu différente de celle de M. Schmidtmeyer. L'auteur que nous citons ne semble cependant pas porté à l'exagération ; il paroît juger sainement les hommes et les choses. En supposant qu'il y ait des erreurs dans les rapports qui lui ont été remis, on ne peut se figurer qu'elles soient tellement fortes, qu'il en puisse résulter la disparité qui existe entre son évaluation et celle de M. Schmidtmeyer. Il faut donc attendre des renseignemens authentiques

(1) Tome XIII, page 212.

pour se décider, car tous les raisonnemens imaginables ne prouveroient rien. L'auteur du mémoire, s'il n'est pas allé au Chili, a certainement consulté plus d'une personne qui avoit vu cette contrée; car il montre trop de sens pour que l'on puisse croire qu'il ait écrit d'après le témoignage d'un seul individu. Peut-être a-t-il trop élevé la population du Chili; mais très-probablement M. Schmidtmeyer l'a trop abaissée : les pièces de conviction manquent pour décider ce procès.

Continuons cependant à présenter des extraits de la relation de M. Schmidtmeyer.

Plusieurs établissemens auxquels les cartes espagnoles donnent le nom de villes, tels que Repocura, Imperiale, Orsonia et d'autres, ont disparu : c'étoient des bourgades bâties en briques séchées au soleil : leurs ruines n'ont pas tardé à être couvertes par une végétation prompte et vigoureuse; de sorte que les positions n'existent plus que sur les cartes.

La Concepcion a été saccagée par Benavidès, partisan féroce, qui, après avoir servi dans l'armée chilienne, passa dans les rangs des royalistes. La relation du capitaine Hall contient des détails curieux sur ce brigand, qui fut pendu à Sant-Iago le 23 février 1823.

Cette capitale est, ainsi que les autres villes, bâtie de manière à éviter l'effet des tremblemens

de terre. Les rues sont si larges, que les habitans qui se réfugient au milieu, n'ont pas à craindre d'être écrasés par la chute des maisons. Celles-ci, construites en briques séchées, ne consistent ordinairement qu'en un rez-de-chaussée, et sont couvertes généralement en chaume enduit d'argile, quelquefois en briques. La plupart des maisons ont un jardin, dans lequel on se sauve quand la terre tremble; et, comme les arbres qui y croissent sont plus hauts que les habitations, Sant-Iago, vu de loin, ressemble plutôt à une forêt qu'à une ville.

Les maisons les moins considérables ne sont que des hangards, entre les poteaux desquels on place des claies de branchages ou de roseaux. Dans les campagnes, les propriétaires de grandes terres et de troupeaux nombreux ont une longue suite de bâtimens de cette sorte à un seul étage. Les paysans vivent dans de véritables cages de roseaux qui ne les garantissent guère des injures de l'air, circonstance peu importante, puisqu'il pleut si rarement dans la partie septentrionale du Chili. Les gens de la campagne redoutent si peu l'humidité, que, lorsqu'il tombe de la pluie, ils ont la coutume de se déshabiller tout nus; ils disent qu'ils en usent ainsi, parce que la peau sèche plutôt que les habits. M. Schmidtmeyer nous apprend que ces gens dorment communé-

ment à la belle étoile, et que lui-même, dans ses voyages, en a souvent fait autant : cependant il est revenu sain et sauf en Europe.

Les habitans du Chili se divisent en deux classes, la haute et la basse, entre lesquelles il n'y a pas, comme dans les pays civilisés de l'Europe, de degrés intermédiaires qui rendent moins sensible la différence entre les deux extrêmes. Les grands propriétaires sont les patriciens ou aristocrates ; ils descendent des premiers colons ou des officiers espagnols, auxquels furent concédés des terrains immenses qui ont passé à leur postérité comme majorats. D'autres grandes portions de terre furent données aux églises et à des communautés religieuses.

« Quelques-unes de ces propriétés, dit M. Schmidtmeyer, s'étendent, d'un côté, du pied des Andes jusqu'à l'Océan, et, de l'autre, sont censées se prolonger jusqu'aux plaines situées au-delà de la Cordillère ; de sorte que, sur une largeur de cinq à six milles anglois, elles ont une longueur de plus de cent milles. Afin que leur droit de propriété ne se prescrive pas, les possesseurs envoient une partie de leur bétail pâturer à l'est des montagnes. Ces bandes de terre ont une etendue si prodigieuse, en comparaison des troupeaux qui s'y trouvent, qu'un contact de nature à engendrer des hostilités n'est pas à craindre ; même, dans les Andes, il n'y a pas de pâ-

turages communs; le muletier qui veut que ses animaux prennent de la vigueur en broutant les plantes des montagnes, n'en obtient la permission qu'en la payant au propriétaire du fonds. »

Madame Graham nous apprend que toutes les terres comprises entre Valparaïso et Sant-Iago appartiennent à trois propriétaires; elle ajoute que le gouvernement s'occupe de remédier à ce mal, et de permettre les ventes et les baux à long terme. Espérons que les révolutions intérieures qui ont eu lieu au Chili n'auront apporté aucun changement à ce système raisonnable et bienfaisant.

Les propriétaires du petit nombre de mines qui sont encore exploitées, les membres du haut-clergé, les fonctionnaires publics civils et militaires, tiennent un rang égal à ces grands propriétaires qui, la plupart, sont nobles et ont des titres. Ce n'est que dans quelques vallées ouvertes du côté de la mer, par exemple, dans le voisinage d'Aconcagua, que l'on trouve de petits propriétaires de terre.

Cette noblesse et cette aristocratie dont on vient de parler ne ressemblent nullement à ce que l'on désigne par ces mots dans les grands pays de l'Europe. La noblesse chilienne consiste généralement en pâtres; et, sous le rapport de la civilisation, l'on peut appeler les Chiliens une nation de pasteurs. Chaque propriétaire a

près de sa demeure un dépôt de marchandises où il vend à ses voisins, moins riches que lui, du sucre, de la farine, de l'eau-de-vie, des vêtemens, des ustensiles et des meubles. De même que tous les peuples placés à ce degré de civilisation, les Chiliens sont très-hospitaliers.

« Nous fîmes halte, dit M. Schmidtmeyer, à Santa Rosa, petit village qui, dans la vallée où il se trouve, est le seul que l'on rencontre entre le port et la ville. Les principaux habitans s'occupent de l'exploitation des mines et du commerce de détail. Le soir, ils s'assemblèrent dans la maison où je logeois. Les dames, suivant la coutume du pays, s'assirent sur un banc qui s'étendoit sur toute la longueur d'un grand tapis. La conduite des hommes et des femmes fut extrêmement réservée. Le muletier même entra pour rendre ses devoirs; mais il se tint à la porte de la salle. Les hommes fumoient la cigarre; on parla principalement de cuivre, de navires que l'on attendoit pour l'y charger, et de l'expédition destinée contre le Pérou. Les habitans de ce lieu semblent ne s'embarrasser que de ce qui est relatif aux mines et au commerce: quand ils surent que je n'étois pas venu pour acheter du cuivre, notre arrivée dans la vallée de Guasco n'eut plus le moindre intérêt pour eux. Pendant qu'on étoit ainsi réuni, un incident bien simple me fit connoître la naïveté et l'indolence de ce peuple. Un

jeune homme de la classe inférieure mit la tête à la porte, et demanda s'il y avoit du sucre à vendre. Le maître de la maison étoit absent; sa femme répondit affirmativement, mais resta un certain temps sans bouger; enfin, elle quitta la compagnie pour aller dans la boutique livrer au jeune homme ce qu'il demandoit. J'ai en général remarqué que, dans ce pays, on pense que l'on fait autant de plaisir en vendant qu'en achetant. »

Quoique l'on n'observe pas la même simplicité chez les grandes familles de la capitale, toutefois la relation de madame Graham nous apprend que l'on n'y rencontre nullement ce que nous appelons les belles manières. Voici ce que cette Angloise raconte d'une des premières maisons où elle dîna : « Le repas étoit plus abondant que ne le comporte l'usage du beau monde; mais tous les mets étoient bons, quoique assaisonnés avec une trop grande quantité d'ail et d'huile. On ne peut montrer une plus grande marque d'amitié à quelqu'un qu'en prenant quelque chose de sa propre assiette pour le mettre sur la sienne. On se sert, pour prendre quelque chose, de la cuiller ou de la fourchette dont on a déjà fait usage, ou bien l'on mange à même des plats. La table est dressée dans un coin de la pièce la plus sombre et la plus chétive de la maison; de sorte qu'entre les bords de deux côtés et

les parois de l'appartement, il n'y a de place que pour les chaises, et qu'un service régulier ne peut avoir lieu. Le soir, les parens et les amis de la famille se réunirent; les jeunes gens firent de la musique et dansèrent; les personnes les plus âgées s'assirent autour d'un grand vase rempli de charbon, sur lequel on avoit posé une couverture qui alloit jusqu'aux genoux de chacun; ce qui tenoit les jambes chaudes et empêchoit la fumée de monter au visage: ce n'est que depuis peu de temps que les dames du Chili ont appris à s'asseoir sur des estrades. Actuellement, au lieu de celles-ci, on dispose ordinairement de chaque côté de l'appartement de longs tapis avec deux rangées de chaises si rapprochées les unes des autres, que les genoux des deux personnes assises vis-à-vis l'une de l'autre se touchent et que leurs pieds se rencontrent. Les gens graves s'asseyent le dos au mur, les jeunes dames vis-à-vis; quand les jeunes gens arrivent, ils se placent derrière les dames, et commencent, sans cérémonie, à leur parler à voix basse. On danse d'abord des menuets, ensuite on passe aux valses, aux contre-danses et aux danses espagnoles: celles-ci s'exécutent ici avec une grâce infinie. Dans la valse, le danseur et la danseuse se serrent très-étroitement et s'abandonnent à toute la gaîté et la vivacité de leur âge, sans que personne en prenne du scandale, parce que l'on y est accou-

tumé. Plusieurs usages sont dégoûtans. Chez le vice-roi, une dame fort belle et un peu grasse, vêtue d'une robe de soie bleue, se fit apporter un crachoir, dont elle se servoit si constamment et si adroitement, que l'on reconnoissoit bien qu'elle étoit très-exercée à cet usage. Toutefois les jeunes dames et toutes celles qui veulent passer pour telles s'abstiennent de ces coutumes malpropres.

On ne trouve, d'ailleurs, même dans les principales maisons, rien de ce que l'on peut appeler une conversation instructive. Parmi les hommes, un petit nombre seulement sait lire; quant au beau sexe, l'alphabet lui est généralement inconnu. La pipe, la musique, la danse, et surtout les jeux de hasard, voilà les divertissemens ordinaires; l'entretien ne roule que sur les affaires domestiques et sur les événemens politiques.

On a parlé, plus haut, des habitans de la classe du peuple la plus nombreuse : leurs meubles et leurs vêtemens ne sont pas plus magnifiques. Leur nourriture consiste en viande sèche, un plat de farine de maïs et de l'ail en quantité, beaucoup de fruits, quelquefois des melons, et du piment ou poivre long, épice si précieuse dans les pays chauds.

Les Chiliens sont aujourd'hui, en général, une race mêlée qui est issue des indigènes et des Espagnols : s'il existe encore quelques Espagnols

purs, ils ne se distinguent nullement des autres, du moins par la langue, la religion et les mœurs. Les esclaves noirs n'ont jamais été nombreux au Chili. Le gouvernement espagnol avoit aboli les corvées; cependant elles ont continué à subsister, même depuis la révolution; elles ne sont pas reconnues par la loi; les peons ou prolétaires et les demi-Indiens ne s'y soumettent que par nécessité. Actuellement, la conscription militaire est établie; elle fut mise en activité, en 1820, avec une grande rigueur, lorsque le Chili envoya une expédition contre le Pérou.

Grâce à la quantité prodigieuse des chevaux, les Chiliens sont devenus d'excellens cavaliers; rarement ils parcourent à pied la distance d'un mille; ordinairement, un cheval sellé et bridé est à la porte de la maison. La nonchalance paroît être le trait distinctif du caractère de la nation; ce n'est que dans les occasions extraordinaires qu'elle déploie de la résolution, de la constance, du courage et de la persévérance.

« Ayant eu journellement des rapports avec les gens des classes pauvres, dit M. Schmidtmeyer, j'ai pu, en plusieurs occasions, me convaincre de leur bonté et de leur gaîté, de leur douceur, de leur affabilité, de leur obligeance les uns envers les autres. Les enfans sont très-gentils; mais leur paresse naturelle leur ôte quelque chose de l'étourderie que l'on s'attend à trouver chez eux.

Cependant l'indolence, dont aucun âge n'est exempt chez les Chiliens, paroît peu s'accorder avec la vivacité de leurs physionomies et de leurs discours, ni avec les efforts qu'ils font lorsqu'ils les jugent nécessaires. Ils sont surtout recommandables par leur honnêteté. L'étranger, lors même que l'on sait qu'il voyage avec de l'argent et des marchandises, peut suivre tranquillement son chemin et coucher à la belle étoile sans courir le risque d'être volé.

« Ceci est vrai de presque tout le Chili : l'étranger est accueilli, même par les gens les plus pauvres, plus par un sentiment d'hospitalité que par intérêt. »

M. Schmidtmeyer a observé que les Chiliens, de même que la plupart des peuples qui viennent de sortir de l'état sauvage, se regardent comme beaucoup supérieurs aux peuples civilisés. En adressant la parole à son muletier, on le qualifioit de senor; quant à lui, on ne lui donnoit jamais cette qualité.

L'éducation est à peu près nulle. Les garçons appartenant aux meilleures familles sont les seuls qui reçoivent quelque instruction; les jeunes filles sont absolument négligées. Tout ce qui concerne l'instruction est sous la direction des ecclésiastiques, qui eux-mêmes n'en ont appris que les élémens. La bigoterie et l'ignorance extrême des hommes de cette classe semblent ne laisser que

peu d'espoir d'une amélioration sous ce rapport.

L'éducation du bétail est la principale branche de l'économie rurale. Le marquis de Larrain possède quinze mille têtes de bœufs ; plusieurs particuliers en ont six et huit mille. La manière dont on prend ces animaux et dont on prépare leur chaïr a quelque chose de singulier.

Le nœud coulant ou lasso dont on se sert pour saisir les bœufs est une corde faite de lanières de cuir non tanné ; sa longueur varie de quarante-cinq à soixante pieds, et sa grosseur est celle du petit doigt. A l'une des extrémités se trouve le nœud coulant ; l'autre est attachée, par une boutonnière et un bouton, à un anneau passé dans une forte sangle en cuir qui serre le corps du cheval. Les hommes qui font cette chasse s'exercent, dès leur jeunesse, uniquement à diriger ce lacet avec toute l'adresse possible.

« La précision avec laquelle le cavalier lance le lasso, dit le capitaine Hall, est vraiment surprenante, et, pour quiconque le voit pour la première fois, a quelque chose de magique. Lors même que le cheval est arrêté, ce n'est pas une chose facile de jeter le lasso ; la difficulté doit donc être bien plus grande quand le cheval galope, et que, de plus, le cavalier est obligé de parcourir un terrain inégal, et de sauter par-dessus des haies et des fossés. Telle est pourtant la

dextérité des guassos ou paysans, que, non seulement ils sont sûrs d'attaquer l'animal qu'ils poursuivent, mais qu'ils peuvent fixer, ou, comme ils le disent, placer le lasso dans telle partie de son corps qu'ils désignent d'avance, soit sur le cou, sur les cornes ou autour du ventre, sur une des pattes, sur deux, ou sur les quatre à la fois ; cela s'effectue avec une aisance et une précision dont on ne peut se faire une idée qu'après en avoir été témoin. Cette dextérité ressemble à celle des Indiens sauvages quand ils font usage de leur arc et de leurs flèches, on ne peut l'acquérir que par une pratique de plusieurs années.

« Cet exercice est un des principaux amusemens du peuple, et un de ceux auxquels il se livre de meilleure heure ; car j'ai souvent vu des enfans qui commençoient à marcher, lançant le lasso à des chats, et entortillant les jambes de tous les chiens qui avoient le malheur de passer à leur portée. Avec le temps, ils deviennent très-habiles à attaquer la volaille, et ensuite à prendre les oiseaux; de sorte que, lorsqu'ils sont en état de monter à cheval, ce qui est toujours à un âge assez tendre, ils sont préparés à acquérir cette adresse incomparable à laquelle aucun animal, doué de moins de vitesse que le cheval, n'a la plus légère chance d'échapper.

» Supposons que l'on veuille s'emparer d'un taureau sauvage, et que deux guassos à cheval

entreprennent de le tuer : aussitôt qu'ils découvrent leur proie, ils tirent le lasso qui étoit derrière eux, le prennent de la main gauche, tenant de la droite le nœud coulant, et s'élancent au grand galop, chacun faisant tourner le lasso au-dessus de sa tête. Le premier qui se trouve à portée, vise les cornes du taureau; et, quand il reconnoît, ce qui est fait en un clin d'œil, que le lasso qu'il a lancé effectuera ce qu'il désire, il arrête son cheval, et lui fait faire un demi-tour. Le taureau continue à courir jusqu'à ce que le lasso soit entièrement déroulé. Cependant le cheval qui, par un effet de l'habitude, pressent ce qui doit arriver, se penche, autant qu'il peut, du côté opposé au taureau, et attend, en tremblant, la secousse qu'il doit essuyer quand le taureau sera ramené par le lasso : en effet, le contre-coup est si terrible, qu'il culbuteroit certainement le cheval, si celui-ci ne se tenoit pas ferme et incliné ; mais s'étant placé en travers de la direction de la corde avec ses pieds cramponnés à terre, il présente une résistance suffisante pour arrêter le taureau aussi soudainement que s'il eût été tué d'un coup de fusil, quoiqu'un instant auparavant il courût de toutes ses forces. Quelquefois le choc est si violent et si brusque, que le taureau est abattu et traîné par le lasso, et que le cheval, tiré par côté, laboure la terre avec les pieds, sur une étendue de plusieurs toises. Cette opération, si longue à dé-

crire, est terminée en quelques secondes pendant lesquelles l'autre cavalier arrive au galop; et, avant que le taureau ait eu le temps de se remettre du choc, il lui jette le lasso aux cornes, et continue à courir jusqu'à ce que le lasso soit entièrement tendu; le taureau, étourdi de sa chute, reste quelquefois étendu immobile à terre; mais les guassos le réveillent et le font lever, en le tirant chacun de leur côté. Quand il est debout entre les deux cavaliers, on diroit d'un navire amarré sur deux cables; et, quelle que soit sa répugnance à accompagner ses vainqueurs et la violence de ses efforts pour se dégager, il est entraîné et obligé de les suivre, de quelque côté qu'ils veuillent aller.

« Si, comme il arrive souvent, on ne tue l'animal que pour avoir sa peau et sa graisse, un des guassos descend de cheval, coupe les jarrets du bœuf avec un long couteau qu'il porte toujours à la ceinture, et l'achève aussitôt, en lui tranchant, avec beaucoup de dextérité, le cou par derrière.

« Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que le cheval, après que le cavalier a mis pied à terre, tient constamment le lasso tendu ; ce ne seroit pas difficile si le taureau restoit tranquille; mais souvent il cherche, par des mouvemens violens, à se débarrasser du lasso, et se précipite avec fureur en avant et en arrière; le cheval, avec une sagacité merveilleuse, change de place, et se cabre comme

s'il savoit ce qu'il est nécesaire qu'il fasse pour résister à la fougue impétueuse du taureau, et qu'il ne doit jamais laisser le lasso détendu un seul instant.

» Quand on veut mettre à profit la chair et la peau des taureaux, on en abat un certain nombre, que l'on attache par la tête autour d'une petite charrette, et on les transporte dans un coral ou enclos dont la surface est de cent quatre-vingts pieds carrés et dont la moitié seulement est couverte de branchages grossièrement arrangés et de grandes feuilles d'arbres, reposant sur un treillis. Ce toit, suffisant pour mettre à l'abri du soleil, n'est nullement destiné à préserver de la pluie; car il ne faut pas oublier que, dans ce pays, la saison sèche et la saison pluvieuse arrivent à des époques invariables; de sorte que les habitans peuvent déterminer le temps de leurs différentes occupations avec un degré de précision qui ne peut s'atteindre en Europe.

» Un ruisseau coule dans le coral; il est ombragé par de grands arbres; des loges s'élèvent des deux cotés en avant de ce ruisseau. Les taureaux amenés près du bord de l'eau, on les écorche avec dextérité, et les peaux sont portées dans la partie découverte de l'enclos où elles restent exposées au soleil pour sécher. Le premier guasso commence par couper à chacune une lanière dont il essaie la force; si elle résiste, il la fait

mettre de coté pour en faire des lassos; si elle rompt, il ne s'en occupe plus.

» La peau emportée, on enlève avec soin la graisse et le suif, et on détache les muscles des articulations avec une précision annonçant que leur situation est bien connue des hommes qui font l'opération. Chaque portion détachée est portée dans une des loges où elle est suspendue avec beaucoup d'ordre aux claies latérales; tout cela s'effectue avec une promptitude et une propreté inexprimables : on peut assister à toute cette manipulation sans éprouver le moindre dégoût. La tête, les intestins, les os sont rangés à part, près du ruisseau.

» Ensuite on procède à la préparation du bœuf en aiguillettes. Chaque morceau de viande est divisé en longues tranches de la même dimension qui nt plusieurs pieds de longueur et environ deux pieds de largeur. On laisse ces tranches suspendues un certain temps à couvert, elle noircit; et, grâce à la chaleur et à la sécheresse de l'air, elle perd bientôt toute son humidité. On l'expose ensuite au soleil jusqu'à ce qu'elle soit complétement sèche, on en fait de grandes balles fortement liées par des courroies. C'est le bœuf en aiguillettes.

» Lorsqu'il s'agit de prendre un cheval sauvage, on lance toujours le lasso autour de ses jambes de derrière; le guasso s'avance un peu d'un coté, la secousse tire latéralement les jambes du

cheval qui tombe sur le flanc sans que ses genoux ni son front soient endommagés. Avant que l'animal ait pu se remettre du choc, le cavalier met pied à terre, ôte son poncho ou manteau de dessus ses épaules, et en enveloppe la tête du cheval; il lui passe ensuite de force un mors très-fort dans la bouche, place une selle sur le dos, le monte, et lui ôte le poncho. L'animal, étonné, se cabre, et cherche, par mille efforts inutiles, à se débarrasser de son nouveau maître, qui reste tranquillement assis. Celui-ci, par un traitement convenable et infaillible, réduit le cheval à une obéissance si complète, qu'il le dresse bientôt à lui prêter sa vitesse et sa force pour s'emparer de ses compagnons sauvages.

M. Schmitdtmeyer observe que l'agriculture du Chili est encore dans l'enfance; le vin, une de ses productions principales, est médiocre. Les Chiliens sont tellement en arrière, même dans la pratique des arts mécaniques, qu'ils connoissent à peine le métier de tonnelier. Le vin est, comme en Espagne, apporté de la montagne dans des outres; sur les navires, on le met dans de grandes jarres, qui, faute de barriques, servent aussi à y conserver l'eau. Les ceps de vigne sont plantés à peu près à huit pieds de distance; on fait courir les sarmens le long d'échalas placés transversalement et fort bas; on les taille à deux et trois yeux de la pousse de l'année précédente; du

reste, on ne leur donne pas d'autres soins. Aussi les mauvaises herbes les étouffent, et la trop grande quantité de pampre empêche le soleil de frapper sur les grappes; c'est pourquoi beaucoup de raisins pourrissent avant que les autres soient complétement mûrs; et, comme on les cueille et on les presse tous à la fois, il en résulte que le vin a un goût trés-désagréable, et que même le meilleur, après une fermentation assez forte, est trouble et si pernicieux que l'on ne peut en boire plus de deux à trois verres par jour, sans avoir à redouter des suites fâcheuses. On retire du marc, par la distillation, une sorte d'eau-de-vie, qui n'est potable que pour les matelots dont le palais est blasé par l'usage des liqueurs spiritueuses.

Le froment du Chili est de qualité excellente, et, suivant Ovalle, Molina et Ulloa, extrêmement productif. M. Schmidtmeyer s'est occupé de cet objet avec un soin minutieux; et, quoique les résultats qu'il présente soient plus modérés que ceux de ces voyageurs, ils sont cependant très-avantageux. Suivant cet observateur, on récolte vingt-cinq grains pour un. On emploie, pour les semailles, la moitié moins de grain qu'en Angleterre, parce que chaque plante a plusieurs tiges très-fortes. On cultive plus de maïs que de froment; il rend davantage, et la plupart des habitans trouvent qu'il est plus nourrissant. On sème

principalement l'orge pour la donner à manger aux chevaux et aux mulets, l'avoine est inconnue; plusieurs tentatives faites pour l'introduire ont échoué. On cultive beaucoup les choux, les pommes de terre, et surtout le piment, qui est indispensable pour la cuisine. Toute cette partie de l'Amérique méridionale produit des oranges, des citrons, des olives et des grenades, ainsi que des pêches, des figues, des pommes et des poires.

On n'élève pas une grande quantité de mouton, parce que leur laine est grossière, et leur chair peu estimée. Les cochons et les chèvres sont moins rares, mais l'education du gros bétail est si commode que l'on s'occupe peu des autres animaux domestiques. On rencontre encore dans les Andes le guanaco, qui est aussi une bête de somme de l'Amérique méridionale; ailleurs, il a été remplacé par les chevaux et les mulets. Les côtes de la mer sont très-poissonneuses; mais la viande de bœuf est si abondante que la pêche paroît être très-négligée.

Après l'agriculture et l'éducation du bétail, la principale branche d'industrie semble être l'exploitation des mines. Il fut un temps où les mines d'or et d'argent rapportoient annuellement 700,000 piastres. M. Schmidtmeyer a visité la mine d'Upsallata auparavant si célèbre; il n'y trouva pas une seule maison, pas un seul habitant. « On n'entendoit plus retentir, dit-il, un seul

marteau; et, suivant ce que j'ai appris, les mines de ce côté sont entièrement abandonnées. Les mines de Tiltil, autrefois très-riches, ont cessé d'être fouillées, parce qu'on n'a pas pu se rendre maître de l'eau qui les combloit. »

On peut juger, par un passage de la relation de M. Schmidtmeyer relatif à un canton situé entre Coquimbo et Guasco, du produit chétif de quelques terrains aurifères. « En traversant la rivière, dans une vallée étroite, nous entendîmes le bruit des coups d'une houe : nous étant approchés, nous vîmes un vieux laveur d'or qui creusoit et lavoit une terre tenant de l'or. Il nous parut que ses recherches n'étoient pas très-lucratives ; ses habits déchirés n'annonçoient pas que sa récolte d'or fût abondante ; son travail pénible dont son visage ridé et brûlé par le hâle, et son corps épuisé, portoient des marques évidentes, sembloit ne lui avoir pas été très-profitable. On me dit qu'en général ces gens gagnoient à peine leur subsistance. L'espérance de trouver une *pepita* ou masse d'or plus ou moins considérable excite le lavador à continuer sans cesse son ouvrage. »

Aujourd'hui le cuivre est la principale production métallique du Chili, on le tire surtout de Copiapo et des autres provinces du nord. M. Schmidtmeyer et le capitaine Hall ont tous deux visité les mines de cuivre et décrit les procédés grossiers que l'on emploie pour purifier le

métal. Il n'est cependant pas encore dégagé de toutes ses impuretés après cette opération; on lui en fait postérieurement subir une autre qui lui enlève quinze pour cent de son poids. Ces deux voyageurs s'accordent à dire que l'exploitation des mines de cuivre est la seule branche d'industrie qui ait augmenté. Le capitaine Hall nous apprend qu'il y a un petit nombre d'années, le Chili a fourni 60,000 quintaux de cuivre (1).

La plus grande partie va à Calcutta, une autre moins considérable en Chine, le reste aux États-Unis de l'Amérique septentrionale et en Europe. On dit que l'on a découvert dans les Andes du plomb, du fer, de l'étain et du mercure; mais personne n'a jusqu'à présent essayé ce minérai; et, tant que les bras, les chemins, et les capitaux manqueront au Chili, on ne pourra exploiter aucune de ces richesses minérales enfoncées dans les hautes montagnes.

Les manufactures de ce pays sont insignifiantes. On file grossièrement un peu de laine et un peu de coton, et on en fabrique des ponchos; c'est une pièce carrée de drap qui a au milieu un trou par lequel la tête passe; il sert de manteau, l'usage en est presque général. On prépare quelques vases de terre pour les besoins du ménage; on a vu plus haut qu'ils remplacent les barriques.

(1) Il s'agit ici du poids espagnol.

Les troubles qui ont agité le pays Chili, ont causé beaucoup de désordre dans les affaires commerciales; les renseignemens que l'on a reçus en Europe sur ce point sont si contradictoires, qu'il est très-difficile de les concilier. Il résulte d'un examen impartial des faits, que l'abolition des restrictions imposées par la métropole a produit la diminution du prix des marchandises venant d'Europe, et des métaux, et augmenté considérablement celui du cuivre. Plusieurs hommes exerçant le pouvoir ont profité des bouleversemens politiques pour faire leur fortune; cela se voit dans tous les pays du monde; ils ont interprété les lois prohibitives de manière à remplir leurs coffres directement ou indirectement.

La plupart des anciens capitalistes étoient des Espagnols qui ont souffert toutes sortes de vexations; quelques-uns ont même été dépouillés de ce qu'ils possédoient. Une révolution, dit le capitaine Hall, est nécessairement un grand mal politique; heureusement il n'est que temporaire : c'est une époque féconde en crimes et en douleurs.

Ces Espagnols, si maltraités, si persécutés, sont suivant le témoignage du même voyageur, plus instruits, plus laborieux, bien mieux élevés que la plupart des Américains. Dans les affaires de commerce, ils sont actifs, entreprenans et gens

d'honneur. Ce n'est que lorsqu'il s'agit de leurs rapports avec les Américains, qu'ils se montrent moins libéraux. Ils sont bien moins bigots que les Américains; ils ont une conversation agréable, des mœurs douces, et sont habituellement obligeans, surtout pour les étrangers, quand un danger ou des embarras pressans ne les en empêchent pas; car, malgré leurs préventions, leur défiance naturelle et leur jalousie pour tout ce qui tient au commerce, ils exercent avec plaisir l'hospitalité envers eux, et donnent même des preuves de générosité à ceux qui leur ont montré de la confiance et de la loyauté.

Journal of a residence in Chili during the year 1822, *and a voyage from Chili to Brazil in* 1823, by Maria Graham, 1 vol. in-4°.

Travels to Chili, over the Andes, in the year 1820 *and* 1821, by Peter Schmidtmeyer, in-4°.

On en trouve un extrait dans l'*Abrégé des Voyages modernes*, par J.-B. Eyriès. Paris, 1822, etc. 14 vol. in-8°, Ledoux, rue Guénégaud, n° 9.

Voyage du capitaine Hall, traduit en françois, 2 vol. in-8°.

Voyez le titre détaillé de ce dernier ouvrage, page 181 de ce volume.

NOTICE

SUR LE

VOYAGE DU MAJOR GORDON LAING

DANS LE TIMANNI, LE KOURANKO ET LE SOULIMANA, JUSQU'AUX SOURCES DE LA ROKELLE, DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE.

QUOIQUE les Anglois fussent établis depuis très-long-temps à Sierra-Leone, ils n'avoient que des renseignemens très-inexacts sur les peuples qui habitent au loin dans l'intérieur des terres, et même sur ceux qui sont plus rapprochés de la côte de l'Océan Atlantique. Ils ne connoissoient pas non plus le cours du fleuve qui se jette dans cette mer au nord du cap Tagrin, et auquel les naturels du pays donnent le nom de Rokelle. Quelques notions vagues apportées par les marchands nègres sur les pays qui s'étendent à une certaine distance à l'est, inspirèrent le désir d'y pénétrer, et firent penser que l'on pourroit y établir des relations commerciales avantageuses.

Le général Maccarthy, qui, en 1824, a si malheureusement succombé dans la guerre contre les Achantins, avoit auparavant été gouverneur de Sierra-Leone. Il ne négligea aucun moyen d'agrandir le domaine de la géographie, et d'ouvrir de nouveaux débouchés au commerce de sa patrie. Le major Laing avoit déjà rempli avec succès des missions auprès des rois voisins; ce fut, en conséquence, sur lui que M. Maccarthy jeta les yeux pour pénétrer dans le Timanni, le Kouranko et le Soulimana.

M. Laing partit en janvier 1822. Il ne donne pas une idée favorable du caractère des Timanniens. Il regarde ces peuples comme dépravés, licencieux, indolens et avares; ils avoient d'ailleurs un si vif désir de continuer le commerce des nègres, qu'il fut insulté par deux mères pour avoir refusé d'acheter leurs enfans; elles excitèrent contre lui les clameurs de la populace, en le désignant comme l'un de ces hommes blancs qui s'opposoient à la vente des esclaves, et causoient ainsi un grand préjudice à la prospérité de leur pays. D'ailleurs, M. Laing reproche aux femmes de Timanni de ne pas avoir la plus légère idée de décence.

Le pays est couvert de forêts épaisses qui servent de retraite aux voleurs, et notamment à une association connue sous le nom de Pourrah. Ces brigands s'élancent de leurs retraites obscures

sur les voyageurs désarmés qu'ils entraînent avec eux et dont on n'entend plus parler. On dit aussi qu'ils font, pendant la nuit, de fréquentes irruptions dans les villes et les villages, emmenant les habitans et tout ce qu'ils trouvent dans leurs maisons. L'existence de ces nombreuses bandes et les habitudes généralement dissolues du peuple dans un pays situé à peu de distance de Sierra-Leone, ne causèrent pas peu de surprise au voyageur.

« En arrivant dans la première ville du Kouranko, M. Laing fut frappé d'un changement remarquable; les chétives cabanes des Timanniens font place à de grandes maisons circulaires avec des toits de forme conique; elles sont revêtues d'ornemens en argile; l'espace sale et dégoûtant qu'on remarquoit chez les premiers en face de la maison, est ici remplacé par une cour propre, et dont la clôture est disposée avec goût; le châssis de la porte est fait en bambou, et le panneau en roseaux entrelacés avec soin. J'entrai dans la ville vers le coucher du soleil : la première impression que j'éprouvai fut extrêmement favorable aux habitans qui revenoient de leurs travaux : les uns avoient préparé les champs pour la moisson, que l'approche de la saison des pluies devoit hâter; d'autres renfermoient les bestiaux, dont l'embonpoint annonçoit qu'ils étoient nourris dans de gras pâturages; on entendoit le dernier tintement du marteau du forgeron; le tisse-

rand mesuroit la quantité de toile qu'il avoit tissée pendant le jour, et le gauranghé, ou ouvrier en cuir, serroit soigneusement ses souliers et ses outils dans un large katakou ou sac, tandis que le crieur de la mosquée, en faisant retentir l'air, à intervalles mesurés, du cri mélancolique d'*Allah-Akbar*, appeloit les Musulmans à leurs dévotions du soir. L'ensemble de cette scène formoit un agréable contraste ave le bruit, la confusion et le désordre qu'on remarque à la même heure dans une ville du Timanni, contraste qui me prévenoit fortement en faveur des habitans du Kouranko ; mais je suis fâché d'ajouter que, plus tard, leur conduite ne me confirma pas dans la bonne opinion qu'ils m'avoient inspirée sur leur compte. »

Un certain nombre de familles mandingues sont disséminées dans cette partie du pays. Le major Laing parle, dans les termes les plus favorables, de la propreté de leur habillement, de leurs manières engageantes, de leur bonne mine, de leurs traits réguliers, de leur physionomie ouverte. Mungo-Park et d'autres voyageurs ont déjà donné des détails intéressans sur ce peuple. Séparés de leur pays, les Mandingues continuent d'observer rigoureusement les coutumes de leur tribu, et ils attachent surtout une grande importance aux rangs de la société. Après les chefs et l'homme qui explique le Coran, viennent par

ordre l'orateur, le guiriot ou chanteur, le cordonnier et le forgeron; après ceux-ci, les hommes libres, et enfin au dernier rang les esclaves, qui ne peuvent être vendus, s'ils sont nés dans le pays.

Les denrées y sont abondantes : les habitans se nourrissent principalement de riz et de miel; ils ne manquent ni d'ignames, ni d'arachides, ni de bananes; on dit que cette dernière plante croît naturellement dans les bois.

En approchant du groupe de montagnes situées à l'est, l'aspect du pays devient plus agréable; les vallées sont bieu cultivées, et des plaines verdoyantes sont couvertes de troupeaux de bœufs et de moutons. Les habitans des villes paroissent heureux et gais. Ils reçurent les voyageurs avec beaucoup de cordialité, et cherchèrent à les amuser par des chansons et des danses. Voici le refrain d'une des chansons improvisées par les guiriots : « L'homme blanc vit sur l'eau et ne se nourrit que de poissons, ce qui le rend si maigre; les hommes noirs lui donnent des vaches et des moutons à manger, alors il devient gras. » Si la poésie n'en est pas riche, au moins elle dénote évidemment les dispositions bienveillantes de ces peuples.

La beauté des sites augmentoit à mesure que l'on approchoit du pays montueux voisin de la base du groupe des grandes montagnes. Le mi-

nérai de fer y étoit commun; on le travailloit dans des fournaises d'une construction fort simple; elles ont été décrites par Mungo-Park, Mollien, Lyon et d'autres Européens qui ont parcouru l'intérieur de l'Afrique. Le pays étoit bien mieux cultivé que dans le Timanni : tous les hommes étant occupés à l'agriculture, les voyageurs eurent recours aux femmes pour porter leur bagage.

Les Kourankoniens sont inférieurs aux Mandingues, auxquels ils ressemblent par leur costume, leurs mœurs et leur langage, mais bien plus civilisés que les Timanniens. Une partie de la population professe une sorte de demi-mahométisme; la masse du peuple est restée païenne. Les uns et les autres poussent des hurlemens affreux à la mort de leurs proches, et passent la soirée du jour des funérailles à danser au son des instrumens. Les femmes sont principalement employées à filer le coton et à le tisser d'une manière aussi simple qu'ingénieuse : on le teint ensuite avec de l'indigo.

A Komato, dernière ville du Kouranko, M. Laing trouva un envoyé du roi de Soulimana qui l'attendoit, avec des chevaux et des porteurs, pour le conduire à Falaba, capitale de ce pays. On ne tarda pas à traverser la Rokelle : le passage fut effectué au moyen d'un *nyankata*, espèce

d'appareil que l'on retrouve dans d'autres pays. Il consiste en deux cordes faites de branchages tressés que l'on attache à des arbres de chaque côté de la rivière. Ce pont, quoique grossier, étoit le premier ouvrage fait par plusieurs personnes dans un but d'utilité publique que M. Laing eût rencontré depuis son départ de Sierra-Leone. Il ne put qu'observer avec plaisir cet indice d'une civilisation plus avancée.

Partout, dans le Soulimana, les voyageurs furent reçus de la manière la plus hospitalière: on venoit au-devant d'eux en jouant des instrumens et en chantant; on leur apportoit des œufs, du lait et de la volaille.

Les sons doux et agrestes du balafou rappeloient à M. Laing les souvenirs de son jeune âge; il s'en fallut de peu qu'il ne se joignît à la bande joyeuse. Pour comprendre ceci, on doit observer que M. Laing est Ecossois, et que le son du balafou, dont le père Labat a donné la description et la figure (1), le transportoit en idée au temps où le retentissement de la cornemuse calédonienne frappoit ses oreilles enfantines.

Arrivé à la ville la plus proche de la capitale, M. Laing trouva le fils du roi qui étoit venu au-

(1) *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, T. II, p. 332.

devant de lui sur un beau cheval; il étoit suivi de plusieurs guerriers également bien montés; il annonça que le roi, malgré son vif désir de voir l'envoyé anglois dans sa capitale, seroit fâché qu'il devînt malade en voyageant trop vite : le jeune prince, aussi généreux qu'aimable, fit tuer un taureau pour les porteurs du bagage de M. Laing : celui-ci étoit ravi de se trouver dans un pays où tout annonçoit que les hommes étoient plus civilisés que ceux qu'il avoit vus précédemment. Les champs étoient tenus avec un soin et une propreté qui causèrent son admiration.

Falaba, qu'il aperçut le 11 juin, vers dix heures du matin, est située dans une jolie vallée et environnée de tous les côtés de collines qui s'abaissent et en pente douce; elle couvre une vaste étendue de terrain.

Ayant parcouru une rue ou défilé d'environ un demi-mille de long, dit M. Laing, nous arrivâmes dans une grande place située presque au centre de la ville : une troupe de plus de 2,000 hommes armés de mousquets, d'arcs et de lances, étoit assise dans un des angles; à mon entrée, je fus salué d'une décharge de mousqueterie qui malheureusement fit cabrer mon cheval; et, comme je n'avois ni fouet ni éperons pour le contenir, je fus obligé d'avoir recours à la gourmette; elle

étoit fort dure ; mon cheval recula au milieu de cette foule armée et y jeta de la confusion. Après m'être un peu remis de la maladresse de mon début, qui dut donner une bien pauvre idée de mes talens pour l'équitation, je fis rendre le salut par trois décharges de ma troupe ; puis, mettant pied à terre, j'allai au roi ; je lui pris la main, et nous nous la serrâmes réciproquement de la manière la plus cordiale : ce prince fit plus, il mit dans la mienne deux anneaux d'or massif, et me dit de m'asseoir à côté de lui. C'étoit un homme de bonne mine, âgé d'environ soixante ans ; sa physionomie étoit douce, agréable et bienveillante ; il est plus grand que ne le sont ordinairement les Sousous; car sa taille est à peu près de cinq pieds onze pouces. Son large vêtement uni en toile noire faite dans le pays lui alloit fort bien. Bientôt trente guerriers à cheval, suivis de 2,000 fantassins, et commandés par Yarredi, que j'avois connu dans le pays des Mandingues, traversèrent la place au grand galop : ces derniers s'avancèrent avec précipitation, faisant feu de tous les côtés. Au bout de quelques minutes, les cavaliers revinrent sur leurs pas, et exécutèrent différentes évolutions pendant environ une demi-heure ; ce qui amusa beaucoup les gens de ma suite et excita leur admiration. Plusieurs d'entre eux dirent que jamais ils n'avoient vu un spec-

tacle aussi beau. Yarredi, qui avoit mis pied à terre, saisit son arc, en tendit la corde, et, faisant semblant de tirer une flèche vers un objet éloigné, parut attendre sur la pointe des pieds, et avec anxiété, qu'elle eût atteint sa destination ; il sourit alors avec un air de satisfaction ; ensuite, se frappant la poitrine avec la main droite, et faisant les plus hideuses grimaces, il ordonna à ses hommes de guerre de le suivre, en poussant des cris perçans. Ils obéirent ; ayant avancé de quelques pas, ils s'arrêtèrent subitement : ne perdant pas de vue Yarredi, qui étoit censé surveiller les mouvemens d'un ennemi supposé, eux attendoient ses ordres pour décocher leurs flèches. Bientôt chaque cavalier parut suivre la direction du trait qu'il lançoit, et donna des signes de satisfaction ou de mécontentement, suivant que sa flèche avoit atteint ou manqué le but : une décharge de mousqueterie suivit celle des flèches ; après cela, les lances et les coutelas furent mis en œuvre pour tailler en pièces l'ennemi déconfit. Tandis que ces mouvemens guerriers s'exécutoient, plus de cent musiciens jouoient de divers instrumens, et faisoient un bruit à déchirer le tympan d'une oreille européenne : je bouchai donc les miennes avec un peu de coton. Un signe de tête du roi fit enfin cesser ce vacarme, et je me flattois qu'il me seroit permis de me retirer.

Cruel contre-temps ! le roi me dit que je devois entendre encore quelque chose. Nous étant assis de nouveau, un djelli ou chanteur, élégamment vêtu en costume mandingue, ayant ses poignets et ses coudes ornés de grelots, et battant la mesure sur un balafou, s'avança, et, après avoir joué une espèce de symphonie ou prélude, commença un dialogue qu'il chantoit avec d'autres personnes qui d'abord ne se montrèrent pas, et qui se réunirent ensuite à lui.

Les chansons étoient toutes en l'honneur de l'homme blanc et du roi, dont on célébroit les hauts faits.

Plusieurs coutumes des Mandingues, du Kouranko et du Soulimana offrent une ressemblance frappante avec celles des orientaux; elles existoient probablement chez les premiers longtemps avant l'irruption des Arabes en Afrique.

Enfin, M. Laing, qui se sentoit réellement incommodé, obtint du roi la permission d'aller prendre du repos.

L'après midi, s'étant trouvé mieux, il s'assit devant la porte de sa maison, à l'abri du toit avancé; la nouvelle s'en répandit aussitôt dans la ville, et bientôt la cour fut remplie de danseurs, de musiciens et de chanteurs, qui recommencèrent leur tintamare; puis vint un djelli ou bateleur, qui fit danser un serpent. M. Laing

rentra; le charivari n'en continua pas moins, et l'empêcha de s'endormir avant le milieu de la nuit.

Toutes les fêtes que l'on donnoit à M. Laing lui causèrent beaucoup de tracas : il avoit déjà la fièvre, elle augmenta; il eut le délire pendant plusieurs jours; un docteur soulima lui mit des ventouses aux tempes; ce remède fut efficace. M. Laing est convaincu qu'on avoit employé le seul qui pût lui sauver la vie. L'opération fut effectuée de la même manière qu'en Europe, excepté que la peau fut d'abord scarifiée avec un rasoir, et que la ventouse étoit une petite calebasse. Le bon naturel des Soulimas ne se démentit pas un seul instant durant la maladie de M. Laing, et leurs attentions pour lui n'eurent point de bornes. « Je suis à la fois satisfait et enorgueilli, dit-il, en reconnoissant que je passai avec ce peuple non civilisé, et avec leurs voisins, plusieurs jours heureux, sans jeter une pensée de regret vers une société plus polie. »

Cependant, ce peuple qui a un si bon cœur, qui, à ce qu'il paroît, est passible et industrieux, connoît aussi les horreurs de la guerre. Les prétextes qui la font naître sont, à peu de chose près, les mêmes que chez les nations civilisées. Ainsi, M. Laing nous apprend que, durant son séjour à Falaba, quelques Mandingues apportèrent des pré-

sens au roi, qui devoit leur offrir en retour des esclaves et de l'huile de palmier; or, comme le Soulimana n'avoit ni esclaves ni huile de palmier, il fut décidé, dans un *palabre*, ou assemblée des chefs et des anciens, qu'il étoit à la fois juste et nécessaire que le Limba, pays voisin où tout cela se trouvoit, le fourniroit au solimana, qui en avoit besoin; pour donner plus de force à la demande que l'on devoit adresser à cet état, neuf mille hommes furent réunis pour faire au Limba une guerre aussi juste et aussi nécessaire.

La position de Falaba, sur une éminence qui s'élève au milieu d'une vaste plaine, le fossé large et profond de vingt pieds, et l'épais rempart en bois de la plus grande dureté qui l'entoure, tout prouve que cette ville est exposée à des attaques. M. Laing pense qu'elle est assez forte pour résister à toutes les attaques faites avec des machines de guerre moins puissantes que l'artillerie; les maisons sont très-propres, quelquefois même élégantes. Elles ressemblent d'une manière frappante aux maisons des Betjouanas, peuple de l'Afrique méridionale.

M. Laing donne des détails intéressans sur les mœurs et les coutumes des Soulimas, d'après les observations qu'il a recueillies pendant un séjour de trois mois à Falaba; il paroît que le principal objet de sa mission manqua; le roi promit, à diverses reprises, d'envoyer un certain nombre de

marchands à Sierra-Leone avec le voyageur anglois ; mais lorsque le moment de mettre sa promesse à exécution fut venu, personne ne voulut partir. M. Laing pense que le roi, ayant le monopole de tout le commerce de son pays, ne se soucioit pas d'y faire participer ses sujets.

Quoiqu'il en puisse être, il semble que le Soulimana, dans son état actuel, ne produit rien qui puisse être considéré comme très-profitable à porter à Sierra-Leone.

M. Laing fit une excursion à la montagne où la Rokelle prend sa source ; il lui donna 1441 pieds d'élévation au-dessus de la mer. Il apprit qu'au-delà de la chaîne, on trouvoit les sources du Dialiba. Il auroit bien voulu les visiter ; le roi de Soulimana trouva des prétextes pour l'en empêcher. Il lui allégua, entre autres motifs, les risques que lui feroit courir la méchanceté des peuples chez lesquels ces sources se trouvent, risques qui seroient augmentés par l'inquiétude que leur causeroit le projet de voir les sources du fleuve. Cette aversion des peuples de l'Afrique, pour laisser regarder les sources des courans d'eau qui traversent leur pays, est générale. Notre compatriote, M. Mollien, l'a trouvée dans les pays voisins du Soulimana, et peu s'en fallut qu'elle ne l'empêcha d'effectuer le projet louable qui l'avoit porté à s'enfoncer dans ces contrées.

Quoique M. Laing n'ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique que jusqu'au 10[e] parallèle, à l'ouest de Greenwrich, ou à 75 lieues environ de la côte, son voyage n'en est pas moins très-important. D'abord il confirme ce que M. Mollien nous avoit appris sur l'existence d'un pays montagneux dans le sud de Timbo; plusieurs fleuves, plus ou moins considérables, prennent leur source dans ce noyau montagneux : entre autres, le mystérieux Dialiba dont le cours et l'embouchure, si long-temps cherchés, sont enfin découverts. Ensuite, le voyage de M. Laing se rattache à ces mêmes découvertes de ses compatriotes, auxquels nous devons la connoissance du point où termine le cours du Dialiba.

Les détails que M. Laing a donnés sur les pays qu'il a parcourus sont précieux; car, avant lui, aucun Européen n'avoit porté ses pas dans les contrées qu'il a visitées, quoiqu'elles ne soient pas à une très-grande distance de la côte. Tout ce qu'il nous apprend est donc entièrement neuf, et la géographie lui a de grandes obligations, tant pour ses observations sur les mœurs des peuples que par ses remarques sur l'aspect physique de ces régions. On voit que, du bord de la mer jusqu'à la capitale du Soulimana, le terrain s'élève graduellement, et que, de temps en temps, des collines trans-

versales le coupent en donnant naissance à des courans d'eau qui viennent, les uns, alimenter le fleuve Cotier, dont le bassin aboutit dans l'ouest à Sierra-Leone, tandis que d'autres vont directement à l'Océan. Ces subdivisions, faites par la nature, ont en quelque sorte influé sur l'état politique de cette région; car elle est partagée entre plusieurs petites peuplades dont souvent le territoire est borné par quelque élévation de terrain. Comme dans le reste de l'Afrique, ces peuples sont ennemis et se font fréquemment la guerre; ce qui, indépendamment d'autres causes, est fâcheux pour les Européens, que la curiosité ou tout autre motif amène dans ces climats brûlans.

M. Laing fut de retour à Sierra-Leone à la fin d'octobre.

En ce moment, ce voyageur est en route avec une caravane qui va de Tripoli à Tombouctou; il est accompagné d'un chef Touaric, bien connu du capitaine Lyon, et qui jouit à un haut degré de l'estime des voyageurs anglois. Le consul de cette nation, à Tripoli, prétend que la route jusqu'à cette ville mystérieuse, est aussi ouverte et aussi sûre que celle de Londres à Edinbourg.

Le capitaine Lyon est le même qui a fait, de 1821 à 1823, le voyage à la mer Arctique avec le capitaine Parry, et qui, depuis, ayant essayé

d'y pénétrer de nouveau, a été obligé, par les tempêtes, de revenir en Angleterre, après avoir néanmoins rectifié nos connoissances sur la mer d'Hudson.

Précédemment, le capitaine Lyou avoit accompagné à Mourzouk, capitale du Fezzan, M. Ritchie, jeune voyageur aussi instruit que courageux, qui succomba, dans cette ville africaine, à l'influence d'un climat pernicieux aux Européens. M. Lyon eut le bonheur d'y échapper, et, de retour en Angleterre, publia la relation de ce voyage, qui a étendu nos connoissances sur l'Afrique (1).

A. D. Z. D. L. R. (2).

(1) La traduction françoise de ces deux voyages du capitaine Lyon se trouve chez Gide fils.

(2) Nous n'avons donné qu'un léger aperçu des travaux du capitaine Laing : comme leur ensemble mérite d'être connu, on s'est décidé à traduire en entier sa relation; elle paroîtra incessamment.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Description de l'Afrique, par Jean Léon-l'Africain; traduite de l'italien en allemand par M. Lorsbach; 1805.

Mémoire sur les Voyages de Jean Léon-l'Africain, par Mr. Bruns, dans les *Éphémérides géographiques* de Gaspari et Bertuch; 1801.

Au moment où l'on espère de voir résolu le problème du cours du Niger (1) et du Nil-el-Abiad, il est de notre devoir de réunir tous les traits de lumière que les travaux des voyageurs et des savans ont déjà répandus sur l'intérieur de l'Afrique. Souvent un ancien ouvrage est plus important qu'une publication récente; quelquefois ce qu'on cherche est déjà découvert, et plus souvent la bonne direction d'un voyage dépend de la solution d'une question relative aux découvertes précédentes.

C'est dans cette vue que nous avons analysé, dans le tome XXI, p. 97 et suiv., les *Appendices* des voyages de Burckhardt et de Ritchie, afin de rattacher les immenses

(1) Nous employons *encore* ce nom dans le sens ordinaire; mais nous prions nos lecteurs de lire la note insérée à ce sujet dans la *Revue générale* de ce cahier.

détails, recueillis par ces voyageurs de la bouche des caravaniers africains, aux découvertes récentes de Denham. Nos lecteurs ont vu que ces renseignemens, avec ceux de M. de Seetzen, imprimés dans les Annales des Voyages, et avec ceux de Browne, donnent une chaîne de positions géographiques, non pas mathématiquement certaines, mais logiquement probables, à travers le Darfour, le Wadei, le Baghermi et le Bournou. Cet ensemble aura pu être reconnu et indiqué sur les cartes *avant* le voyage de M. Denham. Mis en rapport avec la position conjecturale que nous avons assignée au grand lac central ou *Mer de Nigritie*, et qui s'est trouvée correspondre assez exactement avec celle du lac *Tsad*, ces renseignemens antérieurs auroient pu conduire tout voyageur sur la route des découvertes. Il résulte aussi de ces renseignemens que toute communication entre le Niger et le Nil-el-Abiad, plus au nord que le *dixième* parallèle, est tout-à-fait improbable, et que si un fleuve, sorti du lac Tsad, s'écoule régulièrement dans le Nil, ce ne peut être que par un immense détour vers le sud-est, et notamment vers le pays de Donga (1).

Nous allons à présent faire connoître quelques écrits anciens, très-importans pour la discussion du cours du prétendu Niger entre Tombouctou et Bournou. Les lecteurs des anciennes et nouvelles Annales ont déjà sous les yeux les relations de Shabini, d'Alexandre Scott, etc.

Jean Leon, surnommé l'Africain, est un témoin très-remarquable dans ce fameux procès. Il assure avoir navigué *vers l'occident* sur la rivière qui passe devant Tombouctou; il paroît contredire tous ceux qui font couler le Dialli-Ba ou le soi-disant Niger *vers l'orient*. Aussi le major

(1) *Voyez* ci-après *Nouvelles*.

Rennel l'a presque traité de simple compilateur, et par conséquent d'imposteur, puisque Léon dit qu'il a été sur les lieux.

Le traducteur allemand de Léon et le savant géographe Bruns ne sont pas du tout de l'avis du major Rennel. Nous allons analyser ce qu'ils ont écrit à ce sujet, en y ajoutant nos propres réflexions.

Léon, né dans le royaume maure de Grenada, transporté très-jeune en Afrique vers l'an 1491, avoit, depuis sa jeunesse, voyagé dans le Maroc, le Fez et les provinces dépendantes de ces deux royaumes. L'étendue et l'excellence de ses notes sur les pays mauritaniens (1) ne laissent aucun doute sur ce point. Il n'est donc pas probable que dans d'autres parties il se soit attribué le titre d'observateur oculaire, sans y avoir de droit. M. Bruns fait à cet égard trop de concessions à M. Rennel.

« Léon, dit Bruns, ne donne pas une prévention favo-» rable de sa manière de travailler, en terminant son pré-» cis sur l'origine des Africains et des Arabes, par l'aveu » de l'avoir composé entièrement de mémoire, et de n'a-» voir même, depuis dix ans, rien vu ni lu sur cette ma-» tière (2). »

Mais le passage entier prouve au contraire que le modeste aveu de Léon inspire la plus grande confiance dans son savoir et sa bonne foi.

« Voilà, dit-il, tout ce que j'ay peu retenir touchant les » lignages et divisions des Africains et Arabes par l'espace » de dix ans que je n'ay leu ny veu aucun liure auquel fust » contenue quelqu'une de leurs histoires. Et s'il y a d'aven-» ture quelqu'un qui soyt curieux d'en ouyr davantage et

(1) Nous y reviendrons dans un article spécial.

(2) *Joannis Leonis Africani, Africæ descriptio. Lugd. Batav.*, 1632, in-16, p. 42.

» en estre plus amplement acertené, il pourra trouver le » surplus dans les œuvres de *Hibnu* (1). »

Ainsi, il renvoie franchement aux sources arabes pour ces questions purement historiques, et on ne peut rien conclure de ce passage contre sa foi comme voyageur.

Nous savons, par le rapport de Ramusio et d'autres biographes, aussi bien que par le témoignage de Léon même, qu'il étoit né à Grenade en Espagne, et qu'il a vécu longtemps en Afrique, où il fit ses études à l'université de Fez, la plus fameuse école de ces temps. Il appelle l'Afrique sa nourrice (2), ajoutant qu'il y reçut non seulement son éducation, mais qu'il y passa encore la plus belle et la plus grande partie de sa vie. C'est pour cette raison que, comme il nous l'apprend lui-même, page 98, il se disoit Grenadien quand on parloit mal des Africains, et Africain lorsqu'on en vouloit aux Grenadiens. L'édition de Lyon (p. 47) rapporte ainsi ce curieux passage :

« L'homme tire le plus droit qu'il peut là où il cognoit » son avantage. Par quoy si les Africains viennent à estre » vituperez, ie diray que ie suis natif de Grenade et non en » Afrique : et si mon païs reçoyt aucun blâme, i'allégueray » en faveur de moy, que l'Afrique est le païs auquel i'ai » prins ma nourriture, et là où i'ai été endoctriné. »

Outre l'éducation reçue à l'université de Fez, outre celle que donnent toujours de longs voyages, Léon vecut bien des années à Rome, à la cour du pape Léon X, avant

(1) Edition françoise de Lyon, p. 19.

(2) Page 95 de l'édition de 1632. Le texte italien est plus clair sur ce point que la version latine ; celle-ci porte : *Cui (Africæ) vitæ initium et educationis meæ bonam partem debeo.* Les paroles du texte italien sont : *Essendo l' Africa mia nudrice et nella quale io sono cresciuto et dove ho speso la più bella parte et la maggiore degli mei anni.*

(3) Page 98.

de terminer la rédaction de son livre. Il faut donc considérer cette rédaction comme celle d'un homme lettré et instruit. C'est un point hors de contestation.

C'est peut-être cette qualité même d'*homme lettré et instruit* qui a pu, en quelques occasions, altérer le récit de Léon. Il a pu sacrifier sa propre conviction à l'autorité des savans de son temps. Par exemple, il a pu remonter *une partie* du Dialli-Ba contre le courant depuis le lac Dibbie jusqu'à *Gineah* (Djinni); et, ayant lu ce que Ptolémée dit sur le Niger, avec les commentaires des érudits européens, il a cru devoir appliquer à son fleuve le nom de Niger et la direction vers l'ouest. Il convient lui-même qu'il ne parle pas en témoin oculaire ; mais il assure qu'il suit pour le reste l'autorité seule de gens dignes de foi qui avoient eux-mêmes vu les choses. L'édition de Lyon, page 364, porte : « Voilà en somme tout ce qui s'est offert » à moy de singulier et mémorable en la région d'Afrique : » laquelle i'ay discourue de part à autre, observant diligemment toutes les choses qui me sembloyent requérir » une mémoire éternelle à la postérité. Au moyen de quoi ie » me mis à rédiger par écrit tout ce qui se présentoyt à moy » de jour à autre ; et ce que le temps ou l'incommodité des » lieux ne m'ont permis de veoir, ie m'en enquéroys dili» gemment, m'en faisant amplement informer par per» sonnes dignes qu'on aioutât entière foy à ce qu'ils me pro» posoyent : pour avoir discouru tous les païs auxquels ils » avoyent eu l'heur de veoir ce dont i'étoys ignorant. »

Léon avoit composé son écrit en arabe ; il le portoit avec lui lorsque, en revenant d'un voyage ou plutôt d'un pélerinage dans les pays du levant, il fut pris, avec le vaisseau maure qui le portoit, par un corsaire chrétien. Amené à Rome, il fut donné au pape Léon X qui le convertit, le protégea et l'encouragea à traduire son écrit en italien. « C'est

dommage, dit M. Bruns, qu'il y ait peu d'espoir de jamais retrouver l'original arabe. Combien de fois l'auteur ne peut-il pas avoir manqué ou mal rendu le sens de l'original, faute de bien savoir une langue qu'il n'avoit apprise que *depuis peu ?* combien d'assertions ne peuvent pas avoir été défigurées par la négligence des imprimeurs ? »

Mais, en nous rappelant que Léon mit beaucoup de temps à rédiger un manuscrit italien, et qu'il ne le termina que quatre ans après la mort du pape, son bienfaiteur, nous ne pouvons guère douter que ce voyageur n'ait aisément rendu sa pensée. Les différences doivent plutôt se trouver entre l'italien (second original) et les traductions latines.

On convient de toutes parts que ses voyages eurent lieu pendant sa jeunesse. Il paroît qu'il quitta l'Espagne, étant encore enfant, car il rapporte des événemens qui lui arrivèrent en Afrique à l'âge de dix ans; il se souvient d'avoir parlé avec un général portugais à quatorze ans, d'avoir chanté des scheiks africains à l'âge de seize.

D'après quelques données, on pourroit le croire né en 1491; mais au moins il paroît sûr que c'est l'année de sa sortie d'Espagne (1). Maintenant il nous apprend expressément qu'il s'en est retourné de Dara à Fez, l'an de l'hégire 917, ou, suivant l'ère chrétienne, en 1511. Mais auparavant déjà, « à l'âge d'environ seize ans, » il étoit allé à *Tombout* (2). En admettant donc pour son voyage de Dara à Tombout, pour son séjour dans la Nigritie et pour son retour de Tombout à Dara, un espace de quatre ans, ce qui sans doute n'est pas trop pour un voyage dans des

(1) L'exemplaire de l'édition de Lyon, conservé à la bibliothèque du Panthéon, présente en marge, avec de l'encre, l'an 1491 comme celui de sa fuite.

(2) Page 213 de l'édition de 1632.

pays aussi peu civilisés, nous aurions l'an 1507 pour son départ de Dara pour *Tombout*.

Cette supposition de M. Bruns paroît contraire à la page 254, où Léon dit avoir copié, en 915 de l'hégire, des inscriptions à Sella. Mais si cette date se trouvoit exacte, alors il ne pourroit avoir séjourné que peu de temps, ou tout au plus deux ans, dans l'Afrique intérieure, et il auroit appris par d'autres la plupart des renseignemens qu'il nous donne du pays. Il y a plus; en admettant cette date, il seroit né seulement en 1493 ou 1494, et il n'auroit pu fuir de l'Espagne en 1491. M. Bruns fait observer que la version italienne ajoute à l'an de l'hégire le millésime de 1506 qui s'accorde parfaitement avec tout le reste, puisque Léon peut être parti dans l'année suivante pour *Tombout*.

Et si, à cette époque, il avoit atteint la seizième année de sa vie, alors il est né en 1491. Si, au contraire, il a séjourné plus de quatre ans dans la Nigritie, alors l'année de sa naissance se trouve d'autant reculée.

Nous n'avons pas plus de certitude sur le temps où il quitta l'Afrique occidentale pour se rendre en l'orient, voyage au retour duquel il fut pris par un corsaire. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il demeuroit encore en Afrique en l'an 921 de l'hégire ou 1515 de J. C. (1); mais on peut présumer qu'il en étoit sorti avant 1520, puisqu'on lui fit à Naples le récit d'un événement qui s'étoit passé dans cette même année en Afrique (2).

C'étoit donc avant sa trentième année qu'il avoit fait tous ses voyages, circonstance intéressante, puisqu'elle excuse plus que suffisamment ce qu'il y manque d'exactitude scientifique. Quel voyageur d'ailleurs de ce siècle

(1) Page 232 de l'édition de 1632.

(2) Page 424.

remplit l'idée nous nous faisons d'un observateur instruit! Léon est certainement très-supérieur à tous ses contemporains. Il montre des connoissances étendues, beaucoup d'intelligence et un esprit moins assujetti aux superstitions qu'aucun des auteurs de son temps, soit africains, soit espagnols. Tout en croyant que le caméléon vit de l'air et des rayons du soleil, il ne s'en rit pas moins de ceux qui prétendoient que le lion fuyoit à la vue des parties génitales d'une femme, et que les filles du mont Atlas perdoient leur virginité en urinant sur la plante de *surnag*. Lorsqu'il nous dit qu'il n'y a ni pont ni bac sur la rivière *Megrada*, près de l'ancienne Carthage, il ajoute très-judicieusement la remarque qu'on pouvoit voir par là combien ses compatriotes étoient inférieurs aux anciens Africains qui firent trembler Rome. Le nombre des ouvrages de Léon prouve une activité d'esprit remarquable (1).

Les voyages de Léon doivent être classés en trois divisions distinctes :

1° Ses voyages, à la suite de son oncle, dans le Sahara, au sud du Maroc et dans la Nigritie, jusqu'à Bornou et à Gaoga. Il paroît qu'il en revint dans l'an 1511 au plus tard; il y avoit employé quatre ans. Comme il étoit très-jeune, sa relation, premier essai de son talent d'observation, est peu détaillée.

2° Ses voyages dans les diverses provinces de l'empire de Maroc, au nord et au sud de l'Atlas et dans le royaume

(1) *Voyez* l'énumération de ces ouvrages dans la notice biographique de Léon par M. *Eyriès*, dans la *Biographie universelle*.

Le passage de Widmanstadt sur le retour de Léon en Afrique, cité par M. Eryiès, prouve quelle réputation ce voyageur avoit laissée en Italie.

de Telemsen, faits entre 1511 et 1516, en partie dans des missions du gouvernement.

3° Son pélerinage à la Mecque, par Tunis, Rosette, le Kaire, *Chana* (*Keni*) probablement par Coseyr, ensuite par Yambo et *Zidden* (*Djidda*), pélerinage suivi des voyages en Arabie, en Babylonie, en Perse, en Turkestan, en Arménie et à Constantinople, d'où il revint peut-être en Egypte avant d'être pris et amené à Rome. Voici ce qui détermine l'époque de son pélerinage : il fut à *Rosette*, où Sélim, empereur de Turquie, visita les bains de cette ville, en revenant d'Alexandrie (1). Cet événement coïncide avec l'an 1517 (2).

C'est à Bruns que nous devons la détermination importante de cette date; mais notre classification nous paroît plus claire que celle de ce savant géographe.

Occupons-nous maintenant du voyage en Nigritie.

Il faisoit partie de la suite de son oncle, qui alloit à la cour de Tombout, comme ambassadeur du roi de Fez, et on ignore ce qui a pu engager Rennel à en faire un commerçant. Léon, comme Bruns l'observe, ne dit rien sur le motif de l'ambassade, mais il n'est pas difficile de le deviner en lisant un ouvrage portugais qu'on ne relit pas assez souvent, les *Décades* de Barros. Dès l'an 1489, un Yolof baptisé, nommé Bemoy, avoit engagé les Portugais à ouvrir des relations avec les rois de *Tungubutu*, qui est presque indubitablement le *Tombut* de Léon, d'Ibn-Batuta et notre Tombouctou. Les Portugais y envoyèrent une ambassade en 1530; mais il est probable qu'ils y en avoient envoyé d'autres à une époque bien plus

(1) Edition de 1632, p. 679.

(2) *Kantemir, geschichte*, etc. (Histoire de l'empire ottoman), p. 249.

antérieure, peut-être même avant 1500. Ils demandoient partout des renseignemens sur le pays d'*Ogano* (Gana), qu'ils soupçonnoient être l'empire du *Prêtre-Jean,* objet apparent de leurs recherches. Ces tentatives de pénétrer dans la Nigritie, que nous ne pouvons guère aujourd'hui apprécier sous tous les points de vue, durent réveiller la politique alors très-active du gouvernement de Maroc, rival et ennemi du Portugal. L'oncle de Léon étoit probablement chargé de prévenir les princes de la Nigritie contre les européens, et de surveiller les tentatives de ceux-ci. Non seulement Léon ne devoit rien dire d'un semblable but, mais peut-être n'y fut-il pas initié.

Son oncle mit tant d'ardeur à remplir sa mission, qu'étant arrivé dans la province de Dara, sur la frontière de la Barbarie, à l'entrée du grand désert, il refusa la pressante invitation d'un cheik de la montagne Tenueves, pour ne pas se détourner un moment.

Le désert que Léon traversa sur la route de Dara à Tombout, et dont il parle trop brièvement, est borné au nord par les provinces de Sus (Souse), de Hanha et de Dara; au sud, par les royaumes de *Gualata* (Walet) et de Tombout. Il est très-aride et pierreux. On n'y trouve que tous les 100 milles italiens (1) de l'eau saumâtre et fort désagréable au goût : on la tire de puits très-profonds. Les bêtes féroces et les reptiles y abondent. Depuis le puits d'*Asarad* jusqu'à celui d'*Araoan*, qui est à 150 milles de Tombout, on ne rencontre plus ni eau ni habitation. Dans une contrée si triste, où l'excessive chaleur, le manque d'eau et la fatigue font périr un grand nombre de voyageurs, les compagnons de Léon durent trouver un grand soulagement dans l'hospitalité avec laquelle le

(1) A 60 par degrés, d'après lesquels Léon compte toujours.

cheik de *Zanaga* les accueillit. Après avoir levé sur la caravane les taxes ordinaires, il invita la société à passer quelques jours chez lui dans son camp. Les voyageurs pressés refusèrent d'abord et ne cédèrent qu'aux plus vives instances du cheik. Aussitôt leur arrivée, on tua une grande quantité de chameaux jeunes et vieux, ainsi que de moutons et quelques autruches. Les convives prièrent de faire grâce aux chameaux et de ne pas tuer de moutons, puisqu'ils ne faisoient jamais usage de leur chair. Mais le cheik crut qu'il ne seroit pas convenable de servir seulement de petits animaux à des hommes aussi considérables, qu'il voyoit pour la première fois. On présenta donc sur la table une quantité de viandes cuites et rôties, des autruches bien assaisonnées, du lait et des dattes en abondance avec de fort bon pain. Le cheik et sa suite assistèrent au repas; les étrangers cependant dînoient à part, comme ils l'avoient demandé. Les courtisans prirent de la viande et du lait, sans toucher au pain, les grains étant uniquement réservés à l'usage des étrangers, suivant l'assertion du cheik. Après avoir ainsi traité fort splendidement ses convives pendant deux jours, le cheik les accompagna jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint la caravane, qui avoit, en attendant, continué sa route. Afin qu'on ne pensât pas que le cheik avoit sans doute trouvé une ample compensation de sa libéralité dans le produit des taxes, Léon ajoute que les frais du régal en excédoient bien dix fois le montant. Il rapporte cette anecdote pour prouver qu'il y avoit aussi quelquefois dans ces contrées inhospitalières des hommes d'un sentiment noble et élevé.

On ne sauroit méconnoître dans les *Zanaghas* cette tribu qui a donné son nom au fleuve Sénégal et qui a toujours demeuré entre ce fleuve et le Maroc, quoique plus

ou moins éloignée de la mer selon les temps. La route par laquelle Léon se rendit à *Tombout* faisoit donc de longs circuits. Les explications qu'en donnent Rennel, Bruns et d'autres géographes, ne sont pas aussi certaines qu'on a pensé. Voici celle de M. Bruns :

« Dans les voyages de Mungo-Park, la route de Maroc »à Benowe est indiquée ainsi qu'il suit : Jusqu'à Swera, »trois jours; jusqu'à Agadix, trois; jusqu'à Jiniken, dix; »jusqu'à Wadenun, quatre; jusqu'à Lackeneig, cinq; »jusqu'à Zeriwan, cinq; jusqu'à Tischeet, dix; jusquà »Benowe, dix; en tout cinquante jours. L'analogie des »noms et la position me font soupçonner que Zeriwan est »ici l'*Araoan* de Léon. Ce qui paroît certain surtout, c'est »que l'endroit que Mungo-Park appelle *Tischeet*, est dé- »signé par Léon sous le nom de *Tegazza*. Ils disent l'un »et l'autre que c'est là que sont les salines de Tombout. »Les caravanes s'y arrêtent encore aujourd'hui un certain »temps, et Léon y resta trois jours, pendant lesquels il »fut réduit à l'usage d'une eau saumâtre provenant des »puits situés près des mines de sel. Léon rencontra dans »Gualata un fruit légumineux rond, qu'il ne peut comparer »à aucun de ceux qu'il vit en Europe (1). Cela ne dit rien »pour un botaniste, mais j'en déduis pour ma part la con- »clusion qu'il a été en Gualata ou Walet, et le nom se »retrouve dans la carte de Mungo-Park, à la place même »où il doit être.»

L'identité de Gualata et de Walet paroît prouvée, est probable, quoique soumise à de grandes difficultés; mais celle de Tegazza et de Tischeet, celle de Zeriwan et d'Aroan nous semblent fort douteuses. Du moins, la position assignée à ces lieux sur nos cartes ne peut se concilier avec

(1) Page 659.

la courbure vers l'occident que l'on doit supposer à la route de Léon.

Arrivé à Tombout, notre voyageur gagne notre confiance en ne présentant pas cette ville sous des couleurs exagérées. « Les maisons ont des toits de chaume. Un architecte de » Grenada y a bâti un temple et un palais en pierre. Il y a » peu de terres cultivées près la ville. » Léon connoît l'insalubrité des bords du Niger. Personne ne doute plus que Léon n'ait été à Tombouctou, comme il le dit lui-même; *cum hic essem*. Il donne des détails sur Cabra, sur la manière de vivre des habitans; il y connut le frère du roi Abou-Bacro-Pargama, comme un nègre plein de beaux sentimens. Mais il fait couler vers l'occident ce grand fleuve qui, après tant d'autres témoignages et après les derniers voyageurs, doit couler d'occident vers l'orient. Voilà la pierre d'achoppement.

Pourroit-on, avec Danville, réduire à une rivière de peu de cours le fleuve de Tombouctou, qui viendroit du nord-est joindre le Niger, lequel couleroit dans la direction opposée ? Mais Léon veut certainement parler d'une navigation assez longue vers l'occident, puisqu'il traverse deux royaumes, celui de Ghinéa et celui de Melli.

Dans le texte italien il est parlé de la manière la plus positive du cours occidental du Niger, que la version latine établit seulement comme vraisemblable. *Alcuni dicono che' l detto fiume* (*Niger*) *incomincia uscire dalla parte d'occidente da certi monti, e conrendo verso orienti si converte in un lago: il che non e vero*, (la version latine dit : *quod quidem versimile non est*); *percioché noi navigammo del regno di Zombutto dalla parte di Levante*, SCORRENDO PER L'ACQUA *sino al regno di Ghinea o sino al regno di Melli, si quali due, a comparazione di Zombutto sono verso* PONENTE.

Il faut donc, après Léon, admettre un fleuve de long cours, allant de l'est à l'ouest entre Tombouctou jusqu'à Ghinea et Melli; un fleuve semblable doit avoir ses sources au loin.

Murray et Barrow ont considéré ce fleuve comme celui de Kaschena nommé *Gulbi.* Le schérif Imhammed l'a vu, l'a traversé; il assure qu'il coule cependant vers l'ouest, c'est-à-dire de Kaschena dans la direction de Tombouctou; Il le nomme le *Nil-el-Abid*, le Nil des Nègres. Un grand fleuve à cours rapide descend nécessairement des pays montagneux.

M. Walckenaer reconnoît aussi un fleuve venant de l'est, mais plus au nord que celui de Kaschena; la position relative qu'il assigne à Kaschena et à Tombouctou, ne lui permet pas de faire aller le fleuve de Kaschena vers Tombouctou; il sembleroit même en nier l'existence, ce qui n'est guère admissible; il cherche ensuite par la combinaison ingénieuse d'un réseau des rivières coulant en divers sens, de combiner la navigation occidentale de Léon; avec la direction orientale de Joliba. Mais ni ce système ni aucun autre qui nous soit connu n'explique complétement la navigation de Léon; il ne suffit pas qu'il arrive dans le lac Dibbie , il faut qu'il remonte, toujours sur un fleuve courant *à l'ouest*, jusqu'à Ginni que nous plaçons sur le Joliba, et jusqu'à Melli que nous ne savons où placer. Ou il faut rejeter tout-à-fait la navigation de Léon, ou il faut admettre que le fleuve de Tombouctou a un cours vers l'ouest bien plus long que celui qu'on a voulu lui donner.

Peut-être le Joliba n'est-il qu'un affluent, et le Nil-el-Abid est-il le principal courant qui, après un long cours vers l'ouest, s'incline au sud-ouest vers Ginni, atteint Melli par une courbure vers le sud, et retourne ensuite à l'est pour arroser Guber et Gana, avant de se jeter dans

le golfe de Guinée. Ce seroit à peu près un cours semblable à celui du Burrampoutre.

Le système de deux grands fleuves coulant dans des sens divers, indiqué par Delisle dans sa carte d'Afrique 1722, a été très-bien et très-clairement développé dans l'*Africa* de *Bruns*, V. 155. (1799), et non seulement M. Ritter a le tort de ne pas citer ce passage, mais de présenter cette opinion d'une manière moins nette au milieu d'un résumé un peu confus de divers systèmes. M. de Lalande avoit aussi réuni dans un petit mémoire beaucoup de témoignages sur le cours occidental du Nil-el-Abid. L'envoyé tripolitain à Copenhague, Abderahman-Aga, l'attestoit à Niebuhr (V. *Museum allemand* de 1791).

Le *Tocrour* d'Edrisi nous paroît identique avec Tombouctou qu'il ne nomme pas, ou bien avec le *Caoucaou* de la carte de M. Walckenaer. Lisez la note de M. Burckhardt sur le mot *Tocrourim* qui ne dénote pas une nation, mais tous les marchands voyageurs ou pélerins. Tocrour n'est que la *ville marchande*.

Le *Melli* de Léon, à 300 milles au sud de Tombouctou, ayant à l'ouest des forêts qui s'étendent vers la mer Atlantique, au sud des montagnes désertes, au nord Bambarra et à l'est Gago, est évidemment différent de la ville Malel d'Edrisi et probablement du pays Mali d'Ibn-Batouta. Vouloir les identifier mène à des contradictions.

La position de Melli vers les montagnes Kong étant reconnue, nous concevons comment Léon a eu connoissance du Dahomé qu'il nomme *Dauma* (prononcez *Da-ou-ma*), et probablement de quelques autres pays de la Guinée maritime. Les *Tembou* ou les *Tiemba* du missionnaire Oldendorp paroissent être les *Temian* de Léon.

Gago, pays de nègres très-peu civilisés, n'est qu'à 100 milles italiens de Tombouctou, et *Guber*, pays monta-

gneux et industriel, étoit à 70 milles à l'est de Gago (1). Ces distances, infiniment plus courtes que celles que Danville a adoptées sur sa carte d'Afrique, sont encore confirmées par une autre circonstance que Léon indique. Les caravanes de Telemsen passent par Sidjelmessa, par le désert Zuenziga, le désert Goeten, le désert Ghyr, voisin de Guber, pour se rendre à Tombouctou. Pour être dans cet alignement, Guber doit être rapproché de 5 à 7 degrés de Tombouctou.

Guber ou *Goobur* est encore aujourd'hui indiqué dans l'itinéraire de Hadji-Hamet, allant de Kaschena à Tombouctou. Mais les stations de cet itinéraire sont indiquées bien plus vaguement que les distances de Léon. Ce sont des noms de pays intermédiaires ou voisins, rapprochés sans ordre. L'existence de Guber est aussi reconnue par Bowdich.

Dalzel nous a fait voir que les *Eyos* pres Dahomé étoient une branche des fameux Giaga's, Jagas ou Agag. Leur position convient parfaitement avec celle de Gagos de Léon; la force de cet état consistoit dans des hordes à cheval qui ravageoient les pays voisins, mais que le roi de Tombouctou réduisit à la soumission.

Le *Zegzeg* de Léon est également nommé dans les relations modernes. C'est probablement le *Sezikhit* qu'un habitant de Bornou indiqua à M. de Seetzen. Selon Léon, une partie de ce pays étoit aride et brûlant, l'autre étoit remplie de montagnes si hautes, qu'on y faisoit un usage continuel des brasiers, circonstance qui rappelle le froid vif, éprouvé par MM. Oudney et Clapperton. Le Zegzeg, nommé *Zagzag* par Delisle, est, selon Marmol et Dapper, precisément au nord du Benin et au sud de Kaschena, où la placent aussi les relations faites à M. Lyon (2).

(1) *Quarterly Review*, 1820, mai.

(2) Nouvelles Annales des Voyages, Tom. X, p. 345.

Ces confirmations doivent engager les géographes à avoir la plus grande confiance dans les intéressantes notices de Léon sur le climat, les productions et les habitans de *Zanfara*, de *Cano* et *Bornou*. S'il s'est trompé en prenant pour de l'*or* tout le métal dont étoient faites les chaînes des chiens et les mors des chevaux dans le Bornou, c'est une erreur qu'on excusera sans peine. Lorsqu'il place Cano sur les bords du Niger, il se trouve en contradiction avec M. Clapperton; peut-être le fleuve de Cano est-il le *Yao*. La question de l'identité ou de la différence du Cano et de Gana est encore obscure, mais ne peut le rester longtemps; il est impossible que Denham et Clapperton n'aient pas eu là-dessus quelques renseignemens décisifs.

Enfin, M. Reichardt, dans un journal allemand que nous n'avons pu lire qu'un instant, démontre que le pays de *Médra*, désigné par Léon comme un des plus méridionaux qu'il a entendu nommer, est indiqué par d'autres autorités comme situé entre Bornou et Benin, près l'embouchure du Niger. Il y voit une nouvelle confirmation de son hypothèse sur l'écoulement du Niger, ou, pour mieux dire, du Nil-des-Nègres dans le golfe du Benin. Mais au moment ou nous écrivons ces lignes, cette hypothèse judicieuse et savante n'en est plus une; elle est confirmée comme un fait par MM. Denham et Clapperton; elle triomphe de toutes les préventions et de tout l'inutile savoir qu'on y opposoit. Nous terminons donc ces aperçus sur le cours du Nil-des-Nègres, selon Léon, avec la certitude que les premières nouvelles que M. Gordon-Laing enverra de Tombouctou, constateront et expliqueront la navigation de Léon de l'est à l'ouest entre cette ville et celle de Djenni et de Melli.

M. B....

Voyage pittoresque dans le Tyrol, aux salines de Salzbourg et de Reichenhall, et dans une partie de la Bavière; par M. le comte de Bray, membre des académies impériale et royale de Saint-Pétersbourg et de Munich, président de la société botanique de Ratisbonne, etc., etc.; troisième édition, revue, augmentée et ornée de vingt-quatre gravures; un volume in-folio. Paris, chez Gide fils, rue Saint-Marc, n° 20 (1).

La partie de la chaîne des Alpes qui s'étend vers l'est, au-delà du point où commence le canton des Grisons, est beaucoup moins fréquentée par les voyageurs françois et anglois, que celle qui est située à l'ouest de ce point; c'est donc une acquisition précieuse pour la connoissance de ces montagnes, qu'un ouvrage où sont décrites celles qui couvrent le Tyrol et les contrées limitrophes au nord et à l'est.

La Suisse, nous dit M. de Bray, n'offre pas de paysages plus curieux, plus attachans, que ceux que l'on voit dans les pays de Salzbourg et de Berchtesgaden, et dans la partie montagneuse de la Bavière. Là, on retrouve toutes les scènes des grandes Alpes, dans une proportion plus rapprochée, en quelque sorte, des facultés du spectateur. Ce n'est point l'incommensurable Mont-Blanc, ce ne sont point ses immenses glaciers, ni le silence éternel qui les environnent. Ce ne sont pas les pics du Schrekhorn, du Wetterhorn, ni les scènes gigantesques du Grindelwald; mais au-delà de certaines limites, les masses, les volumes et les distances échappent au calcul, et l'ensemble du tableau entre dès-lors dans le domaine de l'imagination et de la pensée.

Cependant le Watzmann, la plus haute montagne du pays de Berchtesgaden, a plus de 1,000 toises d'élévation; plusieurs autre cimes du pays de Salzbourg et de la Bavière atteignent et surpassent cette hauteur. Là, commence la région des neiges éternelles; là, déjà la nature a revêtu ce caractère imposant et mâle qui fait un contraste si frappant

(1) Prix, 120 fr.; planches avant la lettre, 240 fr.

avec les traits si doux et si beaux dont elle se pare dans les plaines, sur le bord des rivières tranquilles, des lacs paisibles de la Bavière, ou dont elle s'embellit sur le penchant des riches collines qui décorent la Champagne, l'île de France et la Normandie.

Dans le Tyrol, les montagnes deviennent plus âpres et plus majestueuses. Le Brenner est une des plus élevées de ce pays; lorsque l'on veut aller en Italie, on est obligé de le monter par un chemin qui passe à peu de distance de son sommet. On s'élève constamment et souvent très-rapidement jusqu'à l'endroit où est la poste; là, on se trouve sur une espèce de plateau, qui est à 4,162 pieds au-dessus de la mer; il est dominé à droite et à gauche par des montagnes très-hautes et couvertes de neiges éternelles; ce n'est, à proprement parler, qu'une gorge très-élevée qui se prolonge dans deux directions opposées, en s'inclinant vers Inspruck et vers Stœrzing.

Ce plateau domine sur deux mers; à peu de distance de la poste, coulent deux petits ruisseaux; l'un se dirige au nord, c'est le Siler ou Sill, qui se jette dans l'Inn auprès d'Inspruck; et, s'associant à la fortune de cette rivière, puis à celle du Danube, à laquelle l'Inn se réunit, se perd enfin dans la mer Noire. L'autre ruisseau se dirige vers le sud; c'est l'Eysack, qui va se joindre à l'Adige, et, traversant les belles contrées du Véronais, court enrichir du tribut de ses eaux la mer Adriatique.

Le Brenner est un point très-important et très-digne d'observation pour le naturaliste; il n'y a guère plus de six heures de marche du hameau de ce nom jusqu'au sommet de la plus haute montagne voisine. De là on domine sur le nord et sur le sud de l'Europe; en se dirigeant vers l'Italie, on descend continuellement, et par une pente très-rapide, jusqu'à Botzen, et de là jusqu'à la mer. La différence en hauteur du hameau de Brenner à Botzen est d'environ 3,800 pieds, et la distance d'un de ces lieux à l'autre est à peu près de vingt-cinq lieues, ce qui fait plus de cent cinquante pieds de pente par lieue; c'est cette pente que l'Eysack parcourt.

« Dès son origine, dit M. de Bray, l'Eysack a une turbulence et une agitation qui dénotent le caractère que ce

torrent conserve dans tout son cours. Bientôt son onde s'accroît de celle d'une foule de petits ruisseaux qui tombent et se précipitent du haut des monts dans l'étroite vallée qu'il parcourt. Mais c'est à Brixen, après s'être réuni au Mülbach, qu'il devient vraiment redoutable. Tout son cours n'est presque qu'une cascade perpétuelle; il pousse avec fracas ses eaux furieuses contre les rochers et les monts qui semblent s'avancer pour lui fermer le passage; toujours prêt à se déborder au premier orage, et couvrant alors la route et le peu de prairies qui le bordent, de ses vagues limoneuses, il vient enfin se perdre à peu de distance de Botzen dans l'Adige. »

Le point le plus élevé du Tyrol est au lieu connu sous le nom de Bout du monde (*Am Ende der Welt*), à l'extrémité de la vallée du haut Adige. C'est là que l'Œrtler semble se perdre dans l'azur des cieux. En allant vers ce colosse, on entre dans l'étroit vallon de Drofay formé par le torrent qui s'échappe des glaciers que l'on va visiter. Là, déjà la nature est plus âpre, le sol moins fertile, la végetation moins riche et moins belle; la grande élévation du sol, le voisinage des immenses sommités qui entourent de toute part le Rintschgau ou vallée du haut Adige, expliquent assez ce phénomène. A chaque instant, on est arrêté par des passages dangereux, soit au bord des abîmes, soit sur des ponts chancelans, à travers lesquels on aperçoit des précipices extrêmement profonds. Enfin, on arrive à un point où le vallon s'élargit considérablement. « Une vaste pelouse en occupoit toute l'étendue, dit M. de Bray; des deux côtés s'élevoient des rochers et des monts couverts en partie de bois de melèses, et, en face, s'élançoit, comme un redoutable et superbe colosse, l'Œrtler avec sa robe de neiges et de glaces éternelles. Jamais rien d'aussi grand, d'aussi épouvantablement majestueux n'avoit frappé ma vue. Au pied de cet immense glacier gissoit le village de *Der Drey heiligen Brunnen* (des trois saintes fontaines). Ses maisons éparses étoient situées à de grandes distances les unes des autres; l'église et la maison du curé étoient isolées, mais situées à peu près au centre des habitations. Nous nous trouvions alors à peu près à 5,000 pieds de hauteur; ainsi la vaste pyramide de glace qui étoit devant nous, n'avoit

pas moins de 9,466 pieds d'élévation. Les expressions manquent pour décrire de tels tableaux; l'art qui tire tout son mérite de l'imitation de la nature, devient impuissant quand il s'agit de décrire de telles merveilles! »

On étoit au 10 de mai; le ciel étoit sans nuage, le soleil très-chaud, même à cette hauteur; cependant, à peine quelques prémices de végétation se montroient. Les neiges ne faisoient que de disparoître. Dans cette contrée sauvage, non seulement aucun arbre fruitier, mais aucune céréale, aucune légumineuse ne parviennent à maturité. On ne conçoit pas comment des hommes ont eu l'idée de venir se nicher dons une si affreuse solitude; cependant, ceux qui l'habitent y sont attachés. Lorsqu'en 1818 l'archiduc Jean y vint et offrit aux paysans d'abandonner cette retraite que les glaces menaçoient de conquérir tout entière, et leur promit un établissement avantageux dans une contrée fertile où la terre ne refuseroit rien à leurs travaux, ils fondirent en larmes, et dirent qu'ils vouloient mourir où Dieu les avoit placés.

« Lorsque nous approchâmes du pied de ce glacier, dit M. le comte de Bray, plusieurs de ses habitans nous y suivirent. Ils regardoient en pleurant ce terrible ennemi qui, malgré son immensité, s'avançoit furtivement sur leur territoire, et, chaque jour, par un mouvement presque inaperçu, leur déroboit quelques pouces, et parfois quelques pieds de terrain. Depuis dix-huit mois, ce redoutable mouvement avoit commencé, et toute la partie du glacier qui étoit comprise dans la vaste coulée qui sépare les masses de l'Œrtler, s'étoit mise, si je puis m'exprimer ainsi, en marche, et, par une progression lente mais continue, étoit parvenue à plus de mille pieds au-dessus de son premier niveau.

« Le curé des lieux, homme instruit et courageux, avoit fait une suite d'observations sur ce grand phénomène; il étoit la providence du lieu, il encourageoit les pauvres paroissiens, et leur promettoit avec assurance une délivrance prochaine du fléau qui menaçoit de les anéantir. Sa prophétie s'est heureusement réalisée. »

« On a recherché la cause de cette ambulance des glaciers, qui, dans les Alpes, a souvent été observée; il y en a qui gagnent et qui perdent périodiquement; d'autres, par des causes purement accidentelles et locales, ont des-

cendu à des niveaux très-bas, où ils ont fini par se fondre.

L'auteur et ses compagnons de voyage s'arrêtèrent à ces glaciers. M. le comte de Bray observe que l'Œrtler est une des montagnes les plus difficiles à monter, à cause de l'immensité de ses glaciers. En 1804, un officier des mines au service de l'Autriche, encouragé par les promesses de S. A. I. Mgr l'archiduc Jean, avoit entrepris de le gravir. Mais il tomba malade à Mals : ce fut Joseph d'Ichler, chasseur de chamois, qui tenta cette périlleuse entreprise avec un seul compagnon. Ils parvinrent au sommet, et y plantèrent une haute perche avec un drapeau pour servir de signal trigonométrique. Ces deux hardis montagnards pensèrent être gelés au sommet de l'Œrtler, et ils coururent vingt fois le risque de la vie.

M. le comte de Bray, en donnant les hauteurs au-dessus du niveau de la mer des montagnes des Alpes et des divers lieux dont il est fait mention dans son livre, remarque que M. de Velden, dans son *Voyage au mont Rosa*, rabaisse beaucoup trop la hauteur de l'Œrtler; par conséquent, il n'adopte pas comme rigoureusement démontrés les résultats que cet observateur a présentés sur cette montagne. Nous pensons, comme M. de Bray, qu'en ces sortes d'affaires, il faut se garder de trop d'empressement à embrasser une opinion, parce qu'elle est la plus récemment proposée. Il convient d'écouter plus d'un avis avant de décider, de crainte de s'exposer à changer plus d'une fois de sentiment.

Quant aux observations géognostiques et physiques que M. Léopold de Buch a publiées sur le Tyrol, leur exactitude ne peut être contestée; M. de Bray en offre un résumé succinct.

Le comté de Werdenfels, au sud de la Bavière, ne consiste qu'en quelques vallées assez étroites et en hautes montagnes. Le Zugspitz, la plus élevée, est à 7000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes forment la première ligne de cette vaste chaîne de hauteurs immenses qui s'étendent depuis les confins de la Provence à l'ouest jusqu'aux rives de la Drave à l'est, et dont les points les plus élevés sont le Mont-Blanc, le Mont-Rosa, le Glockner et l'Oertler.

Le glacier des sources de la Partnach est entre le Zug-Spitz et le Wetterstein. On y arrive par une vallée extrê-

mement agreste et embellie par un grand nombre de petits lacs. On avance et on entend un grand bruit qui augmente à chaque pas que l'on fait : c'est celui que forme la Partnach en s'échappant à une hauteur de plus de 60 pieds des flancs des rochers qui la retenoient prisonnière.

Le voyageur parvint avec ses compagnons à un des sommets du Wetterstein et sur la crête qui sépare la Bavière du Tyrol ; en jetant leurs regards du côté de ce dernier pays, ils virent un abîme immense sous leurs pieds. Ils gagnèrent ensuite la vallée de la Loitasch dans le Tyrol, qui est large, mais âpre, et dont le sol pierreux est couvert de forêts de sapins qui s'étendent des deux côtés sur les revers des montagnes. Cette vallée, si bien protégée par la nature, dont toutes les issues sont si bien closes et si difficiles à franchir, a été le théâtre de la guerre. En 1805, le général françois Loison y pénétra par des marches hardies, et tourna par ce moyen la célèbre position de la Scharnitz. M. de Bray vit ce même canton en 1807; le bon état des champs et des maisons attestoit l'humanité de l'ennemi qui avoit traversé ces contrées.

Ce n'est pas seulement des beautés de la nature que M. de Bray entretient ses lecteurs; il donne aussi des détails précieux et intéressans sur la statistique du Tyrol et sur les mœurs de ses habitans. La possession de ce pays est de la plus haute importance pour l'Autriche sous le rapport militaire. Encore au commencement du dix-neuvième siècle, le Tyrol payoit très-peu d'impôts; mais, depuis 1814, les impositions ont été augmentées; le commerce de transit et différentes branches de négoce ont sensiblement diminué par une conséquence naturelle du système prohibitif adopté par le gouvernement. La prospérité et l'aisance ont subi une altération fâcheuse dans cette province, comme dans tous les états environnans.

Du reste il n'y eut jamais dans le Tyrol de différence entre la taxe du paysan et celle du noble. Le paysan jouit de temps immémorial de ce que les Allemands nomment de très-grands priviléges, et que l'on doit plutôt appeler ses droits. Il prend sa place dans les municipalités des villes les plus importantes. Le sentiment d'une égalité honorable, qui élève toutes les classes, en assurant à toutes des droits semblables, imprime au caractère de ces montagnards

une sorte d'élévation, d'aisance et de dignité qui se remarque facilement dans leur maintien et dans leurs manières.

Parmi des hommes célèbres que le Tyrol a produits, le voyageur et le géographe n'ont garde d'oublier Pierre Anich. C'étoit un simple paysan qui, dans sa jeunesse, ne s'occupa que des travaux de l'agriculture. A l'âge de vingt-huit ans, un penchant irrésistible pour l'étude des sciences le fit aller à Inspruck; les jésuites ayant démêlé ses heureuses dispositions, lui enseignèrent l'astronomie et les mathématiques. Sans autre secours que ces leçons, il exécuta un globe céleste, un globe terrestre et divers instrumens de mathématiques. Le jésuite qui avoit dirigé ses études lui conseilla de dresser des cartes du Tyrol; Anich commença par le midi de cette province; son travail obtint un si grand succès que l'impératrice Marie-Thérèse lui ordonna de dresser aussi la carte de la partie septentrionale. Les préjugés superstitieux de ses compatriotes rendirent ses recherches difficiles, et quelquefois même lui firent courir des dangers; il vint cependant à bout de son entreprise; mais quand elle fut terminée, la cour de Vienne trouva que ses cartes étoient trop étendues, et lui ordonna de réduire tout le Tyrol sur une seule carte qui n'eut pas plus de neuf feuilles. Anich, malgré la peine qu'il dut éprouver en se voyant forcé de recommencer son travail, s'en occupa néanmoins avec persévérance; cette assiduité lui coûta la vie avant qu'il eût achevé la carte du nord du Tyrol. Quoique l'on eût rendu justice à son mérite, on ne le récompensoit pas. Il ne recevoit pour tout traitement que la paye d'un arpenteur ordinaire, à peu près trente sous de France par jour. Épuisé par les fatigues et par des privations que sa pauvreté lui imposoit, car il fut obligé de vendre ses instrumens pour vivre, il tomba malade : l'impératrice, instruite trop tard de sa détresse, lui accorda une pension de 300 florins, il n'en jouit que deux mois et mourut le 1er septembre 1766 à l'âge de quarante-trois ans. On lui fit de superbes obsèques; et Blaise Hubert, son parent, qui lui avoit aidé à dresser sa carte, obtint la réversion de la pension.

Le pays de Salzbourg et les parties de la Bavière qui l'avoisinent, tiennent une place remarquable dans le livre de M. de Bray. Les salines qui font la richesse de ces con-

trées sont un de ces phénomènes qui fixent l'attention du voyageur; leur description et celle des procédés employés pour tirer parti de cette production de la nature est extrêmement intéressante. M. de Bray, en parlant de différens écrits relatifs à ces salines, recommande la lecture de celui de M. le marquis de Marbois, aujourd'hui pair de France, livre publié à Paris en 1797 intitulé *Voyages d'un François aux salines de Bavière et de Salzbourg.* M. de Bray qualifie cet ouvrage d'excellent, et le trouve trop court, reproche, ajoute-t-il, qu'on fait à peu de livres.

Celui de M. de Bray est du nombre de ceux auxquels on peut l'adresser; car on le lit avec plaisir, et on le voit finir avec regret. On y reconnoît un homme qui, doué d'un esprit judicieux, du talent de bien observer, et d'une imagination vive et brillante, joint à ces qualités précieuses l'amour de la vérité et des connoissances profondes et variées. La botanique, cette science aimable, qui procure des jouissances si douces et si paisibles, a été l'objet des études favorites de M. de Bray. Son ouvrage contient beaucoup de remarques curieuses sur les plantes des cantons qu'il a visités, et dont quelques-uns offrent celles de la Laponie et du Spitzberg.

On peut juger du style de l'auteur par les passages que nous avons cités. Vivement ému par la grandeur des scènes majestueuses dont ses yeux sont frappés, M. de Bray fait partager à ses lecteurs les sensations qu'il éprouve. Ailleurs il raconte avec simplicité les aventures de ses voyages, ou décrit avec clarté les objets qu'il fait connoître. Toujours le ton est approprié au sujet; jamais de divagation, c'est un modèle à recommander.

Les différentes excursions dont se compose cet ouvrage furent faites en compagnie de plusieurs personnes adonnées par goût, comme M. de Bray, à l'étude des sciences naturelles. « Nous étions jeunes alors, dit-il, sans renommée, et plutôt avides des succès qui la donnent que de la gloire qui en est le résultat. » Cette réunion donna naissance à la société de botanique de Ratisbonne, aujourd'hui si justement célèbre. La société, dont les fonds furent d'abord fournis par des contributions volontaires, fut ensuite richement dotée par le Prince Primat que la mort a ravi aux

sciences qu'il protégeoit et cultivoit, à ses sujets qui l'idolâtroient, aux malheureux dont il étoit le refuge et l'appui, et plus tard par le roi de Bavière, qui fait encore le bonheur des peuples qu'il gouverne. Ce fut après avoir épuisé tout ce que la belle nature des environs de Ratisbonne pouvoit offrir à ses recherches, que M. de Bray éprouva le besoin d'aller l'interroger dans les Alpes de la Haute-Bavière, et dans celle du pays de Salzbourg et du Tyrol.

On sait gré à l'auteur d'avoir eu l'idée de publier la relation de ses courses; le public y a gagné un livre intéressant qui lui a fait bien connoître une contrée digne de fixer l'attention; rien n'est omis dans l'ouvrage de M. de Bray: aspect du pays, productions de la nature, industrie, commerce, histoire, en un mot tout ce que l'on peut désirer de savoir; à toutes ces notices se joint le tableau des mœurs, des usages et de la vie pastorale des hommes qui habitent ces montagnes.

Déjà ce livre avoit été imprimé à Paris en 1808 et avoit obtenu le suffrage du public; on avoit regretté qu'il ne fût pas embelli de gravures qui rendissent plus sensible à l'œil les objets que l'auteur décrivoit avec tant de charme et de vérité. L'édition que nous annonçons est enrichie de vingt-quatre belles gravures à l'aqua tinta qui représentent plusieurs vues remarquables.

Dans un des précédens cahiers des Nouvelles Annales, on a donné l'analyse de l'*Histoire de la Livonie*, autre ouvrage excellent de M. de B... Heureux les hommes qui, chargés comme lui de hautes fonctions dans l'ordre politique, savent se délasser avec les muses de leurs travaux sérieux! E.—S.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Sur la terre prétendue d'Andreeff.

(Extrait de la relation inédite de M. le baron *de Wrangel*) (1).

En construisant la carte générale qui accompagne la relation de mes voyages dans les mers glaciales de la Russie, je me suis écarté de plusieurs des plus récens hydrographes, en ne marquant point la prétendue terre *vue* au nord de la Kolyma. Sans doute, ceux qui auront observé sur la carte qui accompagne l'ouvrage de l'amiral Burney sur les voyages des Russes dans la partie nord-est du globe, la terre (*Land seen by Andreeff*), ou sur celle du voyageur Cochrane (*terre vue et décrite par Andreeff* en 1762), s'étonneront de ce que j'ai osé effacer des cartes une terre *vue* et *décrite* par un géodésiste connu dans le temps. C'est donc pour me justifier aux yeux de mes lecteurs en général, et particulièrement à ceux des géographes qui honoreront mon travail de leur critique, que je joins ici un extrait de toutes les notions parvenues jusqu'à nous sur l'existence d'une terre dans le nord, afin que chacun soit en état d'apprécier par lui-même la probabilité de cette existence et de la découverte attribuée au sergent Andreeff. »

En 1645, le cosaque *Michel Stadouchin* de Iakoutsk, établi depuis un an à Niszney Kolimsk, donna à Iakoutsk les premiers renseignemens, assez imparfaits, sur les îles situées dans la mer Glaciale; ces notions se bornoient au

(1) Voyez *Nouvelles*.—Cet article nous est communiqué par le savant et célèbre navigateur M. de Krusenstern.

rapport d'une femme du pays, qui lui avoit dit qu'il se trouvoit vis-à-vis des embouchures de la Lena et de la Kolyma une île, où les Tchuktchi tuoient des chevaux marins, et qu'on pouvoit y parvenir dans des traîneaux attelés de rennes en un seul jour..

Entre 1661 et 1665, un certain *Masgin* entreprit avec le marchand *Vetka* le trajet de la Lena à la Kolyma; ils furent emportés en mer jusqu'auprès du Sviatoï Noss (cap Saint) où le propriétaire du bateau, *Rodion Michaeloff*, leur montra une île située à l'ouest de la Kolyma. Arrivés à ce fleuve, Vetka raconta à Malgin qu'il avoit déjà fait avec une société de marchands le voyage de la Lena à la Kolyma; que des neuf bateaux qu'ils avoient, trois furent emportés vers l'île que leur avoit montrée Michaeloff, et qu'elle fut alors trouvée inhabitée.

En 1704, Michel *Nozenkoff*, en allant de la Kolyma à la rivière Indigirka, vit une terre que les bateliers lui dirent être réunie à celle qui est en face du Kamtchatka.

En 1710, le cosaque *Jacques Parmenoff*, habitant de l'Ostrog de Oust-Iansk, déclara avoir vu des îles situées entre le Sviatoï Noss et l'embouchure de la Kolyma, et que sur l'une d'elles il y avoit une montagne d'une hauteur considérable.

Le cosaque *Mercour Vagin* et Jacques Parmenoff partirent en 1712 en *nastes* (traîneaux à chiens) du cap Iwachy; faisant route directement vers le nord, ils abordèrent à une île déserte qu'ils dirent être si grande que pour en faire le tour il falloit employer neuf à douze jours; de cette côte ils aperçurent une autre île, mais l'approche du printemps ne leur permit pas de s'aventurer à sa recherche.

En 1720, le *Promuschlenyk* (chasseur), *Villagin*, et un nommé *Soikin*, étant partis en traîneau sur la glace de l'embouchure de la grande rivière de Tchutskoya, découvrirent une terre, sans pouvoir cependant décider si c'étoit une île ou un continent. Un certain *Kopay*, de la peuplade des *Shalagues* (peuplade appartenante à la nation des Tchuktchi, et habitant le pays près du cap Shalagskoy), leur raconta que cette terre s'étendoit, d'un côté, au-delà de la rivière Indigirka et du cap Sviatoï Noss, jusqu'à l'embouchure de la Yana; et, de l'autre côté, au-delà de l'em-

bouchure de la Kolyma jusqu'aux habitations du Shalagues.

Quelques années après, le cosaque *Amossof* fit le rapport suivant à la chancellerie du *Woëwode* de Iakoutsk. « Nous partîmes de Nischney Kolymsk le 3 novembre 1724 « pour notre destination. Je découvris dans la mer une île « ou terre, d'où je retournai le 23 du même mois vers la « Kolyma. J'y trouvai des huttes désertes, mais j'ignore « quel peuple y a demeuré et que peuvent être devenus les « habitans. » D'après le rapport verbal d'Amossof, le trajet de l'île jusqu'à la côte, située entre la rivière de *Tshukotskaya* et *Alazie*, exige une journée, et il en faut autant pour faire le tour de l'île. Il aperçut encore deux îles séparées de la première par des passes étroites.

Il est évident que les découvertes de Villagin, Vagin, Parmenoff, Nozenkoff et Michaëloff se rapportent toutes aux îles que nous connoissons à présent sous les noms *d'îles aux Ours* et de *Liakhoff*, qui ont été depuis reconnues et décrites en détail. Mais ces aventuriers se contredisent dans leurs propres réflexions, et détruisent eux-mêmes leurs suppositions de l'existence d'une grande île, et ils montrent en même temps la fausseté du rapport fait à Hadouchin par la vieille femme sur l'existence d'une île qui s'étendroit depuis la Iana jusqu'à la Kolyma.

Néanmoins ce fut à cette époque qu'on commença à indiquer ces îles sur les cartes, comme par exemple sur celle construite par un gentilhomme de Iakoutsk, nommé Zvoff, et sur celle présentée en 1726 au gouvernement par *Sheslakoff*, hetman des Cosaques, qui partit de Iakoutsk pour Saint-Pétersbourg avec des plans pour soumettre les Tchuktchi. Sur cette carte on avoit marqué :

1° L'île *Kopuz* à une distance de deux journées du continent, vis-à-vis les embouchures des fleuves Alazie et Kolyma.

2° Plus loin, vers le nord, une grande terre éloignée de l'île, également de deux journées de route ;

Et 3° une grande île en face du cap d'Anadyr.

L'auteur de la carte de Sheslakoff montra au fameux historiographe *Muller* une autre carte de sa composition, sur laquelle étoient tracés le cap Shalagskoy et le cap Anadyr, et en face de ce dernier deux îles et une grande terre ha-

bitée par un peuple à demeures fixes, et nommés par les Tchuktchi *Kitchinch-Elijas*. Vis-à-vis du cap Shalagskoy on avoit également figuré une terre qui devoit être habitée par un peuple ressemblant aux Ioukagris et nommè par les Tchuktchi *Kikiman ;* les bornes de la partie septentrionale de cette terre n'étoient cependant pas indiquées. Ces deux cartes du même auteur prouvent suffisamment le peu d'autorité qu'avoient dans ce temps-là ces données sur la position de la côte du pays. Les Tchuktchi et les Shalagues furent confondus par l'auteur, et pris indifféremment l'un pour l'autre. Quant à la terre vis-à-vis du cap Shalagskoy, il faut supposer qu'elle est la même que celle que les Tchuktchi prétendent avoir vue du cap Iavan (1) mais que je n'avois pu voir.

Depuis ce temps, en se fondant sur des suppositions de simple oui-dire, on a réuni des trois îles marquées séparément sur la carte de Sheslakoff, pour n'en faire qu'un seul continent, qu'on a joint à celui de l'Amérique, de sorte que le continent de l'Amérique se trouvoit prolongé vers l'ouest jusqu'au méridien de la Kolyma.

Les rapports qu'on reçut en 1711 par le cosaque de Iakoutsk *Pietro-Jlïin ;* en 1715 par les Tchuktchi qui vinrent à l'ostrog d'Anadyr, et en 1763 par le cosaque Nicolas *Daurkin* sur la nation des Tchuktchi et sur la grande terre qu'on peut apercevoir de la côte, sont tellement concordans qu'on y retrouve jusqu'aux mêmes expressions ; on y fait mention d'un promontoire situé entre les fleuves Anadyr et Kolyma, et d'une grande terre ou île aperçue dans les mers de Kolyma et d'Anadyr, c'est-à-dire de deux côtes de ce promontoire (2). Les détails qu'on trouve dans ces rapports sur les habitans et les productions de cette soi-disant île, démontrent évidemment que cette terre n'est autre chose que la côte d'Amérique située vis à-vis du cap Tchuktchi (3).

(1) Cap entre le cap Shalagskoy et le détroit de Behring, par 69 deg. 42 min. de latitude et 175 deg. 32 min. de longitude orientale de Greenwich, découvert par le baron de Wrangel. (*Kr.*)

(2) Les Tchuktchi nomment *Mer de Kolyma* la mer qui sépare la partie septentrionale de la terre de Tchuktchi, et *Mer d'Anadyr* celle qui en baigne les rives méridionales.

(3) Il faut donc supposer que les Tchuktchi entendent sous ce nom le cap oriental. (*Kr.*)

M. *Berg* nous dit que le colonel *Plenisner* parle, d'après les informations reçues des Tchuktchi, d'une terre située au nord de la Kolyma et nommée *Imoglin;* cependant, sur la carte dressée par le cosaque Koboleff en 1779, une des îles de Gwosdeff dans le détroit de Behring porte le même nom; il paroît, d'après cela, que le colonel Plenisner étoit mal informé, et que son assertion ne sauroit faire autorité.

Examinons à présent le voyage du sergent Andreeff en 1763. Les détails de ce voyage nous ont été communiqués dans le Journal de Sibérie en 1823 (1); il suffira donc, pour éviter des répétitions, de remarquer seulement ici que, quoique Andreeff assure qu'il ne sauroit exciter aucune erreur dans sa reconnoissance des îles aux Ours, il les a cependant très-mal figurées; il donne, par exemple, à ces îles, qui sont au nombre de cinq, une étendue de 550 verstes faisant plus de 100 lieues de France, tandis qu'elles n'ont effectivement que 20 lieues d'étendue. La description topographique de leur position réciproque est aussi très-erronée. Andreeff dit dans son journal: « Nous trouvant sur »la cinquième île (2), nous gravîmes les montagnes et je- »tâmes un coup d'œil dans toutes les directions de l'horizon; »dans le sud, nous vîmes des montagnes (qui devoient être »celles de Kolyma situées à l'est de l'embouchure du fleuve »de ce nom), et à gauche vers l'est, on voyoit de loin quel- »que chose de bleuâtre ou de noir, que nous prîmes pour »une terre ou une mer ouverte, sans pouvoir affirmer au »juste ce que c'étoit. »

Or nous avons examiné soigneusement l'étendue de la mer, où Andreeff crut voir l'apparence d'une terre à une distance de 250 verstes (plus de 50 lieues); et comme nous n'y avons absolument rien trouvé, il paroît qu'il n'existe aucune terre dans cet endroit; quoi qu'il en soit, le colonel Plenisner ayant reçu le rapport et le journal d'Andreeff, et le trouvant rempli de notes imparfaites et problématiques relativement à l'existence d'une terre inconnue, il lui donna ordre de se préparer à une seconde expédition vers

(1) Journal russe très-estimé publié à Saint-Pétersbourg. (*Kr.*)

(2) Andreef donne à cette île, connue aujourd'hui sous le nom des *Quatre-Colonnes*, une circonférence de 27 lieues, tandis que, d'après nos relèvemens, elle n'a effectivement que 4 lieues. (*Kr.*)

les *îles aux Ours*, en choisissant pour cette entreprise le printemps au lieu de l'automne. Ce fut effectivement le 10 avril de l'année 1761 qu'Andreeff commença son second voyage, pendant lequel il dit avoir découvert une grande terre dont il s'approcha jusqu'à la distance de 20 werstes; mais effrayé par des traces fraîches d'hommes qui y avoient été avec des rennes, il rebroussa chemin, et retourna sur ses pas. Voilà toutes les données que l'on a au sujet de cette expédition, sur laquelle il ne se trouve dans les archives aucune carte indiquant la route prise par Andreeff.

La reconnoissance imparfaite d'Andreef des *îles aux Ours*, dont j'ai parlé plus haut, et l'impossibilité évidente qu'il ait pu trouver une terre dans un espace exploré par nous dans toutes les directions, sans que nous ayons rien trouvé, suffit pour déterminer le degré de confiance que mérite le rapport verbal d'Andreef sur sa dernière expédition. S'il a effectivement entrevu une grande terre et des traces de rennes, ce ne pouvoit être que le continent même de l'Asie, vers lequel il auroit pu facilement se porter en déviant de sa route vers l'est, depuis la plus orientale des îles aux Ours. Cette erreur, assez pardonnable à un homme d'une ignorance complète et sans aucun moyen scientifique pour se guider, explique avec assez de probabilité l'inutilité de nos recherches; et il paroît superflu de recourir à des explications contraires à toute vraisemblance.

Pour ce qui concerne les noms de *Tikigen* et *Chrachay* donnés à la terre et au peuple qui l'habite, ces dénominations ne viennent point d'Andreef, mais des Tchuktchi. Il en est de même de l'esquisse de la terre qui fut tracée par un Tayon d'Amérique, et présentée au cosaque Kobeleff et au translateur Daurkin. Nous avons constaté dans notre voyage que la terre vers laquelle (d'après la tradition conservée chez les Tchuktchi) émigra un de leurs chefs, nommé *Chvachay*, a été entrevue, non pas au nord de la Virlyma, mais vis-à-vis du cap Iakam, situé à 100 lieues à l'est de l'embouchure de cette rivière (1).

(1) Le baron de Wrangel se trouvoit déjà en chemin pour s'assurer de l'existence de cette terre, quand une grosse tempête le surprit. A la distance de 65 milles de la côte, la glace sur laquelle il se trou-

Ces argumens que je crois suffisans pour détruire l'opinion assez généralement reçue sur la découverte faite par le sergent Andreeff d'une terre située au nord de la Kolyma, n'excluent cependant pas la possibilité de l'existence d'une terre, qui peut se trouver effectivement aux environs de ces parages, dans la mer Glaciale. Mais avant que des recherches ultérieures vers la partie où on l'a vue n'aient définitivement avéré ce fait; il seroit imprudent de vouloir porter là-dessus une décision quelconque. *W*.

Conjectures de M. Gruithuysen sur la lune.

On se rappelle peut-être des plaisanteries que plusieurs journaux firent sur la découverte que M. Gruithuysen, astronome de Munich, annonçoit avoir faites dans la lune d'une ville fortifiée, de grands chemins, et d'autres ouvrages d'êtres raisonnables.

Il paroît que les amis de M. Gruithuysen, tout en désapprouvant ses explications trop positives, soutiennent la réalité et l'importance de ses observations. La lune n'ayant qu'une atmosphère extrêmement subtile et où il ne se forme jamais des nuages ni des brouillards, semblables à ceux de notre atmosphère, nous retrouvons toujours les mêmes *taches*, les mêmes endroits sombres ou clairs à la

voit se rompit et se détacha de la grande masse; ses provisions, ensevelies dans un autre endroit, furent englouties; enfin, il se trouva pendant plusieurs jours dans le plus éminent danger, jusqu'à ce qu'il eût pu gagner la glace ferme : cette malheureuse circonstance fut cause que M. de Wrangel ne put exécuter son projet; ce qui est d'autant plus à regretter, qu'il paroît croire lui-même à l'existence de cette terre, quoique cette supposition ne soit fondée que sur les rapports des Tchuktchi d'Irnan, qui prétendent qu'elle est visible par un ciel clair. Vu les grandes difficultés auxquelles sont sujettes des entreprises semblables à celle de M. de Wrangel. il n'est pas probable qu'une nouvelle expédition soit de sitôt envoyée à cette recherche; cependant je ne crois pas qu'il soit impossible de trouver la terre en question; si elle existe effectivement, elle ne sauroit être éloignée de plus de 30 à 40 lieues au nord-ouest du Cap Nord de Cook, qu'il atteignit sans difficulté. (*Note de M. de Kr.*)

surface que ce satellite tourne vers nous. Tout grand changement, arrivé à la surface de la lune, peut donc être observé par nos astronomes, s'ils restent à leur observatoire occupés de leur devoir. M. Gruithuysen, savant consciencieux, qui ne quitte presque pas son poste, assure avoir vu des *lignes droites* qui découpent une partie du disque lunaire en *figures angulaires*, semblables à des facettes de cristaux. Ce fait peut devenir d'une haute importance pour la théorie de la terre, si, comme nous le pensons, ces lignes géométriques signalent les grandes masses cristallisées dont peut-être toute planète est composée. Ces lignes peuvent conduire à des conclusions sur la figure de la lune qui, peut-être comme notre globe, n'est pas véritablement sphérique, mais plutôt un immense polyèdre à des milliers de facettes. M. Gruithuysen voit dans ces lignes de grandes routes ou des murs; il assure aussi que d'anciennes taches de la lune se sont éclaircies; il voudroit voir dans ces changemens l'effet de l'action des *habitans*. Mais qu'il constate d'abord les faits curieux qu'il annonce, et qui sont, en tous cas, dignes de notre attention.

Sur l'état de la Lombardie.

Quelques personnes soutiennent que la Lombardie, sous le sceptre autrichien, ne fait que décliner; les villes, disent-elles, se dépeuplent; la campagne devient inculte, les chemins se détériorent; tout va mal depuis que les François n'y dominent pas!

Nos lecteurs ont vu, par l'extrait de la *Statistique de Vérone* du comte Bevilacqua, que la population de cette ville s'est accrue dans les dernières années

Une lettre de *Milan*, dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*, contient les faits suivans d'un témoin oculaire. « Tout offre à Milan les signes de l'aisance. Dans un im-« mense concours de peuple, pas un mendiant, pas une per-« sonne en haillons; les édifices, commencés sous Napo-« léon, ont tous été achevés avec magnificence, à l'excep-« tion de l'arc de triomphe de Simplon. On voit beaucoup

« de constructions nouvelles. La ville de Milan, depuis « 1816, a payé toutes ses dettes qui étoient considérables, et « a aujourd'hui un grand excédant de ses revenus sur ses « dépenses. Dans la campagne, on admire les excellens « chemins vicinaux entre tous les villages. Chaque bour- « gade un peu considérable est pavée et éclairée avec « soin. »

Nous reviendrons sur Venise.

Décroissement de la population de Bologne.

Cette ville, la seconde des états romains, comptoit, à la fin de 1819, une population de 65,287 individus.

En 1820, il y fut conclu 529 mariages; il naquit 2264 enfans, parmi lesquels 368 bâtards; il s'établit dans la ville 508 personnes étrangères.

Il mourut, dans le cours de la même année, 1121 enfans et 1849 personnes adultes, en tout 2920 individus. Il émigra 104 personnes. Perte totale: 3074.

La population s'est donc diminué de 302 individus, et ne s'élevoit à la fin de 1820 qu'à 64,985 ames. (*Hertha.*)

Ravages faits par les loups en Livonie.

D'après les rapports présentés par les tribunaux à la régence du gouvernement de Livonie, il paroît que les loups ont fait de grands ravages dans cette province; dans le courant de l'année 1823, 1841 chevaux, 1243 poulains, 1807 bêtes à cornes, 733 veaux, 15,182 moutons, 726 agneaux, 2554 chèvres, 183 chevreaux, 4190 cochons, 312 petits cochons, 673 oies et 703 chiens ont été dévorés. Le gouvernement prend des mesures efficaces pour mettre fin à ces dévastations.

Nous ne croyons pas qu'on ait jamais vu des ravages semblables en Norvège ni en Suède. Il faut qu'une cause spéciale y ait contribué.

Accroissement de Trieste.

La ville de Trieste, en 1717, lorsqu'elle fut déclarée port franc, n'avoit que 5,600 habitans.

En 1802, elle avoit.....	27,559 habitans.
En 1808...............	33,060 »
En 1817...............	42,315 »
En 1821...............	45,323 »

Dans ces nombres on comprend la banlieue, qui, dans le dernier recensement, comptoit 9,840 âmes, et qui, dans celui de 1808, en présentoit 7,580.

On prétend que, sous la domination françoise, Trieste (la ville seule) étoit tombée à 20,000 habitans; c'est exagéré, ou bien il y a quelque confusion.

Il y avoit, en 1818, environ 2,400 juifs, 1,366 grecs, 1,022 protestans.

On n'y compte que 69 ecclésiastiques et 85 nobles.

Colonies en Patagonie.

Nous avons parlé du voyage de M. Const. Gautier sur les côtes de Patagonie, où il vit un établissement espagnol presque entièrement abandonné. (*Voy.* notre cahier de février 1823). Nous lisons dans les Nouvelles Ephémérides Géographiques de Weimar, XIV, p. 380, que les Anglois ont formé, sur la pointe sud-est de la Terre-de-Feu, une *colonie* nomme *Hopparo*, peuplée de 400 soldats et colons, pour servir de place de refuge aux vaisseaux baleiniers et aux autres navigateurs anglois.

Nous aurions désiré plus de détails à l'égard de cet établissement qui nous étoit inconnu.

Jonction de la mer Atlantique avec la mer Pacifique par l'isthme de Panama ou de Darien.

Tous les journaux parlent de la jonction de ces deux

mers, et on assure que l'on va incessamment l'entreprendre. Des souscriptions, des sociétés se sont déjà formées pour cela. La chose est-elle faisable? sera-t-elle utile? Ce ne sera qu'après avoir exactement levé et bien nivelé tout ce terrain, quand on en aura tous les plans et tous les profils, que l'on pourra prononcer sur cette question difficile. Des ingénieurs hydrauliques anglois et des commissaires d'une société d'actionnaires, qui vont traiter avec le gouvernement de *Guatimala*, sont déjà partis pour ces pays; ce sont eux qui pourront prononcer sur la possibilité physique de l'exécution de ce projet, et sur la manière de l'effectuer; mais ce n'est pas tout, ce ne sont pas uniquement les difficultés et les obstacles physiques qui sont à surmonter, il y a là aussi des difficultés morales, politiques, économiques et commerciales à considérer (1).

L'idée d'une telle entreprise n'est pas nouvelle. Déjà, en 1559, sous le règne de Philippe II, on avoit proposé deux plans, pour la jonction de ces deux mers à travers cet isthme. Le premier étoit de se servir de la rivière *Chagre*, qui est navigable jusqu'à cinq lieues de *Panama*. Le second consistoit à joindre dans la baie de Hudson les rivières *Chamaluzon* et *San Miguel*.

Vers la fin du règne de Charles III, un François proposa de se servir, pour opérer cette jonction, de la rivière de *San Juan* qui sort du lac *Nicaragua*, lequel n'est séparé de la mer Pacifique que par un isthme de 12,000 toises, qui seroit facile à percer (2).

Dès l'an 1515, on avoit établi une communication par terre entre les deux mers; l'*ancienne* ville de *Panama* fut fondée pour cela, d'y transporter d'un bord de mer à l'autre les productions du *Pérou* et du *Chili*. Mais en 1673 le commodore anglois, *Sir Henry Morgan*, prit *Panama*, la saccagea, et la réduisit en cendres. Les habitans de cette ville détruite en fondèrent une autre, quatre lieues plus

(1) Par exemple, voici une difficulté politique. C'est la *Colombie* qui est maîtresse du territoire en question, et non pas le gouvernement de Guatimala. *M. B.*

(2) Mais le fleuve Saint-Jean descend de cascade en cascade L'isthme n'est pas nivelé; il est peu élevé, tout au plus de 2,400 pieds mais il s'élève brusquement du côté de l'ouest. *M. B.*

loin, qui est la ville de *Panama actuelle*, mieux bâtie, plus belle et plus magnifique que l'*ancienne*. Tous les ans arrivoient à *Panama* des flottes chargées d'or, d'argent et de toutes sortes de productions et marchandises provenant du *Pérou* et du *Chili;* de là on les transportoit en partie sur le *Rio de Chagre*, en partie par terre, à dos des mulets, à *Nombre de Dios*, port de mer que l'on abandonna ensuite à cause de son air malsain et de sa position peu favorable, et l'on fonda en 1584 la ville de *Portobello* sur le golfe de Mexique ; c'étoit là que les galions espagnols venoient tous les ans recharger ces marchandises pour les transporter en Europe. En 1591, l'amiral anglois *Parker* pilla cette ville; et, en 1739, les Anglois en détruisirent toutes les fortifications qu'on a relevées depuis.

En 1740, le gouvernement espagnol prit d'autres mesures pour le transport de ces marchandises. On fit passer les richesses du Pérou par la mer du Sud dans la mer atlantique, en doublant le cap *Horn*. On a trouvé que cette traversée étoit plus courte, moins coûteuse et moins embarrassante, et, en temps de guerre, plus sûre. Depuis ce temps le trajet par terre par l'isthme de *Darien* a été abandonné, et la nouvelle *Panama*, ainsi que *Portobello*, ont déchu beaucoup de leur ancienne splendeur.

M. *Bourgoing*, dans son tableau de *l'Espagne moderne*, fait l'énumération de plusieurs autres causes, qui avoient toujours empêché l'Espagne de consentir à faire la jonction de ces deux mers; et, à cette occasion, il dit que si jamais ce projet est mis en exécution, ce ne sera que par un peuple devenu libre, qui, dans les premiers transports de sa joie et de sa liberté, se sentira en état de réaliser une entreprise aussi gigantesque. Il faut voir à présent si cette prédiction s'accomplira.

De nos jours, et dans l'état actuel de la navigation moderne, le passage du cap Horn, autrefois si redouté, si décrié, n'est plus qu'une navigation ordinaire. Une quantité de vaisseaux de commerce de toutes les nations maritimes le doublent tous les jours sans le moindre danger, sans le moindre accident. Qu'est-ce qu'un froid de—3° Réaumur? Nos navigateurs dans les mers du Nord, dans la Baltique, dans la mer Blanche, nos baleiniers ont bien d'autres dangers à courir en hiver; mais qu'a-t-on besoin de doubler le

cap Horn en hiver? D'autres, au lieu de percer l'isthme de Darien, et d'y pratiquer des canaux larges et profonds pour donner le passage libre à des vaisseaux de haut bord, proposent plutôt des chemins de fer (*rail-ways*). Mais alors les embarras du chargement, déchargement, et rechargement sur les deux bords de la mer subsisteroient toujours. C'étoit la même chose avec l'isthme de Suez. Dès que le cap de Bonne-Espérance fut découvert, on a abandonné le trajet de terre, et on n'a plus songé aux canaux de Nekos et de Darius. PAR M. DE ZACH.

P. S. Les opinions énoncées par le savant auteur nous paroissent très-justes, mais elles demanderoient peut-être quelques développemens. Nous y ajouterons seulement les remarques suivantes :

1. Le canal que les Mexicains veulent creuser entre le port d'Alvarado sur le golfe du Mexique et la baie Tehoantepec, sur le Grand-Océan, n'est pas nommé par M. de Zach. C'est celui dont les Anglois espèrent le plus. Mais l'élévation immense du plateau mexicain et le manque d'un bon port à l'un et l'autre bout en rendent l'utilité très-douteuse.

2. Le fleuve *Atrato* dans la Colombie présente des facilités apparentes pour une communication qui mériteroient un nouvel examen.

3. Il seroit bien utile, pour le Pérou et pour la province de Quito, de posséder la navigation libre de l'Amazone qui leur présente la route la plus courte pour *aller* en Europe. Le Haut-Pérou communiquoit, avant 1810, avec l'Espagne par le fleuve la Plata et par Buenos-Ayres.

4. Les canaux ne réussissent que dans les pays industrieux et peuplés; voilà pourquoi les Etats-Unis auront tiré parti de la route que leur offrent le Missouri et l'Orégan (Columbia) avant que les nouveaux états espagnols n'aient creusé une seule lieue de tous leurs canaux projetés.

M-B.

Essais de former des vignobles en Angleterre.

Il est prouvé par les documens les plus authentiques que

jadis l'Angleterre possédoit quelques vignobles. Probablement, ils ne produisoient pas tous les ans, et l'incertitude du produit en a fait abandonner la culture. Quelques particuliers essaient pourtant de temps à autre à rétablir ce genre de culture.

Il y a trente à quarante ans, sir Richard Worsley planta dans l'île de Wight des plants d'une espèce robuste qu'il confia aux soins d'un vigneron françois; mais, après quelques récoltes tolérables, les froids de printemps et d'automne affoiblirent les vignes et détériorèrent leur produit. L'emplacement choisi à Saint-Lawrence étoit très-exposé aux vents froids qui soufflent dans le canal au moment où la vigne boutonne.

Mais un M. Hamilton, en choisissant une meilleure exposition à Painshill, dans la même île, a produit des vins égaux aux vins de Champagne mousseux de la seconde classe, et qui, en vieillissant, perdoient leur efferveseence et leur douceur, pour devenir semblables aux meilleurs vins du Rhin secs. On en vendit à des prix très-élevés.

Néanmoins, l'inconstance de la chaleur dans les mois de mai et l'humidité des étés rendent nul tout espoir de produire en Angleterre des bons vins dans une quantité tant soit peu considérable.

(*Honderson*, Histoire des Vins, en anglois.)

Figure de la terre.

Le savant voyageur, M. le capitaine de Freycinet, a lu, le 16 mai, à l'académie des sciences, un mémoire sur les observations de pendule faites pendant son voyage autour du monde. L'auteur entre dans de grands détails relativement aux précautions prises par les observateurs pour qu'il ne restât aucun doute sur l'exactitude de leurs expériences. Voici les résultats auxquels elles ont conduit: 1° que l'aplatissement vers les pôles est réellement plus grand que ne le donnent les calculs fondés sur la théorie, puisque cette dernière ne donne que $\frac{1}{269}$ pour différence entre les diamètres de la terre à l'équateur et aux pôles, tandis que l'expérience a constamment donné $\frac{1}{289}$; 2° que l'aplatisse-

ment dans l'hémisphère sud ne diffère pas de celui qui existe dans l'hémisphère nord; 3° que la terre n'est pas un sphéroïde de révolution, puisqu'on trouve sur les mêmes parallèles des différences si notables dans les mouvemens du pendule qu'elles nécessitent des irrégularités très-sensibles dans la figure du globe; 4° que ces irrégularités, dont l'existence est incontestable, ne peuvent encore être appréciées exactement.

On trouve, dans le *Précis de la Géographie universelle* de M. Malte-Brun, tome II, livre 24, un exposé des doutes qui déjà s'étoient élevés sur la figure du globe. Il paroît probable que cette figure approche plutôt de celle d'un polyèdre à un nombre infini de facettes, ce polyèdre même étant soumis à des irrégularités.

Culture des vins en Amérique.

Des plants du Médoc ont été essayés à Philadelphie, et ont donné un vin semblable aux vins inférieurs de Bordeaux, résultat qui a encouragé les propriétaires à continuer la culture.

Dans le nouveau Mexique, les vignobles ont parfaitement réussi, et les vins de Passo-del-Norte ont acquis de la célébrite dans toute l'Amérique.

La Californie produit en quantité de bons vins dans le genre de ceux de Madère. Les plants ont été introduits par les missionnaires.

Lima fait un commerce considérable en vins indigènes du Pérou, parmi lesquels ceux de Lucumba et de Pisco sont très-recherchés. On estime aussi ceux de la vallée de Suamba, dans la province d'Ariquipa.

Les vignobles de Chili sont très-étendus, et produisent principalement des vins rouges capiteux, comme ceux d'Alicante et de Catalogne. Les plus estimés sont ceux de Cuyo. Le Chili vend ses vins à Buenos-Ayres et fournit tout le Paraguay (1). (*Henderson.*)

(1) Nous en avons goûté à Paris qui ressembloit à un mélange d'Alicante et de vieux Malaga, avec un goût résineux très-fort.
M. B.

Création du Nègre.

Lors de la création, disent les nègres brésiliens, Satan qui regardoit Dieu faire l'homme blanc, forma, de son côté, un homme d'argile; mais, comme tout ce qu'il touche devient noir, il résolut de blanchir son homme, en le lavant dans le Jourdain. A son approche, la rivière se retira, et le diable n'eut que le temps de jeter son homme noir sur le sable mouillé; la plante des pieds et la palme des mains, en y touchant, devinrent blanches. Le diable irrité donna à sa créature un coup de poing sur le nez, voila d'où vient le nez aplati du nègre. Celui-ci demanda grâce; et le diable, un peu adouci, lui passa par-dessus la tête ses mains dont la chaleur brûlante rendit ses cheveux crépus. — Cette tradition peint le sentiment que le nègre a de l'infériorité de sa race. (*Caldcleugh*, Travels, etc.)

Prix extraordinaire des vins de Tokai.

L'empereur d'Autriche vouloit un jour envoyer au roi de Hollande, frère de Napoléon, un cadeau en vin vieux de Tokai; mais les vins de la cave impériale furent jugés trop jeunes pour être offerts comme une rareté à un frère du *grand monarque.* Alors il fit acheter 2,000 bouteilles du vin *vitrauno* à Cracovie où est le grand dépôt de Tokai, au prix de *sept ducats* la bouteille.

(*Henderson*, Histoire des vins.)

Exemple de longévité.

Le fait suivant, rapporté par plusieurs journaux, nous offre un des exemples de longévité les plus étonnans et les mieux prouvés qu'on puisse citer :

On trouve, sur la liste des décès des synodes de Pétersbourg, un homme, mort près de Polotsk, qui a vécu 168

années. Il a vécu sous onze règnes, et se rappeloit fort bien la mort de Gustave-Adolphe; il avoit fait la guerre de trente ans, et comptoit 86 ans à la bataille de Pultawa. A la quatre-vingt-treizième année de son âge, il contracta son troitième mariage qui ne resta point stérile : il vécut avec sa troisième femme pendant 50 années en parfaite union. La famille de ce patriarche étoit composée de 138 descendans; il a vu deux de ses petits-fils vivans, dont l'un avoit 63 ans et l'autre 95 ; ses deux plus jeunes fils avoient, l'un 62 ans, et l'autre 86 ; tous vivoient ensemble au village Polotzkia, dans une maison bâtie pour cette famille patriarcale, par ordre de l'impératrice Catherine II, qui lui avoit en outre fait don d'une grande pièce de terre. Le chef de cette famille extraordinaire a joui de la meilleure santé jusqu'à 163 ans. Cet homme a vécu, comme on le voit, quatre ans de plus que le célèbre Thomas-Parr, disséqué par Harvey ; mais il a vécu six ans de moins que Jean Bovin, qui mourut en Pologne, âgé de 174 ans.

Société du Purgatoire.

Il a été fondé, en 1806, à Dublin, une association dont chaque membre donne un *penny* par semaine, et acquiert par cela droit à *trois messes*, l'une, lors de sa mort; l'autre, un mois après; la troisième, au bout d'un an, sans compter un *fonds-commun* (*joint-stock*) de messes qu'on dit pour toute l'association, y compris les pères, mères, époux, etc. des membres. On perd son droit, si on meurt endetté envers la société ou d'une autre manière que par mort naturelle. L'association prend le titre qui est en tête de cet article.

(*Quarterly Review.*)

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Carte générale de la Turquie, en quinze feuilles, par M. le chevalier *Lapie*.

Les onze premières feuilles de cet important ouvrage ont déjà paru. Elles se distinguent également et par leur exécution et par les élémens dont elles se composent.

Jusqu'à ce jour, nous ne possédions aucune carte satisfaisante de la Turquie d'Europe; les chaînes de montagnes et les cours d'eau se trouvoient placés au hasard dans cette partie de notre globe; nous excepterons de cette catégorie les cartes de la Grèce ancienne dressée par l'estimable et savant M. Barbié du Bocage. Mais il nous manquoit une carte de l'empire ottoman en Europe, qui, par son échelle, pût nous indiquer les passables accessibles qu'offrent les nombreuses chaînes de montagnes, afin de pouvoir suivre le théâtre de la guerre dans un pays où se trouvent aujourd'hui en présence de si grands intérêts politiques. Une autre considération, toute scientifique, fera rechercher cette carte des géographes et des voyageurs : c'est que ces mêmes chaînes de montagnes, tracées telles qu'elles existent, ainsi que les cours d'eau qui en descendent, offriront une direction sûre aux savantes recherches de ceux qui exploiteront la terre classique.

M. le chevalier Lapie, qui se distingue par son zèle pour les progrès de la science, n'a rien négligé pour rendre son travail aussi parfait qne possible. L'intérieur du pays et le gisement des côtes sont rédigés d'après les documens les plus positifs. Pour les détails de l'intérieur, il s'est servi des mémoires que lui ont communiqués MM. les généraux Guilleminot, Tromelin, Haxo, Foi, Sorbier et Andréossi, et des excellens itinéraires publiés par MM. Pouqueville et Gell. Pour le gisement des côtes, il s'est appuyé des observations et des relevés faits par M. le capitaine de

vaisseau Gautier et par M. Smith, officier de la marine angloise.

Parmi les feuilles déjà publiées, une d'entre elles nous a frappé par les importans changemens qui ont été faits : c'est la feuille 8. La grande chaîne de montagnes qui, sous le nom générique d'Emineh-Dagh, *Mons Hœnim* des anciens, sépare la Thrace de la Macédoine, est tracée d'une manière savante. Ce pays montueux avoit été jusqu'ici mal configuré. De grandes améliorations ont été faites au cours du Vardar (*Axius*), au Petit-Cara-Sou (*Erigon*), au Scombi (*Genessus*), et enfin au Drin, sortant au nord du lac d'Ochrida. Nous ne devons pas omettre non plus d'indiquer comme très-important le tracé des bassins compris dans la région élevée de la Macédoine, entre le Pinde et le Vardar. Les défilés de la *Candavia*, et la route qui remonte au nord de la Macédoine, depuis la plaine de Philippi jusqu'à Scutari, offrent une telle précision dans les détails, qu'il est aisé aujourd'hui, avec l'aide de cette carte, de tracer avec exactitude la voie egnatienne, indiquée dans l'*Antonini Augusti Itinerarium* et l'*Itinerarium a Burdigala Hierusalem*.

Ce n'est que sur une bonne carte que l'on peut étudier la géographie ancienne : aussi le géographe, avant de se livrer aux recherches pénibles des localités des anciennes villes, doit-il s'attacher à ne travailler que d'après une représentation exacte de la terre qu'il veut parcourir avec des itineraires anciens ; c'est alors seulement qu'il peut déterminer avec certitude l'emplacement des lieux qui se rapportent au temps des grands événemens dont l'histoire nous a conservé le souvenir. C'est principalement dans cette vue que nous recommandons aux savans et aux géographes ce beau travail, digne de la réputation de l'auteur.

Nous reviendrons sur l'analyse de cette carte quand les feuilles qui doivent la compléter auront paru. H. D.

Nouvelle édition de la statistique du Mexique, par M. le baron *de Humboldt*.

Annoncer une nouvelle édition de cet ouvrage unique, dans le moment actuel, c'est donner au public une nou-

velle des plus agréables. L'autorité de ce livre est tellement établie que le gouvernement mexicain et le parlement britannique l'invoquent.

Le premier volume paroîtra incessamment, et les trois autres de six semaines en six semaines.

Les additions et les améliorations nombreuses de cette nouvelle édition sont en grande partie intercalées dans le texte même. Elles ont surtout rapport au Mémoire de géographie astronomique qui forme l'introductiou de l'ouvrage; à la discussion sur le degré d'utilité que peuvent offrir des *canaux océaniques* au commerce de l'Europe et de l'Amérique du nord, soit avec l'Inde et la Chine, soit avec le Pérou, le Guatimala et la côte nord-ouest; à l'accroissement de la population parmi les indigènes; aux tribus d'Indiens indépendans qui habitent les régions septentrionales; au dénombrement des habitans de la ville de Mexico (168,846 âmes) en 1820; au produit de la monnaie pendant les troubles civils; à l'exportation toujours décroissante de l'or des *lavages* du Brésil; au commerce de la Vera-Cruz, dont le produit total de 1795 à 1820 s'est élevé à 538,640,163 piastres; à la consommation annuelle de toiles dans l'intérieur du Mexique; au revenu que le gouvernement tire de trois branches d'impôts (de l'Alcavalas, du Pulque et de l'eau-de-vie de cannes à sucre) et qui s'est élevé de 1777 à 1822 à la somme de 198,078,263 piastres; enfin aux fonds (11,067,894 piastres), répartis de 1777 à 1813 pour l'encouragement des exploitations par le *tribunal de Mineria*, Les rapports constans que l'auteur a conservés avec le gouvernement mexicain et avec des personnes qui, à différentes époques, ont occupé les places les plus éminentes dans l'administration de ce pays, lui ont procuré un grand nombre de matériaux statistiques entièrement neufs qui paroîtront pour la première fois dans cette édition. Ceux qui ont rapport au commerce et à la consommation intérieure seront d'une grande utilité aux négocians qui veulent faire des expéditions pour les ports du Mexique. On a cru aussi être agréable au public en ajoutant le testament de Fernand-Cortez, que M. de Humboldt a tiré des archives de la famille de Monte-Leone, à Mexico, et qui porte l'em-

preinte du caractère et des grandes qualités de cet homme extraordinaire.

Nous dirons encore quelque chose sur l'*Atlas géographique mexicain* qui accompagne cette statistique : à l'exception de la grande carte de la province de Quito, par La Condamine, Bouguer et Maldonado, il n'existe jusqu'à ce jour, sur aucune partie de l'Amérique espagnole, un travail géographique que l'on puisse comparer à cet Atlas du Mexique, fondé sur des observations astronomiques et des nivellemens barométriques. Mais depuis quinze ans en France, en Angleterre et en Allemagne, on l'a copié, extrait, contrefait partiellement, et toujours avec plus ou moins d'inexactitude. Une de ces copies les plus répandues porte le titre étrange : *New Map of Mexico compiled from original documents by Arrowsmith.* Elle est facile à reconnaître, par beaucoup de fautes chalcographiques, par l'explication des signes, que sur les premières épreuves on avoit oublié de traduire *du françois en anglois*, et par le mot *Océan* inscrit isolément au milieu des montagnes dans un endroit où l'original porte : « Le plateau de Toluca est élevé de 1400 toises au-dessus du niveau de l'Océan. » C'est dans l'Atlas mexicain que M. de Humboldt a donné le premier exemple des coupes verticales de pays entiers, coupes qui représentent les divers points de la surface du globe à la hauteur où ils sont placés au-dessus du niveau de l'Océan.

Mémoire de M. Jomard (de l'Institut) *sur la communication du Nil des Noirs avec le Nil d'Egypte*, etc.

Il y avoit long-temps qn'on avoit lu dans le *Précis de la Géographie universelle*, que l'étendue immense des pays situés entre le bassin du Joliba et celui du Nil, supposoit nécessairement de grandes différences de niveau du terrain, et rendoit invraisemblable l'identité du Niger avec le Nil. M. Jomard a voulu développer mathématiquement cette observation simple et juste ; il croit *démontrer* mathématiquement quels doivent être les niveaux et les pentes dans l'intérieur de l'Afrique; il marche d'un pas ferme jusqu'aux cataractes, car jnsqne-là nous avons des observations au-

thentiques, mais au-delà il ne procède qu'à tâton. Les observations barométiques de M. Oudney, dans le Bournou, ont été révoquées en doute par le *Quarterly Review*, qui les avoit le premier mentionnées. M. Jomard établit des principes tranchans, par exemple, que le milieu du cours d'un fleuve ne sauroit être *moins rapide* que la partie inférieure. Il invoque en faveur de cette thèse le *régime* de tous les fleuves. Puis il déclare aussi de certaine science qu'il y a dans le milieu de chaque continent une *chaîne centrale*. Nous ne discuterons pas toutes ces généralités; elles sont extraites de la *Cosmologie* de M. Walckenaer, et nous ne pensons pas que ce savant soutienne encore ces opinions systématiques. Nous dirons seulement que rien n'empêche un fleuve de rencontrer au milieu de son cours un plateau presque sans pente, et que sur un semblable plateau, l'eau coulera même avec une pente d'un *pouce* par mille. La *chaîne* ou le *nœud* qu'on suppose entre le bassin du Nil et celui du lac Tsad, semble peu conforme aux observations de M. Hay et même à celle de Cailliaud. Au surplus, la savante industrie de M. Jomard, en réunissant beaucoup de chiffres barométiques, mérite des éloges, et il s'est trouvé avoir raison sur le lac Tsad, qui réellement ne communique pas avec le Nil.

Herta, ou *Journal pour la géographie, l'ethnographie et l'histoire*, publié par MM. *Berghauss* et *Hoffmann*; premier volume, et premier cahier du deuxième volume.

Les éditeurs de ce recueil, vraiment scientifique, auroient à se plaindre de nous, si nous nous bornions à leur égard à la rapide mention que nous avons déjà faite de leur entreprise. Les trois cahiers, qui ont paru cette année, donnent déjà une idée très-favorable du zèle des savans rédacteurs pour les progrès de la véritable science; il est vrai que beaucoup d'articles, traduits des Nouv. Annales des Voyages, ont servi à la composition de ces premiers cahiers; mais est-ce à nous de le trouver mal? Seulement, nous désirerions qu'on fît mention de la source, ce qu'on

a omis de faire à l'égard de l'article *Revue critique de la Géographie de Sibérie*, mettant ainsi nos abréviations et nos notes sur le compte soit du rédacteur de l'Hertha, soit de l'éditeur de l'original russe. Il en est de même pour les mémoires de Bowdich sur l'Afrique méridionale.

Les mémoires originaux de la Hertha n'en sont pas moins d'une grande valeur scientifique. Le *Nivellement barométrique*, par MM. Œynhausen, Laroche et Dechen, depuis le lac de Constance jusqu'à Paris, est un document important. Il est accompagné d'un *Profil* donnant non seulement les hauteurs, mais encore la composition géologique des montagnes et collines intermédiaires, telles que l'Alb de la Souabe, la Forêt-Noire, les Vosges, les mines de la Moselle et de la Marne jusqu'aux hauteurs de Montmorency : nous en donnerons un extrait.

Le *Mémoire sur les hautes montagnes*, par M. Martini, contient des aperçus neufs et sûrs, tels que l'expérience seule peut les donner. M. Michaëlis, dans ses *Observations sur l'art topographique*, donne d'excellens conseils aux dessinateurs. En communiquant la *Mesure trigonométrique* d'une partie de l'Elbe, par M. Dankwardt (descendant d'un topographe plein de mérite), M. le comte de Bulow a montré un bon exemple aux ministres, ses collègues, dans d'autres pays.

La *Gazette géographique* est précisément le contraire de l'article qui porte ce nom dans un journal, qui singe les Annales des Voyages; la Gazette françoise est en arrière de tout le monde, et remplie d'erreurs; la Gazette de l'Hertha nous fournit quelquefois des articles.

Nous souhaitons à MM. Berghauss et Hofmann le succès que mérite leur belle entreprise. *M. B.*

Répertoire statistique du royaume d'Hanovre, par M. Ubbelohde; 1824, en allemand.

Ce royaume est actuellement divisé en six *land-drosties* ou préfectures, et une *capitainerie des mines*, ainsi que le fait voir le tableau ci-après :

PRÉFECTURES.	MILLES carrés.	POPULATION.	HABITANS par mille carré.
1. P. d'*Hanovre*. . . . . . . (compren. Calenberg, Hoya et Diepholz).	116, 40	274,336	2,357
2. P. de *Hildesheim*. . . . (compren. Hildesheim, Goslar, Gottingen, Grubenhagen, Hohnstein).	90, 73	298,339	3,288
3. P. de *Lunebourg*. . . . (compren. Lunebourg et reste de Lauenbourg).	203, 22	263,880	1,294
4. P. de *Stade*. . . . . . . (compren. Bremen, Verden et Hadeln).	121, 45	207,212	1,716
5. P. d'*Osnabruck*. . . . . (compren. Osnabruck, Meppen, Lingen, etc.)	104, 58	226,101	2,162
6. P. d'*Aurich*. . . . . . . (compren. l'Ostfrise).	54, 03	140,348	2,597
7. Capitainerie génér. des Mines. . . . . Chef-lieu, Klausthal.	9, 14	23,910	2,507
Total.	700, 25	1,434,126	2,048

La ville d'Hanovre a 22,702 habitans, sans les faubourgs; Hildesheim, 11,945; Lunebourg, 10,204; Osnabruck, 10,915; Emden, 11,371, Klausthal, 7,760.

Les revenus sont estimés à 11,700,000 florins du Rhin.

Les troupes réglées sont de 12,940 hommes; il y a une milice de 18,000.

MM. Berghauss et Julius ont donné une belle et bonne carte des monts *Hartz*. L'Ostfrise a été décrite en détail dans un ouvrage en quatre volumes, par M. Arends.

Sur le terme Niger ou Nigir.

Les géographes croient que *Niger* est un mot latin qui veut dire *noir*.

Rien n'est moins décidé. Le compilateur Pline parle à la vérité du fleuve *Niger* et du fleuve ou source *Nigris*, sans qu'on puisse deviner auquel des deux noms il donne la préférence. Il est évident qu'il en fait le commencement du Nil d'Egypte, et qu'il le place dans l'Ethiopie occidentale, en le faisant couler de l'ouest à l'est.

Mais Ptolémée écrit *Nigeir*, qu'on prononçoit *Nigir*, et il met ce fleuve en contraste avec le *Gir*.

Comme nous savons aujourd'hui, par Burckhardt, que Gir, prononcé *Dschir* dans le Bergou, le Wadey, et *Ghir* en Egypte, est le nom d'un fleuve entre le Bornou et la Nubie; comme ce nom est hébreu et probablement aussi kopte, il est très-vraisemblable que *Ni-Gir* est aussi un nom indigène d'une signification quelconque.

En tout cas, c'est dans les pays entre le Bornou, le désert de Bilma, le Darfour et la Nubie qu'il faut chercher le Gir et le Nigir de Ptolémée, fleuves qui se perdent sous terre. Ils n'ont probablement rien de commun avec le Joliba, le Quolla et les autres fleuves du Soudan, ou de la Nigritie des modernes.

Mais le Gyr de Claudien est autre chose. Les mots *similì mentitus gurgite Nilum* supposent un grand fleuve. Je crois que c'est le Nil blanc.

Superficie de l'Afrique.

M. Hoffmann, un des éditeurs de la *Hertha*, a calculé la superficie de l'Afrique, avec grand soin, sur les meilleures cartes ; il a trouvé le résultat suivant :

Au nord de l'équateur....	363,165. 192	milles carrés.
Au sud de l'équateur.....	171,104. 663.	
Total....	534,269. 855.	m. c.

L'Afrique orientale, à l'est du 35me méridien de l'île de Fer..................	308,026. c92. m. c.
L'Afrique occidentale, à l'ouest de ce même méridien.....	226,240. 763. m. c.
Total....	534,269. 855 m. c.

Les calculs les plus accrédités varioient de 521,856 jusqu'à 531,638 milles carrés. M. Hoffmann soupçonne avec raison que les chiffres 630,000, imprimés dans le *Précis de la Géographie universelle*, proviennent d'une faute typographique ; c'est 530,000 qu'il faut lire. Les sommes rondes sont préférables dans un ouvrage de la nature du *Précis*. M. Hoffmann déclare lui-même qu'il ne regarde pas comme définitif son calcul, et que les *millièmes parties* dans ses sommes ne doivent être regardées que comme des produits de ses comptes particuliers, et non pas comme des déterminations positives, impossibles dans l'état actuel des connoissances.

En effet, la côte orientale est encore très-incertaine, et nous croyons que l'Afrique perdra de ce côté plus que les 4,000 m. c. que le calcul nouveau lui fait gagner.

L'Empire du Brésil, *par Schaeffer* (*Brasilien*, *etc*,); en allemand.

Mémoires sur le Brésil, *par M. Freireys* (*Beytrage*, etc.); en allemand, première partie.

Ces deux ouvrages, quoique rédigés sur les lieux, ont besoin d'être lus avec une critique vigilante, afin de distinguer ce qui est le résultat des observations des auteurs d'avec ce qu'ils ont compilé ou rapporté sur ouï dire.

Schæffer donne un tableau statistique où il porte la po-

pulation du Brésil à 5,306,418 habitans, et la superficie à 113,115 milles carrés (le mille à 15 au degré). Mais M. Balbi a démontré que la superficie est de 140,525 milles carrés, sans la *Cisplatina*, et avec cette province nouvellement incorporée, de 135,612. La population, en examinant les détails, paroît exagérée; Rio-Janeiro, qui a 210,000 habitans chez M. Schæffer, n'en a, selon Caldcleugh, voyageur judicieux, que 135,000.

Freyreis porte encore la population plus haut, savoir à 7 ou 8 millions. C'est bien évidemment un bruit vague, ramassé dans les salons de Rio-Janeiro, ou bien auprès des membres du gouvernement qui, là, comme chez nous, ne savent rien de positif.

Les tableaux officiels, publiés par M. Balbi, dans son Essai statistique du Portugal, sont encore la seule source authentique; mais ils ne sont plus au jour.

Freyreis vante trop le climat et la végétation; le voyageur Koster nous a fait connoître le plateau aride et désert dans l'intérieur entre Fernambouc et Maranhao; un autre voyageur, Mawes, a décrit les plaines sablonneuses de Matogrosso.

Le meilleur chapitre de Freyreis est celui où il décrit les mœurs des Indiens; quoiqu'il n'y ait rien de neuf pour les lecteurs des voyages du prince de Neuwied, de Koster, de Mawes, c'est un résumé intéressant.

M. Freireys est naturaliste au service de S. M. l'empereur du Brésil. M. Schæffer est major au service de la susdite majesté. On conçoit que leurs ouvrages, répandus en Allemagne, ne doivent rien contenir de contraire au projet de leur gouvernement qui veut attirer chez lui des Européens.

Gœttingue, tableau physique, historique et médical, par M. le docteur Marx; 1824.

Ce mémoire, peu satisfaisant, contient quelques faits curieux. D'après les observations de M. Gauss, la latitude de l'observatoire est = 51 d. 31 m. 49 sec. N.; la longitude est = 27 d. 36 m. 22 sec. E. du méridien de terre. élévation au-dessus du niveau de la mer, 447 pieds de France. Hauteur moyenne du baromètre, 27, 67 pouces

de Paris. Température moyenne +7, 5 Réaumur. La géognosie trouve des faits intéressans dans les montagnes voisines qui sont composées de couches de grès et de calcaire coquillier tertiaire. Les éboulemens de terre sont fréquens. Dans ce climat humide et pluvieux, on boit beaucoup d'eau-de-vie; la bière est mauvaise et chère. Quoique les vivres soient à bon marché, les tables d'hôte des étudians sont mal servies. La population en 1811 étoit de 11,042 âmes, dont 9,320 habitans fixes, 1,547 étudians, 168 militaires. Il doit y avoir des recensemens plus récens. La partie médicale ne nous concerne pas.

Mines du Mexique.

D'après les journaux anglois, sir W. Adams vient de publier un écrit intéressant sur l'état des mines du Mexique. La révolution du Mexique ayant fait suspendre les travaux, les eaux gagnèrent les mines et s'y réunirent en une telle masse, que les moyens imparfaits dont on se sert pour le desséchement ne furent plus en proportion des progrès qu'on avoit laissé faire à l'inondation. Des mulets et des seaux de cuirs sont les seuls moyens qui soient en usage pour tenir à sec des mines qui ont 8 à 900 pieds de profondeur. Ces mines sont cependant d'un excellent produit; et, à en juger par le passé, on peut se faire une idée de ce qu'une exploitation mieux entendue pourroit produire. En 1822, elles ont fourni, malgré le désavantage du système des fouilles, de quoi frapper en or pour 214,128 piastres, et en argent pour 5,543,254 dollars de monnoie. La quantité de monnoie frappée seulement à Mexico de 1690 à 1823 se monte en or à la somme de 60,233,008 dollars, et en argent à celle de 1,380,260,776 dollars.

IV.

NOUVELLES.

Découvertes dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale.

Les problèmes relatifs au cours des grands fleuves de l'intérieur de l'Afrique, qui avoient fait naître tant de discussions et tant d'hypothèses, sont enfin résolus. L'heureux retour de MM. Denham et Clapperton, débarqués à Portsmouth il y a une huitaine de jours, a déjà fait répandre des aperçus clairs et étendus sur les résultats de leurs travaux, qui terminent, quant aux questions principales, la longue série des recherches commencées par Mungo-Park, et continuées par Hornemann, Seetzen, Jackson, Ritchie, Lyon, Belzoni et autres.

Le fleuve qui passe devant le port de Tombouctou, après avoir fait de grands détours vers l'ouest et vers l'est, coule, dans une direetion sud-est et sud, à travers des marais et des plaines, jusque dans le Benin, où il se jette dans le golfe de ee même nom, qui fait partie de l'océan Atlantique.

Le grand lac Tsad, dans le pays de Bornou, reçoit deux rivières : l'une nommée *Yao*, et venant de l'ouest et du nord-ouest; l'autre, *Shary*, venant droit du sud. Le premier de ces fleuves n'est pas une continuation du fleuve de Tombouctou ni du Joliba; le second descend d'un plateau élevé où le Nil-Blanc (le bras occidental du Nil d'Egypte), a ses sources, ou du moins quelques-unes d'elles. Le lac Tsad n'a point d'écoulement visible, et a pourtant les eaux douces.

Entre le bassin du Bornou et celui du fleuve de Tombouctou, au nord du pays de Benin, se trouvent deux villes que M. Clapperton a visitées. *Cano* est située à 13 degrés de latitude N., et à 9 degrés de longitude E. de Greenwich.

(6 d. 40 m. E. de Paris.) Cette ville n'a aucune communication par eau avec Nyffe sur le fleuve de Tombouctou. *Sokkatoo* est située à 12 degrés de latitude N., et à 5 degrés de longitude E. de Greenwich (2 d. 40 m.); c'est la résidence d'un prince puissant, nommé *Bello*, qui, depuis 1804, a fait de grandes conquêtes, ou plutôt des expéditions dans tout le Soudan, détruit plusieurs villes, et forcé quelques rois à lui rendre hommage. Le peuple qu'il gouverne appartient à la race des *Fellata* ou *Phalatja*, très-répandue dans l'intérieur, et qui diffère en mieux des autres nègres. Les Anglois, bien accueillis par Bello, furent surpris de voir sa maison remplie de poterie en terre angloise (*crockery*) qu'il avoit reçue par le commerce entre son pays et le Benin. Il desiroit vivement ouvrir des communications directes avec l'Angleterre. Son pays, qui abonde en bestiaux et en autres productions, n'est éloigné de la côte de Guinée que de 400 milles anglois ou 133 de nos lieues marines.

C'est à Sokkatoo que M. Clapperton apprit la direction du grand fleuve vers le golfe Benin. Il s'en retourna pour joindre M. Denham qui avoit fait le tour du lac Tsad; tous les deux souffrirent beaucoup de la disette de vivres pendant la traversée du désert; arrivés à Tripoli de Barbarie, le 26 janvier, ils furent l'objet d'une fête brillante où le consul général d'Angleterre déploya un luxe oriental en illuminations et en décorations; les deux voyageurs étoient assis sous un dais de fleurs. La fête se termina par un bal auquel le bey de Tripoli assista en personne. Ils débarquèrent ensuite à Livourne, d'où ils sont arrivés à Paris le 21 mai; ils sont arrivés à Londres vers le 1er juin.

Leur voyage a duré depuis l'an 1821, et ils ont passé trois années complètes dans l'intérieur de l'Afrique. Ils ont perdu MM. Oudney et Toole par les effets du climat. M. Thyrwhitt reste comme consul anglois à Bornou. M. Gordon-Laing, qui doit bientôt être arrivé à Tombouctou, va descendre le grand fleuve, et arrivera, à ce qu'on espère, sur le golfe Benin, dans le printemps de 1826. (Incessamment des détails plus amples.)

Voyage du capitaine Kotzebue.

Pétersbourg, 26 mai.

Nous venons de recevoir des nouvelles du capitaine Kotzebue. Dans sa traversée des côtes de Chili au Kamchatka, où il est arrivé le 8 juin de l'année passée; il a découvert quelques îles; entre autres, il a retrouvé l'île de Carlshoff de Roggewein, dont il a déterminé la position par 15° 26′ S. et 147° 44′ E. du méridien de Paris. Les mémoires que nous ont envoyés plusieurs personnes embarquées avec M. de Kotzebue, font espérer que cette expédition ne sera pas sans utilité pour les sciences. On a fait des observations sur l'inclinaison de l'aiguille aimantée et sur les pendules; les dernières ont été faites à Rio-Janeiro, à Talcahuana, à Otahiti, et à l'île Olt-Dia, une des îles de Radak. On a fait aussi beaucoup d'expériences sur la température de la mer avec un instrument inventé par M. Parrot, professeur de physique à Dorpat. Le résultat de ces expériences est que la diminution de la température a été assez rapide jusqu'à la profondeur de 800 toises, mais depuis cette profondeur jusqu'à celle de 1,000, la diminution a été insensible. (Lettre de M. *de Krusenstern.*)

Voyage autour du monde, de M. Leslie.

Le navire *le Jupiter*, cap. David Leslie, parti de New-York en juin 1822, a visité plusieurs des principaux ports de la côte E. de l'Amérique du Sud, a ensuite doublé le cap Horn, a continué sa navigation le long des côtes O. de l'Amérique du S. et du N., s'arrêtant dans beaucoup d'endroits, et a été jusqu'au golfe de la Californie, aussi loin que s'étendent le commerce et la navigation. Le capitaine Leslie a ensuite traversé l'Océan pacifique plusieurs fois, mais toujours par une route différente, et il est revenu à New-York après avoir fait ainsi le tour du monde.

Il a déterminé la position de plusieurs îles non indiquées sur nos cartes, corrigé la position de quelques-unes, et s'est assuré de la non existence de quelques autres. Quoique son voyage ait duré près de trois ans, il n'a eu qu'un homme

malade, et n'en a perdu qu'un qui a été dévoré par des animaux féroces dans le golfe de Californie.

Le capitaine Leslie parcourt presque constamment les mers depuis trente ans, et a commandé le même navire pendant vingt, toujours employé au commerce étranger; pendant tout ce temps il n'a perdu qu'un seul homme, de la petite vérole, dans les mers d'Europe.

En octobre dernier, il s'est trouvé à Manille ; cette ville a été, pendant un certain nombre de jours, tourmentée par des tremblemens de terre. Plusieurs maisons en pierre, une grande église, un pont en pierre, ont été détruits. Il n'y a pas une seule maison qui n'ait souffert. Lorsqu'on en a ressenti les premières attaques, qui étoient légères, chacun a abandonné ses maisons en pierres, et on s'est réfugié sous des tentes ou dans des maisons en bambou, ou dans des bateaux sur la rivière, et peu de personnes ont péri; mais on n'étoit pas pour cela en sûreté, car, dans la nuit du 30 dudit mois, on a éprouvé le plus violent ouragan que l'on ait ressenti depuis beaucoup d'années. Les maisons en bambou ont été détruites à leur tour. Six navires à voiles carrées, outre plusieurs caboteurs, ont été poussés sur la côte; un paquebot avec vingt passagers, s'est perdu; peu de navires ont évité de chasser sur leurs ancres. Le *Jupiter* est presque le seul qui ait résisté, ce qui n'est dû qu'à l'excellence de ses cables en fer.

Nouvelles de M. de Bougainville.

Le capitaine américain Leslie (voyez l'article précédent) a laissé à Manille une frégate françoise et une corvette, toutes deux en voyage de découvertes, sous le commandement de M. De Bougainville, fils du célèbre navigateur de ce nom. Cet officier lui a paru posséder les talens et l'activité de son père. Il y avoit à bord des savans et autres personnes propres aux recherches de tout genre. Pendant le séjour de ces navires à Manille, les officiers ont exploré les côtes adjacentes, les forêts et les montagnes pour découvrir les animaux rares, les plantes et les minéraux, peindre

ou dessiner des vues, des positions, les objets les plus intéressans de l'art et de la nature. Le commandant lui-même s'occupoit d'observations astronomiques et physiques. La corvette a perdu son grand mât pendant le coup de vent. Les deux bâtimens devoient se rendre en Chine et Cochinchine, et de là traverser la mer Pacifique.

Nouvelle expédition de M. de Wrangel.

M. le baron de Wrangel qui, dans sa première expédition, a déterminé la partie de la côte de Sibérie qui étoit encore incertaine, et qui a complétement détruit les doutes qu'on avoit élevés sur une connexité entre l'Amérique et l'Asie, a déjà rédigé en grande partie sa relation, mais il ne la publiera qu'après avoir exécuté une seconde expédition par laquelle il décidera probablement les doutes relatifs aux terres qu'on dit avoir été vues au nord du pays des Tchúktches.

M. de Wrangel, avant de repartir, a eu une audience de deux heures de S. M. l'empereur Alexandre qui s'est entretenu, avec ce courageux et habile navigateur, sur beaucoup d'objets de géographie et d'hydrographie, sciences auxquelles ce prince prend le plus vif intérêt. (*Lettre de M. de Krusenstern.*).

Voyage dans le Brésil.

La gazette de Carlsruhe communique à ses lecteurs l'extrait d'une lettre de M. de Langsdorf, consul général de Russie à Rio-Janeiro, par laquelle il instruit ses amis, qu'il fait un voyage scientifique dans l'intérieur du Brésil; voyage qui durera deux ans et dont il publiera la relation. M. de Langsdorf est accompagné de MM. Riedel, botaniste, et Rugendans, paysagiste; lui-même s'occupe des objets de géographie et de statistique. Le célèbre voyageur est d'ailleurs largement pourvu de moyens pécuniaires par sa majesté l'empereur Alexandre. (M. de Langsdorf est né à Cork, grand-duché de Bade, et a fait ses premières études à Bouxwiller en Alsace.)

FIN DU TOME XXVI.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Avril.

Mai.

Juin.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Avril.

FIN DE LA TABLE DU TOME XXVI.

Planches qui accompagnent ce volume.

